



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



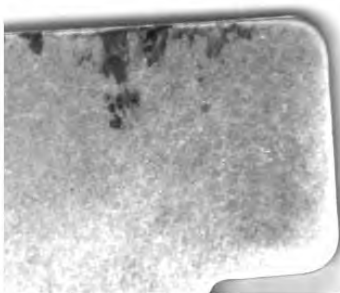
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



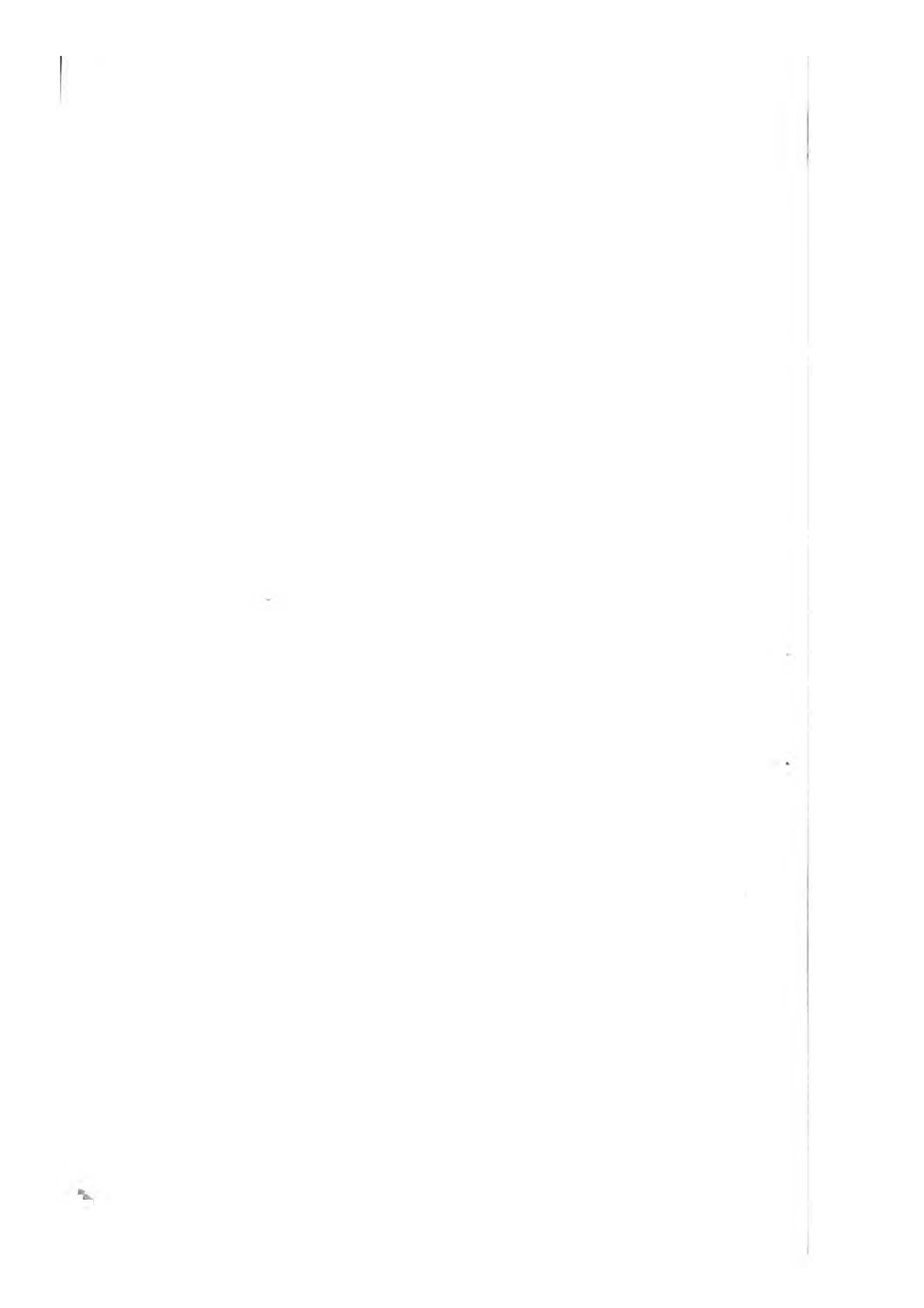




Vet. Fr. II A 592.









# THÉÂTRE

DE M. DORAT,

Ci - devant Mousquetaire ;

*Auquel on a joint quelques piéces fugitives.*



A NEUCHÂTEL,  
De l'Imprimerie de la Société Typographique.

---

M. D C C. L X X V.





*É P I T R E*  
A MADAME LA DAUPHINE.

T O I, notre gloire & nos délices,  
L'image & le bienfait des dieux;  
Combien mes écrits sont heureux  
De paroître sous tes auspices!....  
Le tems n'a plus de droits sur eux.  
Par toi les talens vont éclore;  
Des arts tu hâtes le réveil;  
Ton vif éclat relève encore  
De LOUIS l'auguste appareil,  
Et tu ressembles à l'aurore  
Ouvrant le palais du soleil.

O jours d'un fortuné présage,  
Où, sous la garde de nos cœurs,  
Tu fais échapper aux honneurs,  
Ce joug imposé par l'usage;  
Où l'aimable simplicité  
A nos spectacles te soulage  
Des apprêts de la majesté;  
Où la riante liberté



*ÉPIQUE DEDICATOIRE.*

S'empresse & vole à ton passage !  
Va, poursuis, accorde à nos jeux  
Les doux regards de l'indulgence :  
Le laurier qui croît sous tes yeux,  
Seche ou languit dans ton absence.

Vois les neuf sœurs t'offrir des chants  
Que l'ame applaudit, qu'elle inspire,  
Et qui peignent nos sentimens.  
De roses couronnant sa lyre,  
L'une cherche dans ton sourire  
Le prix flatteur des ses accens :  
Aux bergers des prochaines rives  
L'autre raconte ces vertus,  
Que ton rang ne tient point captives,  
Et qu'il fait aimer encor plus.  
Sur la musette solitaire  
Elle dit aux bois d'alentour,  
Par quels soins ta main tutélaire,  
Sous l'humble toit d'une chaumière,  
Consola l'hymen & l'amour ;  
Comment ta noble bienfaisance  
Fit avec tant d'humanité  
Dans ton char asseoir l'indigence  
Et l'infortune à ton côté.  
C'est alors qu'une hymne touchante

S'éleve à toi du fond des cœurs,  
Et qu'oubliant tous ses malheurs,  
La pauvreté reconnoissante  
En tributs présente des fleurs  
A la grandeur compatissante,  
Qui connoit le charme des pleurs.

Oui, tel est, divine princesse,  
Le destin qui t'est préparé,  
Ainsi qu'à l'époux adoré,  
Qui prévient les vœux qu'on t'adresse....  
Tous les François vont répéter  
Ce que les muses m'ont fait dire.  
Couple charmant, sous votre empire,  
On oubliera l'art de flatter.  
Vous prouvez ce qu'on a su feindre,  
Et vos regards vont enfanter  
Des Virgiles pour vous chanter,  
Et des Albanes pour vous peindre.



---

PERSONNAGES.

REGULUS..... M. Brizard.

MANLIUS..... M. Monvel.

MARCIE, *femme de Régulus*... Madame Vestris.

BAR,SINE, }  
FLAVIE, } *femmes de Marcie.* } Mesd. Molé  
& Bonioli.

LICINIUS, *tribun du peuple*... M. Molé.

AMILCAR, *ambassadeur de Carthage*. M. Ponteuil.

ATTILIUS, *filz de Régulus*..... Mlle. Joli.

PRISCUS, *Romain*..... M. Bonioli.

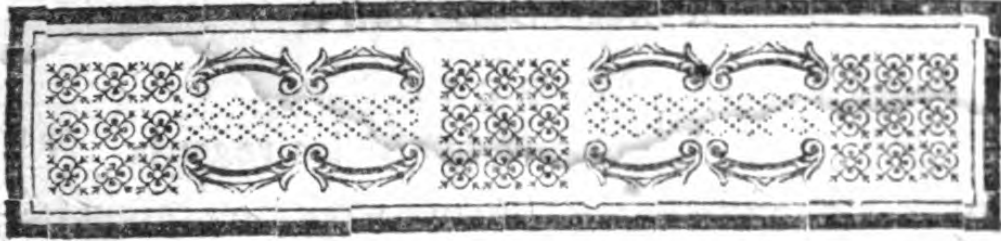
LICTEURS.

Suite de ROMAINS & d'AFRICAINS.

OFFICIERS Romains.

*La scène est dans un vestibule du temple de Bellone.*





# R E G U L U S ,

T R A G É D I E .



## A C T E P R E M I E R .

*La scène représente le parvis du temple de Bellone.  
On voit sur l'un des côtés la statue de la déesse ;  
au fond, une place publique, ornée des bustes des  
anciens Romains ; & à la rive opposée, Rome &  
le Capitole. Des sieges sont préparés pour le sénat.*

---

## S C E N E P R E M I E R E .

M A R C I E , B A R S I N E .

B A R S I N E .

**S** O U S ces vastes parvis consacrés à Bellonne,  
Dans ces lieux révéés que la crainte environne,  
Quels dieux guident vos pas ?

A iij

M A R C I E .

Ceux de qui les regards  
Sont quelquefois encor tournés vers nos remparts ;  
Tous les dieux protecteurs de la race d'Enée ,  
Dont ils ont garanti la haute destinée ;  
Les dieux de Régulus.

B A R S I N E .

Un lustre est écoulé ,  
Depuis que , loin de vous , il languit exilé ;  
Ont-ils brisé ses fers ?

M A R C I E .

Que me dis-tu , cruelle ?  
Ah ! loin de m'alarmer , encourage mon zèle.  
Je ne fais quel espoir , bien cher à ma douleur ,  
Par ses illusions vient consoler mon cœur.  
On attend aujourd'hui l'envoyé de Carthage :  
Mais ( telles sont nos loix , tel est l'antique usage )  
Dans l'enceinte de Rome il ne peut être admis ;  
Rome n'ouvre ses murs qu'à des sujets soumis.  
Sous ce portique auguste on consent à l'entendre :  
Les sénateurs mandés doivent bientôt s'y rendre.  
J'ai devancé leurs pas , je cherche Manlius ,  
Et mes pleurs vont encor parler pour Régulus :  
Je veux savoir enfin le sort qu'on lui destine.

B A R S I N E .

Quoi , toujours suppliante ! . . .

M A R C I E.

Il n'importe... Ah ! Barbine ,  
Cédons à nos destins : ils ne sont plus ces tems  
Où j'osois respirer un légitime encens ;  
Ces jours où Régulus , domptant jusqu'à l'envie ,  
Illustroit à la fois sa femme & sa patrie.  
Le rapport inégal de ses ans & des miens  
Ne fut point un obstacle à de si beaux liens ;  
Et mon ame séduite au bruit de son courage ,  
En comptant ses lauriers , n'apperçut point son âge.  
Au sortir d'un long siege , où son noble secours  
Avoit sauvé la vie à l'auteur de mes jours ,  
Il revint précédé d'une pompe guerriere :  
J'épousai le vainqueur , & j'acquittai mon pere.  
Régulus m'adoroit , & me plut à son tour :  
C'étoit un sentiment... au-dessus de l'amour !  
Quel transports , quelle joie ont marqué la naissance  
De ce fils , ce cher fils , notre unique espérance !  
Je voyois mon époux , au retour des combats ,  
Sourire à cet enfant caressé dans mes bras ,  
Nous prodiguer les soins d'une ame simple & pure ,  
Et déposer sa gloire au sein de la nature.  
Pouvois-je alors prévoir un sinistre avenir ,  
Et que de si beaux jours dussent si-tôt finir ?  
Absente de nos murs , tu ne vis point , Barbine ,



De mes profonds ennuis la fatale origine.  
Après cinq ans de paix & d'un hymen heureux ;  
La haine dans Carthage alluma tous ses feux.  
Il fallut, assurant la fortune publique,  
Détourner les complots que méditoit l'Afrique.  
Sans briguer cet emploi, modeste & renfermé ;  
Parmi tous ses rivaux , Régulus fut nommé.  
Il vint me l'annoncer : son front plein de noblesse,  
Imposa, malgré moi , silence à ma foiblesse.  
Par sa mâle constance étonnant mes esprits ,  
Sans verser une larme , il embrassa son fils.  
Il partit ; mais bientôt sa prompte renommée  
Fit connoître l'orgueil à mon ame charmée.  
De ses nombreux exploits dévorant les récits ,  
Rome tournoit vers moi ses regards attendris.  
Le nom de mon époux , sa valeur fortunée ,  
Au bonheur de l'état joignoient ma destinée.  
Quel changement , hélas , dans son sort & le mien !  
Régulus est esclave , & je ne suis plus rien.  
Régulus est esclave ! ah , dieux ! ô sort funeste !  
Un regret éternel est tout ce qui me reste.  
Plus d'honneurs, plus de rang, lorsqu'il est dans les fers.  
Partager , loin de lui, l'horreur de ses revers ,  
Sentir tous les degrés de sa longue infortune ,  
Fatiguer les Romains de ma plainte importune ,

*T R A G E D I E.*

9

Affiéger le consul, pleurer avec mon fils ,  
Voilà tous mes devoirs, je les ai tous remplis.

B A R S I N E.

Le consul peut beaucoup ; & sa faveur....

M A R C I E.

Ecoute.

L'austere Manlius est généreux sans doute :  
Rome le croit au moins, & je n'ose penser  
Qu'au projet de me nuire il ait pu s'abaisser ;  
Cependant (avec toi je rougirois de feindre )  
Sans le juger encor, tout me force à le craindre :  
Dans le fond de mon ame, un secret mouvement,  
Contre lui, malgré moi, dépose à tout moment.  
J'estime en ses pareils la valeur, la prudence,  
La haine des tyrans, la noble indépendance ;  
Mais non l'atrocité de ces tristes vertus,  
Pures dans leur principe, affreuses par l'abus,  
Ces mornes préjugés, ce fier patriotisme,  
Qui détruit le bonheur, & n'est point l'héroïsme.  
Je plains le malheureux, le mortel endurci,  
Que la tendre pitié n'a jamais adouci.  
Va ; Manlius jamais n'en a connu les charmes,  
Et ce farouche cœur ne s'ouvre point aux larmes.

B A R S I N E.

Trop prompte à l'accuser....

MARCIE (*avec vivacité.*)

Qu'il serve Régulus;  
 Je tombe à ses genoux, & ne l'accuse plus.  
 Lié par le devoir & la reconnoissance,  
 Le tribun, plus sensible, est ma seule espérance.  
 Dès ses plus jeunes ans, instruit par mon époux,  
 Toujours il l'admira, sans en être jaloux:  
 ARome, aux champs de Mars, dans la paix, dans la guerre,  
 Régulus autrefois lui tenoit lieu d'un pere;  
 Souvent dans le sénat il parut son appui,  
 Et doit en ce moment tout attendre de lui.  
 Puisse au moins Manlius ne m'être point contraire!  
 Je n'ose espérer plus de cette ame sévère:  
 Ses yeux indifférens, que lassent mes malheurs,  
 Se sont accoutumés à voir couler mes pleurs.  
 Il vient; éloigne-toi.

---

## SCENE II.

MANLIUS, *suiwi des licteurs*; MARCIE.

MARCIE.

SEIGNEUR, daignez m'entendre;  
 A cette grace, hélas! j'ai le droit de prétendre.

MANLIUS.

Madame , pardonnez si des soins importants,  
A vos yeux , malgré moi , m'ont caché si long-tems,  
J'obéis , avant tout , au devoir qui m'enchaîne.  
Mais quel pressant motif en ce lieu vous amene ?

MARCIÉ.

Et vous le demandez ! .... Feignez-vous d'ignorer  
Le dessein qui m'occupe & peut seul m'attirer ?  
Songez à Régulus , perdu pour la patrie ,  
Traînant dans un cachot une pénible vie ,  
Et sous des fers honteux pour vous, pour les Romains,  
A peine soulevant ses généreuses mains !  
Peut-être en ce moment il succombe , il expire ,  
Et fait , en expirant , des vœux pour cet empire ,  
Pour un sénat jaloux qui l'a sacrifié ,  
Pour son ingrat pays dont il est oublié....  
Osons-nous prolonger l'odieux esclavage  
Où frémit sa vengeance , où languit son courage ?  
Comment excuser Rome ? & peut-on , Manlius ,  
Respirant l'air du Tibre , oublier Régulus ?  
Quel enclos dans nos murs n'atteste point son zèle ,  
Sa sublime équité , sa valeur immortelle ?  
Les tribunaux ? du foible il y fut le vengeur.  
Le sénat ? vous savez s'il en étoit l'honneur.  
Montez au Capitole , où sa main triomphante

Suspendit des vaincus la dépouille sanglante ,  
 Ces lances, ces drapeaux à Carthage enlevés,  
 Monumens glorieux, que Rome à confervés.  
 Que dis-je? & ces faisceaux, & ces aigles altieres,  
 Et l'auguste appareil des honneurs consulaires;  
 Et cette pourpre enfin, souveraine des rois,  
 Régulus, comme vous, les obtint autrefois.  
 Le chef, l'ami, le dieu des légions romaines,  
 Vainqueur en cent combats, va mourir dans les chaînes.  
 Moi seule je lui reste. O ciel! ô Régulus!....  
 Et voilà donc le prix que l'on garde aux vertus!

M A N L I U S.

J'approuve vos regrets, & non votre injustice.  
 Le sort de votre époux est pour Rome un supplice :  
 Mais, pour rompre ses fers si vos efforts sont vains,  
 Accusez-en Carthage, & non pas les Romains.

M A R C I E.

Carthage enchaîne un bras toujours armé contr'elle;  
 Rome oublie un Romain, un défenseur fidelle.  
 Carthage, en l'accablant, se venge d'un vainqueur;  
 Rome, en l'abandonnant, punit un bienfaiteur.  
 Prononcez, Manlius; qui des deux est coupable? ...  
 On peut tout réparer; l'instant est favorable.  
 A l'envoyé d'Afrique, en ce jour solemnel,  
 D'un malheureux ami proposez le rappel.



Je ne puis que pleurer ; vous pouvez davantage ;  
Vous pouvez , d'un seul mot , finir son esclavage.

M A N L I U S.

Je le souhaite au moins ; je voudrois aujourd'hui  
Racheter de mon sang un captif tel que lui.

Si pourtant à l'état son retour pouvoit nuire ,  
Avec sincérité j'ose ici vous le dire ,  
N'attendez rien de moi , rien de mon amitié ;  
Mon ame , par devoir , se ferme à la pitié.

*(Surprenant un mouvement de colere dans Marcie.)*

Je fais que des soupçons l'atteinte injurieuse  
A flétri bien souvent la vertu courageuse :  
Quand je sers les Romains, quand je veux leur bonheur ;  
Je brave les soupçons , mon juge est dans mon cœur.  
J'estime Régulus , je le vois sans envie :  
Mais ce cœur inflexible est tout à la patrie ;  
Elle seule est l'objet , le but de mes travaux.

M A R C I E.

Eh ! n'est-ce pas l'aimer , que lui rendre un héros ?  
C'est à vous , à vous seul , que ma douleur s'adresse.  
Vous allez servir Rome , en servant ma tendresse.

M A N L I U S.

Je n'ose vous flatter d'un espoir incertain :  
Je suis consul , madame , & non pas souverain.

M A R C I E.

Combien vous m'alarmez ! Cette sombre réponse

Me fait déjà sentir les rigueurs qu'elle annonce.  
 On vient. Ciel ! le tribun. Je vois trop qu'aujourd'hui  
 Je ne peux réclamer d'autre soutien que lui.

---

## S C E N E III.

LICINIUS , MARCIE , MANLIUS.

M A R C I E.

**E**H bien , Licinius ?

L I C I N I U S.

L'ambassadeur arrive ;

Le peuple , pour le voir , a couru sur la rive.  
 Mais , ce que nul Romain n'attendoit aujourd'hui ,  
 Régulus est dans Rome , & revient avec lui.

M A R C I E.

Régulus ! ... que dit-il ? le ciel me le renvoie !  
 Je ne me connois plus ; ... je succombe à ma joie.

*( A Priscus. )*

Est-il vrai ? Régulus va paroître en ces lieux ! ...  
 Puissé-je me montrer la première à ses yeux !

*( Elle sort. )*

## S C E N E I V.

M A N L I U S , L I C I N I U S .

M A N L I U S (*avec une joie tranquille.*)

**E**H, quel est donc, tribun, le dessein de Carthage?  
Régulus en ces lieux !

L I C I N I U S .

Il est sur le rivage.

C'est avec moins d'éclat qu'on reçoit les vainqueurs ;  
Tous les Romains font vœu de venger ses malheurs,  
D'un regard ténébreux fixant le Capitole,  
Entre mille guerriers que son retour console,  
Il marche..on rompt les fers dont ses bras sont chargés ;  
Et les cœurs , une fois , ne sont point partagés,  
Les chemins, trop étroits dans cet instant d'ivresse ,  
Ne peuvent contenir la foule qui s'empresse.  
Charmés de le revoir, les vieillards attendris,  
Attentifs & muets, le montrent à leurs fils :  
Et moi, je viens ici, dans l'excès de mon zèle,  
Déployer les transports d'une amitié fidele,  
Annoncer le héros, dont les soins bienfaisans  
Daignerent aux vertus former mes premiers ans,  
Mais vous allez enfin jouir de sa présence ;  
Avec l'ambassadeur je le vois qui s'avance.



## SCENE V.

( On voit une suite d'Africains & le peuple. Le consul, Licinius & les autres sénateurs prennent leurs places ; celle qu'occupoit autrefois Régulus, auprès des consuls, demeure vuide ; Régulus & Amilcar passent entre les licteurs : Régulus, en entrant, s'arrete. )

MANLIUS, PRISCUS, LICINIUS, REGULUS,  
AMILCAR.

MANLIUS.

CITOYEN généreux, qui peut vous arrêter ?

REGULUS.

Rome entre ses enfans ne doit plus me compter.

MANLIUS.

Recouvrez tous vos droits, & prenez votre place.

REGULUS.

Je n'en ai point ici.

MANLIUS.

Rome vous a fait grace.

REGULUS.

Un esclave paroître & s'asseoir parmi vous !

MANLIUS.

M A N L I U S.

Le malheur d'un héros le rend sacré pour nous.

*(Se retournant vers Amilcar.)*

Mais je cede à vos vœux. Que souhaite Carthage?  
Parlez ; sur quel espoir cherchez-vous ce rivage?

A M I L C A R.

Carthage , qui long-tems balança vos succès ,  
Par ma voix , sénateurs , vous propose la paix ;  
Et si vous refusez sa premiere demande ,  
Elle souhaite au moins que le Tibre lui rende  
Nos illustres captifs , dans vos murs retenus :  
Les vôtres , à ce prix , vous seront tous rendus ;  
A ce prix , Régulus , qu'Amilcar vous ramene ,  
Pour gage du traité , va voir tomber sa chaîne ,  
Et peut , dès aujourd'hui , reprendre avec éclat  
Tous ses titres dans Rome , & son rang au sénat.

M A N L I U S.

Nous aimons Régulus : le destin qui l'opprime  
N'a pu changer nos cœurs , qu'un même zèle anime ;  
Et nous ferons heureux , s'il est quelque moyen  
De rendre à la patrie un si noble soutien :  
Mais sur ses intérêts que lui-même il prononce ,  
Rome dans son avis trouvera sa réponse ;  
C'est elle qui le veut. Approchez , Régulus,  
Et réglez votre fort. *(Manlius s'assied.)*

R E G U L U S , *avec joie , & plus de sérénité.*

Je ne résiste plus.

A M I L C A R , *à Régulus.*

De parler pour Carthage aujourd'hui tout vous presse,  
Et vous savez quel prix.... (*Amilcar s'assied.*)

R E G U L U S , *toujours debout.*

Je tiendrai ma promesse ,

(*S'avançant au milieu du sénat.*)

Puisque , malgré mes fers , ma défaite , & vos loix ,  
Vous permettez qu'ici j'ose élever la voix ,  
Je n'abuserai point de cet honneur infigne ;  
Et moins je l'espérois , plus mon cœur en est digne.  
Me laissant vos bontés , le fort ne m'ôte rien ,  
Et l'esclave dans moi fait place au citoyen.  
Descendants de Rémus , peuple vainqueur & libre ,  
Guerriers , législateurs , héros & dieux du Tibre ,  
Vos ennemis enfin s'abaissent devant vous ;  
Mais ne laissez jamais fléchir votre courroux.  
Encore une victoire , & l'Afrique est soumise ;  
Deux postes exceptés , la Sicile est conquise.  
Rome voit se former des soldats généreux ,  
Nés sur le même sol , servant les mêmes dieux ,  
Réunis par les loix , les mœurs & le langage :  
Eh , que pourroient contr'eux les soldats de Carthage,  
Mercenaires errans , dont le sang mendie

Ne vaut pas même l'or de ceux qui l'ont payé ?  
Que dis-je ? l'étranger , qu'aigrit leur injustice ,  
Aux Africains déjà ne vend plus son service.  
Xantippe , ce héros , leur vengeur , leur appui ,  
Dont j'ai pleuré la mort , quoique vaincu par lui ,  
Xantippe , qu'opprima leur perfide inconstance ,  
Apprend à l'univers ce qu'il faut qu'il en pense ,  
Détourne les secours qu'on osoit leur porter ,  
Et décourage ceux qui pourroient l'imiter.  
Triomphans aujourd'hui , vous allez l'être encore ,  
Est-il tems de traiter alors qu'on vous implore ?  
Enfin que craignez-vous de ce peuple affoibli ?  
Une fois , il est vrai , les destins m'ont trahi :  
Mais soudain notre Rome , en guerriers si fertile ,  
Pour effacer ma honte , arme un bras plus utile :  
Métellus a paru ; nos vainqueurs ont tremblé ,  
Et leur sang odieux à grands flots a coulé.  
Combien de fois , ô ciel ! j'ai joui de leurs craintes !  
L'écho de leurs rochers me renvoyoit leurs plaintes.  
De la contagion le souffle dévorant  
Les ensevelissoit sous leur sable brûlant ;  
Et les cris de Carthage , à la douleur en proie ,  
Au fond de mon cachot venoient porter la joie.  
J'y rentre sans regret , pourvu que par vos mains  
Ruissèle jusqu'à moi le sang des Africains.  
Que je hais leur demande & leur infame adresse !

Ils ont cru dans mon cœur surprendre une foiblesse,  
 Et par un vil appât s'affurer de ma foi :  
 Mais ils me connoîtront, mais Rome est tout pour moi ;  
 Mais je voue à Carthage une haine immortelle,  
 Et ne viens parmi vous que pour m'armer contr'elle.

L I C I N I U S .

Vous !

R E G U L U S .

Redoutez la paix qu'elle ose demander.

L I C I N I U S .

Si l'échange vous sauve, il le faut accorder.

R E G U L U S , *avec chaleur & indignation.*

Eh , quoi ! pour racheter la liberté d'un homme ,  
 Quel exemple odieux donneriez-vous à Rome ?  
 L'honneur, ce feu sacré que j'atteste aujourd'hui ,  
 Cette ame des vertus qui s'éteignent sans lui ,  
 De nos antiques mœurs la force héréditaire ,  
 La discipline enfin , ce frein si nécessaire ,  
 Tout n'est-il pas détruit , si de lâches soldats ,  
 Qui se disent romains & craignent le trépas ,  
 Osent encore nourrir l'espérance chérie  
 De revoir leurs foyers , leurs femmes , leur patrie ?  
 Quel secours en attendre ? Ils ont fui , ces Romains !  
 Ils ont tendu leurs bras aux fers des Africains !  
 Insupportable affront ! souvenir que j'abhore !  
 Ils ont connu la honte , & respirent encore !



Qu'ils meurent dans les fers! ils ont fui sous mes yeux :  
Je les ai commandés ; je dois mourir comme eux.

L I C I N I U S.

Mourir ! Un autre espoir aujourd'hui nous anime ;  
Il faut un autre prix à ce transport sublime ;  
Et si l'échange enfin peut être dangereux ,  
N'êtes-vous rien pour nous ?

R E G U L U S.

Eh! qui suis-je , grands dieux ?  
Qui suis-je , aveugle ami ? Mon sang & mon courage  
Vont s'éteindre bientôt sous les glaces de l'âge.  
Les coups affreux du sort , plus que le poids des ans ,  
Précipitent la fin de mes jours languissans ;  
Traînant vers le tombeau ma vieillesse stérile ,  
Je ne pourrois à Rome être long-tems utile :  
Mais combien le feroient à vos fiers ennemis ,  
Tous leurs chefs , nos captifs , perdus pour leur pays ?  
Ces braves citoyens , qu'irrite l'esclavage ,  
Sont tous autant d'appuis dont vous privez Carthage.  
Oui , oui ; jé les ai vus , de carnage altérés ,  
Arracher de nos mains leurs drapeaux déchirés ,  
Echauffer , enflammer les cœurs les plus timides ;  
Dans les plus grands périls toujours plus intrépides ,  
Ivres de notre sang , dont ils étoient couverts ,  
Ne succomber qu'au nombre & rugir dans leurs fers.  
Ils sont vos prisonniers , gardez-vous de les rendre.

Contr'eux ce foible bras pourroit-il vous défendre ?  
 D'ailleurs , n'avez-vous point celui de Métellus ,  
 Et pouvez-vous encor regretter Régulus ?  
 Je fus déjà vaincu , je pourrois encor l'être ;  
 Votre estime , sénat , je la perdrais peut-être ,  
 Je n'y survivrois pas ; & je ne veux jamais ,  
 Quand ils font contre vous , accepter vos bienfaits.

## L I C I N I U S .

Ainsi , vous exigez que Rome soit ingrate ;  
 Que sa honte paroisse où votre honneur éclate ;  
 Qu'ici même un arrêt injuste & solennel  
 Vous condamne aux horreurs d'un exil éternel !  
 Vous , de qui le retour aujourd'hui nous console ,  
 Vous , que nous aurions dû conduire au Capitole !

*(Il se leve & va à la tête du peuple.)*

Pour lui faire un tel sort , eût-il fallu , Romains ,  
 Le chercher dans le champ que labouroient ses mains ,  
 Interrompre le cours de ses travaux rustiques ,  
 Et l'arracher du sein de ses dieux domestiques ?  
 On diroit donc un jour , en pleurant Régulus :  
 “ Le Tibre eut un héros , fameux par ses vertus :  
 „ Renonçant au repos , prodigue de sa vie ,  
 „ Il s'immoloit entier au bien de sa patrie.  
 „ Guerrier , par ses exploits il défendit l'état ;  
 „ Citoyen , ses conseils éclairoient le sénat :  
 „ Dans les déserts d'Afrique il s'ouvrit un passage ;

„ Il affranchit nos murs , il abaissa Carthage ;  
 Et ce même Romain , toujours infortuné ,  
 „ Expira dans les fers , par Rome abandonné „

R E G U L U S.

Et toi , tu la trahis !...

L I C I N I U S.

Non , je lui suis fidele.

Non , ce n'est point à vous que je borne mon zele ;  
 C'est comme citoyen que je suis votre appui.

Tout ce peuple vous aime , & je parle pour lui.

R E G U L U S.

Terminez , sénateurs , un combat qui m'offense ;  
 Ou , comme je le dois , j'entends votre silence.

M A N L I U S , regardant les sénateurs qui paroissent  
*attendris & les yeux baissés.*

De votre aspect touchant vous voyez les effets.

( *Après un silence.* )

Il faut peser , sans vous , de si grands intérêts.

( *Aux sénateurs.* )

Avant de prononcer sur le fort d'un tel homme ,  
 Réunissons les voix au sein même de Rome.

Fabrice , Lentulus , Camille , Traféas ,

Distraits par d'autres soins , n'ont pu suivre nos pas.

Ce temple touche aux murs où leur expérience

Feut d'un avis utile aider votre prudence ,

Et tout veut...



R E G U L U S ,

R E G U L U S .

Manlius !

M A N L I U S .

Reposez-vous sur moi ;

A Rome , à Régulus , je fais ce que je doi.

Je ne trahirai point des vertus que j'admire.

*( à Amilcar . )*

De ce qu'on aura fait on viendra vous instruire ,

Amilcar.

A M I L C A R .

C'est assez. Dans ces lieux ennemis

J'ai dévoré l'affront qu'a reçu mon pays :

Je ne dirai qu'un mot ; c'est à vous de m'entendre.

Vous aimez Régulus ; tremblez de nous le rendre :

Vous seuls d'un sort cruel pouvez le préserver ;

En traitant avec moi , vous allez le sauver :

Mais si vous refusez l'échange qu'on propose ,

Carthage inexorable en punira la cause.

## S C E N E VI.

MANLIUS, LICINIUS, REGULUS, LES  
SENATEURS, LICTEURS.

L I C I N I U S .

Qu'entends je ! &amp; nous pourrions....

R E G U L U S .

Point de lâche pitié.

C'est Rome qui doit vaincre , &amp; non pas l'amitié.



## ACTE II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

MARCIE, FLAVIE.

MARCIE.

Ainsi donc tes secours m'ont rendue à la vie ?  
Prends pitié de mon trouble, ô ma chère Flavie !  
Je quittois le consul, je fortois de ces lieux :  
Quel objet tout-à-coup se présente à mes yeux !  
Mon époux ! Régulus, que le peuple environne !  
Romains, Carthaginois, garde, rien ne m'étonne,  
Je traverse la foule, & je lui tends les bras ;  
On s'arrête un moment : il ralentit ses pas ;  
Et d'un ton formidable : .... éloignez-vous, Marcie,  
Me dit-il, ces instans font tous à la patrie.  
Il me laisse, il s'arrache à mes embrassemens.  
Que devins-je, Flavie, en ces cruels momens !  
Mes yeux noyés de pleurs se couvrent d'un nuage ;  
Je le suis, je me jette à travers son passage ;  
Je voulois lui parler... Inutiles desirs !  
Ma voix tombe, s'éteint, se perd dans mes soupirs ;  
Et l'on me traîne, hélas ! expirante, éperdue,  
Dans l'asyle prochain, où tes bras m'ont reçue.

Que fait-il ? .... Le sénat vient de se séparer.  
 Cher époux, en ce lieu j'ai cru te rencontrer ;  
 Et tu ne paroîs point ! ... Dissipe mes alarmes.

( *A Flavie.* )

Il ne fait pas combien il m'a coûté de larmes !  
 Barsine m'abandonne ! .... on vient ; c'est elle ! ...

---

S C E N E II.

FLAVIE, MARCIE, BARSINE.

M A R C I E.

E H bien ?

Que dit-on ? que fais-tu ? ne m'apprendras-tu rien ?

B A R S I N E.

Sur les discours du peuple & ses vagues murmures,  
 On hafarde, en tremblant, de vaines conjectures ;  
 Et j'ai su seulement que tous nos sénateurs  
 Dans Rome rassemblés....

M A R C I E.

O mortelles frayeurs !

Et Régulus ! ... d'où vient que le cruel m'évite ?

Où porte-t-il ses pas ? Tu paroîs interdite !

Parle.

B A R S I N E.

Aux autels de Mars, votre époux généreux,

Pour vous, pour les Romains, forme, dit-on, des vœux.  
 Parmi les cris de joie, & les craintes publiques,  
 Les parfums & l'encens fument sous les portiques;  
 Et ce mortel si cher, attirant tous les yeux,  
 Partage les respects que nous rendons aux dieux.

---

SCÈNE III.

FLAVIE, MARCIE, PRISCUS, BARSINE.

PRISCUS, à Marcie.

L'AMBASSADEUR vous cherche.

MARCIE.

Amilcar? O surprise!

PRISCUS.

Il souhaite qu'ici mon zèle l'introduise:  
 Il marche sur mes pas.

MARCIE.

Qu'il entre.



## SCÈNE IV.

FLAVIE, MARCIE, BARSINE.

MARCIE.

UN Africain !

Pourquoi me cherche-t-il, &amp; quel est son dessein ?

Je ne fais quel effroi. . . .

BARSINE.

Madame, il faut l'entendre.

FLAVIE.

On le conduit vers vous.

MARCIE.

Ciel, que va-t-il m'apprendre !

*Les femmes de Marcie se retirent.*

## SCÈNE V.

MARCIE, AMILCAR.

AMILCAR.

MADAME, pardonnez ; mon aspect dans ces lieux  
 Peut-être en ce moment importune vos yeux ;  
 Mais un grand intérêt a pu seul m'y conduire ;

Et pour Rome, & pour vous, j'ai dû vous en instruire.

M A R C I E.

Rassurez mes esprits.

A M I L C A R.

J'estime votre époux,

Et viens pour le sauver.

M A R C I E.

Comment? expliquez-vous.

A M I L C A R.

Vous connoissez Carthage & ces haines cruelles  
 Qu'attiferent long-tems nos sanglantes querelles ;  
 Elle est prompte à punir, ardente à se venger ;  
 J'ai souvent plaint nos mœurs, sans pouvoir les changer.  
 Si Régulus trompoit les vœux de ma patrie. . .

M A R C I E.

Il ne dépend plus d'elle.

A M I L C A R.

Ecoute-moi, Marcie.

M A R C I E.

Eh bien?

A M I L C A R.

Ne croyez point qu'aux seuls devoirs lié,  
 J'affecte les dehors d'une fausse pitié.  
 Quels que soient les débats entre Carthage & Rome,  
 Je ne serai jamais l'ennemi d'un grand homme.  
 Je sers même l'Afrique, en servant Régulus :  
 Craignez-le plus que moi.



## R E G U L U S ,

M A R C I E .

Tous mes sens sont émus.  
Quelle infortune encor l'attend sur ce rivage ?

A M I L C A R .

Et si , dès ce jour même , il retourne à Carthage . . .

M A R C I E .

O ciel !

A M I L C A R .

De nos captifs le sort lui fut remis ;  
On demande un échange , il est libre à ce prix ;  
Mais contre cet échange il a parlé lui-même.

M A R C I E .

Qu'entends-je ? Régulus ! & c'est ainsi qu'il m'aime !  
Mais je m'alarme en vain ; le sénat le chérit :  
A son zele barbare , il n'aura point souscrit.

A M I L C A R .

Le sénat est trompé.

M A R C I E .

Se peut-il ? quel mystere ?  
Achevez . . . je frémis.

A M I L C A R .

Cette horrible lumiere . . .

M A R C I E .

Mon cœur en a besoin.

A M I L C A R .

Je vais le déchirer.

MARCIE.

Le doute est plus affreux ; parlez sans différer.

AMILCAR.

Hé bien ! connoissez donc l'épouvantable abyme  
Où se jette aujourd'hui votre époux magnanime ;  
Connoissez Régulus ; il conseille aux Romains  
De ne point accepter l'offre des Africains.  
Si le sénat l'écoute , il rentre en esclavage ;  
Mais il cache au sénat qu'il entraîne ou partage ,  
Qu'un supplice inoui , par la haine inspiré ,  
S'il revient sur nos bords , est pour lui préparé.

MARCIE.

Cieux , tonnez sur Carthage , & sauvez sa victime !  
Quel que soit , Amilcar , le soin qui vous anime ,  
D'un avis important je rends grace au destin.  
De Rome & du sénat cet asyle est voisin ,  
Un moment y conduit ; j'y cours , à l'instant même,  
Attendrir tous les cœurs pour un héros que j'aime.  
Dieux justes, dieux vengeurs, faites valoir ses droits ;  
Inspirez son épouse , & parlez par sa voix !

S C E N E VI.

AMILCAR *seul.*

LE trouble, la douleur, & l'effroi de Marcie ,



Mieux que tous mes efforts, vont servir ma patrie.  
 Je satisfais mon cœur, en parlant pour l'état ;  
 A mes concitoyens j'épargne un attentat,  
 Je ne les trahis point.

---

## S C E N E V I I .

A M I L C A R , R E G U L U S .

A M I L C A R .

**V**IENS, mortel inflexible,  
 Implacable ennemi, plus que nous insensible :  
 Viens t'applaudir encor de m'avoir outragé.  
 S'il s'oppose à ta perte, Amilcar est vengé.

R E G U L U S , *de l'air le plus sombre.*

Rejoins tes Africains : dis-leur que leur ôtage  
 Va bientôt avec eux retourner à Carthage.

A M I L C A R .

Tu quitterois ces lieux !

R E G U L U S .

Je l'espere du moins.

A M I L C A R .

Quoi ! les nœuds les plus chers . . . !

R E G U L U S .

Mon cœur a d'autres soins.

Carthage me verra, courageux &amp; fidele,

Du

Du respect des fermens lui laisser un modele.  
 Va, quel que soit l'excès de sa férocité,  
 Souffrir pour son pays n'est point l'adversité.  
 Je l'avouérai pourtant; à ce retour pénible,  
 Mon cœur, qui s'y résout, est loin d'être insensible.  
 Mais il est, je le sens, des devoirs révéérés,  
 Qui, pour être cruels, n'en sont pas moins sacrés.  
 L'homme doit les remplir, c'est son plus beau partage.  
 Il doit à ces devoirs mesurer son courage;  
 Ou, laissant le mépris s'attacher à ses pas,  
 Il se creuse un tombeau, même avant son trépas.

*A M I L C A R.*

Malheureux! quand tes dieux aux miens te redemandent  
 Veux-tu que je te traîne aux tourmens qui t'attendent?  
 Moi-même je ne puis y songer sans terreur;  
 Contemple leur image, & connois-en l'horreur.  
 Vois notre orgueil blessé, se changeant en furie,  
 Dévouer aux douleurs les restes de ta vie,  
 Et par tes fiers dédain tes bourreaux excités,  
 Appesantir sur toi leurs bras ensanglantés.  
 Vois le fer & le feu lentement te détruire,  
 Et la mort, pour toi seul, cent fois se reproduire.

*R E G U L U S.*

Amilcar, on saura, sous le ciel Africain,  
 Ce que peut la constance & le cœur d'un Romain.

Eh quoi, ton front est calme, & c'est moi qui frissonne!  
 Quelle est cette vertu dont l'ascendant m'étonne?  
 Que ton fort, Régulus, ne dépend-il de moi!  
 Ton ennemi fauroit te sauver malgré toi.  
 Adieu.... ne me hais point. Ce cœur fier & sauvage  
 Admire l'héroïsme, applaudit au courage...  
 Puissé-je partir seul! puissent mes soins heureux  
 Soustraire à ses destins un mortel généreux!  
 Je veux pour mon pays des succès légitimes;  
 Il lui faut des rivaux, & non pas des victimes.

---

## S C E N E VIII.

R E G U L U S *seul.*

**D**I E U X ! m'auroit-il trahi? Me voilà libre enfin!  
 Malheureux! quels combats s'élevent dans mon sein!  
 Combien j'ai dévoré de soupirs & de larmes!  
 Quoi, je vais vous briser, nœuds si remplis de charmes!..  
 Pardonne, chere épouse, au rigoureux devoir  
 Qui m'a fait un tourment du plaisir de te voir.  
 Je souhaite en secret, & je crains ta présence.  
 Pleurs que j'ai retenus, coulez en son absence.  
 Mais que faisoit mon fils? ... Mes yeux ne l'ont point vu...  
 Je le perds, il échappe à ce cœur éperdu;  
 Je mourrai sans le voir! ... Toi, sa mere, ô Marcie!  
 J'aurai fait en tout tems le malheur de ta vie.

Enchaînée à mon sort dès tes plus jeunes ans ,  
Tu m'as sacrifié tes jours les plus brillans ;  
Et voilà donc le prix de ta noble tendresse ,  
De ce cœur courageux , qui pour moi s'intéresse !  
Si je pars , des bourreaux m'attendent loin de toi....  
N'importe ; j'ai promis , je garderai ma foi.  
Vous , du salut public autrefois les victimes ,  
Retracez à mes yeux vos dévoûmens sublimes.  
Intrépides Romains , magnanimes héros ,  
J'apperçois vos autels , & non pas vos tombeaux.  
La vie est un moment ; la mort n'est qu'un passage ;  
Mais le nom qu'on s'est fait , s'étendra d'âge en âge :  
Il n'est rien qu'à la fin le tems n'ait abattu ;  
Tout périt , hors la gloire , & sur-tout la vertu.

( *Se retournant vers la statue de Bellone.* )

Sœur terrible du dieu qui préside aux batailles ,  
Qui cimentas de sang ces antiques murailles ,  
A mes juges , Bellone , inspire ta fureur.  
Puissé-je en ce moment leur transmettre mon cœur !  
Souviens-toi des combats , des jours où sur ta trace  
Je courois dans nos rangs défier ton audace ;  
Et si tu veux payer tout ce qu'a fait mon bras ,  
A mes concitoyens fais vouloir mon trépas.



## S C E N E I X.

M A R C I E , R E G U L U S .

M A R C I E , *arrivant.***Q**u'entends-je? son trépas!...R E G U L U S , *se relevant.*

Ciel! Marcie!...

M A N L I U S .

Ah, barbare!...

Tu hâtes par tes vœux l'instant qui nous sépare!

Quoi, je suis dans tes bras!... Combien je t'ai pleuré!

Et tu voulois me fuir! va, j'ai tout réparé.

Cruel, tu m'es rendu : le sénat qui t'admire

Tremble &amp; frémit du piège où tu l'allois conduire.

Tous les cœurs sont à toi... Quel moment!...

R E G U L U S .

Que dis-tu?

M A R C I E .

Oui, nous te défendrons de ta propre vertu.

Pour te rendre à ton fils, à sa mere qui t'aime,

Il faut donc, malheureux, t'arracher à toi-même!

R E G U L U S .

D'où naissent ces transports, d'où venoit cet effroi?

M A R C I E .

Je fais tout d'Amilcar. Moins rigoureux que toi,



C'est lui que je craignois , & c'est lui qui m'éclaire.

R E G U L U S.

Quel trouble ! quel discours ! qu'as-tu donc osé faire ?

M A R C I E.

J'ai couru , j'ai volé , l'œil inondé de pleurs.  
 L'enceinte , où de nos loix regnent les défenseurs ,  
 A soudain retenti de mes trop justes plaintes ;  
 Les sénateurs émus ont ressenti mes craintes ;  
 Et ma main , prévenant les plus noirs attentats ,  
 Te ravit au cercueil qui s'ouvroit sous tes pas.  
 J'ai de tous nos malheurs retracé l'origine ,  
 La rigueur de tes fers , la mort qu'on te destine ;  
 Oui , je l'ai révélé , ce secret plein d'horreur ,  
 Qu'un silence sublime enfermoit dans ton cœur :  
 J'ai peint tes jours en proie à des monstres impies ,  
 Dans l'art des cruautés surpassant les furies ,  
 Et pour t'ôter des jours long-tems infortunés ,  
 Dérobant un supplice aux enfers étonnés.  
 L'excès du désespoir me tenoit lieu d'audace :  
 Je n'ai rien épargné , cris , prieres , menace.  
 A mes récits affreux , tous les fronts ont pâli ;  
 De tendresse & d'effroi les cœurs ont tressailli ;  
 Et de tous , sans rougir , j'ai brigué le suffrage....  
 Ce noble abaissement déplaît à ton courage ;  
 Mais , à ta plainte ici laissant un libre cours ,  
 Je ferai fiere encor , si j'ai sauvé tes jours.

R E G U L U S , *avec vivacité.*

Digne fruit de tes soins... dans leur ardeur trop prompte,  
Loin de la prévenir, as-tu juré ma honte?  
A tes vaines frayeurs serai-je donc soumis?  
Et faut-il te compter parmi mes ennemis,  
Parmi ceux de l'état?

M A R C I E.

De l'état! à quel titre?

Je prends Rome aujourd'hui, l'univers pour arbitre.  
Eh! que n'as-tu point fait pour tes concitoyens?  
Tu renonças pour eux à de paisibles biens:  
Pour défendre leurs murs, troublé dans ton asyle,  
Oublié quand ton bras ne put leur être utile;  
De leur gloire occupé dans l'un & l'autre fort,  
A ton amour pour eux que manque-t-il?

R E G U L U S.

Ma mort.

M A R C I E.

Tu m'arraches le cœur! Et ton fils & ta femme  
N'ont-ils pas, Régulus, quelques droits sur ton ame?  
Verras-tu d'un œil sec, & ses pleurs & les miens?  
Quand tu peux les ferrer, rompras-tu nos liens?  
Si tu veux nous ravir notre unique espérance,  
Si rien ne peut fléchir ta farouche constance,  
Peins-toi mon abandon, & vois dès aujourd'hui  
Ton épouse expirante, & ton fils sans appui.



*(Régulus se détourne pour cacher son attendrissement.)*

Tu m'aimas !... ah ! ton cœur infidèle & parjure  
Doit-il donc tout à Rome , & rien à la nature ?

R E G U L U S , *avec le plus grand trouble.*

Elle aura mes regrets ; elle eut mes premiers vœux.  
De ce cœur déchiré plains l'effort douloureux ,  
Son trouble , ses combats ... sa foiblesse peut-être.

*( avec enthousiasme. )*

Que dis-je ! moi trahir les bords qui m'ont vu naître !  
La patrie est un corps respectable & sacré.  
Qui de nous peut , sans crime , en être séparé ?  
Lui prodiguer son sang , la servir , la défendre ;  
Va , crois-moi , ce n'est point lui donner , c'est lui rendre  
Ne lui devons-nous pas rangs , honneurs , sûreté ;  
Le nom de citoyen , sur-tout la liberté ?  
La liberté ! .. sans qui l'homme cesse d'être homme ,  
Le fondement , l'orgueil & la gloire de Rome ?  
Il faut de quelque peine acheter sa douceur :  
Mais , exempt de travaux , a-t-on droit au bonheur ?  
L'ingrat qui le prétend , qu'il s'éloigne , qu'il fuie ,  
Qu'il aille loin du Tibre ensevelir sa vie ,  
Et malheureux par-tout , chassé de l'univers ,  
A des monstres errans disputer les déserts !

M A R C I E.

Ah , dieux ! combien ton zèle & t'aveugle & t'égare !  
Peut-on être , à la fois , & sensible & barbare ?

Mais quelle est donc enfin, quelle est ta liberté,  
 Ce don si précieux, & par toi si vanté ?  
 Des maux qu'elle t'a faits revois la triste image.  
 Depuis douze ans ta vie est un dur esclavage :  
 Ose me démentir. Depuis ce tems, dis-moi,  
 Un jour, un seul moment, as-tu joui de toi ?  
 De l'amitié paisible as-tu goûté les charmes ?  
 Peux-tu chérir un bien qui fait couler mes larmes ?  
 Je ne puis commander au trouble de mes sens.  
 Enfin, ouvre tes yeux éblouis trop long-tems ;  
 Reviens à la nature : être époux, être pere,  
 En respecter toujours le sacré caractère,  
 Voilà les premiers nœuds, le véritable honneur,  
 Les loix saintes de l'homme, & sur tout son bonheur.

R E G U L U S , *avec vivacité.*

Marcie! . . . .

M A R C I E .

A ces transports, à ta noble colere,  
 Je répondrai deux mots : Je suis épouse & mere.

R E G U L U S , *avec une sorte de fureur.*

Sois romaine.

M A R C I E , *se jetant dans ses bras avec le plus  
 grand attendrissement.*

Cruel !

R E G U L U S , *troublé & d'une voix attendrie.*

Va rejoindre ton fils.

## M A R C I E.

Que lui dirai-je , hélas ! dans le trouble où je suis ?  
Avec moi renfermé sous un toit solitaire ,  
Sans cesse à ma douleur il demande son pere.  
De son âge innocent il dédaigne les jeux :  
Le fils de Régulus est déjà malheureux !  
Songe avec quels transports, quelle touchante ivresse,  
Tu reçus dans tes bras ce fruit de ma tendresse !  
Toi, qui l'as tant chéri, tu vas donc l'immoler ?  
Instruit par tes leçons , il peut te ressembler.  
Ses progrès, son ardeur auroient pour toi des charmes.  
Déjà sa foible main a soulevé des armes.

( *Régulus fait un mouvement de joie.* )

Digne d'être ton fils , il se fait mille fois ,  
Toujours plus attentif, raconter tes exploits.  
Souvent même , au récit de ta longue souffrance,  
Il semble être saisi d'un instinct de vengeance ;  
Et de mon désespoir prévenant les éclats ,  
Il vient , avec des cris , se jeter dans mes bras ...  
Oui, je l'ai vu souvent, pour toi quel doux présage !  
Frissonner de colere, au seul nom de Carthage.  
Tu sembles t'attendrir !

R E G U L U S, *retenant ses larmes.*

Je reconnois mon fils. . .

Il fera quelque jour l'honneur de son pays.

R E G U L U S ,

M A R C I E .

Ton égal , ton vengeur , si tu veux le conduire.

R E G U L U S .

Mon exemple & son nom suffiront pour l'instruire.  
 Mais que vient-on m'apprendre ?

---

## S C E N E X .

M A R C I E , R E G U L U S , P R I S C U S .

R E G U L U S .

E H bien , suis-je trahi ?

Réponds.

P R I S C U S .

Par ce billet vous ferez éclairci.

M A R C I E , *avec trouble, & se jetant sur la lettre.*

Une lettre ! . . . donnez.

R E G U L U S .

Que faites-vous , Marcie ?

Osez-vous ? . .

M A R C I E .

J'ose tout , quand je crains pour ta vie.

*(Elle lit.)*

“ Tes conseils , au sénat , ont prévalu par moi ;  
 „ Je les ai soutenus , en ami d'un grand homme ;

„ Je n'ai vu que ta gloire & l'intérêt de Rome.  
„ Moi-même, ô Régulus, j'ai parlé contre toi. „

R E G U L U S.

Rome l'emporte enfin!

M A R C I E.

Je reste anéantie.

Voilà donc ton arrêt.

R E G U L U S.

Mon triomphe. O patrie!

Généreux Manlius!

M A R C I E.

C'en est trop : à ce nom ,

Mon cœur n'écoute plus ni conseil, ni leçon.

Je ne saurois souffrir qu'on me vante un barbare ,

Qui te donne la mort, nous perd & nous sépare.

Nous séparer ! qui, lui !... Tu peux y consentir !..

Cher époux....

R E G U L U S.

Que veux-tu?

M A R C I E.

T'émouvoir, te fléchir,

T'arracher au trépas.

R E G U L U S, *avec la plus grande chaleur.*

Eh ! qu'est-ce que la vie ,

Quand il faut la traîner avec ignominie ?

De tes cruels regrets, va, je suis pénétré....



Mais voudrois-tu , dis-moi , d'un cœur déshonoré ?  
 Les dieux veulent ma mort : voi leur main vengereffe  
 D'affronts multipliés accabler ma vieilleffe.  
 Cédons à leurs décrets , livrons à leur courroux  
 Une victime pure & digne de leurs coups.  
 Au lieu de l'ébranler , affermis mon courage :  
 Entre mon fils & toi mon ame se partage ;  
 Je le chéris , je t'aime , & mes vives douleurs . . . .  
 Viens , ouvre-moites bras . . que j'y cache mes pleurs . .

( *Après un moment de silence.* )

Malheureux ! Ciel ! Marcie ! . . ah ! cher Priscus , pardonne  
 Ce reste de foiblesse où mon cœur s'abandonne.  
 Va dire à Manlius qu'il a rempli mes vœux :  
 Il est ami fidele , & romain généreux :  
 Mais s'il ne poursuit point , il n'a rien fait encore.  
 Pour hâter mon départ , c'est lui seul que j'implore.  
 Un cœur tel que le sien ne peut se démentir.  
 S'il aime Rome enfin , qu'il m'en fasse sortir.

( *Priscus sort.* )

S C E N E X I .

R E G U L U S , M A R C I E .

M A R C I E .

Q'ENTENDS-JE ? où suis-je ? . . . on vient. Ah ! le  
 tribun s'avance.

Son aspect me rassure , & me rend l'espérance.



SCÈNE XII.

MARCIE, REGULUS, LICINIUS.

MARCIE.

QUE vois-je ? quelle joie éclate dans vos yeux ?

LICINIUS.

Tout le peuple est pour nous , & nous aurons les dieux.

REGULUS.

Quels sont donc les affronts qu'ici tu me prépares ?

LICINIUS.

On doute que la foi soit due à des barbares ;  
Et pour vous dégager d'un horrible serment,  
Les augures par moi s'assemblent à l'instant.

REGULUS, hors de lui.

Ces inutiles soins sont pour moi des injures :  
Mon cœur & mes sermens , ce sont là mes augures.  
Je cours au peuple....

MARCIE, tombant à ses genoux & se retournant  
vers Licinius.

Ah , dieux ! mon cher Licinius ,  
Défarmez votre ami qui ne me connoît plus.  
Unissez vos efforts à mes vaines alarmes.

LICINIUS.

Eh ! qu'espérer d'un cœur qui résiste à vos larmes ?

R E G U L U S ;

M A R C I E, *avec des cris.*

Quoi , ton fils ! quoi , sa mere !

R E G U L U S , *du ton le plus pathétique.*

Ils me sont chers tous deux.

Ne vivant que pour vous , j'eusse été trop heureux.

J'ai cru m'unir à toi sous de meilleurs auspices.

*( Il s'arrache de ses bras. )*

Mais la haute vertu veut de grands sacrifices.

M A R C I E.

Tu veux donc mon trépas ?

R E G U L U S , *se jetant dans ses bras & s'en arrachant soudain.*

Laisse-moi.

M A R C I E.

Je te suis.

Licinius ! ...

L I C I N I U S.

Je cours assembler nos amis.

*Fin du second Acte.*





A C T E   I I I .

*Tout est prêt pour l'embarquement de Régulus : un peuple innombrable , qui vient successivement sur ses pas , lui ferme le passage aux vaisseaux qui sont figurés dans le lointain.*



S C E N E   P R E M I E R E .

REGULUS , *suivi d'une foule de Romains , au milieu desquels il se débat avec indignation.*

**A**H ! laissez-moi , fuyez , ouvrez-moi le passage.  
 L'opprobre d'un Romain , ô Rome , est ton ouvrage !  
 Fondateurs de l'empire , illustres demi-dieux ,  
 Qu'un airain immortel reproduit à mes yeux ,  
 Vous , dont le sang coula pour venger la patrie ,  
 Soyez les défenseurs de ma gloire flétrie ;  
 Sortez de vos cercueils , & , garants de ma foi ,  
 Paraissez tout-à-coup entre ce peuple & moi.  
 Dans les fers de Carthage , hélas ! je fus plus libre ,  
 Que dans ces murs sacrés arrosés par le Tibre.  
 On commande à mes vœux , on enchaîne mes pas !  
 On ne craint point ma honte , & l'on craint mon trépas !

## SCENE II.

LICINIUS, *environné par le peuple.*

REGULUS.

LICINIUS.

**N**ON: Rome ne veut point que Régulus la quitte.  
 Je remplis, en son nom, la loi qui m'est prescrite.  
 J'obéis à l'augure, au peuple, à l'équité:  
 Je défends la vertu, je fers l'humanité.

( *A Régulus, avec la plus grande vivacité.* )

Lorsque je te dois tout, prétends-tu que moi-même,  
 J'aie à ses assassins livrer l'ami que j'aime? ...  
 Non. Cherche une autre main pour servir tes fureurs.  
 L'interprete du peuple est l'organe des cœurs:  
 J'apporte ici leur vœu si pressant & si tendre,  
 Qui devrait t'émouvoir, que tu rougis d'entendre;  
 Ce cri de la douleur, qui, montant jusqu'aux cieux,  
 Va leur redemander un héros malheureux.  
 Ah! laisse-moi céder à la reconnoissance;  
 Souviens-toi de tes soins à former mon enfance,  
 Si j'ai quelques vertus dignes d'un citoyen,  
 Souviens-toi que mon cœur les puisa dans le tien,  
 Et pardonne aux efforts qu'au nom de la patrie,  
 Je fais pour te venger, & pour sauver ta vie.

Plutôt

Plutôt qu'un si grand cœur fût outragé par moi ,  
 Cette main verseroit tout mon sang devant toi :  
 Mais quand tu cours remplir des devoirs trop funestes,  
 Tout veut qu'on te retienne, & tout veut que tu restes.

R E G U L U S , *avec emportement.*

Que je reste , grands dieux ! non , ne l'espérez pas :  
 Non , laissez-moi vous fuir , m'arracher de vos bras.  
 C'est une lâcheté que des Romains demandent ;  
 Et c'est de Régulus que des Romains l'attendent !  
 Eh ! lorsque Curtius , par la gloire enflammé ,  
 Dans un gouffre entre-ouvert se jeta tout armé ;  
 Quand Scévole , bravant un pouvoir inutile ,  
 Sur un foyer brûlant tint son bras immobile ;  
 Quand le vieux Décius , pour finir en héros ,  
 Osa se dévouer aux mânes infernaux ,  
 Enfonça des Latins les phalanges hautaines ,  
 Et sauva par sa mort les légions romaines ;  
 Quand son fils , imitant cette noble fureur ,  
 Au Samnite insolent renvoya la terreur ;  
 Quel Romain condamna leur audace intrépide ,  
 Refroidit leur ardeur par un zèle timide ,  
 Leur proposa de vivre . . . & crut les retenir  
 Par l'effroi des tourmens , ou la peur de mourir ?

L I C I N I U S .

Qu'oses-tu m'opposer ? Une mort glorieuse  
 Étoit le digne prix d'une ardeur généreuse :



Mais toi , veux-tu périr dans la honte des fers ?

R E G U L U S , *hors de lui.*

Eh ! pourquoi les briser, dis-moi , s'ils me sont chers ?

Ces chaînes font ma gloire & la rendent plus pure.

( *au peuple.* )

Si vous me les ôtez , je ne suis qu'un parjure ,

Un traître , un fugitif , à qui , même en ces lieux ,

Le dernier citoyen feroit baisser les yeux.

L I C I N I U S .

Eh bien , cede en aveugle au zele qui t'enflame ,

Au fanatisme ardent qui desseche ton ame ;

Immole ton épouse , abandonne ton fils ;

Repaïs-toi de leurs pleurs , n'écoute point leurs cris ;

Laisse un infortuné , dont l'amitié t'outrage ;

Fuis , cours , va défier les bourreaux de Carthage :

Que par eux déchiré ! . . . Tout mon cœur a frémi :

Daignez tourner encor les yeux sur votre ami.

Mon protecteur , mon pere ! ainsi d'affreux supplices

Païront tant de vertus , d'exploits & de services !

R E G U L U S .

J'ai fait ce que j'ai dû , quand je vous ai servis ;

Mais il est un moyen de m'en rendre le prix.

L I C I N I U S .

Comment ?

R E G U L U S .

Les Africains , que j'ai trop su connaître ,



Ont cru dans Régulus vous envoyer un traître ,  
Qui de leur cruauté voudroit se préserver ,  
Et viendroit vous trahir , afin de se sauver.  
Ah ! c'est là pour mon cœur la plus sensible offense.  
Eh bien , si vous m'aimez , embrassez ma vengeance :  
C'est la vôtre : armez-vous , armez mille vaisseaux ;  
Cherchez , au sein des mers , des triomphes nouveaux.  
Teints d'un sang odieux , rapportez sur ces rives  
Vos drapeaux enlevés & vos aigles captives.  
Ne quittez point le fer , que vos rivaux punis  
N'expirent étendus sur de sanglans débris.  
Eternel monument de la rage africaine ,  
Que ma mort dans vos cœurs soit un titre de haine.  
Pour vous guider encor , mes mânes en courroux ,  
S'élevant dans vos rangs , marcheront devant vous ;  
Et mon nom , devenant le signal du carnage ,  
Du fond de mon tombeau je détruirai Carthage.  
Cet espoir ennoblit le trépas où je cours.  
Ne bornons point la vie au terme de nos jours.  
Brutus n'est plus , Brutus respire encor dans Rome :  
Amis , le lâche meurt , & jamais le grand homme.  
Quel prix du sacrifice , & pour moi quels honneurs ,  
Quand je ferai nommé parmi vos bienfaiteurs ;  
Lorsque de vieux Romains , héritiers de mon zèle ,  
A leurs enfans , un jour , m'offriront pour modèle !

R E G U L U S ,

L I C I N I U S .

Est-ce un dieu qui nous parle ? Ah ! jouis, Régulus ,  
De l'attendrissement qu'excitent tes vertus.

Vois les larmes couler. Rome entiere qui t'aime ,  
Gémissante à tes pieds , t'implore pour toi-même.

( *Licinius veut tomber aux pieds de Régulus , qui le  
releve avec une surprise mêlée d'indignation.* )

## S C E N E I I I .

L I C I N I U S , R E G U L U S , M A N L I U S ,  
L I C T E U R S , P E U P L E .

R E G U L U S .

( *d'un air morne.* )( *avec transport.* )

LE consul m'abandonne. Ah ! c'est lui que je voi.  
Viens , mon cher Manlius , viens t'unir avec moi ;  
Approche... Les cruels , par pitié , me trahissent ,  
Et pensent m'honorer , alors qu'ils m'avilissent.  
Seconde-moi , commande , ose leur résister.

M A N L I U S .

Je t'entends ; je frémis , & saurai t'imiter.  
Citoyens , que l'on ouvre un chemin au rivage !

L I C I N I U S .

Amis de Régulus , fermez-lui le passage.

M A N L I U S.

Que fais-tu ?

L I C I N I U S.

Mon devoir.

M A N L I U S.

Licteurs !

L I C I N I U S.

Peuple !

R E G U L U S , *avec la plus grande chaleur ,  
au peuple qui fait un mouvement.*

Arrêtez :

Un tribun est le seul qu'ici vous écoutez !  
Peuple que j'ai servi , peuple d'ingrats que j'aime ,  
J'allois chercher la mort : eh bien , frappe toi-même ;  
Dégage mon serment... Non , vous êtes Romains ;  
Vous allez à l'instant m'ouvrir tous les chemins.  
Je fais qu'au fond du cœur , chacun de vous m'envie,  
Et fait des vœux secrets , pour perdre ainsi la vie.  
Un moment de pitié surprit votre vertu ;  
Mais vous en rougissez ; l'honneur a reparu :  
Vous avez surmonté cette indigne foiblesse :  
Je le vois . . . . dans vos cœurs a passé mon ivresse.  
Dieux ! le rivage est libre ! . . . Africains , je vous suis.



## S C E N E I V .

BARSINE , MARCIE , ATTILIUS ,  
REGULUS , MANLIUS .

( *Régulus est prêt à s'avancer vers le rivage , lorsque Marcie entre , accompagnée de son fils , que suit un gros de peuple . Marcie , dans ce moment , a plusieurs femmes à sa suite .* )

MARCIE , & son fils ; les mêmes .

MARCIE , *courant au-devant de Régulus ,  
& lui présentant son fils .*

**A**VANT d'aller mourir , embrasse au moins ton fils .

R E G U L U S .

Mon fils ! ah , malheureux ! qu'on l'éloigne .

A T T I L I U S .

Mon pere !

Quoi , vous abandonnez votre fils & sa mere !

Vous voulez nous quitter , pour courir au trépas !

Et quand je vous revois , c'est pour vous perdre !

R E G U L U S .

Hélas !

A T T I L I U S .

Ne partez point ; foyez l'appui de ma jeunesse :

Que je puisse vous voir , vous contempler sans cesse !  
Laissez dans votre cœur , foible une seule fois ,  
Pénétrer les accens de ma timide voix.

Au nom de mon amour , de mes pleurs , de mon âge ,  
( avec le cri de la douleur . )

Laissez-vous attendrir . . . N'allez point à Carthage .

R E G U L U S , après avoir serré son fils  
long-tems dans ses bras.

Que ne puis- je dans toi , formant mon successeur ,  
Laisser à mon pays un nouveau défenseur !  
Ne me reproche point un départ nécessaire :  
Un jour , ta fermeté justifiera ton pere !  
O mon fils , mon cher fils ! au lieu de t'affliger ,  
Que ton bras , jeune encore , apprenne à me venger !  
Attends , pour me pleurer , qu'il ait puni Carthage .  
Tous ces braves Romains guideront ton courage :  
Il n'en est pas un seul qui ne soit ton soutien ;  
Et je te laisse un pere en chaque citoyen .  
Viens , reçois mes adieux . . . viens , mon fils . . .

M A R C I E .

Ah , barbare !  
Sont-ce là les adieux que ton cœur nous prépare ?  
Eh bien , puisque les pleurs ne peuvent rien sur toi ,  
Puisque Rome triomphe & l'emporte sur moi ,  
Permits du moins , permits que , fuyant ce rivage ,  
Attilius & moi te suivions à Carthage .

D iv



J'irai , j'attendrirai ces tigres furieux ,  
 Sur le sort d'un héros plus insensible qu'eux :  
 Tu connoîtras enfin , sauvé par mes alarmes ,  
 Les droits de la nature & la force des larmes ;  
 Ou si , malgré mes cris , je me vois repouffer ,  
 Altérés de mon sang , s'ils osent le verser ;  
 Multipliant alors les bourreaux & les crimes ,  
 Ils pourront , au lieu d'une , égorger trois victimes.

## R E G U L U S.

Qu'entends-je ? ... où suis-je ? Ah , dieux ! toi me  
 suivre ! qui ? toi !

Veille sur notre fils ... qu'il soit digne de moi !  
 Que parmi nos guerriers la gloire un jour le nomme !  
 Tu te dois à ce fils , & tu le dois à Rome.  
 Qu'il garde ses sermens ! qu'il s'exerce aux travaux !  
 Qu'il vive en citoyen , & qu'il meure en héros !  
 Dans tous les tems Marcie aux Romains fera chère.  
 Du fils de Régulus on aimera la mere.

( *Les embrassant.* )

Marcie , Attilius , séparons-nous.

M A R C I E, *au peuple.*

Cruels !

Pourrez-vous les souffrir ces apprêts criminels ?  
 Voyez les meurtriers féroces & parjures ,  
 Prolongeant avec art ses jours dans les tortures !  
 Régulus ! lui , périr ! lui , votre bienfaiteur !



Non... le trépas n'est dû qu'à son persécuteur,  
A Manlius.

R E G U L U S , *avec la plus grande chaleur.*

Réprime un transport si coupable :  
La vertu qu'on accuse en est plus respectable.  
Honteux de tes soupçons, & contre eux affermi,  
Je cours les abjurer dans le sein d'un ami.

( *Il se précipite dans les bras de Manlius.* )

M A R C I E.

Ton ami ! Ciel !... Romains, osez vous l'en croire ?

R E G U L U S.

Il mérite ce titre ; il a sauvé ma gloire.  
Viens expier , mon fils , un outrage odieux :  
Voilà ton protecteur.

( *Il remet son fils à Manlius.* )

M A N L I U S.

J'en atteste les dieux,  
Je jure à l'amitié, de lui servir de pere ;  
Je le jure à toi-même , aux yeux de Rome entiere.  
Je pardonne à Marcie un excès de douleur :  
Je n'en ai point rougi ; j'étois sûr de mon cœur ;  
Je connoissois le tien : un jour , un jour peut-être ,  
Elle fera plus juste , & pourra me connoître.  
Je fais , ô Régulus , te plaindre & t'admirer ;  
Mais je ne te fais point l'affront de te pleurer.

Et voilà l'amitié dont Régulus s'honore !

Je vais mourir content... Mais qui m'arrête encore ?

Je fuis : c'est trop long-tems demeurer en ces lieux ,

Déshonorer ce jour , & fouiller nos adieux.

Marcie !... ah ! cache-moi ces honteuses alarmes :

( *aux gardes.* )

Qu'on l'entraîne... Mon fils, je te défends les larmes.

M A R C I E , *le suivant de l'œil, & le*

*voyant monter dans son vaisseau.*

Je meurs.

( *Elle tombe entre les bras de ses femmes, & son fils se jette dans les siens.* )

L I C I N I U S .

O Régulus !

R E G U L U S , *du haut de ses vaisseaux.*

Veillez , ô mes amis ,

Sur les jours de ma femme , & sur ceux de mon fils !

*Fin du troisieme & dernier Acte.*



## V E R S

*Présentés à Madame la DAUPHINE, le jour  
qu'elle vint à la comédie françoise, sans être  
annoncée.*

**Q**UOI! sous un nuage envieux,  
Croyez-vous, auguste Dauphine,  
Pouvoir vous cacher en ces lieux?  
Lorsque Vénus descend des cieux,  
On sent l'influence divine  
De son aspect majestueux;  
Et lorsque vous trompez leurs yeux,  
Le cœur des François vous devine.





## V E R S

*Présentés au R O I , après la représentation de  
la Feinte par amour , à Choisy.*

**D**ES souverains, quoi, le plus adoré,  
A mes essais daigne sourire!  
Ah! plus mon cœur est enivré,  
Moins j'ai de force pour le dire.  
Des écrivains heureux que leur siècle chérit,  
Un autre âge souvent vient faner la couronne;  
Mais rien jamais ne la flétrit,  
Lorsque c'est L O U I S qui la donne.  
Une timide fleur, peu faite pour briller,  
Loin de lui languissoit encore;  
Sous ses yeux elle vient d'éclorre...  
Et la fleur se change en laurier.



LA FEINTE

*PAR AMOUR,*

COMEDIE

*En trois actes & en vers.*

---

**PERSONNAGES.**

**MELISE**, *jeune veuve* . . . . Mlle. Doligny.

**DAMIS**, *amant de Mélise* . . . M. Molé.

**LISIMOND**, *oncle de Mélise* . . . M. Feulie.

**FLORICOURT** . . . M. Monvel.

**DORINE**, *souvante de Mélise* . . Mlle. Fanier.

**GERMAIN**, *laquais de Damis* . . M. Augé.

*La scène est dans la maison de Lisimond, commune  
à Mélise & à Damis.*





L A  
FEINTE PAR AMOUR,  
COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

---

SCENE PREMIERE.

DORINE, GERMAIN.

GERMAIN.

C E que c'est d'habiter dans le même logis !  
On va, l'on se cultive, & l'on voit ses amis.

DORINE.

Ton maître ? ...

GERMAIN.

Quel motif peut ici te conduire ?

DORINE.

Un billet qu'à Damis Mélise vient d'écrire.

GERMAIN.

Billet doux ?

DORINE.

Il suffit ; tout va se déclarer.

GERMAIN.

Tu n'aimes point Damis ?...

DORINE.

Eh , comment l'endurer ?

Quel homme !...

GERMAIN.

Réservé , n'osant rien se permettre.

DORINE.

Monsieur apparemment craint de se compromettre.

C'est un air , c'est un ton équivoque & discret ,

Un feu sourd qui veut naître & soudain disparoît.

Je veux , moi , qu'en aimant l'on bavarde , l'on rie ,

Qu'on se plaigne , se brouille , & se réconcilie.

GERMAIN.

Qu'on ait le diable au corps.

DORINE.

Ton Damis ne l'a pas.

Il est du plus beau froid !...

GERMAIN.

Il te faut des éclats ,

Des soins ... marqués.

DORINE.

D O R I N E.

Oh! oui!

G E R M A I N.

Sur ce pied-là mon maître,  
 Neuf ou dix mois plutôt, étoit ton fait peut-être.  
 Moi je l'ai vu, soumis à la commune loi,  
 Prodiger, comme un autre, & son cœur & sa foi.  
 Il est vrai qu'aujourd'hui ce n'est plus le même homme,  
 Et, je te l'avoûrai, quelquefois il m'affomme  
 Avec son air tranquille & son ton mesuré.  
 Non, depuis sa réforme, il n'est plus à mon gré;  
 J'en suis fâché pour lui.

D O R I N E.

Tu n'es pas à connoître  
 De quels graves motifs sa réforme a pu naître.

G E R M A I N.

Mais... j'en fixe l'époque au goût très-singulier  
 Que pour certaine femme il eût l'hiver dernier.  
 C'étoit un vrai lutin, ne voulant que séduire,  
 Attirant avec art, dans l'espoir d'éconduire,  
 Bien parjure, bien gai, de tout faisant un jeu:  
 Il alla brusquement l'étourdir d'un aveu;  
 La dame s'en moqua, prit son vol de plus belle;  
 Et voilà vingt amans attroupés autour d'elle.  
 Le dépit, la fureur, la plainte étoient son lot:  
 Bref, l'amour cette fois n'en avoit fait qu'un sot.

66 *LA FEINTE PAR AMOUR,*

Depuis cet accident, il a juré sans doute,  
Voulant un autre fort, de prendre une autre route,  
D'élaguer les soupirs, les protestations,  
Et d'être moins alerte en déclarations.

Quelqu'amoureux qu'on soit, Dorine, Dieu fait comme  
Quatre mois de rigueur découragent un homme !

D O R I N E.

C'est ce qui m'a semblé.

G E R M A I N.

Malgré son changement,  
Mélise l'aime enfin ... assez passablement.

D O R I N E.

Tu crois cela ?

G E R M A I N.

Très-fort.

D O R I N E.

Va, va, pure chimere.

G E R M A I N.

Point.

D O R I N E.

Allons, à vingt ans on n'aspire qu'à plaire.  
Veuve d'un pédagogue appelé son mari,  
Elle a pris dans le monde un maintien aguerri ;  
Et de la liberté connoissant l'avantage,  
Elle ne voudra plus tâter de l'esclavage.  
D'honneur, l'indépendance est un état charmant !

Les veilles , le spectacle , & les goûts du moment ,  
Et la coquetterie à toute heure excitée ,  
Et le renom flatteur d'une femme citée ,  
Voilà ce qui l'enivre !... à quelques humeurs près ,  
Qui depuis plusieurs jours ont voilé ses attraits.  
Fiere d'accumuler conquête sur conquête ,  
Fort légère , un peu folle , & pourtant très-honnête ,  
Son unique desir , crois-moi , c'est de charmer :  
Nous vous laissons le soin & l'embarras d'aimer.  
Mais aussi , qu'un amant à mots couverts s'explique ,  
Qu'il élude l'aveu... ma foi cela nous pique.  
Vous entendre gémir & soupirer vos feux ,  
Moi , c'est là dans l'amour ce que j'aime le mieux.  
Un aveu réjouit... un soupir intéresse.

G E R M A I N.

Je suis tout stupéfait de ta délicatesse !  
Mon maître cependant , Mélise en conviendra ,  
Peut tourner une tête alors qu'il le voudra ;  
Et j'ai , moi qui te parle , adopté son système :  
On se fait mieux aimer , ne disant pas qu'on aime.  
J'ai donné dans le piège où lui-même il fut pris :  
Eh bien , c'étoit l'enfer , & mépris sur mépris.  
Tu n'imagines pas , pour les plus minces charmes ,  
Ce qu'il m'en a coûté de soupirs & de larmes ;  
C'est une conscience !... il faut changer cela ,  
Et faire un peu la loi.

E ij

D O R I N E.

J'aime ce projet là.

G E R M A I N.

Qu'il me vienne à présent quelque adroite soubrette.  
Je vous la mene un train !...

D O R I N E.

Oui-da ?

G E R M A I N.

J'ai la recette.

Eh ! ne valons-nous pas ton sublime marquis,  
Par sa frivolité connu dans tout Paris,  
Etourdi s'il en fut, grand conteur de sornettes,  
Et trop distrait sur-tout, pour acquitter ses dettes ?  
Mélise franchement....

D O R I N E.

Dis ce qu'il te plaira.

Nous savons mieux que toi tous les talens qu'il a.  
Il doit, il se ruine ?

G E R M A I N.

On le dit.

D O R I N E.

Bagatelle.

Il subvient à propos aux langueurs de mon zèle,  
Donne sans trop compter, & va toujours semant  
Ce qui mene une intrigue & distingue un amant.



G E R M A I N.

Comme il voudroit enfin avancer ses affaires ,  
 N'a-t-il pas depuis peu doublé tes honoraires ?  
 Il a craint les langueurs... n'importe , malgré toi ,  
 Votre bon oncle est fou de Damis & de moi.

D O R I N E.

Il est vrai que Damis aujourd'hui s'en empare.

G E R M A I N.

Il nous a proposé sa niece.

D O R I N E.

Le barbare !

Ne me parle jamais de ce vieux éventé.  
 C'est le dernier qu'il voit dont il est entêté ;  
 Ce qu'il veut le matin , le soir peut lui déplaire ;  
 Et lassé de ton maître , il voudra s'en défaire :  
 Tête vague , esprit foible , & sans le moindre plan.  
 Ne fut-il pas jadis apprentif courtifan ?  
 Je riois de le voir , dans son humeur caustique ,  
 S'ériger en penseur , trancher du politique ;  
 Affectant tous les airs , & n'en ayant aucun ,  
 Il se croyoit utile , & n'étoit qu'importun.  
 Ce ton a disparu ; maintenant c'est un autre.  
 Il est peut-être bon : mais ce n'est pas le nôtre. ..  
 On entre : c'est Damis . . . . Il a l'air de rêver.



S C E N E I I.

DORINE, GERMAIN, DAMIS.

GERMAIN.

**N**E l'interrompons point.

DORINE.

Laisse-moi l'observer.

Chut.

GERMAIN, *à part.*

Il tient le portrait de Mélise elle-même :

Il croit que je l'ignore.

DAMIS, *contemplant un portrait &*  
*à voix basse.*

Oui, c'est celle que j'aime.

Voilà ces traits si doux , ce naïf enjoûment ,  
Ces regards où l'esprit est joint au sentiment.  
Heureuse illusion , qui me rends sa présence ,  
L'amour ne t'inventa que pour charmer l'absence.  
Je ne fais cependant ; ce portrait séducteur ,  
En captivant mes yeux , contente peu mon cœur.  
Un reproche secret vient troubler mon ivresse.  
Qu'est-ce qu'un bien qui pese à la délicatesse ?  
Ce qui m'enchanté ici , gage trop imparfait ,  
N'est qu'un larcin , hélas ! & dut être un bienfait.

D O R I N E,

*(à part.)**(haut à Germain.)*

Il soupire ! . . . Sur quoi promene-t-il sa vue ?

G E R M A I N.

C'est que de ses bijoux il a fait la revue ;  
 C'est un portrait qu'il a tiré de son écrin.  
 De ces miseres là nous tenions magasin.

D O R I N E.

Un portrait !

D A M I S.

Que dis-tu ?

G E R M A I N, *s'approchant à la gauche de Damis.*

Je dis que quelque belle  
 Vous a sans doute fait cette faveur nouvelle.

D A M I S, *à part.*

Le drôle n'en croit rien.

D O R I N E, *s'approchant à la droite de Damis.*

Monsieur ! . . .

D A M I S, *surpris.*

Qu'est-ce ?

D O R I N E.

Un billet.

D A M I S, *avec joie.*

De Mélise ?

D O R I N E.

Prenez , &amp; lisez , s'il vous plaît.

E iv

72 LA FEINTE PAR AMOUR,

D A M I S, à part.

Voyons : d'un vain espoir je me flatte peut-être...

( après avoir parcouru le billet. )

Me trompé-je ? comment !... ne laissons rien paroître.

( Il relit le billet à voix basse. )

« Vos affiduités , j'aurois dû le prévoir ,

» Fixent sur moi les yeux d'un monde susceptible.

» Echappons aux propos en cessant de nous voir.

» Quel que soit cet effort , j'ai cru me le devoir ,

» Et votre calme heureux n'y rendra moins sensible.

( appercevant Germain qui a les yeux sur la lettre. )

Que fais-tu là ? va-t-en.

G E R M A I N.

Peste , il n'y fait pas bon !

D A M I S.

Qu'on sache si bientôt je puis voir Lisimon.

( Germain sort. )

---

S C E N E III.

D A M I S, D O R I N E.

D A M I S, à part.

C O M M E N T interpréter.... Je tremble...

D O R I N E.

Quel nuage....

D A M I S, *haut, & affectant un air serein.*  
Je dois récompenser, Dorine, un tel message.

D O R I N E.

Vous moquez-vous ?

D A M I S, *lui donnant sa bourse.*

Prenez.

D O R I N E.

Soit : mais en vérité,  
Vous pouviez être ingrat avec sécurité.

D A M I S.

Je hais ce vice là.

D O R I N E.

Vous êtes magnifique.

Ce procédé, monsieur, est vraiment héroïque.  
Je n'imaginois pas (voyez le préjugé !)  
Qu'à prix d'or quelquefois on payât un congé.

D A M I S, *surpris.*

Comment ?

D O R I N E.

Vous le tenez.

D A M I S.

Je foutiens....

D O R I N E.

Je proteste....

L'argent est bien donné.... quitte à prouver le reste.

D A M I S.

Un congé, dites-vous ?

D O R I N E, *gaîment.*

Oui, bien clair & bien net.

J'ai vu, n'en doutez pas, composer ce billet ;  
J'ai vu, j'ai lu, relu le congé qu'il renferme :  
Tant pis, si votre orgueil est offensé du terme.

D A M I S, *après une pause, avec un dépit concentré*  
*& une gaîté contrainte.*

Je voulois de Mélise, en cette occasion,  
Couvrir l'étourderie & l'indiscrétion :  
A ce qu'il me paroît, ce zele est inutile.  
Votre maîtresse en moi trouve un ami docile,  
Soumis, respectueux, qui n'a point hésité  
Pour souscrire à l'arrêt que son cœur a dicté.

D O R I N E.

J'admire le biais dont vous prenez la chose.  
Ainsi vous acceptez la loi qu'on vous impose,  
Et ne murmurez pas d'un arrêt si soudain !

D A M I S, *avec une gaîté feinte.*  
L'a-t-elle écrit gaîment ?

D O R I N E, *l'observant.*

Sans gaîté, sans chagrin,  
D'un air indifférent.

D A M I S.

Indifférent ?



DORINE.

Sans doute.

Pour écrire autrement, on fait ce qu'il en coûte.

DAMIS, *avec un peu plus de vivacité.*

Mais au fait, savez-vous le fin de tout ceci ?

DORINE.

Je fais que cette nuit on a très-mal dormi.

DAMIS.

Ah, voilà contre moi ce qui la détermine !

DORINE.

Mais ne diroit-on pas que ce n'est rien !

DAMIS.

Dorine

Approuve sa maîtresse ?

DORINE.

Eh, ne le dois-je pas ?

DAMIS.

Sur-tout, quand elle fait de semblables éclats.

La prudence le veut.

DORINE.

J'aime la remontrance !

Econduire un amant, c'est blesser la prudence,

C'est bouleverser tout.

DAMIS.

Un amant est fort bon !

DORINE.

Ce titre là vous choque ?

D A M I S.

Et c'est avec raison...

Mais brisons là-dessus. Quoi que Mélise fasse,  
 Je saurai constamment endurer ma disgrâce;  
 Et puisqu'une insomnie a causé mon malheur,  
 Je juge le motif, pour calmer ma douleur.  
 Ces événemens là n'ont plus rien qui m'étonne.  
 Le caprice m'exclut, l'amitié lui pardonne.  
 L'indulgente amitié n'a jamais de fureurs,  
 Et ne connoît point l'art de contraindre les cœurs.

D O R I N E.

Oh, vive l'amitié! qu'elle est calme & soumise!  
 Vous êtes surprenant. Je vais dire à Mélise  
 Avec quelle douceur & de quel air serein  
 On accueille chez vous ses billets du matin.

*( Elle sort. )*

## S C E N E VI.

D A M I S *seul*, & *avec dépit*.

**E**NFIN, madame, enfin, je connois votre style.  
 Vous voulez m'affliger, & j'en suis plus tranquile.



## S C E N E V.

D A M I S , G E R M A I N .

G E R M A I N .

**L**ISIMON est, dit-on, chez Mélise.D A M I S , *avec humeur.*

Il suffit.

*( Il lit le billet & le chiffonne. )*G E R M A I N , *à part.*

Ce diable de billet lui tourmente l'esprit.

D A M I S , *se promenant toujours, & à part.*

Vous me chassez ! fort bien.

G E R M A I N , *à part.*

Fort mal.

D A M I S , *à part.*

A la bonne heure.

Rien n'est encor perdu , mon secret me demeure.

G E R M A I N .

Pauvre avoir que cela !

D A M I S *à part, & parcourant le théâtre.*

De l'éclat &amp; du bruit,

Des soins trop prodigués c'est l'orgueil qui jouit.

Il faut un autre frein à votre humeur légère ;

Je vous ai fait parler , j'ai bien fait de me taire.

On distrahit votre cœur ; .. il faut le ranimer ,

78 LA FEINTE PAR AMOUR;

Et punir la coquette, en la forçant d'aimer.

Mais ce cruel billet!.. gardons-nous de m'en plaindre.

J'ai dû le desirer, beaucoup plus que le craindre;

C'est quelque chose au moins....qu'est-ce que je prétends ?

Fixer un cœur volage. Il résiste, & j'attends....

J'attendrai. Ce billet m'a rendu l'espérance.

Heureux d'être aujourd'hui l'objet d'une imprudence !

Trop heureux d'occuper ! Pour qui s'y connoît bien,

Un dépit.... un congé vaut toujours mieux que rien.

GERMAIN, *s'approchant par degrés de Damis,*

*qui marche toujours avec la même action.*

Monsieur....

DAMIS, *brusquement.*

Hein !...

GERMAIN.

Vous voulez me cacher votre flame;

Je ne suis plus admis aux secrets de votre ame.

DAMIS.

Après ?

GERMAIN.

Epargnez-vous ces inutiles soins ;

Ce qu'on ne me dit pas, je ne le fais pas moins.

DAMIS.

Si je le laisse aller, il va par complaisance,

De mes propres amours me faire confiance.

GERMAIN, *avec intrépidité.*

Oui, monsieur; cet air froid qui cache votre feu,

Vos discours , votre ton , tout cela n'est qu'un jeu.

D A M I S.

Très-scrupuleusement gardez vos conjectures :  
S'il venoit jusqu'à moi les plus légers murmures...  
Vous m'entendez? ...

G E R M A I N.

Ces mots sont significatifs.

D A M I S.

C'est que je n'aime point les esprits inventifs.

G E R M A I N.

Moi , je n'invente rien. Vous n'aimez pas Mélife ?  
Sa main par Lisimon ne vous est pas promise ?  
Ce portrait que tantôt vous observiez ....

D A M I S.

Eh bien ?

G E R M A I N.

Me direz-vous aussi que ce n'est pas le sien ?  
D'après son grand tableau , lorsqu'elle fut sortie ,  
Vous fites l'autre jour tirer cette copie.

D A M I S.

Motus , encore un coup , ou gare....

G E R M A I N.

Avec ce ton ,

Vous obtenez des droits sur ma discrétion.

D A M I S.

Prévenez là dedans qu'à me fuivre on s'apprête.

(à part.)

Qu'on ne s'éloigne pas. Ma surprise est complète !  
( On entend chanter, faire du bruit derrière le théâtre. )  
Qu'est-ce que ce train là ? va-t-en voir à l'instant.

GERMAIN.

C'est monsieur Floricourt, qui s'annonce en chantant.  
Il est votre rival.

DAMIS.

Lui ?

GERMAIN.

Déclaré.

DAMIS.

Quel conte !

---

SCENE VI.

FLORICOURT, DAMIS, GERMAIN.

GERMAIN.

TENEZ, lui-même ici vous en rendra bon compte ,  
Il est franc. ( *Germain sort.* )

FLORICOURT, *du ton le plus gai.*

Je suis triste, & je viens près de toi  
Pour éclaircir le noir qui s'empare de moi.  
Que je te trouve heureux ! un esprit toujours libre ?  
Tu maintiens dans tes goûts le plus juste équilibre.

Le



Le fort prévient tes vœux , tout succede à ton gré ;  
 Très-peu d'ambition , un amour tempéré !  
 Moi , je suis baloté de toutes les manieres :  
 Le feu plus que jamais s'est mis dans mes affaires.  
 Tout , depuis ce matin , m'affecte horriblement.

D A M I S.

Depuis ce matin ?

F L O R I C O U R T.

Oui.

D A M I S.

Le terme est alarmant.

F L O R I C O U R T.

Ma sensibilité devient insupportable.

D A M I S.

Allons , remettez-vous ; un revers vous accable !  
 Comment vont les amours, les projets, tout le train ?

F L O R I C O U R T.

Nous vivons , mon ami , dans un siecle d'airain.  
 Rien n'avance , ne va . . . j'ai plus de cent paroles.  
 Pour les effets, néant . . . J'ai beau changer de rôles ,  
 Saisir l'esprit , le ton de nos sociétés ,  
 Amuser tous les jours dix cercles d'hébétés ,  
 Voir les gens qu'il faut voir , briller par ma dépense ,  
 Renchérir sur ces riens qui font notre importance ,  
 Je reste là tout net . . . on me berce d'espoir ;  
 Vingt billets le matin m'invitent pour le soir ;

On me fête, & c'est tout : avantage stérile !

J'ai prouvé cependant que je puis être utile....

Tiens, pas plus tard qu'hier, dans un fort grand foupé,

J'eus des traits d'un bonheur... dont chacun fut frappé.

On murmuroit tout bas, il est vraiment aimable.

J'abymai le baron ; il parut détestable.

Je fis rire Chloé, rire jusqu'à l'excès,

Une bégueule morne & qui ne rit jamais....

Tu fais qu'elle peut tout, qu'on obtient tout par elle.

Eh bien, quand on sortit, je réclamai son zèle ;

Elle me répondit par des airs nonchalans,

Me pria de descendre, & d'appeler ses gens.

Eh ! sur ces têtes là fondez quelque espérance !

Nulle solidité, point de reconnoissance.

Qu'ils s'arrangent, je sens qu'il faut vivre pour soi,

Et mon ingrat pays n'est pas digne de moi.

D A M I S.

Comment ! je vous croyois en faveur.

FLORICOURT, *avec étourderie.*

Quel vertige !

Crois-tu donc à ce mot, à ce brillant perfstige ?

La faveur maintenant n'est qu'un flux & reflux ;

On a beau la poursuivre, on ne la fixe plus.

Il semble qu'aujourd'hui la fortune vous rie.

Demain le ciel se brouille, & la scène varie.

Le terrain où je marche est fertile en ingrats ;

C'est un sable mouvant, qu'on sent fuir sous ses pas ;

Et le public léger , qu'un changement réveille ,  
 Brise , en riant , l'autel qu'il encensoit la veille.  
 Ainsi de crainte en crainte , & d'espoir en espoir ,  
 On se tue à briguer ce qu'on ne peut avoir.  
 Parmi cent concurrens , coudoyé dans la foule ,  
 Moins de gré que de force , on cede au flot qui roule ;  
 Et plus que mécontent , mais non pas converti ,  
 On se retrouve au point d'où l'on étoit parti.

D A M I S.

Ce tableau me paroît frappant de ressemblance.  
 Vous devenez profond !

F L O R I C O U R T.

Il le faut bien... on pense.  
 C'est fait , je m'exécute, & borne mon roman.

D A M I S.

Propos.

F L O R I C O U R T.

Ton œil encor n'a pas saisi mon plan ?

D A M I S.

Oh ! pas le mot.

F L O R I C O U R T.

Ecoute. Epouses-tu Mélife,  
 Ne l'épouses-tu pas ?

D A M I S.

La demande est exquise.

F ij

F L O R I C O U R T.

Quels que soient tes projets , je n'y pénètre pas ;  
Mais j'épouferai , moi.

D A M I S , *ironiquement.*

Dès-lors plus d'embarras.

De vos expédiens j'admire la justesse.

F L O R I C O U R T.

Nul procédé , sur-tout : le prix est pour l'adresse.  
Dorine me protege ; elle fait babiller :  
Moi , je poffede l'art de la faire parler ;  
Je me la fuis acquife , & fa foi m'est connue.

D A M I S , *à part.*

Cette Dorine là me paroît entendue.

F L O R I C O U R T.

Et Lifimon , d'ailleurs , fervira mon amour.  
On dit qu'il a jadis raffolé de la cour ;  
Je veux lui mettre encor l'ambition en tête.  
C'est un reffort plaifant.

D A M I S.

Et fur-tout fort honnête.

Ainsi vous époufez ?

F L O R I C O U R T.

Un peu.

D A M I S.

C'est mon avis.

F L O R I C O U R T.

Tes conseils font très-bons , tu les verras suivis.

D A M I S.

Rien n'est mieux calculé qu'une telle conduite ;  
 Et c'est avec plaisir que j'en verrai la suite.  
 Vous n'aimez pas Mélise , on conçoit bien cela :  
 Votre cœur ne s'est point oublié jusques-là.  
 Sa fraîcheur , sa jeunesse , une grace piquante ,  
 D'un sourire attrayant la finesse éloquente ,  
 N'ont pu , j'en jurerois , vous inspirer un goût :  
 Mais Lisimon est riche , & Mélise aura tout ;  
 Voilà ce qu'il vous faut ; rien n'est plus convenable ;  
 Et c'est ce qu'on appelle un hymen très-sortable.  
 S'aimer , détail bourgeois ! bravant ce sot abus ,  
 Vous allez épouser ... quelques cent mille écus.

F L O R I C O U R T.

Oui. Par ce mariage ( & tu m'y détermine )  
 Je veux de ma fortune étayer les ruines.  
 Pour les gens de notre ordre il n'est que ce recours.  
 Etourdis par nos goûts , distraits par nos amours ,  
 Tant que l'activité nous tient lieu d'opulence ,  
 Nous vivons dans l'ivresse & dans l'indépendance.  
 Autre tems , autres soins ; risquant quelques soupirs ,  
 Nous implorons l'hymen pour payer nos plaisirs.  
 Adieu : je vais courir chez tous mes gens d'affaires ,  
 Et mettre à la raison intendant & notaires.

F ij



Tous ces animaux là, qu'on voit en enrageant,  
Ont toujours de l'humeur, & n'ont jamais d'argent.

D A M I S.

N'allez pas les manquer.

F L O R I C O U R T, *prenant la main de Damis.*

Non, vraiment. Je te quitte,  
J'emporte un avis sage, & mon cœur le mérite.

( *Il sort.* )

---

S C E N E   V I I.

D A M I S, *seul.*

**D'**UN moment de dépit il peut tout obtenir ;  
Il va voir Lisimon, je dois le prévenir.  
N'euffé-je point d'amour, je lui ferois contraire ;  
Je voudrois traverser le bonheur qu'il espere :  
L'amitié m'en eût seul inspiré le dessein.  
Sans adorer Mélise, il prétend à sa main !  
Ses graces, son esprit n'ont rien qui l'intéresse !  
En elle il confidere, il cherche la richesse !  
Quel amant ! De mon but ne nous écartons point :  
L'amour me l'indiqua, la probité s'y joint.  
Mais si j'échoue enfin... si Mélise enivrée  
Se borne à cette cour dont elle est entourée !



Je ne le fais que trop , la beauté bien souvent ,  
Attentive à l'hommage , est sourde au sentiment.  
Cachons encor le mien . . . Amour ! tu fais si j'aime !  
Ce pénible détour m'est dicté par toi-même.  
Mélise , tu le vois , est prête à t'échapper ,  
Et je crois te servir , en osant la tromper.

*Fin du premier Acte.*





## ACTE II.

*La scène est dans une avant-salle de l'appartement de Mélise.*



## SCÈNE PREMIÈRE.

DAMIS, *seul.*

CHEZ Mélise, aujourd'hui ! moi ! quelle hardiesse !  
 Voyons : par l'oncle ici piquons un peu la nièce.  
 Il va venir, osons ; & dans l'espoir que j'ai ,  
 En feignant un refus, vengeons-nous du congé.  
 Je puis bien à mon tour risquer une imprudence.



## SCÈNE II.

DAMIS, LISIMON.

DAMIS.

AH ! je vous attendois avec impatience.

LISIMON, *absorbé dans la rêverie.*  
 Me voilà. J'en conviens, j'étois dans ce moment,  
 D'une vue assez neuve occupé fortement.  
 Monsieur, c'est que le tact des affaires publiques

Veut de mâles esprits & des cœurs énergiques.  
 Quand je m'en escrimois , j'accordoïis tout cela :  
 Le tableau de l'Europe étoit imprimé là.  
 Tu m'as fait avertir , j'accours , adieu l'idée ,  
 C'est le diable !

D A M I S.

Pardon : votre humeur est fondée.

L I S I M O N.

C'est fait . . . que me veux-tu ?

D A M I S.

Je me suis consulté ;

Et je peux avec vous parler en liberté.

Mélife est fort aimable ; elle a droit de prétendre  
 Aux hommages , aux vœux de l'amant le plus tendre ;  
 Mais comment souffre-t-elle un cercle d'étourdis ,  
 D'agréables , de fots , par la mode enhardis ,  
 Du bon ton qu'ils n'ont pas se croyant les arbitres ,  
 Mettant leur ineptie à l'ombre de leurs titres ,  
 Traînant d'un luxe outré l'indiscret attirail ,  
 Petits sultans honnis même dans leur ferrail ;  
 Tous ces demi-seigneurs sans talens & sans ames ,  
 Qui bornent leurs exploits à tromper quelques femmes ;  
 De peres très-fameux enfans très-peu connus ,  
 Dont on cite les noms , au défaut des vertus ?

L I S I M O N.

Je vais , si tu le veux , t'expliquer ce mystere.

D A M I S.

Soit.

L I S I M O N.

Tel que tu me vois , jadis j'eus ma chimere ,  
 Comme un autre : a la cour j'étois fort assidu ;  
 Dans un monde nouveau je me croyois perdu.  
 Je propoisois alors des plans économiques,  
 Que je te montrerai , tous bien patriotiques ,  
 Bien conçus....

D A M I S.

Je le crois.

L I S I M O N.

J'osai les présenter ;  
 Mais l'embarras étoit de les faire adopter.  
 Ces gens-ci m'y servoient , du moins en apparence :  
 Je les reçus chez moi , par excès de prudence.  
 Sous les dehors du zele , ils venoient par effains ,  
 En obsédant ma niece , opiner sur mes vins.  
 Moi, comme un franc Gaulois, j'aime encor ma patrie.  
 Leurs protestations trompoient ma bonhomie.  
 Qu'ai-je embrassé ? du vent. On ne m'écouta pas ;  
 J'en fus pour mes calculs & pour mes résultats.  
 Aussi tout va , Dieu fait ! Graces à ma routine ,  
 J'aurois en trois matins remonté la machine.  
 Je n'y renonce point ; mon porte-feuille est plein :  
 Aujourd'hui secondé , j'exécute demain.

Oui, monsieur, qu'on m'instale, & je répons du reste.  
Je puis être à l'état d'un profit manifeste.  
Brouillant, bouleversant les principes connus,  
J'arbore la réforme, & je pare aux abus.  
Voilà dans quel espoir ma folle complaisance  
A de ces importuns toléré l'affluence.

D A M I S.

De leur zele affecté voyez quels sont les fruits.

L I S I M O N.

Puisqu'ils ne peuvent rien, ils seront éconduits.

D A M I S.

Bon, change-t-on ainsi sa maniere de vivre ?  
Votre charmante niece au tourbillon se livre,  
Et croyant échapper à de tristes liens,  
Obéit à des goûts qui ne sont pas les siens.  
Elle est à cette époque, où l'ame irrésolue  
Entre différens choix reste encor suspendue.  
Son naturel heureux lutte & perce toujours ;  
Mais, il faut avec vous s'expliquer sans détours,  
Il incline un peu trop vers la coquetterie,  
Jeu cruel qui bientôt mene à la perfidie,  
Des plus doux sentimens corrompt la pureté,  
Eteint le caractère & nuit à la beauté.  
Il faudroit à Mélise un ami difficile,  
Qui tourmentât son cœur, encor neuf & docile,  
Employât, pour le vaincre, un manège innocent,

92 LA FEINTE PAR AMOUR,

Y jetât par degrés un trouble intéressant,  
Enveloppât de fleurs les traits de la censure,  
Et fût, à force d'art, le rendre à la nature.

L I S I M O N.

Eh bien, sois cet ami.

D A M I S, *riant à demi.*

Moi ?

L I S I M O N.

Toi-même, parbleu.

Il faut, comme tu dis, la tourmenter un peu,  
Par de certains secrets dérouter son caprice,  
Retenir la coquette au bord du précipice ;  
Et lui sauvant sur-tout l'ennui de la leçon,  
La forcer par humeur d'avoir de la raison....  
L'idée est lumineuse, & je l'ai bien faisie  
A l'application. Je t'en charge.

D A M I S.

Folie.

Revenons s'il vous plaît, & daignez m'écouter.

( *Il regarde de tous côtés avec un air mystérieux.* )

Vous m'offrîtes sa main, je ne puis l'accepter.

Je veux choisir, monsieur, quelqu'un qui me convienne,  
Dont la façon de voir s'accorde avec la mienne,  
Qui connoisse le prix d'un amour délicat,  
Et fache préférer le bonheur à l'éclat.



C O M E D I E.

93

L I S I M O N.

Tu m'étonnes beaucoup, & je te crois à peine.  
Sans doute elle t'a fait quelque nouvelle scène,  
Car c'est une étourdie!... Ah! je vais la tancer  
D'une belle façon!

D A M I S.

Gardez-vous d'y penser.  
Ne vous voilà-t-il pas, comme à votre ordinaire,  
Emporté?...

L I S I M O N.

J'en conviens, je suis un peu colere.

D A M I S.

Un peu? beaucoup.

L I S I M O N, *se radoucissant.*

Eh bien, je me corrigerai.

(*reprenant le ton vif.*)

Mais on fera morbleu ce que je résoudrai.  
Dans ce que j'ai conclu je suis fixe & tenace.  
Ma niece obéira....

D A M I S.

Modérez-vous, de grace.  
De mon absence au moins choisissez le moment,  
Et qu'à cet entretien je ne sois pas présent....  
Ciel! Mélise!... Je fors.

(*Mélise entre dans ce moment. Ils se font une révé-  
rence, & Damis sort.*)

SCENE III.

MELISE, LISIMON, DORINE.

MELISE, *avec étonnement.*

DAMIS ici?

LISIMON.

Lui-même.

Pourquoi non , s'il vous plaît ?

— MELISE.

Ma surprise est extrême.

Quand nous mariez-vous ?

LISIMON.

Je le voudrois en vain :

Vous l'avez trop bien su guérir de ce dessein.

MELISE, *vivement.*

Quoi?...

LISIMON.

Rien.

MELISE.

Encore?...

LISIMON.

Eh bien!...

MELISE.

Parlez.

L I S I M O N.

Je vous annonce...

M E L I S E.

Mais quoi donc?

L I S I M O N.

Que Damis à vos charmes renonce.

De vos airs, de vos tons, il est las à la fin.

Il refuse, en un mot, le don de votre main.

M E L I S E.

Il me refuse!

L I S I M O N.

Net. Mais cela sans colere,

Toujours maître de lui, ( car c'est son caractère )

Si posément enfin, &amp; d'un air si glacé,

Que tout autre à ma place en seroit courroucé.

M E L I S E, *avec une gaieté contrainte.*

Courroucé! pourquoi donc? le trait est impayable.

L I S I M O N.

Vous paroît-il plaisant?

M E L I S E, *avec chaleur, & ne pouvant cacher son dépit.*

Damis est admirable!

C'est moi, monsieur, c'est moi, qui, trompant son espoir,

Lui mandois ce matin de ne me plus revoir.

L I S I M O N.

Fable.

DORINE.

Rien n'est plus vrai : ma maîtresse est vengée.  
De l'exécution, cette main fut chargée.

MELISE.

De sa froideur pour moi vous voilà convaincu ?

LISIMON.

Oh ! oui.

MELISE.

Vous en a-t-il long-tems entretenu ?  
Félicitez-vous bien, vantez votre conduite !  
De vos préventions voilà quelle est la suite.

LISIMON, *brusquement.*

Moi, j'ai cru que ces nœuds seroient bien assortis.

( *affectant de la finesse.* )

J'ai même soupçonné que vous aimiez Damis.

MELISE.

Mon oncle, assurément le soupçon est unique.  
Vous êtes étonnant.

LISIMON.

Non, je suis véridique.

DORINE.

Que monsieur Lisimon a l'esprit clairvoyant !  
Rien ne peut échapper à son œil pénétrant.  
Il lit, sans se tromper, jusqu'au fond de nos ames ;  
Comme il déchifre un cœur ! comme il connoît les femmes !

LISIMON.

Que trop, en vérité ! j'ai bien payé cela ;

On

On est dupe long-tems avant d'en venir là....  
 Mais , dans ce moment-ci , je m'abuse peut-être ,  
 Je ne démêle rien , je ne fais rien connoître....

( à *Mélise* , avec *humeur*. )

Que m'importe après tout ? Congédiez Damis ;  
 Si vous le voulez même , épousez le marquis.  
 Bel hymen !

M E L I S E , avec *impatience*.

Vous l'aimiez dans ces jours de folie ,  
 Où les gens du bel air étoient votre manie ;  
 Quand mon oncle , en projets consumant chaque jour ,  
 En poste alloit chercher des chagrins à la cour...  
 De tous ces messieurs-là vous goûtiez l'importance.  
 Leur ton vous paroissoit le ton par excellence.

L I S I M O N.

Oh ! j'avois mes raisons. Le bien public d'ailleurs....  
 Bref , c'est un autre tems , & je veux d'autres mœurs.

D O R I N E.

Floricourt , au surplus , n'a rien pour vous déplaire.  
 D'une vieille parente il sera légataire ;  
 Sa naissance est illustre ; il est jeune , bien fait.

M E L I S E , avec *humeur*.

Ah ! vous le protégez ? ...

D O R I N E.

( à *Lisimon*. )                      Enfin on s'y connoît.  
 Puis , s'il vous revenoit un jour en fantaisie

De vouer à l'état votre rare génie,  
 Aux airs de courtisan il saura vous plier ;  
 Et c'est un homme, au moins, qui peut vous appuyer.  
 Quel plaisir de briller, d'étendre un peu sa sphere !  
 Une fois en crédit, que d'heureux on doit faire !

L I S I M O N.

Tu crois donc qu'on pourroit...

D O R I N E.

Je vous ai dévoilé.

L I S I M O N.

Toi!... comment donc? par où?

D O R I N E.

Tout en vous m'a parlé ;

Discours obscurs, mais fins; silence énigmatique...  
 Et ce rire ingénu qui cache un politique.

L I S I M O N.

L'y voilà.

M E L I S E.

Finissez... Le beau raisonnement !

L I S I M O N, *après avoir réfléchi.*

Eh! ce qu'elle dit là n'est pas sans fondement,  
 Elle voit assez bien. Mais j'insiste : ma niece,  
 Je veux encor pour vous signaler ma tendresse.  
 Je regrette Damis, quoi que vous en disiez,  
 Et veux le ramener dès ce soir à vos pieds.  
 Je sens bien qu'il faudra, rappelant ma finesse,



Négocier la chose avec un peu d'adresse....  
 Mais on fait se tirer d'une difficulté,  
 Et délicatement ménager un traité.  
 Sois sûre... enfin.....

---

## S C E N E IV.

M E L I S E , D O R I N E .

M E L I S E .

**M**ON oncle est incompréhensible.

D O R I N E .

Damis , toujours Damis ! ce caprice est risible....

Oui ; mais tous ces discours sont ici superflus ;  
 Damis est hors de cour , & vous n'y songez plus.

M E L I S E .

Y songer ! il faudroit que je fusse bien folle !  
 Sa conduite avec moi cependant me désole.  
 Je voudrois à mes pieds le voir s'humilier ,  
 Et....

D O R I N E .

Ce procédé là seroit plus régulier.

M E L I S E .

N'en parlons plus.

D O R I N E .

Sans doute.

M E L I S E .

Au fond , je le déteste.

D O R I N E.

De vos reffentimens ce dépit est le reste.

M E L I S E.

Tu dis que mon billet n'a point paru l'aigrir ?

D O R I N E.

Non; tranquillisez-vous.

M E L I S E.

Je n'en puis revenir.

Mais moi, Dorine, aussi j'ai fait une imprudence;  
Que prétendois-je, enfin ?

D O R I N E.

Punir son imprudence.

M E L I S E.

Dis sa discrétion, c'est le mot : en effet ,  
Tu le fais comme moi , qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait  
Qui lui pût attirer cette rigueur extrême ?

D O R I N E.

Comment, un insolent qui ne dit pas qu'il aime !

M E L I S E.

Qu'il aime ! il faut savoir s'il aime : le fais-tu ?

D O R I N E.

Eh ! mais, rien n'est plus clair.

M E L I S E.

Moi, je n'en ai rien vu.

D O R I N E.

Moi, je vous garantis qu'il brûle au fond de l'ame.

MELISE.

Eh ! que ne parle-t-il ?

DORINE.

Mais il craint pour sa flame.

MELISE.

Oh ! il a bien raison.... mais il faut s'expliquer !

DORINE.

N'ayez pas seulement l'air de le remarquer.

MELISE.

Bon !

DORINE.

Laissons ce sujet ; car il vous indispose.

MELISE.

Moi ! non : autant parler de lui que d'autre chose.

Tu peux continuer.

DORINE.

Parlons-en donc.... eh bien ,

Puisque vous le voulez , qu'en dirons-nous ?

MELISE.

Oh ! rien.

DORINE.

Pourquoi donc cette humeur &amp; cette impatience ?

Si vous l'aimiez encor ?

MELISE.

Tais-toi.

*(Elles se taisent pendant un moment.)*

D O R I N E.

Le beau silence !

M E L I S E.

Tu n'as point remarqué le portrait qu'il tenoit ?

Tu n'as point distingué ? . . . .

D O R I N E.

Non, il l'examinoit

D'un œil très-fatisfait.

M E L I S E, *à part.*

( *Haut.* )

Je souffre le martyr ;

Tu n'as rien entendu de ce qu'il a pu dire ?

D O R I N E.

Il avoit l'air content . . . c'est tout ce que je fai.

M E L I S E, *avec la plus grande vivacité.*

Je ne demande pas s'il étoit triste ou gai ;

Répondez juste au moins.

D O R I N E.

Je quitte la partie.

Mais j'appèrçois Germain.

M E L I S E.

Demeurez, je vous prie.

Qu'il approche.



## S C E N E V.

MELISE, DORINE, GERMAIN.

MELISE, *d'un air distrait.*

A H ! c'est toi Germain ?

GERMAIN.

Pour vous servir,

Madame ; commandez , &amp; je cours obéir....

Je montois chez Damis.

MELISE.

Il est ici ton maître ?

GERMAIN.

Oui , même tout le soir je crois qu'il y doit être.

MELISE.

Seul ?

GERMAIN.

Seul , je l'imagine.

MELISE.

Il ne peut être mieux.

Tu fais apparemment qu'il est fort amoureux ?

GERMAIN.

Amoureux !

MELISE.

Et bien plus , il ose le paroître....

GERMAIN.

Madame , écoutez donc....

G iv

D O R I N E.

Dis, tu dois t'y connoître.

G E R M A I N.

Je fais qu'il s'est donné ces airs là quelquefois.

D O R I N E.

Eh! fait-on quel objet a décidé son choix?

G E R M A I N.

Non : il est fort discret , il soupire en silence ;  
Rien n'échappe avec lui. . . .

M E L I S E.

La bonne extravagance!

D O R I N E.

Et ce portrait divin dont il est enivré ,  
Qu'il observe sans cesse avec l'air égaré ,  
A ton compte , Germain , n'est-ce point un indice ?

M E L I S E.

Va , parle à cœur ouvert , & quitte l'artifice.

D O R I N E.

Sans doute ; allons , du cœur.

G E R M A I N.

S'il ne faut rien celer ,

Ce portrait lui plaît fort , & . . . .

M E L I S E , *poussant Dorine.*

Fais-le donc parler. -

D O R I N E , *poussant Germain.*

Va donc.



G E R M A I N.

Seul dans un coin , quand il est à son aise ,  
Il le tourne & retourne , il le baise & rebaise ;  
Il lui parle souvent comme s'il l'entendoit ,  
Et lui reparle encor , comme s'il répondoit.  
Cela me charme , moi , je me plais à l'entendre.

D O R I N E.

A cette école là tu deviendras fort tendre.

M E L I S E.

Et l'on ne peut savoir quel est l'original ?

G E R M A I N.

Non.

D O R I N E.

Non ?

M E L I S E.

Germain discret ! Mais cela n'est point mal...  
Oh ! c'est , n'en doutons pas , quelque franche coquette ?

G E R M A I N.

Madame , en vérité....

M E L I S E.

Quelque folle parfaite ?

G E R M A I N.

Madame , je rougis....

M E L I S E.

J'en suis sûre.

GERMAIN.

Comment ?

Quoi qu'il en soit enfin , le portrait est charmant.

MELISE.

Affreux , peut-être ?

GERMAIN.

Affreux ! cela vous plaît à dire.

MELISE.

Je le répète , affreux.

GERMAIN.

Je cede & me retire.

Ah ! ce pauvre portrait , comme vous le traitez !

Mais vous ne savez pas à qui vous insultez.

MELISE, *le rappelant.*

Si Damis n'est point trop occupé de sa flame ,

Dis-lui que je l'attends , ici même.

GERMAIN.

Oui , madame.

( *Il sort.* )

---

SCENE VI.

MELISE, DORINE.

MELISE.

**I**L faut que je lui parle indispensablement.

Oui....

D O R I N E , *à part.*

Ma maîtresse en tient indubitablement.

M E L I S E .

Je veux qu'avant le soir tout ceci se termine.

D O R I N E .

Comme il va s'applaudir!

M E L I S E .

Retirez-vous , Dorine.

J'entends du bruit: on vient. Ciel! Floricourt! l'ennui!

Mais feignons.. Contremoi tout conspire aujourd'hui.

( *Dorine , en sortant , rencontre Floricourt : ils se font réciproquement des signes. )*

S C E N E V I I .

· F L O R I C O U R T , M E L I S E .

F L O R I C O U R T .

O Ñ vous rencontre enfin!.... Mais vous êtes charmante

De disparoître ainsi , de tromper mon attente.

Qu'elle est belle!

M E L I S E .

Oh ! laissez ce ton complimenteur.

F L O R I C O U R T , *du ton le plus étourdi.*

Non , madame ; avec vous ce ton là part du cœur.

MELISE, *riant.*

Du cœur ! y songez-vous ? vous léger, vous frivole !...  
Recueillez-vous, marquis : est-ce là votre rôle ?

F L O R I C O U R T.

Sans doute.

M E L I S E.

Encore un coup, supprimons la fadeur ;  
Sinon, je vous le dis, j'aurai beaucoup d'humeur,  
Et je vous ennuierai.

F L O R I C O U R T, *avec galanterie & légèreté.*

Non, cela ne peut être.

Je cherche le plaisir, & vos yeux le font naître :  
Mais depuis près d'un mois, disons la vérité,  
Dans quelle solitude avez-vous végété ?  
C'est se conduire mal ; tout le monde en murmure.  
Plus de bals, de soupers, pas la moindre aventure !  
Vous avez de l'humeur ; on n'en est pas surpris.  
Vous prenez un travers, je vous en avertis.  
Comment donc, belle, aimable, à la fleur de votre âge,  
S'enterrer chez un oncle, & s'ériger en sage !  
Mais vous n'y pensez pas ; il faut absolument  
Vous rendre à vos amis, vous remettre au courant.  
Je vous offre mes vœux, qui sont flatteurs peut-être ;  
Mon nom, ce que je suis, & ce que je dois être ;  
Une existence enfin. Allons, ouvrez les yeux ;  
Le tems vole, il échappe, il emporte les jeux.

Reffuscitez ; sortez de cette nuit profonde ,  
Et paroiffons tous deux fur la fcene du monde.

M E L I S E.

Mais vous devenez fou !

F L O R I C O U R T, *de l'air le plus évaporé.*

Non , je ne le fuis pas.

C'est trop enfevelir de fi brillans appas ,  
Faits pour orner , madame, un plus décent afyle  
Que des cercles obscurs & l'ombre de la ville.  
Ecoutez-moi : je viens d'apprendre en ce moment ,  
J'en ai l'avis fur moi , que je dois sûrement  
Hériter , avant peu , d'une tante éternelle ! ...  
Qui me remet toujours.

M E L I S E.

Cette dame eft cruelle.

F L O R I C O U R T.

Elle ne finit pas. Mais , pour cette fois ci ,  
Il paroît cependant qu'elle a pris fon parti.  
Elle a quatre-vingts ans , c'est l'âge des retraites.  
J'envahis fa fortune ; elle eft des plus completes.  
Le tout vous eft offert. Nous mèlerons nos biens ,  
Et l'opulence encor va ferrer nos liens.

M E L I S E.

L'opulence ! & le cœur ? eft-il un autre empire ?  
Le trésor d'un amant c'est l'amour qu'il inspire.  
Est-il riche ? on l'ignore . . . on fonge à fes vertus.

110 LA FEINTE PAR AMOUR,

Est-il pauvre ? on le venge , en l'aimant encor plus :  
Voilà mes sentimens.

F L O R I C O U R T .

Je vous en félicite.

Vous bravez la fortune , & cédez au mérite.  
Ce sacrifice est noble , & sur-tout bien placé.  
Je favois à quel cœur je m'étois adressé.

M E L I S E .

Par exemple , marquis , permettez-moi de rire.  
Quoi , vous prenez pour vous ce que je viens de dire ?

F L O R I C O U R T , *avec la plus grande gaieté.*

Eh ! comment s'y tromper ? Le détour est charmant.

M E L I S E .

Encor ?

F L O R I C O U R T , *hors de lui.*

Vous me voyez dans un enchantement !...

Je suis las d'espérer. Décidez-vous , de grace.

Ecoutons la raison , & laissons la grimace.

( *Il tombe à ses pieds.* )

Ah ! je vous le demande au nom de nos beaux jours ,

Faisons à tout Paris envier nos amours.

M E L I S E .

Treuve donc s'il vous plaît à la plaisanterie. ...

Il extravague. . . On vient : levez-vous , je vous prie.

F L O R I C O U R T .

Non. Je lis dans vos yeux , dans ce tendre embarras ,



Que mon hommage a pris , & ne vous déplaît pas.

( *Damis entre dans ce moment. Il est apperçu de  
Mélise , & non de Floricourt.* )

C'est à moi d'affermir mon bonheur qui s'apprête.

Tout me sert , & je cours assurer ma conquête.

( *Floricourt , en sortant , rencontre Damis , &  
lui fait des signes d'un air triomphant.* )

## S C E N E VIII.

D A M I S , M E L I S E.

D A M I S , *du fond du théâtre.*

**F**ORT bien ! Le tête-à-tête est un peu hasardé.  
Est-ce pour ce tableau que vous m'avez mandé ?  
Il est touchant !

M E L I S E.

A-t-il le bonheur de vous plaire ?

D A M I S , *avec une gaieté contrainte.*

Beaucoup.

M E L I S E , *ironiquement.*

Il me parloit de son ardeur sincere.

D A M I S.

Et vous daigniez répondre à des transports si doux ?  
C'est l'usage au surplus.

M E L I S E , *à part.*

( *Haut.* ) Mais seroit-il jaloux ?  
J'étois libre, monsieur, lorsqu'on vous fit descendre.

D A M I S , *très-froidement.*  
Vos ordres sont sacrés ; j'ai volé pour m'y rendre.

( *à part.* )  
L'entretetien sera vif.

M E L I S E .  
M'expliquez-vous enfin  
Les propos que mon oncle a tenus ce matin ?  
Qu'est-ce que cet hymen , ce refus , cet outrage,  
Dont il vous accusoit ?

D A M I S .  
Quand tout vous rend hommage ,  
Madame , en vérité pensez-vous à cela ?  
C'est une vision que cet outrage là.  
Ne le savez-vous pas ? Qui raconte , exagere ,  
Et c'est l'art d'embrouiller la chose la plus claire.  
Votre oncle brusquement vient m'offrir votre main.  
Je ne m'attendois pas à ce bonheur soudain ;  
Je n'avois ni le droit , ni l'orgueil d'y prétendre ;  
C'est en m'appréciant que j'osai m'en défendre.  
Voilà tout.

M E L I S E , *d'un ton ironique.*  
Voilà tout ?

M E L I S E

D A M I S , *se rapprochant.*

Mais vous , madame , vous ,  
M'expliquez-vous enfin quel est ce grand courroux ,  
Cet étonnant billet qui de chez vous me chaffe ?  
Comment me suis-je donc attiré ma disgrâce ?

M E L I S E .

Ma lettre vous l'apprend , sans rien diffimuler.  
Je suis lassé , monsieur , d'apprêter à parler.  
Je suis jeune , on m'observe , on censure , on raisonne ;  
Et pour fuir les amans , je ne vois plus personne.

D A M I S .

Est-ce à titre d'amant que je suis renvoyé ?

M E L I S E , *très-vîte.*

Point de détail.

D A M I S .

Je vois qu'on m'a calomnié.  
Quand on aime , on s'échappe , on se trahit. Madame ,  
Vous ai-je dit un mot qui fît croire à ma flamme ?

M E L I S E , *avec vivacité.*

Eh ! quand cela seroit ?

D A M I S .

Oui : mais . . . . cela n'est pas.

M E L I S E , *avec chaleur.*

Quoi , votre empressement à suivre tous mes pas ,  
Cette assiduité que tout Paris a vue ,  
Et votre jalousie avec art retenue ,

114 *LA FEINTE PAR AMOUR,*

N'annonçoient pas assez un homme qui prétend,  
Et semble, pour le dire, aux aguets d'un instant?

D A M I S.

Ah! ne confondons point: tout cela vouloit dire  
Qu'on rencontre chez vous ce que mon cœur desire ;  
Des graces , des talens....

M E L I S E.

Vous m'impatientez.

D A M I S.

Un commerce divin , cent belles qualités.  
Cela signifioit que votre esprit enchante ,  
Qu'on se plaît à vous voir, que vous êtes charmante.  
Enfin.....

M E L I S E.

Parlez.

D A M I S.

Cela , je le dis sans détour ,  
Prouvoit tous vos attraits , sans prouver mon amour.

M E L I S E.

Soit, soit; eh ! que me fait votre amour, je vous prie?

D A M I S.

Vous m'accusez ; il faut que je me justifie.

M E L I S E.

De quoi donc ? Il m'outrage à chaque mot.

D A M I S.

De quoi?

De l'amour prétendu qui vous révolte en moi.

M E L I S E.

Vous me haïſſez donc , monsieur ?

D A M I S.

Qui ? moi , madame ?

M E L I S E.

Répondez.

D A M I S.

Mieux que moi vous liſez dans mon ame ,  
 Et c'eſt trop prolonger mon cruel embarras.  
 Comment lorsqu'on vous voit, dire qu'on n'aime pas ?  
 Un tel aveu pour vous feroit tout neuf peut-être ,  
 Il pourroit vous fâcher ; mais vous l'auriez fait naître.  
 Car enfin, ſi vos loix n'en veulent qu'aux amans ,  
 Pourquoi m'envelopper dans vos reſſentimens ?  
 Pourquoi , prompte à risquer un arrêt qui m'accable,  
 Si je ſuis innocent , me traiter en coupable ?

M E L I S E.

Allez , monsieur , allez , vous m'êtes odieux.

D A M I S.

Vous ne fûtes jamais plus aimable à mes yeux.

M E L I S E.

Eloignez-vous des miens.

D A M I S.

D'où vient cette colere ?

Jobéis , &amp; je ſors , de peur de vous déplaire.



## SCENE IX.

MELISE, *seule.*

E H ! de cet homme là je serois le jouet !  
Qu'est-ce donc qui me tient ? l'aimerois-je en effet ?  
Oh ! que je l'aime ou non , je prétends qu'il fléchisse.  
Je le veux par raison , bien plus que par caprice. . . .  
J'ai su toucher son cœur , il a beau se masquer ;  
Et son adroit orgueil ne veut pas s'expliquer !  
C'est mon maudit billet ! . . . Qui me forçoit d'écrire ?  
Que prétendois-je avant qu'il m'eût osé rien dire ?  
Ma conduite est étrange , incroyable vraiment ;  
Mais la sienne ! . . . la sienne est un affront sanglant.  
Oh ! cet homme est un monstre . . . Eh bien , il est aimable ,  
C'est la règle . . . Que faire ? O trouble insupportable !  
Ce monstre là me plaît , je le sens , j'en rougis ;  
Mais je m'en vengerai , quand je l'aurai soumis.

*Fin du second Acte.*





## A C T E I I I.

## S C E N E P R E M I E R E.

L I S I M O N , *seul.*

**M**A foi , ce Floricourt n'est point aussi frivole. . .  
 Cet homme , avec le tems , peut jouer un grand rôle.  
 Dans ce moment encore , il m'a très-bien parlé.  
 Malgré mon air discret , comme il m'a démêlé !  
 La peste , quel coup-d'œil ! Oui , j'étois un barbare :  
 Je désolois Mélise , il faut que je répare.  
 Le marquis lui convient , il pense. . . il ira loin ,  
 Et de lui quelque jour on peut avoir besoin.  
 Que fait-on ?

## S C E N E I I.

L I S I M O N , M E L I S E , D O R I N E.

L I S I M O N .

**E**H bien ! qu'est-ce ? un air mélancolique ?  
 Moi , je veux qu'on me parle & qu'on se communique.  
 Ça , raisonnons un peu : j'avois jugé trop tôt.

H iij

118 *LA FEINTE PAR AMOUR,*

Damis , je le vois bien , n'est pas ce qu'il vous faut.  
Il a je ne fais quoi qui d'abord intéresse ;  
Mais sa conduite sourde annonce trop d'adresse.  
Trop de flegme , à la longue , est à périr d'ennui,  
Et je crois que vraiment je me gâte avec lui.

D O R I N E.

Vivat ! enfin , monsieur redevient raisonnable !  
Damis a des momens , mais il n'est point aimable.  
Il aime avec méthode , il brûle sensément ;  
La mode en peut venir , & rien n'est moins plaisant.

M E L I S E.

A ravir ! comment donc !... Allez , mademoiselle ,  
Sachez une autre fois mesurer votre zèle ;  
Renfermez avec soin ces transports indiscrets ,  
Et supprimez sur-tout le talent des portraits.

D O R I N E.

Madame , une autre fois je ferai moins sincère ,  
Et je saurai. ...

M E L I S E.

Sachez m'obéir & vous taire.

L I S I M O N.

Sans doute elle outre un peu ; mais je crois qu'en effet  
Damis est trop contraint , & n'est point votre fait.

M E L I S E.

Y songez-vous ? Laissez , laissez aller les choses.  
Je ne comprends plus rien à vos métamorphoses.

L I S I M O N.

Oh! je veux vous venger d'un insolent refus.

M E L I S E.

Je vous dispense , moi , de ces soins superflus.

L I S I M O N.

Mon amitié pour lui , dans cette circonstance ,  
Lui vaut de votre part un reste d'indulgence :  
Mais je vois clairement que vous le détestez ,  
Et je ne prétends pas forcer les volontés.  
Rejeter un hymen pour lui trop honorable.

M E L I S E.

*( à part. )*

Vous me persécutez. Il est insupportable.

L I S I M O N.

Affurément il l'est , & j'en suis révolté.  
J'admire , en pareil cas , votre sécurité ;  
Je suis d'une fureur !... C'est que cette aventure  
Peut prendre dans le monde une sotte tournure.  
Je vois loin.

M E L I S E.

Oui , très-loin.

L I S I M O N.

Et puis d'ailleurs j'ai su  
Que là bas .... à la cour , il est très-peu connu.

M E L I S E.

Quoi , cela vous reprend ?

L I S I M O N.

L'obscurité me blesse.

Quand on a votre esprit, vos graces, votre goût,  
Il faut prendre un mari fait pour aller à tout.

J'ai des projets.... je veux.... l'affaire m'intéresse;

Et pour bien des raisons, je dois venger ma niece,

En ce jour, à l'instant : oui, j'y cours de ce pas....

Vous m'arrêtez en vain, je n'en démordrai pas ;

Je n'ai point comme vous une tête légère,

Qui veut & ne veut plus ; il faut du caractère.

( *Il sort.* )

## S C E N E III.

M E L I S E , D O R I N E .

M E L I S E .

**V**OILA du Floricourt... Si pourtant son humeur...

Damis a dans mon oncle un zélé protecteur ;

Je crois qu'il devient fou...mais moi, suis-je plus sage ?

( *à Dorine.* )

De parler aujourd'hui vous avez une rage !

D O R I N E .

Moi ?

M E L I S E .

Damis est à plaindre.

D O R I N E, *entre ses dents.*

Il le mériteroit.

M E L I S E.

Hein ? comment ? votre esprit se forme tout-à-fait.  
Je vous trouve aujourd'hui brillante en reparties.

( *à part.* )

Mais , par où de mon oncle arrêter les lubies ?  
Il va trouver Damis : que lui va-t-il conter ?

( *Damis paroît ; Dorine se retire.* )

S C E N E I V.

M E L I S E, D A M I S.

M E L I S E.

Q U O I, c'est vous ?

D A M I S.

Je me sauve.

M E L I S E.

( *après une pause.* ) Oh ! vous pouvez rester.  
Savez-vous que tantôt j'étois fort singulière.

D A M I S.

Vous vous en souvenez ?

M E L I S E.

J'en ai ri la première.

Je ne fais où j'ai pris ces indiscrets éclats.

Il est tout simple au moins que vous ne m'aimiez pas.

D A M I S.

Je vous ai rassurée.

M E L I S E.

Et j'en suis fort contente.

D A M I S.

Autant que je puis voir , l'amour vous épouvante ?

M E L I S E.

Tout ce qui me fâchoit , c'est qu'en vous défendant,  
Vous paroissiez encore avoir l'air d'un amant.  
Il régnoit dans vos tons je ne fais quelle gêne,  
Qui sur vos sentimens me laissoit incertaine.  
Oui, tenez , on eût dit que vous étiez piqué.

D A M I S.

Voilà ce que dans moi vous avez remarqué ?

M E L I S E.

C'est ce que j'ai cru voir.

D A M I S.

Idée.

M E L I S E.

En conscience,  
Etes-vous bien certain de votre indifférence ?

D A M I S , *riant.*

Celui-là vient de loin ! Quoi , vous ne croyez pas ?  
Mais ne retournons point à nos premiers débats.  
Prenez garde ; au traité vous êtes infidelle ;  
C'est vous qui commencez à me chercher querelle.



Quand je vous aimerois , pensez-vous entre nous  
 Que j'irois l'avouer après votre courroux ,  
 Moi qui fais à quel point cela peut vous déplaire ,  
 Moi qu'on vient de chasser fans nul préliminaire ?  
 Si contre moi le doute a bien pu vous armer ,  
 Quel sort me feriez-vous , si j'osois vous aimer ?

M E L I S E.

Le cas est différent.

D A M I S.

Il deviendroit le même.

Oh ! je vous connois bien ; malheur à qui vous aime !

M E L I S E.

Quelle obstination !

D A M I S.

Eh bien, n'en parlons plus.

Pourquoi, fans nul objet, s'échauffer là-dessus ?

M E L I S E.

Vous êtes incroyable avec votre système !

Comment ? si vous m'aimiez, par un malheur extrême !

Loin d'en faire l'aveu, loin de me prévenir...

D A M I S , *avec une sorte de crainte.*

Mais... il est quelquefois très-bon de voir venir.

M E L I S E.

Et le cœur est soumis à ces calculs infames !

Les hommes ! quels fléaux ! Puis on s'en prend aux femmes.

D'un instinct libre & pur si l'amour est le fruit ,

Du moment qu'on raisonne , il est déjà détruit.  
 L'homme honnête , monsieur , dédaignant la finesse ,  
 Doit tout à son penchant , & rien à son adresse.  
 Eh ! qu'attendre d'un cœur par lui-même gêné ,  
 Qui , s'observant toujours , n'est jamais entraîné ?  
 Il faut s'abandonner , sentir tout , ne rien feindre ,  
 S'enflammer pour le prix , sans projet pour l'atteindre.  
 Qui fait le mieux tromper , plaît quelquefois le mieux :  
 Mais qui plaît sans aimer , jouit sans être heureux.  
 Ah ! je plains bien le sort d'une femme sensible !...

D A M I S.

Ce phénix , s'il existe , est au moins invisible.

M E L I S E.

A vos yeux.

D A M I S.

Le trouver , c'est l'affaire du tems.  
 Sous le masque , entre nous , reconnoît-on les gens ?  
 De vos goûts passagers comment suivre les traces ?  
 Le sentiment chez vous disparoît sous les graces.

M E L I S E.

Quoi , vous ne savez pas lire au fond de nos cœurs ?

D A M I S.

Moi ! vraiment je le donne aux plus fins connoisseurs.

M E L I S E.

Vous n'avez donc pas vu que , cent fois dans sa vie ,  
 Floricourt , par exemple , & m'excede & m'ennuie ?

Vous n'avez donc point vu, malgré tous leurs propos,  
 Que , même en les fêtant , je méprise les fots ;  
 Qu'au milieu du grand monde , où je paroïs légère ,  
 Je me suis fait un plan & presque un caractère ;  
 Qu'à la foule bruyante , à mille jolis riens ,  
 J'ai souvent préféré vos graves entretiens ;  
 Et que? ....

D A M I S.

Vous vous taisez? Pourquoi donc?

M E L I S E, *à part.*

Je m'admire!

D A M I S.

Eh bien?

M E L I S E.

Eh bien , monsieur.... je n'ai plus rien à dire.

D A M I S.

Quand le cœur ne sent rien.

S C E N E V.

Les mêmes, FLORICOURT.

FLORICOURT, *riant aux éclats dans le fond du théâtre.*

(*s'approchant.*) D'honneur le tour est gai.  
 Ah! je respire enfin , notre oncle est subjugué.  
 Jugez s'il m'aime! il veut , & dès cette journée,  
 Décider mon bonheur , fixer notre hyménée.

Il est expéditif.

M E L I S E.

Fort bien , marquis , fort bien !  
L'aveu de Lisimon vous assure du mien :  
Vous pouvez y compter.

F L O R I C O U R T.

Après ce tour d'adresse,  
Il seroit trop piquant...

M E L I S E.

Mais par quelle finesse  
Avez-vous donc , monsieur , retourné son esprit ?  
Car cela me paroît miraculeux.

F L O R I C O U R T.

Bien dit.

M E L I S E, *avec empressement.*

Voyons.

F L O R I C O U R T.

Pour le réduire , il a fallu lui plaire.  
Votre oncle s'est d'abord armé d'un front sévère.  
J'ai radouci mon ton pour ne le point heurter,  
Et j'ai surpris enfin l'instant de le flatter.  
J'ai vanté son discours soit disant laconique,  
Sa pénétration , sur-tout sa politique :  
Je me suis étonné qu'un homme tel que lui ,  
Ne fût point dans l'état très-puissant aujourd'hui.  
Vous auriez un œil d'aigle , un abord populaire ,

Et l'art d'approfondir, joint avec l'art de plaire,  
Lui disois-je à peu près : il l'a cru bonnement.  
Moi, de montrer alors un zèle véhément,  
D'offrir tout mon crédit . . . Enfin rien ne l'arrête ;  
Le voilà décidé.

M E L I S E.

Mais c'est une conquête.

(à part, & regardant Damis.)

Voyez si rien l'émeut.

F L O R I C O U R T.

L'amour agit pour nous.

M E L I S E, *sérieusement.*

Puisque mon oncle enfin est appuyé par vous,  
A ses nouveaux desseins je n'ose être contraire.  
Il faut . . .

F L O R I C O U R T.

Vous convenez que pour moi tout prospère ?  
Notre hymen . . .

M E L I S E.

Oui, marquis, devient très-positif.

D A M I S, *d'un ton piqué.*

La grandeur de votre oncle est un point décisif,  
Et . . .

F L O R I C O U R T.

J'ai craint de Damis quelque tems la poursuite ;  
On m'a tranquilisé.

D A M I S.

Qui donc ?

M E L I S E, *vivement.*

Dites - nous vite.

F L O R I C O U R T, *à Mélise.*

Je fais qu'il aime ailleurs.

M E L I S E.

Il peut nous mettre au fait.

F L O R I C O U R T.

Eh ! comment donc ? comment ?

M E L I S E.

Il a certain portrait

Qui ne le quitte pas.

F L O R I C O U R T.

C'est Céladon lui-même !

M E L I S E.

Oui , pour ce portrait là sa folie est extrême.

D A M I S.

Madame , il est trop vrai , je l'aime éperdument.

M E L I S E, *avec dépit.*

L'original, sans doute , est un objet charmant ?

D A M I S, *d'un ton passionné.*

Oh ! charmant !

M E L I S E.

Je le crois.

D A M I S.



D A M I S.

Je lui dois cet hommage.

F L O R I C O U R T.

Eh bien , s'il est ainsi , montre-nous son image.

D A M I S.

Si madame le veut , ma prudence consent ;

Mais à condition que vous ferez absent.

F L O R I C O U R T.

Moi ?

D A M I S.

Vous.

F L O R I C O U R T.

Pour un portrait ? Allons , quelle manie !

D A M I S.

Vous le faire entrevoir , c'est en donner copie.

F L O R I C O U R T.

Il est d'une rigueur !... Madame , prononcez.

M E L I S E.

Mon sexe... est curieux.

F L O R I C O U R T.

J'entends , vous me chassez.

Je vais de Lisimon aiguillonner le zele ;

Votre bonheur , le mien près de lui me rappelle ,

J'y vole : en m'éclipsant d'un air paisible &amp; doux ,

Je satisfais d'avance aux égards d'un époux.

*( Il baise la main de Mélise , & sort. )*

SCENE VI.

MELISE, DAMIS.

DAMIS.

CET hymen me paroît une affaire conclue.

MELISE.

Tout de bon, croyez-vous que j'y sois résolue ?

DAMIS.

Pourquoi non ? De votre oncle il a déjà l'aveu,  
Et.... le vôtre suivra.

MELISE.

Le mien ? .... Voyons un peu

Le portrait.

DAMIS.

Un moment.

MELISE.

Volontiers. Mais, de grace,  
Que vous importe enfin que cet hymen se fasse ?  
Vous êtes occupé, tout le prouve & le dit :  
Ce que l'art veut cacher, l'art même le trahit.  
Pour moi, ce qui m'en plaît, tout haut je le confesse,  
C'est que vous possédez une étrange maîtresse.  
Elle est assurément calme dans ses amours.  
Elle sait que chez moi vous êtes tous les jours,  
Et son orgueil se tait, & son cœur est tranquille !

De tous vos soins pour moi spectatrice immobile ,  
Madame ne dit mot, trouve que tout est bien,  
Et n'a garde avec vous de se plaindre de rien !  
Elle a donc cinquante ans !

D A M I S.

Pas tout-à-fait encore.

Elle n'en a que vingt.

M E L I S E. (à part.)

Quel conte ! Je l'abhorre.

D A M I S.

Ah ! n'en parlez point mal. Quand vous la connoîtrez,  
D'un jugement trop prompt vous vous repentirez ;  
C'est moi qui vous le dis.

M E L I S E.

Vous dites à merveille.

D A M I S.

Vraiment ?

M E L I S E.

Continuez, oui, je vous le conseille ;  
Que m'importe... Ah ! je vois... peut-être croyez-vous  
Qu'une humeur sans motif cache un dépit jaloux ?  
Cela feroit nouveau ! Moi , de la jalousie !  
Moi , vous aimer ! Non , non ; je n'en ai nullè envie.  
Je ne m'oppose point à vos félicités.

D A M I S.

Vous ne devinez pas combien vous m'enchantez...

C'est votre dernier mot ?

M E L I S E.

. Ce doute là m'offense.

Vos discours à la fin lassent ma patience.

Allez trouver, monsieur, la beauté qui vous plaît,

Et gardez constamment un aussi rare objet.

D A M I S.

Je me le promets bien....

M E L I S E, *avec chaleur.*

Mon dieu ! j'en étois sûre....

Je me ravise, & veux connoître sa figure :

Son naturel paisible, unique en ses effets,

Me donne le desir de contempler ses traits.

D A M I S.

Oh ! dans ce moment-ci vous verriez mal sans doute.

M E L I S E.

Elle craint mes regards ?

D A M I S.

C'est moi... qui les redoute.

M E L I S E.

Mais j'ai votre parole.... essuïrai-je un refus ?

D A M I S.

Pour juger sainement, vos sens sont trop émus.

M E L I S E.

Je le veux.

D A M I S.

Je ne puis.

M E L I S E.

Comptez, comptez d'avance,  
Puisqu'elle en a besoin, sur beaucoup d'indulgence.

D A M I S, *tirant le portrait.*

Vous l'exigez ?

M E L I S E, *arrachant le portrait.*

Oui, oui. Mais donnez donc, monsieur.

D A M I S.

Oh, tout charmant qu'il est, il va vous faire peur.

M E L I S E, *avec le plus grand étonnement.*

Ciel !

D A M I S.

Je l'avois prévu.

M E L I S E.

Mon portrait !

D A M I S.

Oui, lui-même.

C'est un vol que j'ai fait.

M E L I S E.

Cette audace est extrême !

*( après une pause & riant. )*

Vraiment je l'ai tantôt joliment arrangé.

D A M I S.

Puisqu'il est ressemblant, madame, il est vengé.

M E L I S E.

D'honneur, il est parlant, &... quel fourbe vous êtes!  
Voilà donc contre nous les complots que vous faites?  
Sur l'excès de vos torts je n'ose m'arrêter.  
Pourquoi ravir un bien que l'on peut mériter?  
Mais ce portrait enfin suffit-il pour m'instruire?

D A M I S.

Il est chargé de tout; moi je n'ai rien à dire.  
D'ailleurs, puis-je jamais fléchir votre courroux?

M E L I S E.

Puisque vous en parlez, je conviens avec vous....  
C'est le cas ou jamais d'être fort en colere.

D A M I S.

Oh, oui! vous sévirez contre le téméraire.

M E L I S E.

C'est selon... cependant... Je dois... que fais-je!

D A M I S.

Enfin....

M E L I S E.

Quand le coupable plaît.

D A M I S.

Fait-on grace au larcin?  
Il faut qu'absolument votre bouche prononce.

M E L I S E.

( après un silence. )

Il vous tint lieu d'aveu : qu'il soit donc ma réponse. )



( Elle lui rend le portrait. )

D A M I S , avec la plus grande vivacité.

Je tombe à vos genoux. Quel moment enchanteur !  
 Plus je me suis contraint, plus je sens mon bonheur.  
 Ne vous souvenez plus d'une ruse innocente,  
 Qui peut-être a fixé votre ame indépendante. . . .  
 Ah, la mienne est à vous ! recevez son serment.  
 Le calme de mon front cacheoit un cœur brûlant.  
 Je redoutois vos goûts, le marquis. . . vos caprices.  
 Vous ne vous doutiez pas de tous mes sacrifices.  
 Des combats douloureux, voilà mes seuls forfaits.  
 J'ai feint quelques instans, pour ne feindre jamais.  
 L'amour seul m'inspira : c'est lui qui me couronne.  
 Le tour n'est pas si noir. . . vous riez.

M E L I S E.

Je pardonne.

( Damis se remet à ses genoux. )

## S C E N E VII.

LISIMON, FLORICOURT, au fond du  
 théâtre ; DORINE, GERMAIN, entrant  
 par une coulisse opposée ; DAMIS, MELISE.

( Ils restent tous dans une différente attitude. )

L I S I M O N , à Dorine.

Q U E le notaire. . . .

( *appercevant Damis aux genoux de Mélise.* )

Attends. . . . Le reste confondu. .

FLORICOURT, à *Damis.*

L'attitude me plaît. . . . D'ailleurs c'est un rendu.  
Vous avez votre tour.

LISIMON.

( à *Floricourt.* )                      Quel est donc ce mystère ?  
Que diable ! je croyois que vous aviez su plaire.

FLORICOURT.

Eh bien, vous vous trompiez.

DAMIS, à *Lisimon.*

Daignez combler mes vœux.

DORINE, *se mettant entre Floricourt & Lisimon.*

Courage. . . . ou vous voilà disgraciés tous deux.

FLORICOURT, à *Lisimon, avec gaieté.*

Adieu nos grands projets. Tout amant à ma place  
S'en iroit contristé, honteux de sa disgrâce.

Un tendre désespoir m'ennuïroit à mourir.

Epruvé-je un revers ? je médite un plaisir.

Je reviens à mes goûts, il me faut des coquettes.

( à *Mélise.* )

Damis est trop heureux ! Je le suis, si vous l'êtes.

( *Il s'échappe, en faisant signe qu'on ne prenne pas  
garde à lui.* )



## S C E N E VIII.

LISIMON, MELISE, DAMIS, DORINE,  
GERMAIN.

L I S I M O N, à *Damis.*

**P**OUR chasser un rival ton secret est fort bon.

G E R M A I N, *d'un air triomphant.*

Nous avons esquivé la déclaration !

*Fin du troisieme & dernier Acte.*





## R É F L E X I O N S

### SUR L'ART DRAMATIQUE.

**N**ous sommes dans une de ces crises que le goût éprouve après s'être perfectionné. La satiété du beau amène la manie du singulier : le singulier , à son tour, en s'écartant des vrais principes , pourroit bien nous rejeter dans la barbarie.

Le théâtre françois sembloit être un asyle ouvert à la raison, aux bienféances & à la vérité. Le vertige est arrivé jusqu'à lui : les fatyres personnelles l'ont dégradé. A leur suite est venu le caprice de tout peindre aux yeux & de ne rien dire au cœur : il donna bientôt accès à ce tragique hors de nature , que nous adoptons après l'avoir critiqué chez les Anglois. Aujourd'hui , l'art de Corneille & celui de Moliere sont sacrifiés à un genre nouveau , connu sous le nom de drames (\*); genre équivoque , qui permet tous les tons. On ne lit plus guere les romans , on les expose sur la scene ; rien n'est perdu. Si les auteurs de l'espece d'ouvrages dont il s'agit

(\* ) En hasardant ces réflexions contre les drames en général , on doit rendre justice aux beautés qui distingueront toujours parmi les productions de ce genre , *le Philosophe sans le savoir* , *Eugénie* , *le Pere de famille* , *Beverley* & *le Vindictif*.

me permettoient de les prendre eux-mêmes pour arbitres, je leur dirois : que prétendez-vous ? quel est votre but ? Est-ce de peindre les mœurs & les caractères de la société ? A la bonne heure : mais pourquoi ne pas suivre la route que nous ont tracée Plaute, Térence, Moliere, Regnard, Dufresny, Destouches, Piron, même la Chaussée, car ses comédies, pour la plupart, à travers le pathétique qu'il y a répandu, sont la peinture très-fidelle & très-délicate de nos ridicules ? Croyez-vous que ces grands maîtres s'y soient mal pris, & qu'il vaille mieux innover, que de profiter de leurs découvertes ? Craignez-vous d'être imitateurs ? On ne l'est jamais en prenant son génie pour guide & la nature pour modèle. L'ont-ils été l'un de l'autre ? Chacun d'eux a son trait original & distinctif.

Aspirez-vous, au contraire, à représenter les effets des passions, les désastres de l'humanité, mais référés dans la sphere commune des citoyens ? Alors, voilà la tragédie, bourgeoise, tant qu'il vous plaira ; c'est le même art affoibli, dénaturé. Est-ce donc inventer, que de substituer à un genre sublime, un genre qui ne peut jamais l'être autant ? Nous sommes plus touchés, dites-vous, des infortunes qu'éprouvent les personnes d'un état semblable au nôtre, que de ces revers éclatans des héros & des rois.



Cette idée est plus spécieuse que vraie. Qu'on me présente deux infortunés, dont l'un soit d'une naissance illustre; l'autre, d'une origine obscure: je plaindrai le second sans doute; mais le prince ou le monarque attacheront mes yeux. Un sentiment involontaire emportera de son côté mes soupirs & mon attention. C'est qu'en voyant son état présent, je me rappellerai celui qu'il devoit avoir, & que, par une combinaison insensible, je mesurerai sa chute à la hauteur du rang d'où il est tombé. D'ailleurs, la peinture des malheurs qui accablent nos égaux, amène nécessairement un retour affligeant sur nous, & l'appréhension douloureuse d'y être plongés à notre tour. Un intérêt plus éloigné est moins pénible. La plupart des événemens qui bouleversent la fortune des rois, ne peuvent nous arriver; c'est une des causes qui nous en font préférer la représentation. Ils nous arrachent des larmes; mais il s'y mêle une sorte de plaisir vague, dont on ne se rend pas compte, & qui existe: une consolation secrète pour nous-mêmes, c'est de savoir que nous n'y sommes point exposés. Autre jouissance: c'est que notre esprit, blessé des différences choquantes que le hasard a mises entre les hommes, ne voit pas, sans quelque satisfaction intérieure, ces coups du sort qui les rapprochent, les marquent du



même sceau, nous prouvent enfin que les grands sont, comme nous, tributaires de la douleur, & qu'on gémit sur le trône, comme sous le toit pauvre du plus obscur des humains.

On aura beau chercher des raisons, ou plutôt des sophismes; la tragédie fera toujours le plus noble, le plus intéressant, je dirois presque, le plus utile de tous les arts. Il n'est point naturel, dit-on: tant pis pour nous, si nous ne trouvons pas naturel l'héroïsme mis en action; de grandes passions contrastées avec de grands caractères; l'expression vraie de toutes les vertus, de tous les sentimens; un spectacle, en un mot, fait pour des âmes fortes, magnanimes, généreuses, amies de l'humanité. C'est aussi celui des crimes: oui; mais comment nous les offre-t-il? Dans les remords, ou sur l'échafaud. Qu'opposeront à cela nos drames bourgeois, adoptés avec tant de chaleur & de succès? Sont-ce ces minuties, cet enfantillage théâtral, qu'on érige en nouveauté, & qu'on regarde comme un pas de plus dans la connoissance de la nature? Eh! qu'avons-nous besoin d'une nature petite & bornée? Au théâtre, il faut presque toujours la saisir dans ses masses, rarement dans ses détails. Le spectateur n'a que deux heures à vous donner; il est pressé d'entendre des choses, & vous l'amusez par des riens indignes

de son attention. Seront-ce ces scènes romanesques, qui surprennent aux cœurs sensibles des émotions que la raison défavoue? N'y eût-il que la différence du langage, n'est-elle pas toute entière en faveur de la tragédie? Vos héros, choisis dans des conditions subalternes, doivent, d'après le précepte d'Horace, parler conformément à leur état. Vous leur ferez dire des choses touchantes; mais comment les diront-ils? Pourrez-vous donner à leur entretien cette grandeur, cette pompe, cette élévation, ces traits sublimes, dont nous frappent les héros de Corneille & de Racine? Il est certain qu'on s'élève avec les personnages; & si nous n'avions jamais eu que des drames bourgeois, la langue ne seroit jamais parvenue au degré de perfection où elle est aujourd'hui. En un mot, a dit ingénieusement un écrivain de ce siècle, il y a autant de distance de ce genre (qui n'en est pas un) à la véritable tragédie, que des supplices de Calot, aux martyrs peints par Rubens.

Pourquoi d'ailleurs transporter sur notre théâtre, que distinguoient le goût & la raison; pourquoi, dis-je, y répandre ces teintes affreuses du génie anglois? génie indiscipliné, qui se plaît dans la confusion, dans le chaos; & qui ramène l'enfance d'un art que nous avons conduit à sa maturité. Un des inconvé-

niens les plus marqués de ces comédies lamentables , dont on afflige la scène , est de refroidir le public sur les productions sages des vrais modèles. Je m'aperçois que Racine ne fait plus tout l'effet qu'on doit attendre de ses chefs - d'œuvres. Sans l'harmonie de ses vers , plusieurs de ses tragédies , qui excitoient l'admiration de l'autre siècle , feroient peu goûtées par celui-ci. La raison en est simple. Le spectateur accoutumé à la pantomime convulsive , qu'exigent les pièces modernes , ne peut plus sentir ces mouvemens naturels , ces développemens heureux , ces gradations délicates , ces beautés plus tranquilles de *Phedre* & d'*Iphigénie*. On ne veut plus que l'action marche ; on exige qu'elle se précipite. On rit d'un peintre qui *tourmente* ses figures ; on applaudit au poète qui fait grimacer ses personnages. Qui s'opposera aux progrès du faux goût , si des hommes de lettres estimables semblent le tolérer ? C'est à eux de tenir tête à la mode , de contrarier le public , de lui déplaire , s'il le faut , pour l'intérêt même de ses plaisirs. Boileau eut le courage d'embrasser Racine après le mauvais succès de *Britannicus* , & de louer tout haut cet admirable ouvrage. Il se releva ; & le public fut ramené par un seul homme.

Le vice malheureusement est bien enraciné : des atrocités ou des parades ! c'est à quoi nous en sommes

réduits ; & nous ne devons pas nous attendre de si-tôt à un changement favorable. Notre théâtre est arrivé aussi haut qu'il pouvoit atteindre ; il faut qu'il dégénere. Riche de son propre fonds , peut-être prétendrait-il en vain à de nouvelles richesses. La perfection dans les arts est le signal de leur décadence. Les combinaisons s'épuisent. On est refroidi par la crainte de n'être qu'imitateur ; il se fait une révolte secrète de l'amour - propre contre la nécessité de reconnoître des modeles : le découragement naît de l'orgueil même , & l'on cesse de poursuivre avec autant d'ardeur ce qu'il n'est plus aussi glorieux d'obtenir. Toutes ces causes, imperceptibles d'abord, se font sentir à la fin ; & c'est à cette époque que nous touchons. Notre siècle est fait pour jouir , non pour créer.

Le plus grand talent a besoin encore de circonstances qui le développent , & d'un siècle qui le seconde. Le nôtre , environné de trésors , en est venu à cette nonchalance qui s'endort dans la possession & ne permet plus d'acquérir. Presque tous nos grands tragiques ont paru dans des momens qui favorisoient leur génie , & donnoient à leurs productions la couleur de l'esprit général. Lorsque Corneille s'éleva , la France respiroit à peine des longs troubles qui l'avoient déchirée. Tout fermentoit encore. Les factions



tions étoient calmées ; les passions ne l'étoient pas. Je ne fais quel héroïsme républicain s'étoit emparé de tous les cœurs ; & le seul fruit des discordes civiles , fut de donner à la nation un degré de vigueur , que peut-être elle n'auroit point eu sans elles. L'honneur alors n'étoit point un ressort usé , ni la patrie un vain nom qu'on prononcât par habitude. On venoit de voir de grandes intrigues conduites par de grands hommes. Corneille étoit sûr d'intéresser , en mettant sur la scène des caractères & des événemens rapprochés de ceux dont on se souvenoit encore. Il lui falloit un siècle d'énergie pour l'inspirer , des esprits capables de s'élever avec le sien , & des âmes assez fortes pour l'admirer.

Racine, quoique son contemporain , trouva une révolution sensible dans les mœurs & dans les idées. Un trône affermi , le frémissement des orages publics s'éloignant de jour en jour , le magnifique appareil des fêtes & des plaisirs , voilà ce qui le frappa & dut donner à son talent cette empreinte de douceur qui le caractérise. L'amour étoit devenu l'unique occupation d'une cour brillante & polie. Toutes les séductions naissoient en foule autour d'un monarque jeune , qui , lui-même cherchant à plaire , en imposoit aux autres la nécessité. Quelques femmes célèbres avoient perfectionné l'art de la galanterie. Ce com-

merce , si décrié de nos jours , conservoit par elles quelque chose d'auguste & de majestueux. Tels étoient les juges qu'il falloit captiver ; on ne pouvoit y réussir que par l'image de leur passion favorite , & la peinture délicate de leurs propres sentimens. Racine avoit trop de goût pour que cette réflexion lui échappât. Peut-être même ne fut-elle pas inutile pour développer en lui cette sensibilité répandue dans ses tragédies , la tendresse un peu monotone de ses héros , sur-tout cette molle harmonie qui enchante l'oreille de ceux qui lisent *Iphigénie* , *Phedre* & *Bérénice*.

Je ne vois , parmi nous , que Crébillon qui fût *tragique-né* , & dont le génie ait été indépendant des tems & des lieux. Dans un cloître , dans un désert , il auroit fait des tragédies par le seul besoin de répandre au dehors ce feu sombre qui tourmentoit son cœur & maîtrisoit son imagination.

M. de Voltaire , qui depuis a donné le ton à son siècle , fut , ainsi que Corneille & Racine , profiter avec habileté du goût qu'il trouva dominant. Dès le premier pas dans la carrière , il fixa les yeux sur quelques hommes qui avoient imprimé aux esprits une sorte de mouvement philosophique conforme à sa maniere de voir & de penser. Il s'apperçut que la sphere des connoissances s'étendoit ; qu'on commençoit à plaider la cause des hommes & à pronon-



cer les mots de vertu , de justice & d'égalité. Ce premier coup-d'œil lui indiqua un genre nouveau, le plus pathétique qu'on pût jamais introduire sur la scène. La philosophie s'y montra avec toute la pompe de l'éloquence & la chaleur du sentiment. Les larmes coulerent sur les maux de l'humanité, & tous les cœurs volerent au devant de ces maximes bien-faisantes qui affermissent le bonheur du monde, quand elles sont suivies par ceux qui le gouvernent.

Voilà, sur-tout, ce qui assure à M. de Voltaire le titre de créateur, qu'on s'avise quelquefois de lui disputer; mais plus il approcheroit de la perfection, moins il laisseroit d'espérance à ceux qui viendront après lui.

Quoi qu'il en soit, le théâtre est encore la carrière la plus séduisante & la moins abandonnée. Plusieurs écrivains estimables y ont vu leurs essais accueillis; mais, s'il m'étoit permis de leur donner un conseil, je les inviterois, au lieu de tenter des innovations incertaines, à se rapprocher avec courage de l'ancienne simplicité. Encore un coup, ce n'est point par des tableaux, des groupes combinés & des effets pittoresques, qu'on va jusqu'au fond des âmes remuer le germe des passions, ouvrir la source des larmes, porter le trouble du sentiment. Cette faible ressource réveille, pendant quelque tems, le goût

émouffé de la multitude , mais n'obtient pas le suffrage de la raison. Les véritables coups de théâtre partent du cœur , non de la tête. Le développement des caractères , la gradation de l'intérêt , le langage de la nature , un dialogue plein & soutenu , la pitié , la terreur amenées au comble par des nuances bien ménagées ; voilà les grands , les seuls ressorts de la tragédie ; voilà les poignards qui nous déchirent , & les beautés qui nous transportent. Tout homme qui écrit , s'il est pénétré de son sujet , ne se rejette pas sur les accessoires. Rien n'annonce plus le défaut de chaleur , que la recherche des ornemens. Ce seul mot , *qu'il mourut* , dans les *Horaces* , fait une impression plus vive , plus profonde , que ne fera jamais tout l'appareil fastueux de la tragédie moderne.

Une autre partie bien essentielle , selon moi , & trop négligée de nos jours , est le style , dont il semble qu'on ne daigne pas s'occuper. Une tragédie est faite pour être représentée : à quoi bon l'écrire ? Voilà comme on raisonne. On ne songe pas assez que tel drame , dont le fond est médiocre , se soutient & vit par le charme de la diction , tandis que de très-beaux plans restent dans l'oubli , parce qu'ils sont privés de cet avantage. Mais peut-être ne seroit-il pas inutile de fixer quel est le vrai style tragique , & jusqu'où la poésie a le droit de l'embellir. J'entends

dire tous les jours : *cette tragédie manque de coloris*. Qu'est-ce qu'on entend par ce coloris ? Est-ce l'éclat de la versification , le faste des images , une sorte d'enflure , qu'on prend pour de la grandeur ? En ce cas , ce n'est qu'un défaut qu'on regrette. La perfection du style tragique consiste , je crois , dans un choix de mots faciles & naturels , une élégance sans recherche , une majestueuse simplicité. J'ai toujours vu qu'une pièce de théâtre , où le public compte les vers à prétention , finit par ennuyer. Dès que la toile est levée , on veut oublier le poète , & ne voir que le personnage. Or , tout personnage , de quelque passion qu'il soit agité , dans quelque circonstance qu'on le place , doit parler sans apprêt , sans emphase , sans ce fatras poétique , qui détruit l'illusion & glace le spectateur.

Par un esprit ennemi de toute contrainte , on a imaginé , depuis quelque tems , de transporter la prose dans la tragédie ; & c'est un des secrets de notre siècle pour appauvrir un art qui n'a que trop dégénéré.

Ce dialecticien ingénieux , qui a traduit exprès l'*Iliade* en vers , pour prouver qu'Homere étoit un poète médiocre , qui a fait des fables où tout se trouve hors la naïveté , des odes sans enthousiasme , & des tragédies sans passions , *Inès* exceptée ; ce philosophe

enfin , à qui il ne falloit qu'un peu moins d'esprit & de raison pour être un grand écrivain ; *la Motte* a échoué dans cet essai , & personne sans doute n'y réussira mieux que lui.

A Dieu ne plaise qu'on bannisse la poésie de nos productions théâtrales ! Elles y perdroient un de leurs principaux ornemens. Un sentiment , aidé d'un vers heureux , est un trait de flamme qui s'ouvre le cœur , y pénètre & n'en sort jamais. La pensée la plus brillante acquiert encore de la grace par la cadence & de la force par le court espace où elle est renfermée. La poésie commande à la mémoire. Elle y laisse des traces lumineuses qui s'y approfondissent & ne s'effacent jamais. La prose prend de longs circuits , elle arrive en se traînant ; le vers a des ailes. Lorsque l'action est au fort de son mouvement , que les passions sont aux prises , & les caractères dans ce choc qui les fait valoir , on s'apperçoit moins peut-être de la nécessité de la mesure & de l'harmonie ; mais elle est frappante , sur-tout dans ces détails ingrats , où il s'agit de revêtir la nudité d'une exposition ; dans ces scènes de repos , où le poëte prépare les événemens & a besoin de cacher , sous une couleur qui séduise , tous les fils de son intrigue.

En dépit des novateurs , laissons à l'art tragique toutes ses entraves ; on ne l'a déjà que trop déna-



turé. Encore, si la comédie n'avoit point été entraînée dans la même décadence. Mais il ne paroît pas qu'elle se soit maintenue davantage ; je veux dire, la bonne, la vraie comédie, celle qui nous attache par la vue de nos propres travers, déride la raison, réchauffe la morale, alarme les fots, venge la vertu en flétrissant le vice, & déguise, sous le voile d'une action enjouée, les préceptes de la plus saine philosophie.

On entend soutenir, dans le monde, assez généralement que tout est pris, qu'on s'est emparé des grands traits, & qu'il ne nous reste plus que des nuances imperceptibles. Jamais siècle cependant n'a prêté davantage au ridicule : qu'importe le masque, quand on a le secret de deviner ?

Il est certain qu'une superficie monotone place à peu près sous le même aspect les objets différens de la société. Cet art d'être faux avec grace, l'habitude de vivre ensemble, le besoin qu'on a d'une indulgence réciproque, aligne, si l'on peut le dire, tous les caractères, & n'offre rien de saillant à l'œil distrait qui les parcourt. Levez cette enveloppe légère, le ridicule fera palpable & le vice prononcé. Il y a des originaux dans tous les tems. Qu'il s'éleve un poëte comique ! il faudra bientôt les distinguer, les approfondir & les peindre. Il s'affu-

jettira aux conventions de son siècle & au ton établi. Les changemens arrivés dans les usages lui indiqueront ces nuances mobiles qu'il faut saisir, ou les écueils qu'il faut éviter. Il proscriera, sans doute, ces pièces, toutes de fiction, qui ne peignent rien, excitent un rire vague auquel la réflexion ne survit pas, & qui renvoient le spectateur aussi peu instruit qu'il étoit entré; mais il s'enfoncera dans l'étude des convenances qui changent avec les modes, & de ces délicatesses que chaque lustre varie. Il connoîtra les mœurs générales avant que de descendre au détail des mœurs particulières: enfin, ce n'est qu'après de longues méditations, qu'armé de ces crayons hardis que la vérité tailla pour l'auteur du *Misanthrope*, il exposera au grand jour du théâtre cette foule de travers qui circulent infructueusement dans la société, & qui alors lui deviendront utiles.

Je conviens qu'aujourd'hui il seroit peut-être dangereux, pour ne pas dire impossible, de donner au théâtre des comédies dans le genre du *Tartuffe*, des *Femmes savantes*, des *Précieuses*, de *Turcaret*, même du *Méchant*: on ne veut plus être inquiété dans ses ridicules. Du persifflage, un jargon moitié léger, moitié métaphysique, quelquefois ingénieux, toujours froid; la singerie de ce qui se passe dans nos cercles, où il ne se passe rien: voilà ce



qu'il nous faudroit , quand nous quittons l'effrayant & l'extraordinaire. En un mot , nous n'aimons plus, dans la comédie , les traits articulés fortement. On tolere les beaux esprits , on craint les philosophes.

Les auteurs dramatiques ne sont plus ce qu'ils étoient autrefois. Aristophane lui-même , que nous jugeons trop légèrement , parce que nous ne le connoissons pas assez , avoit la plus grande autorité sur l'esprit de ses concitoyens , malgré le cinisme coupable qui l'entraîna à jouer la sagesse même dans la personne de Socrate. Plaute étoit soutenu & encouragé par tout ce que Rome avoit de plus illustre. Térence comptoit Scipion & Lélius au nombre de ses amis. Moliere , parmi nous , fut appuyé par la cour. C'est sous cet abri puissant , qu'il porta l'art à son plus haut degré , & se rendit respectable à ceux même qu'il démasquoit dans ses ouvrages. Sans cela , le premier de nos écrivains feroit encore à naître : l'hypocrisie , qu'il a dépouillée de son masque , le mauvais goût , l'envie , la bassesse & l'autorité subalterne l'auroient étouffé dans son berceau.

Mais je m'apperçois que ces réflexions , si je voulois m'y livrer , m'entraîneroient beaucoup trop loin. Revenons à la piece que je soumets au jugement décisif du cabinet , après l'avoir exposée aux orages de la représentation.

On est venu l'entendre , armé d'une prévention de six ans contre le sujet ; prévention nourrie par les mal-intentionnés , adoptée par les indifférens , transmise avec complaisance de cercles en cercles , & qui d'après tous les calculs littéraires , devoit me ménager une chute vraiment satisfaisante pour les amateurs. Le nombre de cette espece de gens se multiplie de jour en jour. Incapables du moindre effor , ils voudroient arrêter celui des autres. Toutes leurs tentatives sont presque toujours les convulsions de l'impuissance. La médiocrité commence assez volontiers par la bassesse , s'éleve peu à-peu jusqu'à la méchanceté , & finit le plus souvent par la fureur. Telle est , du moins , la marche progressive des Zoïles modernes.

Il est sur-tout une classe de *dénigrans* qu'il feroit à propos de corriger par le ridicule ; ce sont des jeunes gens bien vains , bien envieux , bien bêtement méchans , admirateurs aussi niais que détracteurs mal-adroits , des petits féides littéraires , sans éducation , sans principes , sans connoissance des hommes ni d'eux-mêmes , bouffis de la morgue collégiale , qui tranchent , décident , prononcent , se choisissent des idoles & des victimes , bégaient des éloges ou des injures , déraisonnent sur l'art dramatique au nom d'Aristote qu'ils n'ont ja-

mais lu, & de M. de Voltaire qu'ils ne sont pas dignes de lire. Ces fots enfans ne s'apperçoivent pas qu'on retrécit leurs idées, qu'on flétrit leur ame, qu'on leur enleve cette candeur précieuse, le charme de leur âge, & l'un des caracteres du vrai talent. Ils ne sentent pas que le droit de juger avec audace n'appartient pas même à l'expérience, & que les premiers pas dans la carrière ne doivent être marqués que par cette noble ardeur qu'inspire le desir de vaincre, ou par ces regrets généreux qui honorent la défaite.

Ce sont les graves *Aristarques* que je viens de peindre, qui se sont le plus déchainés contre mon ouvrage; & ces juges, vraiment comiques, sont très-capables de faire siffler une tragédie. Je m'étois fait d'avance tous les reproches que l'on peut faire à la mienne. L'avant-scene en est compliquée; mais celle d'*Héraclius* & de *Rodogune* l'est-elle moins? Les événemens sortent de l'ordre commun; mais croit-on que les événemens qui font la base de *Rhadamiste* & de *Sémiramis*, soient très-ordinaires? La singularité des incidens n'en exclut point la vraisemblance, & ajoute peut-être à leur intérêt. D'ailleurs, comme j'ai senti les dangers de ma fable, je l'ai liée à une époque historique. La fiction, en se mêlant à l'histoire, contracte un air de vérité qui la soutient & la rend plus

imposante. *Pepin* répudia *Berthe*, sa femme. Nos historiens se taisent sur les motifs de ce divorce ; ce silence met l'imagination à son aise. Le poète rentre dans ses droits. Il peut inventer, par-tout où il cesse d'avoir des objets d'imitation.

Quoi que l'on puisse dire de ce sujet, il m'a offert des situations si neuves & si intéressantes, un pathétique si doux, une pompe de spectacle si majestueuse, qu'il m'a séduit & entraîné, sans me laisser le tems de la réflexion. On a déjà vu, sur notre scene, des héros unis par la plus tendre amitié ; l'amitié de deux femmes n'y avoit pas été développée. C'est une nouveauté que j'ai cru piquante ; & si l'on m'attaque encore sur la vraisemblance, ce sont les femmes elles-mêmes, qui se trouvent intéressées à me défendre. Ai-je eu le bonheur de les attendrir ? je défie la critique. Elle n'a jamais prévalu sur l'autorité des larmes.

On m'avoit reproché dans *Regulus* trop de simplicité dans la marche, & d'austérité dans les caracteres ; j'ai voulu essayer un tableau d'un coloris plus tendre, & d'une plus vaste ordonnance. Les traits de force, de grandeur & de fermeté républicaine ont presque l'air fabuleux, tant l'espece humaine a dégénéré, & tant les phénomènes de vertu ont peu de droits sur notre crédulité ! *Brutus*, l'un des chefs-d'œuvres de M. de Voltaire, n'a arraché d'abord



qu'un succès d'estime, au lieu de l'ivresse qu'il auroit dû produire. C'est dans notre amour-propre même que je trouve les raisons de notre froideur pour ces sortes de sujets. La peinture de ces actions sublimes, dont nous avons aujourd'hui si peu de modèles, & de ces grands efforts auxquels il est si difficile d'atteindre, ne fauroit exciter dans le plus grand nombre des spectateurs qu'une admiration vague, qui rarement devient un plaisir. Il semble alors qu'on les conduise dans un monde étranger, créé par l'imagination pour être la satire du nôtre. L'esprit applaudit; l'ame est souvent muette & glacée (\*). La véritable illusion du théâtre naît du retour sur soi-même, & des rapports que l'on surprend entre soi & les personnages représentés. On aime à retrouver sur la scène ses penchans, ses vices même. L'homme souffre volontiers une lumière qui n'éclaire que lui, & ne le force point à rougir devant les autres. Dès que Rhadamiste paroît, mon ame suit les mouvemens de la sienne; je m'emporte avec lui; avec lui je verse des larmes. Sa jalousie s'empare de moi; son repentir m'attendrit. Il m'arrache à moi-

(\*) Les tragédies de Corneille font une exception à ce que je dis. Sa sensibilité est si forte dans tous les genres, qu'il répand de l'intérêt sur tout ce qu'il traite. Il échauffe en raisonnant, & donne de l'ame même à la politique. Quel écrivain! il est au-dessus & de la critique & de l'éloge.

---

E P I T R E  
A M A D A M E L A C O M T E S S E  
D E B E A U H A R N O I S.

M A D A M E ,

*IL suffit de vous nommer , pour rappeler l'idée de la figure la plus touchante, & de l'esprit le plus séduisant; mais c'est à votre ame que je consacre cet hommage ; à cette ame si douce & si noble , & dont les qualités précieuses restent cachées trop long-tems sous le voile de la modestie. Pardonnez , si j'ose en révéler le secret. Quand l'éloge est une justice , il ne fait rougir ni celui qui le donne , ni celle à qui on l'adresse. Souffrez aussi , madame , que je m'applaudisse de vous avoir prise pour premier juge de l'ouvrage que je vous présente. S'il a quelque mérite , je le dois à vos conseils. Ce que votre gout prescrit , vos graces le persuadent. C'est dans vos entretiens aussi intéressans qu'utiles , qu'on apprend à développer*



*développer les charmes d'un caractère honnête , l'expression des vertus , & les délicatesses du sentiment.*

*Je tremblois , vous le savez , pour le sort d'ADELAÏDE , vos larmes m'ont rassuré ; & son succès a commencé pour moi , du moment où elle a eu le bonheur de vous attendrir.*

*Daignez agréer ce témoignage public des sentimens respectueux avec lesquels je suis ,*

**M A D A M E ,**

**Votre très-humble & très-obéissant serviteur ,  
D O R A T.**

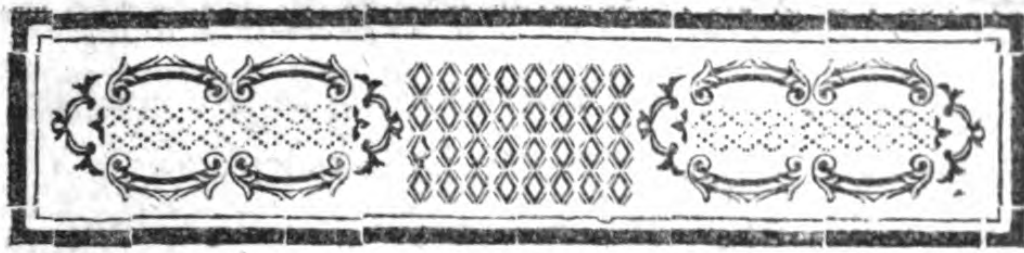
---

---

P E R S O N N A G E S.

PEPIN , roi de France.....	Messieurs	Molé.
RICOMER, ancien officier de Martel , & autrefois gouverneur de Pepin.....	Brizard.	
CLEONIME , jeune Hongrois.....	Monvel.	
UN OFFICIER.....	Dauberval.	
ALISE , crue reine de France , sous le nom d'Adélaïde.....	Mesdemoiselles	Veltris.
MARGISTE , mere d'Alise , crue dame d'honneur d'Adélaïde.....	Dumesnil.	
ADELAÏDE , sous le nom d'Eumélie..	Raucourt.	
ARGENICE , reine de Hongrie , mere d'Adélaïde , & crue mere d'Alise.....	Sainval.	
FANIE ,	} femmes de la suite d'Alise.	Molé.
ORPHISE ,		Lachaffaigne.
<i>Deux enfans de Pepin , personnages muets.</i>		
GARDES, OFFICIERS, SUITE.		

*La scene se passe à Paris , dans le palais des rois.*



..  
*A D E L A I D E*  
D E H O N G R I E ,  
T R A G E D I E .



A C T E P R E M I E R .

*Le jour se leve. Le théâtre représente un vestibule ouvert par trois arcades. Des deux côtés sont différentes portes qui conduisent à différens appartemens.*



S C E N E P R E M I E R E .

MARGISTE seule , accourant sur la scene avec trouble & précipitation .

O S O N G E plein d'horreur ! épouvantable nuit !  
La foudre gronde , éclate , & l'éclair me poursuit .  
Au défaut du remords , les cieus impitoyables  
Arment jusqu'au fommeil pour punir les coupables .

Quel sommeil ! quel chaos de mille objets confus  
Qui m'agitent encor , lorsqu'ils sont disparus !  
J'ai cru voir ce mortel qu'aux rives de la Seine  
Je ne fais quel motif après six ans ramene ;  
Ce Ricomer , dont l'œil formidable & vengeur  
De ses mornes regards semble éclairer mon cœur.  
Sous les pas de ma fille il ouvroit un abyme ,  
Et d'un spectre voilé je tombois la victime ! . . . .  
Fantômes effrayans , vous menacez en vain ;  
La terreur qui vous suit n'entre point dans mon sein.  
Par mes vastes projets mon ame est agrandie ;  
Rien ne peut , rien ne doit accabler mon génie.  
Le fardeau de mon crime est tout entier sur moi ;  
Je le porterai seule , & toujours sans effroi.  
O toi , qui , m'opposant ta douleur obstinée ,  
Baignes de pleurs le trône où tu fus entraînée ,  
Déplorable jouet de mon ambition ,  
Toi qu'en ces lieux je n'ose appeller de ce nom ,  
Ma fille , c'est assez : cache moi ta foiblesse ;  
Ton chagrin m'importune , & ta frayeur me blesse.  
Le sceptre est dans tes mains , tu regnes , je puis tout ;  
Le péril m'enhardit , & le succès m'absout.  
Cet art qui , devant la lenteur des années ,  
Soumet les astres même , y lit nos destinées ,  
Et surprend des secrets enfermés dans les cieux ,  
Assise au rang des rois vint t'offrir à mes yeux :

Mon inquiete ardeur dévora cette image,  
 Et je franchis l'écueil, sans prévoir le naufrage.  
 Je ne balançai plus sur le choix du moyen :  
 Ivre d'un noble espoir, je ne craignis plus rien :  
 Le sort, ce même sort qui menace ma vie,  
 Sut m'indiquer la route, & mes pas l'ont suivie.  
 J'entends du bruit. On vient : Pepin doit en ce jour  
 Rassembler en ces lieux tous les chefs de sa cour.  
 Il paroît. . . . Quel ennui semble assiéger son ame !  
 Evitons ses regards ; sortons.

---

## S C E N E I I.

M A R G I S T E , P E P I N .

P E P I N .

R E S T E Z , madame.

M A R G I S T E .

*(à part.) (haut.)*

Ciel ! Quels soins , ou plutôt quels soucis inquiets  
 Vous font seul , à cette heure, errer dans le palais ?

P E P I N .

Ah ! Margiste , ces soins qu'exige la couronne,  
 Ne sont point les soucis, mais les devoirs du trône.  
 Chef d'un peuple guerrier , honoré de son choix,  
 Je chéris un fardeau qui pèse à tant de rois.  
 L'Europe voit enfin chez ce peuple fidele

L iij



166 *ADELAÏDE DE HONGRIE,*

Fleurir de souverains une tige nouvelle ;  
Elle commence à moi : par des travaux constants  
Je saurai l'affranchir de l'injure des tems ;  
J'ose le garantir. Le sceptre de la France  
Chancela trop de fois aux mains de l'indolence ;  
Et l'ombre de Martel , errante autour de moi ,  
Me répète sans cesse : agis , combats , fois roi.  
Oui : sa tombe est l'autel où j'ai juré de l'être ;  
Je te le jure encore , ô mon pere , ô mon maître !  
Honorables devoirs , vous ferez mes plaisirs ;  
Vous ne m'arracherez ni plaintes , ni soupirs.  
Mais il est des chagrins & des peines cachées ,  
Comme des poisons lents, dans le cœur épauchées.  
On s'en distrait en vain : renaissantes toujours,  
Elles viennent troubler le cours des plus beaux jours.  
Les conquêtes , la gloire & leur pompe insensée ,  
Ne guérissent point l'ame , alors qu'elle est blessée....  
Vous m'entendez , madame , & vos yeux pénétrants  
Lisent dans un secret renfermé trop long-tems.  
La reine....

M A R G I S T E.

Eh bien ?

P E P I N.

L'objet de l'amour le plus tendre ,  
Au lieu de ce bonheur que j'ai droit d'en attendre ,  
Remplit mes jours de deuil, d'amertume & d'horreur ;

Chaque moment ajoute au trouble de son cœur.  
 Exauçant mes souhaits, en vain le ciel lui-même  
 Avoua notre hymen par des gages que j'aime ;  
 On diroit que son rang la gêne quelquefois ;  
 Elle semble étrangère à la pompe des rois ,  
 Elle qui sort d'un sang à qui le mien s'allie ,  
 Fille des souverains qu'adore la Hongrie ;  
 Dès que je l'interroge , elle verse des pleurs ,  
 Répond en soupirant , & me tait ses malheurs.  
 C'en est trop : vous avez élevé son enfance ;  
 Comment interpréter ces larmes , ce silence ?

M A R G I S T E.

A peine elle comptoit son quinzième printems ,  
 Du cloître , où sans éclat couloient ses premiers ans ,  
 Elle se vit soudain sur le trône élevée ,  
 Ravie à sa patrie , à sa mère enlevée.  
 Ce n'est pas tout encor : pour comble de chagrins ,  
 Aussi-tôt que l'hymen eut lié vos destins ,  
 Vous le savez , seigneur , la politique altière  
 Souleva contre vous les états de son père :  
 Craignant de toutes parts les plus sensibles coups ,  
 Son cœur se partageoit entre ce prince & vous ;  
 Et ces pleurs, ces regrets, dont votre amour murmure,  
 Sont de justes soupirs donnés à la nature.

P E P I N.

La nature , sans doute , a des droits révévés ;

L iv

Mais les droits de l'hymen en sont-ils moins sacrés ?  
 Sur-tout ceux de l'amour ? De moi qu'a-t-elle à craindre ?  
 Ne voulant que l'aimer , faut-il toujours la plaindre,  
 Consoler des ennuis . . . . que je ne connois pas ,  
 Détester sa contrainte, adorer ses appas ,  
 Languir dans les tourmens d'une importune flame ?...  
 Ah ! j'avois mérité de lire dans son ame ,  
 D'y répandre la joie & la sécurité ;  
 Confiance, bonheur, elle m'a tout ôté ;  
 Et ce cœur l'idolâtre ! Il est né trop sensible :  
 Quoi, toujours des combats & pas un jour paisible !  
 J'interroge l'amour , j'implore l'amitié :  
 Ils se taisent tous deux , ou parlent à moitié.  
 Une cour fatigante , une gloire stérile ,  
 D'un triomphe sanglant l'appareil inutile ,  
 Voilà ce qui me reste ; & lorsqu'autour de moi  
 Tout ce peuple applaudit aux succès de son roi ,  
 J'erre dans ce palais , pompeuse solitude ,  
 Où pénètre avec moi la sombre inquiétude.  
 Affranchi des périls qu'il m'a fallu braver ,  
 Je cherche un cœur qui m'aime, & ne le puis trouver.

M A R G I S T E.

Tout est calme aujourd'hui ; le bruit des armes cesse.  
 Un héros pacifique invite à la tendresse.  
 Ah ! seigneur, ces soupçons, ces reproches, ces vœux,  
 Laissez-les expirer , de grace , entre nous deux ;

Permettez que toujours la reine les ignore ;  
 Vous verriez sa douleur s'en augmenter encore :  
 C'est à moi de fixer ses regards abattus  
 Sur l'éclat que la gloire ajoute à vos vertus.

P E P I N.

Hélas ! environné d'un éclat qui vous frappe ,  
 J'ai rencontré la gloire , & le bonheur m'échappe.  
 J'entrevois cependant une lueur d'espoir ;  
 Et l'appui que j'attends aura quelque pouvoir.

M A R G I S T E , *avec empressement.*

Quel est-il ?

P E P I N.

Il suffit.

M A R G I S T E , *fixant Pepin avec attention.*

Quoi, votre défiance ? . . . .

P E P I N.

L'incertitude encor me condamne au silence.

M A R G I S T E.

Au nom d'Adélaïde, au moins, daignez, seigneur,  
 M'expliquer un secret dont s'alarme son cœur.  
 Vous aurez su quelle est cette jeune Eumélie,  
 Inconnue à la cour, par le sort poursuivie,  
 Que Ricomer protège & dérobe à nos yeux ?

P E P I N.

Dès ce jour même il doit l'introduire en ces lieux,  
 Madame ; & , quel que soit son destin que j'ignore ,

Je crois à des vertus que Ricomer honore.  
 Connoissez ce mortel , ce François généreux.  
 Son sang dans les combats a coulé sous mes yeux.  
 Il a gardé les mœurs de ces Germains si braves ,  
 Opprimés quelquefois , vaincus , jamais esclaves.  
 Il guida ma jeunesse , & dans son entretien ,  
 J'appris que la grandeur ne dispense de rien ;  
 Qu'affujettis sans cesse à des soins nécessaires ,  
 De leurs propres sujets les rois sont tributaires ,  
 Et qu'assis sous le dais , armés de tous leurs droits ;  
 Ils ont au-dessus d'eux le devoir & les loix.  
 Après avoir vieilli dans la cour de mon pere ,  
 Je le vis s'imposer un exil volontaire ,  
 Adoré par le peuple , estimé par les grands ,  
 Et , pour dire encor plus , haï des courtisans.  
 Aujourd'hui se mêlant aux chefs de la noblesse ,  
 Pour me prêter ferment le premier il s'empresse ;  
 De cette femme enfin il est le protecteur ,  
 Et tout ce qu'il estime a des droits sur mon cœur.

---

## S C E N E III.

MARGISTE, PEPIN, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

**L**E peuple & tous les grands , dans un accord auguste ,  
 Viennent renouveler le ferment le plus juste ,



Seigneur ; & sur leurs pas s'avancent ces guerriers  
Qui , secondant vos coups , ont part à vos lauriers.  
Ils approchent....

P E P I N.

Mon cœur applaudit à leur zele.

( à Margiste. )

Qu'ils paroissent. Allez : la reine vous rappelle.

---

S C E N E I V.

PEPIN, RICOMER, les chefs de la nation.

( *Les comtes , les barons , les ducs & le peuple se rangent autour de Pepin. Des soldats portant des trophées, forment une enceinte, occupent le fond & remplissent les deux côtés.* )

P E P I N.

C'EST la premiere fois qu'ici dans leur éclat ,  
J'affemble mes appuis & les chefs de l'état.  
A venger vos affronts cette main occupée ,  
Depuis près de cinq ans n'a point posé l'épée ;  
Et ces jours plus fereins que ramene la paix ,  
Je les donne à mon peuple , auteur de mes succès.  
L'honneur de votre choix me tint lieu d'héritage ;  
L'amour de votre gloire enflamma mon courage :  
Et peut-être mes soins, sur vous seuls réunis ,  
Eteindront vos regrets pour le sang de Clovis.

Rappelez-vous les maux où vous plongeâ la race,  
De vos fiers oppresseurs la criminelle audace,  
La mollesse des rois, les maires tout puissans,  
La nation livrée au caprice des grands.  
Eh! quels étoient alors vos malheureux monarques?  
Du pouvoir avili gardoient-ils quelques marques?  
Refforts obéissans dans la main des sujets,  
Leur titre ne servoit que de voile aux forfaits.  
Endormis dans la honte & dans la dépendance,  
Ils laissoient au hasard flotter leur imprudence,  
Dans leur propre palais vivoient abandonnés,  
Ou, sans avoir vécu, mouroient assassinés.

Dans ce flux & reflux, dans ces alternatives  
De coupables langueurs ou de haines actives,  
Mon aïeul, que la France apprit à respecter,  
Conçut un projet vaste, & fut l'exécuter.  
La nation par lui, par son nouveau système,  
S'éleva des débris de la royauté même.  
Tout va changer; il meurt, & d'un peuple inconstant  
La plaie encor saignante est r'ouverte à l'instant.  
Au premier factieux on se laisse conduire;  
En lambeaux tout sanglans on divise l'empire:  
Ce grand corps succomboit, affoibli, déchiré;  
Martel vient, le relève, & tout est réparé.  
Il réveilla dans vous cet instinct militaire,  
La gloire des François, & leur vrai caractère.

Compagnons de mon pere , élite de héros ,  
O vous qui combattiez sous ses nobles drapeaux ,  
Découvrez votre sein , montrez la cicatrice  
De ces coups , à ses yeux , reçus pour son service ;  
Son ombre n'attend point un éloge plus beau ,  
Et ce tribut guerrier suffit à son tombeau....  
Martel fut conquérant , il fit tête à l'orage ;  
Je suis plus , je suis roi , je ferai davantage.  
J'ai déjà réprimé ces hardis novateurs ,  
Vrais fléaux des états , & crus leurs bienfaiteurs.  
Je rends aux tribunaux leur auguste exercice.  
Enchaînons la discorde aux pieds de la justice ;  
Renouvellons enfin ce concours respecté ,  
Où la plainte est admise , & le peuple écouté ;  
Où les loix peuvent tout , où le souverain même  
Dépose à leur autel l'autorité suprême ,  
Et se mêle aux sujets qu'un monarque charmé  
Aime à voir près de lui , quand il en est aimé.

## R I C O M E R.

Voyez des pleurs de joie , attendrissant hommage ;  
De tous ces vieux guerriers inonder le visage.  
Eh ! qui d'entr'eux n'éprouve un doux frémissement ?  
De votre élection voici le vrai moment :  
Vous régnez d'aujourd'hui ; votre grandeur sacrée  
Sous la garde des cœurs devient plus assurée.  
Souffrez que le premier je donne à vos genoux

L'exemple du respect que nous vous jurons tous.

*P E P I N, le relevant.*

Intrépide soldat, ami toujours fidele,  
Puisse-tous mes sujets te prendre pour modele !  
(à l'un des officiers.)

Osmon, vers Cöpronime allez porter la paix.

(à un autre.)

Vous, aux Lombards soumis annoncez mes projets.

(à Ricomer.)

Toi, reste dans ces lieux, l'amitié t'y rapelle ;

Ma garde désormais est commise à ton zele.

(au peuple.)      (à Ricomer.)

Retirez-vous..... Demeure.

S C E N E V.

P E P I N, R I C O M E R.

P E P I N.

*A* V A N T la fin du jour,

Fais taire le murmure & les bruits de ma cour.

Rien de toi n'est suspect aux regards de ton maître ;

Mais la reine s'alarme, & demande à connoître

L'étrangere qu'ici tu sembles protéger ;

Sur son rang qu'elle cache, il faut l'interroger.

Qui peut-elle être enfin ?

R I C O M E R.

Moi-même je l'ignore.

Dans la nuit du mystere elle se cache encore.  
Dans un séjour d'effroi le sort vint me l'offrir,  
Errante, l'œil en pleurs, prête, hélas! à périr.  
Ma pitié la sauva, mes soins l'ont recueillie :  
Mais alors, toute entiere à sa mélancolie,  
De son cruel destin renfermant les horreurs,  
Elle sembloit livrée à de mornes terreurs.  
S'augmentant par degrés, un excès de foiblesse  
Vers la tombe entraînoit sa mourante jeunesse :  
Le trépas, disoit-elle, étoit son seul recours ;  
Et d'instans en instans je tremblois pour ses jours.  
Après tant de périls, quand son cœur plus tranquile  
Put connoître & goûter la paix de mon asyle,  
Je voulus, mais en vain, pénétrer ses secrets ;  
Mes vœux plus importuns étoient moins satisfaits.  
Elle apprend qu'en ces lieux mon devoir me rapelle ;  
Elle aspire à me suivre, & ma fille avec elle.  
Sans doute, son desir, son unique dessein  
Étoit de voir la cour, de connoître Pepin.  
Je consentis à tout ; bien sûr que l'infortune  
A la cour d'un héros n'est jamais importune.  
Voilà ce que je fais. . . .

P E P I N.

Tente un nouvel effort ;



176 ADELAÏDE DE HONGRIE,

Moi-même je desiré être instruit de son sort.  
Quel que soit le chagrin qui l'occupe & l'entraîne,  
Il faut s'en éclaircir, & contenter la reine.  
Je te laisse ce soin; mais, sur-tout, souviens-toi  
Qu'un soupçon n'entre pas dans l'ame de ton roi.

---

S C E N E VI.

R I C O M E R, *seul.*

**A** LA cour de Pepin quelle alarme inouïe  
Fait redouter ma vue, & les pleurs d'Eumélie!

---

S C E N E VII.

R I C O M E R, UN OFFICIER.

L' O F F I C I E R.

**U**N inconnu, chargé d'un secret important,  
Demande près de vous qu'on l'admette à l'instant.  
Le trouble est dans ses yeux; & sa douleur....

R I C O M E R.

Qu'il vienne.

Un inconnu, dit-il?...

(*L'officier fait signe à Cléonime; il entre, & l'officier sort.*)



SCENE

S C E N E VIII.

RICOMER, CLEONIME.

RICOMER.

EN ces lieux qui t'amene ?

CLEONIME.

Le remords. Vous voyez un traître, un assassin,  
Qui cent fois d'un poignard eût déchiré son sein,  
Sans le vœu concentré, sans l'espoir qui l'anime  
De percer le nuage épaissi sur le crime.

RICOMER.

Quel crime ? Explique-toi.

CLEONIME.

J'apporte un jour affreux :

Le trône est avili, Pepin est malheureux.  
Il s'est vu le jouet d'un infame artifice ;  
Le monstre ici respire, & je suis son complice.

RICOMER.

Quel est-il ?

CLEONIME.

C'est Margiste.

RICOMER.

Eh bien, qu'a-t-elle fait ?

CLEONIME.

Sa fille regne !...

R I C O M E R.

O ciel !

C L E O N I M E.

Et j'ai part au forfait.

R I C O M E R.

Que viens-tu m'annoncer?... Non, je ne puis le croire.  
Le ciel n'a point permis une trame si noire.

C L E O N I M E, *avec la plus grande véhémence.*  
Les momens me sont chers : écoutez-moi, seigneur ;  
L'horrible vérité va sortir de mon cœur.  
Margiste, profitant des droits de sa famille,  
Auprès d'Adélaïde avoit placé sa fille ;  
Alise étoit son nom : les soins, le lieu, le tems,  
Le rapport des vertus, de l'âge & des penchans,  
Lierent dès l'enfance Alise & la princesse,  
Que séparoit le rang, mais sœurs par la tendresse.  
Non, jamais l'amitié, prodigant ses douceurs,  
Par des nœuds aussi beaux n'avoit uni deux cœurs.  
Des rois les plus puissans la politique avide  
Brigue de toutes parts la main d'Adélaïde.  
Mais jeune, triomphant, & d'honneurs entouré,  
Parmi tous ses rivaux, Pepin est préféré.  
C'est alors que se trame au fond d'un cœur coupable  
D'un échange inoui le complot exécrable.  
Margiste feint, seigneur, que sa fille n'est plus.  
Adélaïde éclate en regrets superflus ;

Et détestant l'hymen , & le trône , & la vie ,  
 Redemande en pleurant sa malheureuse amie.  
 Margiste , par les soins d'un complice trop sûr ,  
 L'avoit fait déposer dans un asyle obscur ,  
 Près des lieux où la reine à sa garde fidelle  
 Devoit voir succéder une escorte nouvelle.  
 Le monstre ! avec quel art son scrupule affecté  
 Déroboit la princesse à notre avidité !  
 Dans les ombres d'un cloître à dessein on l'arrête.  
 Le jour fatal se leve , & la victime est prête.  
 Elle part. J'étois jeune , ambitieux , ardent ;  
 Margiste avoit sur moi senti son ascendant.  
 A peine elle apperçoit la retraite ignorée ,  
 Où sa fille soupire & languit éplorée :  
 „ L'éclat de tes destins va dépendre de moi ,  
 „ Me dit-elle , ose tout ; je pourrai tout pour toi.  
 „ Un cortège importun à l'instant se retire.  
 „ Toi seul tu me suivras , toi seul peux me suffire.  
 „ Un grand projet m'occupe , il faut l'exécuter.  
 „ Ton âge doit t'apprendre à ne rien redouter.  
 „ Ma fille est dans ces lieux , ma fille m'est soumise ,  
 „ Il faut perdre la reine , & couronner Alise.  
 „ Au milieu de la nuit , utile à mes desseins ,  
 „ Je livre Adélaïde à tes fidelles mains.  
 „ Tu traîneras ses pas vers ces vieux mausolées ,  
 „ Où les clartés des cieux en tout tems sont voilées ;

„Lieu terrible & sanglant, qui, secondant mes vœux ;  
 „Semble cacher la mort dans son sein ténébreux,  
 „Et qui, voué sans doute à des dieux homicides,  
 „A cent fois enhardi le fer des parricides.  
 „Puis tirant un poignard: tiens, poursuit-elle, prends.  
 „Lui seul te dira tout. „

*R I C O M E R, avec effroi.*

Dieu, qu'est-ce que j'entends !

*C L E O N I M E.*

Plus foible qu'inhumain, je tombai dans l'abyme :  
 Mais je n'osai, seigneur, que la moitié du crime.  
 Le bras déjà levé, j'abhorre mes fureurs,  
 Et jette le poignard arrosé de mes pleurs.  
 Incertain, égaré, frémissant d'épouvante,  
 Je quitte malgré moi la victime expirante.  
 Le croirez-vous ? à peine ai-je fait quelques pas,  
 Je sens que dans mon sein je porte le trépas.  
 Je reconnois Margiste à mes douleurs soudaines,  
 A mon sang qui bientôt s'enflamma dans mes veines.  
 Que n'expirois-je alors ! De barbares secours  
 Combattent le poison & conservent mes jours.  
 L'innocence périt, & l'on sauve un coupable !  
 Je venois révéler ce mystère effroyable.....  
 La discorde régnoit ; les Saxons, les Lombards,  
 De la France contre eux tournoient les étendards.  
 Un gros de vos soldats m'attaque, m'environne,



Et d'épier leur marche à l'envi me soupçonne ;  
 Mon trouble encor m'accuse , & je suis , fans pitié ,  
 Plongé dans un cachot , où je fus oublié.  
 Dévoré d'une rage , hélas ! trop inutile ,  
 Pendant près de cinq ans j'habitai cet asyle.  
 J'en fors après ce terme ; on me traîne en ces lieux ;  
 On prononce le nom d'un mortel vertueux :  
 C'est à lui que je cours. Délateur & victime ,  
 J'apporte le flambeau qui dévoile mon crime.  
 Qu'on invente pour moi des supplices nouveaux ;  
 En perdant mes remords, j'échappe à mes bourreaux.

R I C O M E R , *à part.*

Quel rapport effrayant dans le sort d'Eumélie !  
 Margiste. . . . il se pourroit. . . . & sa rage impunie. . . .  
 (*haut.*)

Quoi ! sur ces bords aucun de tes concitoyens  
 N'a trahi le secret de ces affreux liens ?

C L E O N I M E.

Au fond du même asyle avec soin retirées ,  
 Alife & la princesse étoient presque ignorées.  
 La France les reçut ; & la guerre depuis  
 A séparé long-tems la France & mon pays.

R I C O M E R.

Ton repentir t'honore ; on te rendra justice ;  
 Mais je réponds de toi. Gardes, qu'on le saisisse ;  
 Que l'on veille sur lui.

182 ADELAÏDE DE HONGRIE.

CLEONIME.

Terminez mon destin.

RICOMER.

Qu'il soit prêt à paroître aux ordres de Pepin.

---

SCENE IX.

RICOMER, *seul.*

**N**OUS, cherchons Eumélie; il faut qu'elle m'éclaire.  
Je desire, & je crains cette affreuse lumière.  
Ah ! près d'elle en ce jour, après un tel secret,  
Peut-être ai-je à remplir les devoirs d'un sujet !

*Fin du premier Acte.*





## A C T E I I.

## S C E N E P R E M I E R E.

ADELAIDE, *sous le nom d'Eumélie* ; RICOMER.

EUMELIE, *dans le plus grand trouble, à part.*

Où suis-je ? Et qu'ai-je vu ?

R I C O M E R.

D'où peut naître, madame,  
Ce trouble inconcevable, élevé dans votre ame ?  
A peine je vous vois introduite en ces lieux,  
Sous un voile importun vous fuyez tous les yeux.

(*l'observant avec attention.*)

On ne m'a point trompé : ce désordre m'éclaire,  
Vous-même trahissez ce que vous voulez taire.  
J'en crois l'affreux récit qu'en ces lieux on m'a fait ;  
Et mes pressentimens ont enfin leur effet.

E U M E L I E.

Comment ?

R I C O M E R.

Vous n'êtes point ce que vous semblez être.

M iv

EUMELIE.

Que dites-vous ?

RICOMER.

Je fais quel sang vous a fait naître.

Je connois vos destins ainsi que vos vertus.

Je fais quels nœuds saérés un forfait a rompus.

Oui ; mon œil vous pénètre , & mon ame éclaircie

Voit en vous une reine , & non pas Eumélie.

EUMELIE, *avec le plus grand trouble.*

Qu'entends-je !... Je frémis... Non, ne le croyez pas :

Le nom de votre fille a pour moi trop d'appas.

Je le suis ; je veux l'être... Eh ! sur quel faux indice ?

Dieu !

RICOMER.

C'est trop prolonger un si noble artifice :

Il me faut découvrir....

EUMELIE.

Eh, quoi ?

RICOMER.

La vérité.

EUMELIE.

Que me demandez-vous ?

RICOMER.

Ce que j'ai mérité.

Vous balancez en vain. Eh ! qui vous intimide ?

Dites à Ricomer , je suis Adélaïde.

EUMELIE, *éplorée, troublée, & après un long silence.*

Moi! . . .

R I C O M E R.

Vous l'êtes, cruelle; & moi votre vengeur.

EUMELIE, *tombant dans ses bras.*

Eh! de qui tenez-vous ce secret plein d'horreur?

Qui peut? . . .

R I C O M E R.

Votre assassin. . . Il respire & vous pleure.

Quoi, vous avez cinq ans habité ma demeure!

Pourquoi me laissez-vous ignorer votre sort?

E U M E L I E.

Tout m'affujettissoit à cet horrible effort.

Long-tems foible, mourante, & craignant de m'instruire,

A peine sur mes sens je repris quelque empire;

J'appris avec effroi que des troubles cruels

Me défendoient l'accès des états paternels.

Ne sachant d'où partoît ma première infortune;

Tout me devint suspect; une idée importune

Me fit craindre les cœurs qui me sont les plus chers,

Et dans mon abandon j'accusai l'univers.

Je voulus l'oublier. Cependant on publie

Que la fille des rois que chérit la Hongrie,

Partage avec Pepin le trône des François.

Jugez, à ce récit, des mouvemens secrets



Qui, malgré moi, seigneur, s'élevoient dans mon ame!  
 Je ne concevois rien à cette horrible trame.  
 Tout-à-coup je formai le vœu de m'éclaircir,  
 Et , sans rien révéler , de tout approfondir.  
 Bientôt votre devoir en France vous rappelle.  
 Je ne fais quel espoir , hélas ! trop infidelle ,  
 Me dit que j'y pourrois trouver quelques clartés,  
 Rejoindre mes parens. L'instant vient ; vous partez.  
 Je vous fuis. . . . O douleur ! ô mortelle surprise !  
 Quand je retrouve ici la malheureuse Alise ;  
 Quand je vois , sur un trône où s'assied le remord ,  
 L'objet, le même objet dont j'ai pleuré la mort !  
 Je partage les maux de son ame affligée.  
 Son rang fait son supplice ; & je suis trop vengée.  
 Le ciel le veut , fuyons. . . .

R I C O M E R.

Vous , ma reine , vous , fuir !

E U M É L L E.

Je le dois.

R I C O M E R.

Vous plaiguez celle qu'il faut punir !

E U M É L I E.

Quoi ! . . .

R I C O M E R.

Je combattrai seul le fort qui vous opprime.  
 Malgré le froid des ans , tout mon cœur se ranime.

Oui ; mes derniers regards vous reverront monter  
 Au trône que le crime a voulu vous ôter.  
 Vous êtes un dépôt que le ciel me confie :  
 J'en dois compte à Pepin , sur-tout à la patrie.  
 Margiste ! . . . Pardonnez à mes justes fureurs ;  
 Dans mes yeux , à ce nom , je sens tarir les pleurs.  
 Ce monstre a tout conduit.

E U M E L I E.

Alise est innocente.

Sous un joug odieux sans cesse gémissante ,  
 Elle a cédé sans doute au plus mortel effroi ,  
 A frémi de sa mere , & n'a pleuré que moi.

R I C O M E R.

Elle pleure & se tait : son silence est un crime.

E U M E L I E.

Le rompre en feroit un.

R I C O M E R.

O pitié magnanime !

E U M E L I E.

Voulez-vous qu'aujourd'hui sa main , sa propre main  
 S'arme contre sa mere , & lui perce le sein ?  
 Ah ! la nature parle , & doit être écoutée.  
 Par vous-même en secret Alise est respectée.  
 Et moi , je porterois , dans mes coupables vœux ,  
 De tardives clartés sur ce mystere affreux !  
 Je mettrois sur mon front , ô comble d'infamie !

Un diadème teint du sang de mon amie !  
 Je dédaigne mes droits , mes titres , mes honneurs ,  
 S'il faut les racheter par de telles horreurs.  
 Otez - moi de ces lieux.

R I C O M E R.

· Votre gloire & la mienne ,  
 Tout veut, dans ces momens , que je vous y retienne.

E U M E L I E.

Ne l'espérez jamais. Quel surcroît à mes maux !  
 Qui , moi ! remplir ces lieux de désastres nouveaux !  
 Ah ! ne m'imposez plus cet effort impossible.  
 Ce cœur est courageux autant qu'il est sensible ;  
 Vous ne le vaincrez pas. J'aime mieux m'immoler,  
 Et prévenir les pleurs que je verrois couler.  
 Oui, malgré vous, seigneur, dans mes vœux affermie,  
 Je jure de remplir tous les soins d'une amie ,  
 Tous ces titres sacrés , tous ces devoirs si saints ,  
 Appui de l'infortune & trésor des humains.  
 D'un rang trop envié je fuirai les alarmes ,  
 Et mes jours moins brillans en auront plus de charmes.  
 Je dois à vos conseils , je dois à mes malheurs  
 La force qui m'élève au-dessus des grandeurs ;  
 Et ce plaisir si doux, qui suit la bienfaisance ,  
 Vaut peut être l'honneur de régner sur la France.  
 Ah ! cessez de troubler mes esprits abattus ,  
 Et laissez-moi , mon pere , imiter vos vertus.

R I C O M E R.

Comment ! qu'exigez-vous ?

E U M E L I E.

Un bienfait.

R I C O M E R.

Un outrage.

Margiste impunément voit triompher sa rage ;  
 Vous êtes méconnue ; Alife regne ; & moi ,  
 Quand je dois vous servir , je trahirois ma foi !  
 Non.

E U M E L I E.

Quelque tems au moins suspendez votre zele.  
 Je l'espere & l'attends d'un ami si fidele.  
 Me le promettez-vous ? Je le veux.

R I C O M E R.

J'obéis ;

Mais , ce jour expiré , je n'ai plus rien promis.

E U M E L I E.

J'entends du bruit. On vient. Ciel ! Alife s'avance !  
 Qui me l'eût dit qu'un jour je craindrois sa présence !



M A R G I S T E.

Que du moins ma présence  
Vous rende le repos !

A L I S E.

Rendez-moi l'innocence.

M A R G I S T E.

Que te reproches-tu ? quel est donc ton projet ?  
A l'épreuve du tems il n'est point de regret.  
Quand je te confiai mes trames ténébreuses ,  
Rappelle-toi tes cris , tes plaintes douloureuses ,  
Tes larmes , tes fureurs , & ce barbare effort  
Tenté devant mes yeux pour te donner la mort.  
Voilà comme à mes loix tu t'es assujettie.  
Respecter la nature , avoir soin de ma vie ,  
Et cacher dans mon sein ton front humilié ,  
Voilà ton seul forfait. . . . . tes pleurs l'ont expié.

A L I S E.

Il ne peut l'être ; non : l'existence m'accable.  
Je suis vile à mes yeux , malheureuse & coupable ;  
Madame, je le suis & pour vous & par vous ,  
Et vous me consolez ! . . . .

M A R G I S T E , *observant de tous côtés.*

Renfermez ce courroux.

A L I S E.

Je recule d'effroi ; je pâlis , quand ma vue  
Se fixe sur l'abyme où je suis descendue.

Moi,



Moi , moi , qui baïſſe un front de deuil enveloppé ,  
 Je brille malgré moi dans un rang uſurpé.  
 Des regards importuns m'afſiegent à toute heure.  
 Ce n'eſt , vous le ſavez , qu'en tremblant que je pleure.  
 Je n'oſe m'enfoncer au ſein de mes ennuis.  
 Il me faut un déſert ; c'eſt un trône où je ſuis !  
 De mes enfans un jour quels ſeront les refuges ?  
 Les rois ont des flatteurs , ils n'auront que des juges.  
 Voilà ce que m'annonce un trône que je hais :  
 Voilà quels ſont les fruits de vos affreux forfaits.

M A R G I S T E.

Accuſe donc les cieux , qui m'ont ſeuls engagée  
 Dans ces pièges couverts où ma main t'a plongée.  
 Des augures ſecrèts , formés depuis long-tems ,  
 Revinrent m'agiter ſous des traits plus frappans. . . .  
 J'interrogeai mon cœur , & je crus au préſage ;  
 A l'amour maternel j'ai dû tout mon courage :  
 Les ſupplices , la mort , j'oſai tout affronter ;  
 Et ce cœur , qui peut tout , n'a rien à redouter.

A L I S E.

J'abjure cette audace , & cet orgueil rebelle.

M A R G I S T E.

O fureur ! Que veux-tu ? Que prétends-tu , cruelle ?

A L I S E.

Le fais-je ? Répondez , que vais-je devenir ?  
 Quel calme dans ces lieux puis-je enfin obtenir ?

Victime d'une ardeur à regret renfermée ,  
 En vain j'aime un héros , en vain j'en suis aimée ;  
 Je ne puis échapper à ce trouble vengeur  
 Qu'un reproche éternel entretient dans mon cœur.  
 Près de moi tout est morne & nourrit mes alarmes.  
 Levé-je vers le ciel mes yeux chargés de larmes ?  
 J'y trouve un juge armé, prêt à m'anéantir.  
 La terre n'est qu'un gouffre ouvert pour m'engloutir.  
 Ces murs semblent m'offrir l'opprobre que j'évite.  
 Jusques sous ces lambris je vois ma perte écrite.  
 Misérable ! mes jours , mes heures , mes momens  
 Appartiennent au crime, aux remords, aux tourmens.  
 Infructueux pour moi , le repentir lui-même  
 Ne peut me rendre encore à la vertu que j'aime.  
 C'en est fait : je renonce à ces lieux abhorrés ,  
 A tout. . . . Conduisez-moi vers des bords ignorés ,  
 Où fuyant les grandeurs, me croyant seule au monde,  
 Je puisse me remplir de ma douleur profonde ,  
 Demander , obtenir le trépas qui m'est dû ,  
 Et mourir , en pleurant le cœur que j'ai perdu.

M A R G I S T E.

Non , tu ne mourras point ; je te suis encor chere.  
 Non , tu ne voudras point t'arracher à ta mere.  
 Reprends , reprends enfin quelque tranquillité.  
 Crains-tu pour mon secret ? Il est en sûreté.  
 Mere d'Adélaïde, oui , la seule Argénice ,

Dans l'univers entier peut trahir l'artifice.  
 Ma fille , d'un complot pour toi seule entrepris  
 Laisse-moi les tourmens , pour en cueillir les fruits.  
 Margiste , à tes genoux , t'implore pour toi-même.  
 Quoi , me hais-tu ?

A L I S E.

Je vis : jugez si je vous aime !

On entre....

M A R G I S T E.

C'est Pepin. Cache-lui ton effroi.

A L I S E.

L'abyme à chaque instant s'approfondit pour moi.

S C E N E V.

PEPIN, ALISE, MARGISTE, Gardes.

P E P I N.

SÉCHEZ enfin vos pleurs , & reprenez , madame,  
 Un calme si long-tems ignoré de votre ame.  
 Vous allez respirer ; mes vœux ont réussi.  
 Vous pourrez vous fier au cœur que j'ai choisi ,  
 Y verser librement le chagrin qui nous presse ,  
 Sans que vos entretiens affligent ma tendresse.  
 Votre mere en ces lieux finira votre ennui.  
 Vous allez , par mes soins , l'embrasser aujourd'hui.

A L I S E.

Argénice!.

MARGISTE.

Est-il vrai?

PEPIN.

Quelle horreur imprévue!

Ciel! la reine interdite, & Margiste éperdue!

ALISE.

Daignez permettre. . . .

PEPIN.

Eh bien!

ALISE. (à Margiste.)

Seigneur' . . . Entraînez-moi.

---

## SCÈNE VI.

PEPIN, seul.

QU'ÉPROUVÉ-JE à mon tour! & qu'est-ce que je voi!

A ce funeste accueil aurois-je dû m'attendre?

Quand j'annonce une mere, on frémit de m'entendre!

Par un secret effroi je me sens consterner;

Et ce cœur, qui craint tout, ne peut rien soupçonner.

(à l'un de ses gardes.)

Qu'on cherche Ricomer... Non... Que puis-je lui dire?

Qu'ai-je à lui révéler? De quoi peut-il m'instruire?

Les cœurs les moins suspects trahiroient-ils mes vœux?

Suffit-il de régner, pour cesser d'être heureux?

Dans ma cour aujourd'hui tout me semble perfide;

Je redoute Margiste , & même Adélaïde.  
 Sans pouvoir l'accuser , un sentiment confus  
 Me la fait craindre , hélas ! quand je l'aime encor plus...  
 Moi ! craindre mon épouse ! une épouse chérie ,  
 Qui , même en la troublant , charmoit encor ma vie !  
 Soupçons d'un cœur trompé , fuyez-en pour jamais !  
 Non....

---

S C E N E V I I.  
 UN OFFICIER , PEPIN.

L'OFFICIER.

**A**RGÉNICE arrive ; elle est dans le palais.

P E P I N.

Je cours la recevoir. . . Ah ! je jouis d'avance  
 Du changement que doit apporter sa présence.  
 Par des soins maternels elle fera calmer  
 Un cœur sensible & pur , que le sien doit aimer.

*Fin du second Acte.*







## ACTE III.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ARGENICE, précédée d'une garde, & accompagnée de ses femmes.

JE volois dans ses bras, l'ingrate s'en retire,  
 Echappe à mon amour, me repousse & soupire !  
 Quelle ombre l'environne & m'a caché ses traits !  
 Elle se déroboit à mes yeux inquiets.  
 Son œil épouvanté craint & fuit la lumière. . . . .  
 Malheureuse ! elle fuit jusqu'aux yeux de sa mere.  
 Il est vrai, quelques pleurs dans mon sein ont coulé.  
 Quels pleurs ! en l'approchant, moi-même j'ai tremblé.  
 Margiste, par mon ordre, en ces lieux va se rendre.  
 Je veux l'interroger. Hélas ! que vais-je apprendre ?  
 D'où vient que chez ma fille elle n'a point paru ?  
 Tout me devient suspect... ici... L'aurois-je cru ?  
 Dans le trouble mortel dont mon ame est saisie,  
 Je hais l'incertitude, & crains d'être éclaircie.



## S C E N E II.

MARGISTE, *dans le fond du théâtre.* ARGENICE.

A R G E N I C E.

**M**MARGISTE, approchez-vous. Dès ses plus jeunes ans,  
 Ma fille s'élevoit sous vos yeux vigilans :  
 Dans l'asyle où je tins son enfance enfermée,  
 Au gré de mes desirs vos soins l'avoient formée.  
 J'en fus contente alors. J'ai dû plus d'une fois,  
 Témoin de votre zele, applaudir à mon choix.  
 Mais depuis que l'hymen l'éloigna de sa mere,  
 Elle meurt d'un chagrin qu'elle s'obstine à taire.  
 Sa confiance en vous, ce pouvoir si connu,  
 Que sur ses moindres vœux vous aviez obtenu,  
 Vous ont acquis le droit de lire dans son ame;  
 Et c'est ce même droit qu'aujourd'hui je réclame.  
 D'où naissent les langueurs qui semblent l'accabler ?  
 A ce cœur qui craint tout, il faut tout révéler.

M A R G I S T E.

Ce que je fais, madame, est connu de vous-même.  
 Loin d'un pere & de vous sa douleur est extrême.  
 A son accablement se mêla le chagrin  
 De voir naître la guerre entre vous & Pepin.  
 Le reste m'est caché.

N iv

*ARGENICE.*

Cette guerre est finie,  
Et sa tristesse enfin doit être évanouie.  
Il est d'autres motifs que vous n'expliquez pas :  
J'en juge par ce trouble & par cet embarras.  
Je veux....

*MARGISTE.*

Je balançois ; mais puisqu'on me l'ordonne,  
Je vais donc avouer ce que mon cœur soupçonne.  
Une jeune étrangère a paru dans ces lieux,  
Et de Pepin , dit-on , elle a déjà les vœux.  
Ricomer la présente ; & sa vue importune  
De la reine , sans doute , a comblé l'infortune.  
On parle d'un divorce....

*ARGENICE.*

Ai-je bien entendu ?  
Notre orgueil à ce point se verroit confondu ?  
A ma fille , à moi-même , on feroit cette injure ?

*MARGISTE.*

La reine le redoute , & la cour en murmure.  
Ricomer conduit tout.

*ARGENICE.*

Et quel est ce mortel ?

*MARGISTE.*

Elevé dans les camps , il servit sous Martel.  
D'une vertu rigide affectant l'apparence ,

Il gouverne Pepin , dont il guida l'enfance ;  
 Pour garder sa faveur rejette ses présens ,  
 Et vient ici vieillir dans l'art des courtifans.

A R G E N I C E.

Si ma fille le craint , qu'il s'éloigne , qu'il parte ;  
 Que son ordre aujourd'hui le punisse ou l'écarte.'

M A R G I S T E.

Je l'ai fait avertir ; je l'attends en ces lieux.

A R G E N I C E.

Pénétrez dans la nuit d'un complot odieux.  
 Moi, je cours vers Pepin : il faudra qu'il m'éclaire.  
 Je saurai de son ame arracher ce mystere ;  
 Et s'il persiste encore à vouloir m'outrager ,  
 J'ai mon rang à la fois & ma fille à venger.

( Elle sort. )

### S C E N E III.

M A R G I S T E, seule.

**M**ES pas sont entraînés d'abyes en abymes.  
 Faut-il me voir ravir tout le fruit de mes crimes ?  
 Ma fille. . . . Ah ! ce nom seul raffermira mon cœur.  
 On vient. O ciel ! Feignons , & cachons ma terreur.



SCENE IV.

MARGISTE, RICOMER.

RICOMER.

**V**ous voulez me parler par l'ordre de la reine ?

MARGISTE.

Répondez. Sans détour il est tems qu'on m'apprenne  
Quelle est cette inconnue amenée en ces lieux,  
Son état, ses malheurs, ses desseins & ses vœux.  
Pepin même en conçoit de trop justes alarmes.  
Le voile qui la couvre, & qui cache ses larmes,  
A nos yeux plus long-tems ne peut la dérober.

RICOMER.

Avant la fin du jour le voile va tomber.

MARGISTE.

A l'instant : il le faut. Cette obscure réponse  
Ne sauroit satisfaire à l'ordre que j'annonce.  
De ce sombre dehors qui ne peut me tromper,  
Votre embarras en vain cherche à s'envelopper.  
Cette femme, en un mot, quelle est-elle ?

RICOMER.

Elle est reine.

D'une longue infortune elle respire à peine ;  
Ses titres, malgré toi, ne font que trop certains ;  
Tu connois ses malheurs, tu sauras ses desseins.



M A R G I S T E , *à part.*

Chaque mot qu'il me dit me confond & me glace.

(*haut.*)

De quel droit en ces lieux montres-tu tant d'audace ?

R I C O M E R.

De quel droit en ces lieux viens-tu m'interroger ,  
Toi que dans le néant un coup-d'œil peut plonger ?  
De quel front soutiens-tu le regard redoutable  
D'un mortel vertueux , effroi d'un cœur coupable ?  
Baïsse les yeux , rougis ; c'est ton premier tourment.  
Vas , le crime jamais n'échappe au châtiment.  
La céleste vengeance est tardive , mais sûre.  
Frémis : elle t'attend , & venge la nature.

M A R G I S T E .

Tremble & frémis toi-même ! oui, je veux que ton sang  
Lave aujourd'hui l'affront que l'on fait à mon rang.  
Lâche & perfide auteur d'une trame couverte ,  
Je te laisse , & je cours. . . .

R I C O M E R.

Fuis , & cours à ta perte.

S C E N E V.

MARGISTE , PEPIN , RICOMER , Gardes.

P E P I N.

Q U'ON l'arrête à l'instant. . . Margiste. . . .

MARGISTE.

A ce courroux,

Pepin, de Ricomer je reconnois les coups.

Il insulte dans moi, surprenant ta justice,

Le choix d'Adélaïde & le choix d'Argénice.

Il ne m'ôtera point leur respectable appui.

Voudrez-vous n'écouter & ne croire que lui ?

Je démens des discours qui noircissent mon zele.

PEPIN.

L'étranger est ici : qu'il vienne ; qu'on l'appelle.

MARGISTE.

Ne puis-je me défendre ?

PEPIN.

Epargne-toi ce soin.

---

SCENE VI.

MARGISTE, PEPIN, CLEONIME, RICOMER.

PEPIN, à *Margiste*.

TIENS, démens donc aussi l'aspect de ce témoin.

MARGISTE.

Que vois-je !

PEPIN.

Tu pâlis ; te voilà confondue.

MARGISTE, à *part*.

Cléonime est vivant !... Ah, ma fille est perdue !

Ciel !

CLEONIME.

Le reconnois-tu ce coupable mortel,  
 Ce jeune ambitieux que tu fis criminel ?  
 La vérité par moi fort enfin de l'abyme.  
 Le ciel, pour te punir, a sauvé ta victime.  
 Tremble ; je vis encore , & c'est pour m'immoler  
 Sur le même échafaud où ton sang va couler.  
 Délivrez-vous , seigneur , de notre aspect horrible ;  
 Votre courroux est juste , il doit être inflexible.  
 Par le crime souillés , mes jours me sont affreux.

PEPIN.

Qui fait se repentir est encor vertueux.

(à sa garde.)

Qu'on l'épargne..... Sortez.

SCÈNE VII.

MARGISTE, PEPIN, RICOMER.

MARGISTE.

FRAPPE.... Eh bien, qui t'arrête?

Appelle tes bourreaux, Pepin, me voilà prête.

Sur ta mourante épouse égorge tes enfans ;

Qu'on m'unisse sanglante à leurs corps expirans ;

Et, si tu peux alors, chéris, malheureux pere,

Un jour qui te consterne au moment qu'il t'éclaire.

Je ne dis plus qu'un mot : moi seule j'ai tout fait.

Depuis cinq ans ma fille a pleuré mon forfait.  
Songe , avant d'ordonner sa mort & mon supplice ,  
Qu'Alise est ma victime, & non pas ma complice.  
( *La nuit commence.* )

---

S C E N E VIII.

P E P I N , R I C O M E R .

P E P I N .

**A** PEINE j'aurois cru ton horrible récit.  
Quelle ombre m'entouroit , & quel jour m'éclaircit !

R I C O M E R .

Ecartez loin de vous cette image importune.  
Pepin opposera la force à l'infortune.

P E P I N .

Tes conseils , je le sens , sont ici superflus.  
Vas , lorsque l'ame est forte , elle souffre encor plus.  
Comment à tant de coups veux-tu que je résiste ?

R I C O M E R .

De quel œil voyez-vous la fille de Margiste ?

P E P I N , *cherchant en vain à retenir ses larmes.*  
Regarde : prends pitié du désordre où je suis.  
Tu vois mon désespoir & mes profonds ennuis.  
Alise..... Je fais trop ce qu'exige ton zele ;  
Mais je sens que l'amour parle toujours pour elle.

R I C O M E R, *à part.*

D'Adélaïde encor cachons-lui le destin.

P E P I N.

O mon cher Ricomer ! conçois-tu son chagrin ?  
Sa douleur , autrefois le tourment de ma vie ,  
Est , dans ce jour fatal , ce qui la justifie.  
Mon cœur à ses soupirs ne sera point fermé ;  
Je ne punirai pas ce que j'ai tant aimé.

R I C O M E R.

Je ne viens point ici conseiller la vengeance :  
Écoutez , écoutez la voix de la clémence.  
Périssent à jamais les sujets inhumains ,  
Qui veulent l'étouffer au cœur des souverains !  
Loin de vouloir punir en tyran inflexible ,  
Agissez en roi juste autant qu'il est sensible.  
Vous aimez votre épouse , il faut lui pardonner ;  
Mais , fille de Margiste , elle ne peut régner.

P E P I N , *avec une mélancolie profonde.*

Ainsi , dans les chagrins dont l'horreur m'environne,  
Seul & privé de tout , je n'aurai plus qu'un trône.  
Je vois un vuide affreux se former sous mes pas ,  
Et le titre de roi ne le remplira pas.  
Tu m'as connu sensible , & mon ame incertaine  
N'a pas un sentiment qui n'ajoute à sa peine.  
Dans quel sein désormais vais-je me reposer ?  
Je chéris tous mes nœuds ; il faut tous les briser.



## R I C O M E R.

Pepin , il faut régner , il faut plaire à la France.  
 Le maître qu'elle adore est dans sa dépendance.  
 Je gémiss sur vos maux ; mais représentez-vous  
 Celle de qui les cieux vous ont nommé l'époux ;  
 Transportez-vous, seigneur, dans ce lieu formidable,  
 Où seule , abandonnée ainsi qu'une coupable,  
 Adélaïde, en proie aux fureurs du destin ,  
 Palpita loin de vous sous un fer assassin :  
 Voyez son sang. . . . P E P I N.

Arrête : oui, cette barbarie  
 Sera toujours présente à mon ame attendrie. . . .  
 Mais Alise est à moi. De mes premiers fermens,  
 J'ai les autels, la terre & les cieux pour garans.  
 Mon cœur lui fut soumis, ma foi lui fut donnée ;  
 Par des gages sacrés mon ame est enchaînée ;  
 Elle a sur mon amour, sur moi, sur mes destins,  
 Le plus juste ascendant, & les droits les plus saints.  
 Tout, jusqu'à ses remords, a nourri ma tendresse ;  
 Sa beauté m'enivroit, son malheur m'intéresse.  
 Pour lui ravir mon cœur, il faut le déchirer,  
 Et je mourrai plutôt que de m'en séparer.  
 Sa faute, je le fais, doit la bannir du trône ;  
 Mais j'aime la coupable, & son roi lui pardonne.  
 Vois, vois mes pleurs couler, je ne les cache pas ;  
 Tout la fuit, tout l'accable, & je lui tends les bras.

S C E N E

## S C E N E IX.

UN OFFICIER, PEPIN, RICOMER.

P E P I N.

**Q**UI porte ici ses pas , & que vient-on me dire ?

L' O F F I C I E R.

Margiste....

P E P I N.

Eh bien , Margiste.... Hâtez-vous de m'instruire.  
Parlez.

L' O F F I C I E R.

Vers sa prison vos gardes la traînoient ;  
 D'aucun dessein farouche ils ne la soupçonnoient.  
 Le front audacieux , le regard immobile ,  
 Elle marchoit : son cœur sembloit ferme & tranquille.  
 Mais à peine elle voit le réduit ténébreux  
 Où l'alloient retenir vos ordres rigoureux ;  
 Dans ses regards troublés la fureur étincelle ;  
 Des fers on veut en vain charger sa main rebelle ,  
 Elle arrache le glaive à l'un de vos soldats ,  
 Et s'en ouvrant le flanc , vient tomber dans nos bras.  
 Soudain près d'Argénice elle s'est fait conduire.

P E P I N.

Comment ? à quel dessein ? quelle rage l'inspire ?

*Tome V.*

O

212 *ADELAÏDE DE HONGRIE,*

(à Ricomer.)

Elle osera peut-être , avant que d'expirer ,  
Lui découvrir son crime , & lui tout déclarer.  
Il suffit. . . Laissez-moi.

---

SCÈNE X.

PEPIN, RICOMER.

PEPIN.

DÉJÀ la nuit s'avance.  
Hélas , que de soupirs vont troubler son silence !  
Dans ces tristes momens , viens , Ricomer, suis-moi.  
Ton sort est de défendre ou consoler ton roi.

*Fin du troisième Acte.*





## A C T E I V.

( *Le théâtre est dans la nuit.* )

## S C E N E P R E M I E R E.

## P E P I N.

**R**EDOUBLE encor ton ombre & cache ma foiblesse ,  
O nuit ! ton voile épais convient à ma tristesse.  
Quelle suite de maux contre moi déchainés !  
Vous, qu'on veut me ravir, enfans infortunés ,  
Que déjà mon amour voyoit en espérance ,  
Hériter de mon nom, soutenir ma puissance ,  
Prévoyant les malheurs que vous ne sentez pas ,  
Je n'ai pu , sans frémir, vous serrer dans mes bras.  
Mon ame accoutumée aux tendresses de pere ,  
Dans cet embrasement s'épanchoit toute entiere.  
Effrayés par mes pleurs devant vous répandus ,  
Il semble qu'aujourd'hui vous m'aimiez encor plus.  
Quoi , vous que j'élevois pour monter à ma place ,  
Vous cacheriez vos fronts flétris par la disgrâce !  
Le sort.... Non : je suis pere , avant que d'être roi.  
Mes larmes ont coulé, c'est vous seul que je voi.  
Le sentiment me parle, il sera votre juge.

O ij

Dans le fond de mon cœur vous avez un refuge ;  
 Les traits de votre mere y sont toujours gravés,  
 Et ses droits , ô mes fils , lui seront conservés.  
 Mêlez vos cris plaintifs ; que l'amour les oppose  
 Aux rigueurs qu'on me dicte & que la loi m'impose.  
 Venez.... Que prétends-tu ? quoi ! les fruits d'une erreur,  
 L'opprobre de ton trône , adoptés par ton cœur !  
 Le murmure du sang ébranle ta justice ,  
 Quand la raison d'état prescrit leur sacrifice !  
 Est-ce ainsi que tes sens doivent être affermis ?  
 Sont-ce là les efforts que ta bouche a promis ?  
 Eh bien , endurez cette ame paternelle ,  
 Art odieux des rois , politique cruelle ,  
 Enlevez-moi mes fils . . . éloignez-les sur-tout :  
 S'ils paroissent , leur pere à rien ne se résout ;  
 Et sourd aux vains conseils que sa tendresse abjure ,  
 S'applaudit d'être foible , en suivant la nature.

---

 S C E N E II.

P E P I N , R I C O M E R .

P E P I N .

**R**ICOMER m'abandonne en cette extrémité !  
 J'ai besoin d'un soutien , pourquoi m'as-tu quitté ?  
 Viens , viens m'aider à vaincre. Un instant peut m'abattre.

R I C O M E R .

Jamais. Eh, qu'est-ce donc qui vous reste à combattre ?



P E P I N.

Tout.

R I C O M E R.

Qu'entends-je !.. Mais non, le grand cœur de mon roi  
N'a qu'à se consulter, pour triompher de foi.  
Nourri dans l'héroïsme, il en a la noblesse,  
Et ne se permet pas une indigne foiblesse.  
Votre gloire elle-même est un lien puissant,  
Et l'éclat du passé me répond du présent.

P E P I N.

Ote-moi donc ce cœur qu'une épouse réclame,  
Qui chérit ses sujets, mais que l'amour enflame ;  
Qui, par de si beaux feux se laissant consumer,  
S'attache fortement à ce qu'il doit aimer.  
Ote-moi donc ce cœur qui s'indigne & me crie :  
Que t'ont fait tes enfans ? & quelle est ta furie ?

R I C O M E R.

Ils sont les fruits d'un nœud réprouvé par la loi ;  
Sa rigueur les proscriit.

P E P I N.

En sont-ils moins à moi ?

R I C O M E R.

La France les rejette, & sa voix doit suffire ;  
Elle vous dit par moi : sont-ils faits pour l'empire ?  
Non. L'opprobre du trône, après un tel éclat,  
Ne doit point se répandre, & tomber sur l'état.

O iij

Le désordre des tems , l'imprudence des maires ,  
 Votre art à profiter de ce qu'ont fait vos peres ,  
 Ont transporté le sceptre en votre heureuse main ;  
 Vous régnez , en un mot : mais , songez-y , Pepin ,  
 Il est un vœu secret , & pourtant unanime ,  
 Que ne peut ignorer votre cœur magnanime ;  
 C'est que vous garderez , à ce haut rang monté ,  
 La force & les vertus qui vous l'ont mérité.  
 Destructeur des Clovis , de leur antique race ,  
 Vous devez en former une qui les efface.  
 Trompés dans cet espoir , que diroient vos sujets ,  
 S'ils vous voyoient , armé de leurs propres bienfaits ,  
 Souffrir , perpétuer , transmettre d'âge en âge  
 La tache d'un fang vil , dont l'aspect les outrage ,  
 Indigne pour jamais de prétendre à leur choix ,  
 De se mêler au vôtre , & d'enfanter nos rois ?

P E P I N .

Où suis-je ? Infortuné !... Je ne veux plus t'entendre.  
 Non.... ils me sont trop chers pour ne pas les défendre.

R I C O M E R .

Aimez-les : mais , seigneur , brisant de tristes nœuds ,  
 Ecartez-les d'un rang qui n'est pas fait pour eux.  
 Oui , ce pénible effort dont votre cœur s'étonne ,  
 L'amitié le conseille , & l'état vous l'ordonne.

P E P I N .

Va , de l'état en vain tu m'allegues les droits ;  
 L'ame , l'ame d'un pere est au-dessus des loix.

R I C O M E R.

Eh bien , foulez aux pieds tous les devoirs du trône ;  
 Sur votre front vous-même ébranlez la couronne ;  
 Autorisez les cris bientôt plus éclatans ;  
 D'un motif de révolte armez les mécontents.  
 A peine délivré d'une guerre sanglante ,  
 Déchaînez de vos mains la discorde insolente.  
 Mais , lorsque dans le choc des divers intérêts ,  
 Vous verrez contre vous s'élever vos sujets ;  
 Lorsque l'ambition , prompte à tout entreprendre ,  
 Fera sortir encor les Clovis de leur cendre ,  
 Souvenez-vous alors du mortel courageux  
 Qui vous fit entrevoir ces retours orageux ,  
 Vous dit la vérité , vous montra la justice ,  
 Sans daigner les farder par un vil artifice ;  
 Vous plaignit , vous retint tout prêt de succomber ,  
 Et vous marqua l'écueil où vous alliez tomber.

PEPIN , *dans le plus grand désordre.*

Il faut donc . . . Je ne puis . . .

R I C O M E R , *s'approchant de lui.*

C'est Pepin qui balance ?

PEPIN , *à part.*

Est-ce la voix d'un Dieu ?

R I C O M E R.

C'est celle de la France ;

C'est celle de l'honneur.

P E P I N.

Poursuis , cruel , poursuis.

Tu m'arraches le cœur.

R I C O M E R.

Prononcez.

P E P I N.

Je frémis....

Et c'est un perc encor que je trouve inflexible !

R I C O M E R.

Ah ! ce titre est bien cher à mon ame sensible ;  
De l'homme infortuné c'est le plus doux lien.  
Je suis pere , il est vrai , mais je suis citoyen.  
Vous le ferez vous-même.

P E P I N , *après un long silence.*

Oui , ta vertu m'enflame ;

Ton farouche héroïsme a passé dans mon ame.

R I C O M E R.

Dans ses devoirs enfin mon maître est affermi.

P E P I N , *se cachant dans le sein de Ricomer.*  
Je le jure... en pleurant dans le sein d'un ami.

R I C O M E R.

Je reçois le ferment.

P E P I N.

Dieu ! ... tout mon cœur se brise.  
Malheureux ! ... c'en est fait... Alise , chere Alise !  
O sacrifice affreux ! ô mes fils ! ô mon sang ! ...

Mais le bonheur n'est point dans le suprême rang.  
 Mes regards vous suivront dans votre humble carrière ;  
 Vous n'échapperez pas aux soins de votre père.  
 Instruits par le malheur , sans en être abattus ,  
 Un jour , un jour peut-être , aurez-vous des vertus.  
 J'accepte avec transport un si noble présage ;  
 Trahis par le destin , vous ferez votre ouvrage.  
 Que j'aurai de plaisir à compter vos exploits !  
 Devenez des héros , vous ferez plus que rois.

R I C O M E R.

Une belle action est son prix elle-même ;  
 Vous en avez joui. Mais le ciel qui vous aime  
 Vous en réserve un autre.

P E P I N.

Ah ! tout espoir me fuit.

Je n'en ai plus.

R I C O M E R.

Seigneur ! Adélaïde vit.

( *Il fait signe à un garde.* )

P E P I N.

Elle !

R I C O M E R.

Dans ce palais vous l'allez voir paroître.  
 A sa mère expirante elle s'est fait connoître.  
 Apprenant que Margiste avoit tout révélé ,  
 Et confirmé sa mort , soudain elle a volé ,



218 *ADELAIDE DE HONGRIE,*

Pour rassurer le cœur d'une mere éperdue,  
Qui mouroit de douleur, qui renaît à sa vue.  
Toutes deux à l'instant vont vous chercher ici.  
Concevez leurs transports.... On entre.... Les voici.

---

S C E N E    I I I.

ADELAIDE, ARGENICE, PEPIN, RICOMER.

A R G E N I C E.

**M**A fille... elle respire! & dans mon trouble extrême,  
A vos regards, seigneur, je viens l'offrir moi-même.

P E P I N.

Se peut-il? est-il vrai, madame? Ah! pardonnez.

A R G E N I C E.

Le ciel sauva des jours qu'il vous a destinés.

P E P I N.

Par quels soins. . . .

A D E L A I D E.

Connoissez l'appui d'Adélaïde,  
Son protecteur unique, & son pere & son guide;  
Ce mortel qui m'a fait chérir l'adversité,  
Cet ami de Pepin & de l'humanité.  
Le ciel qui si long-tems m'a contrainte au silence,  
Dans l'aveu du bienfait a mis ma récompense.

A R G E N I C E.

Quel prix? . . .

R I C O M E R, à *Argénice*.

N'achevez pas ; il ne me manque rien.  
Goûtez votre bonheur , & laissez-moi le mien.

P E P I N.

Dans quel horrible jour faut-il que je vous voie !  
Et combien d'amertume empoisonne ma joie !  
Que d'orages secrets !...

A D E L A I D E, avec vivacité.

Ils vont être calmés....

Je viens vous rendre ici tout ce que vous aimez,  
Faire parler mes pleurs pour une infortunée  
Qui ne fut point coupable , & n'est pas condamnée.  
L'appareil des autels a scellé vos sermens,  
Le ciel les a reçus , & moi je les défends ;  
Je le veux , je le dois : vos chaînes vous sont chères ,  
Et mes titres sont vains dès qu'ils vous sont contraires.  
Près de vous , contre moi je réclame en ce jour  
La force d'un hymen affermi par l'amour.

A R G E N I C E.

Je reconnois ma fille à ce transport sublime.  
Il est digne de vous , du sang qui vous anime ;  
Mais de tant de grandeur mon amour orgueilleux ,  
Même en vous admirant , doit traverser vos vœux.  
Il faut , il faut monter , pour ma gloire & la vôtre ,  
A ce rang légitime , usurpé par une autre.  
Vos titres sont sacrés , mon cœur les défendra ;

220 ADELAÏDE DE HONGRIE,

Et c'est en vous vengeant que Pepin répondra.

(à Pepin.)

Quels sont les sentimens que ce silence annonce ?

P E P I N.

L'honneur parle, il suffit ; vous savez ma réponse.

---

S C E N E I V.

ADELAÏDE, ARGENICE, ORPHISE, PEPIN,  
RICOMER.

O R P H I S E.

**M**ADAME...

A R G E N I C E.

Que veut-on ?

O R P H I S E.

La reine...

A D E L A I D E.

Alife!...

A R G E N I C E.

Eh bien ?

O R P H I S E.

Vous demande en secret un moment d'entretien.

A D E L A I D E.

(avec transport.)

(à Argénice.)

Alife! Qu'elle vienne! Eloignons tout reproche.

P E P I N, à Adélaïde.

Ah! laissez-moi, madame, éviter son approche.

ADELAIDE.

Songez qu'elle a pour elle , & vos vœux & les miens.

PEPIN.

Je songe à vos malheurs , sans oublier les siens.  
Souffrez un sentiment qu'en vain je voudrois taire.  
Il m'échappe ; il est juste , il ne peut vous déplaire ;  
Et ce cœur toujours vrai , dans ces affreux momens ,  
Devoit à vos vertus l'aveu de ses tourmens.

---

SCÈNE V.

ADELAIDE, ARGÉNICE, ORPHISE.

ADELAIDE, à *Argénice*.

MADAME, il faut la voir.

ARGÉNICE.

Que veut-elle me dire ?

(à *Orphise*.)

J'attends la reine : allez , vous pouvez l'introduire.

---

SCÈNE VI.

ADELAIDE, ARGÉNICE.

ARGÉNICE.

FUYEZ cet entretien , il sera trop affreux.

ADELAIDE.

Si j'osois...

222 ADELAÏDE DE HONGRIE,

ARGÉNICE.

Laissez-moi.

ADELAÏDE.

Je ne puis.

ARGÉNICE, *avec tendresse.*

Je le veux.

ADELAÏDE.

Elle fut mon amie : elle est infortunée ;

Mon ame vers la sienne est toujours entraînée.

Dans ses tristes discours surprendre un repentir ,

M'assurer de son cœur , ce n'est point la trahir.

( *Elle embrasse sa mere. Adélaïde sort d'un côté , Alise  
entre de l'autre.* )

---

## S C E N E VII.

ARGÉNICE, ALISE *éplorée, les cheveux  
épars & dans le plus grand désordre.*

ALISE.

AH, madame ! souffrez l'aspect d'une coupable.

Pardonnez à mon trouble , à l'effroi qui m'accable ;

Mes yeux, d'ombres couverts, de larmes sont noyés.

Je ne me connois plus , & je tombe à vos pieds.

Point de pitié pour moi , je me meurs , je m'abhore ;

Le trépas le plus prompt , voilà ce que j'implore ,

Voilà ce que j'attends.



ARGENICE.

( à part. ) ( haut. )

Je frémis... Levez-vous.

Le trouble où je vous vois défarme mon courroux.

ALISE.

Ce cœur de pleurs nourri , surchargé d'amertume ,  
S'ouvre enfin , & répand l'horreur qui le consume.

Oui , je suis cette Alise innocente autrefois ,  
Et fiere si long-tems d'obéir à vos loix.

Je me livre à vos coups ; je m'y suis attendue.

Madame , votre sein doit frémir à ma vue.

ARGENICE.

Le cœur le plus aigri pardonne au repentir ;  
Et même , en ce moment , je ne puis vous haïr.

ALISE.

Haïſſez-moi , frappez ; ma vie est trop cruelle.

ARGENICE, *s'attendriſſant.*

Vous fûtes malheureuse.

ALISE.

Ah ! dites criminelle.

Je le fus , je le suis. Après l'égarement

Où me jeta l'horreur d'un tel événement ,

Oui , je devois parler , trahir ce noir mystere....

Que dis-je ? O ciel ! devois-je assassiner ma mere ?

De Margiste à mes yeux s'entr'ouvroit le tombeau ;

Je la voyois pètir sous le fer d'un bourreau :

224 *ADELAÏDE DE HONGRIE;*

Mon triste cœur alors se soulevoit pour elle ;  
Je détestois mes jours , & lui restois fidelle.  
Ces objets qui toujours revenoient me frapper ,  
Suspendoient un aveu tout prêt à m'échapper.  
Joug honteux ! loi cruelle ! affreuse destinée !  
Je fus , par devoir même , aux forfaits enchaînée.  
A toute heure , en tous lieux , ce souvenir me suit ,  
Me tourmente le jour , & m'agite la nuit.  
Sans cesse je crois voir s'élever sur ma trace  
Un fantôme sanglant que ma douleur embrasse ;  
Il m'appelle , il m'entraîne , & , me glaçant d'effroi ,  
Semble m'offrir ce cœur . . . . qu'il déchira pour moi.

*A R G E N I C E.*

Expiant l'attentat dont vous fûtes victime ,  
Ce désespoir me touche , & me force à l'estime.  
Vous ne m'écoutez pas ! . . . ô désordre ! ô terreur !

*A L I S E.*

Madame , j'ai du ciel épuisé la rigueur.  
Concevez , s'il se peut , toute mon infortune.  
Voyez Alise au sein d'une cour importune ,  
Confuse de son rang , lasse de sa grandeur ,  
Le diadème au front , la honte dans le cœur ,  
Portant un joug superbe & cent fois plus funeste ,  
Idolâtrant des nœuds qu'il faut qu'elle déteste ;  
Contre tout sentiment contrainte de s'armer ,  
Réduite à se haïr . . . . à n'oser rien aimer !

**Rien**

Rien ne peut dissiper l'effroi qui m'environne.  
 Il n'est point de plaisir que mon cœur n'empoisonne;  
 Et même la douceur d'embrasser mes enfans,  
 Loin de me consoler, ajoute à mes tourmens.  
 Souvent je les repousse & les traite en coupables.  
 Tel est le noir tissu de mes jours déplorables,  
 Depuis l'affreux complot, depuis ce jour de deuil  
 Où l'on me mit au trône, & ma reine au cercueil.  
 Je traîne, en frémissant, de remords poursuivie,  
 Et le fardeau du crime, & l'horreur de la vie.

A R G E N I C E.

*(à part.)**(haut.)*

Tous mes sens sont émus! . . . Calmez cette douleur;  
 Vos cris ont pénétré jusqu'au fond de mon cœur.  
 Si le ciel, désarmant le bras du parricide,  
 Avoit voulu sauver les jours d'Adélaïde. . . .

A L I S E.

Quoi! que me dites-vous, madame? Quel espoir  
 A mes yeux affligés laissez-vous entrevoir! . . .  
 Mais non : le meurtrier a consommé son crime :  
 Lui-même de ma mere est tombé la victime.  
 Tout indice a péri : nos vœux sont superflus.  
 Il n'en faut point douter, votre fille n'est plus.



## S C E N E VIII.

ADELAÏDE *dans le fond*, ARGENICE, ALISE.A L I S E *continue.*

PRINCESSE infortunée !... Ah, puisse-t-elle entendre  
 Les respects éternels que je jure à sa cendre,  
 Mes sanglots, mes regrets !... & que ne puis-je, hélas,  
 Obtenir mon pardon, en mourant dans ses bras !

A D E L A I D E, *s'approchant.*

Alise !

A L I S E.

Quelle voix !... Où suis-je !... Je frissonne !

A D E L A I D E.

Je vis, je te revois, je t'aime, &amp; te pardonne.

A L I S E.

Adélaïde !... Dieu !

A D E L A I D E.

Jette-toi dans mon sein,

Alise, entends ma voix.

A L I S E.

O prodige ! ô destin !

Adélaïde....

A D E L A I D E.

Eh bien !

A L I S E, *se jetant à ses pieds.*

Ma reine....

A D E L A I D E, *la relevant.*

Mon amie. . . .

Le ciel sauva mes jours pour veiller sur ta vie.  
 Je reconnois ton cœur ; je n'en ai point douté :  
 Je partage ses maux, & le mien t'est resté.  
 Coupable, ton remords t'eût rendu l'innocence.  
 Il renaît ce bonheur qui marqua notre enfance.  
 Ouvre les yeux enfin , repose-les sur moi ;  
 Ne crains point d'y trouver la colere ou l'effroi.  
 Je ne le fais que trop , l'infortune est timide ;  
 Mais tu ne dois plus l'être avec Adélaïde.

A L I S E.

C'est parmi les remords & les déchiremens ,  
 Les cris du désespoir & les frémissemens ,  
 Que le ciel a placé, las de sa barbarie ,  
 L'instant le plus heureux , le plus beau de ma vie !  
 Avant de vous revoir , qui l'eût dit que mon cœur  
 Pouvoit jouir encore & s'ouvrir au bonheur ?  
 Vous vivez, vous souffrez que je vous envisage !  
 Vous-même, vous daignez enhardir mon courage.  
 Vous vivez ! . . . Ah ! ma joie , en un si doux moment.  
 Fera ce que n'ont pu des siècles de tourment.  
 Elle va triompher de ma force abattue ;  
 Je mourrai dans vos bras , après vous avoir vue.  
 Acheve , frappe , ô ciel ! donne-moi le trépas :  
 Mon bonheur est entier , si je n'y survis pas !

P ij



ADELAÏDE.

Abjure un vœu cruel, l'amitié te l'ordonne.  
 Laisse-moi sur ton front affermir la couronne.  
 Garde, garde ce rang où te place ma voix,  
 Et sur le trône même obéis à mes loix.

ALISE.

Un trône à moi ! La tombe : oui, voilà mon falaiie.  
 C'est le bien que je veux. . . . c'est le seul que j'espère.  
 Un trône ! à ce nom seul mes maux renaissent tous.  
 Voyez qui vous voulez retenir près de vous.

*(après un silence.)*

Songez donc qui je suis.... Mon désespoir m'inspire.  
 Je saurai vous forcer à recouvrer l'empire,  
 Tout ce que j'usurpai, tout ce qui vous est dû.  
 Retrouvant votre cœur, je n'aurai rien perdu.

*(Elle sort.)*

ARGENICE.

Viens, calmons sa douleur. Dieu ! quelle destinée !

ADELAÏDE.

Madame, il n'en est point de plus infortunée.

*Fin du quatrième Acte.*



## A C T E V.

( On voit le trône dans le fond du théâtre; le diadème est posé sur une table. )

## S C E N E P R E M I E R E.

A L I S E , R I C O M E R .

R I C O M E R .

**V**OUS m'avez demandé; qu'attendez-vous de moi?  
Vous savez trop à qui j'ai dû garder ma foi.

A L I S E .

Connoissez, Ricomer, cette ame infortunée,  
Soumise à ses devoirs, par l'amour enchaînée,  
Implorant aujourd'hui la main, la même main  
Qui veut rompre ses nœuds, qui l'arrache à Pepin.  
Voilà quelle je suis; vous, soyez inflexible.  
Ce n'est point à mon sort qu'il faut être sensible.  
Vous ne concevez pas l'excès de mon tourment:  
Ma grandeur fit ma honte & fut mon châtiment.  
Je déteste le trône, & suis prête à le rendre:  
J'aspirois dès long-tems au bonheur d'en descendre!

P iij

230 *ADELAÏDE DE HONGRIE,*

Vengeur d'Adélaïde, ami de votre roi,  
Vous me servez moi-même en parlant contre moi.

*R I C O M E R.*

J'ai fait ce que j'ai dû ; je poursuivrai , madame.  
Sans nul déguisement je vous ouvre mon ame.  
Tout m'y force ; & Pepin malheureux aujourd'hui....

*A L I S E.*

Tant que vous respirez , il lui reste un appui.  
Demeurez à sa cour , préservez-le vous-même  
Des périls attachés à la grandeur suprême.  
Quand je renonce à lui , je veux , je veux du moins  
Confier son bonheur & sa gloire à vos soins.  
Guidé par vos conseils , par votre expérience ,  
Qu'il soit toujours l'exemple & l'amour de la France !  
Que ce jeune héros , comblé de tant d'honneurs ,  
Soit loué par son peuple , & non par ses flatteurs !...  
Démasquez à ses yeux leurs lâches artifices ;  
Retenez-le , seigneur , au bord des précipices.  
La vérité qu'ici fait chérir votre voix ,  
Est le vœu des sujets , & le besoin des rois.

*R I C O M E R.*

Tout mon sang est au mien.

*A L I S E.*

Allez , sujet fidele ,  
Allez ; c'est trop long-tems retarder votre zele.  
A de nouveaux efforts il doit vous entraîner ,

Pour vaincre Adélaïde & pour la couronner.

R I C O M E R.

Je vous plains , vous admire , & d'une ame affermie ,  
Je cours servir Pepin , ma reine & la patrie.

---

S C E N E II.

A L I S E, *seule.*

**M**ON ame est plus tranquille. O mânes en courroux,  
Quand pourrai-je vous suivre & me rejoindre à vous !  
Les horreurs du tombeau n'ont rien que je redoute ,  
Et votre sang , hélas ! m'en a tracé la route.  
J'y descendrai. Fuyons l'aspect de ce palais ,  
Témoin de mon amour , témoin de mes regrets.  
Tout le veut. . . . Le voilà ce bandeau si funeste ,  
De mes pleurs arrosé. . . . Dieu vengeur que j'atteste ,  
Que de fois j'ai rougi sous ce triste ornement !  
Je te dépose enfin , diadème effrayant ;  
Tu ne peseras plus sur ma tête coupable.  
Mais si tu me semblois un fardeau redoutable ,  
Sois , sur un autre front trop long-tems abattu ,  
Le gage du bonheur , le prix de la vertu !



SCENE III.

ALISE, FANIE.

ALISE.

LES grands font-ils mandés ?

FANIE.

Oui, madame, & mon zele...

ALISE.

Tu pleures !...

FANIE.

Je frémis. Quel motif les rappelle ?

ALISE.

Le tems dévoile enfin l'obscur vérité ,

Et ce jour sur mon sort répandra la clarté.

On entre. Laissez-moi. Vas , & retiens tes larmes.

FANIE.

Pardonnez ma douleur , & souffrez mes alarmes.

ALISE.

Songe au soin dont mon cœur s'est reposé sur toi.

Vas , c'est mon dernier ordre.

FANIE.

Il est affreux pour moi.



SCÈNE IV.

ALISE, PEPIN, *les chefs du peuple.*

PEPIN, *à sa suite.*

**D**EMEUREZ un moment.

SCÈNE V.

ALISE, PEPIN.

PEPIN.

**Q**UE prétendez-vous faire?

Entraîné par vos vœux & par votre prière,  
 J'assemble autour de vous tous les chefs de l'état.  
 Qu'annoncent ces apprêts? & pourquoi cet éclat?

*( d'une voix plus basse. )*

Alise, écoute-moi; ta grace est prononcée:  
 Oui, ta mere n'est plus, ta faute est effacée.  
 Je ne viens point en roi qu'il te faut défarmer.  
 Ne crains point un époux qui veut toujours t'aimer,  
 Te protège, te plaint, ressent ta peine affreuse,  
 Qui doit te consoler, & veut te rendre heureuse.  
 Le devoir, je le fais, dut te sacrifier;  
 L'aspect de mes enfans m'a fait tout oublier.  
 J'abhorre les grandeurs! je hais la loi trop dure  
 Qui me fit immoler l'amour & la nature!

Ce peuple contre nous peut élever sa voix. . . .

Je saurai le fléchir ; je t'aime , je le dois.

Après tant de travaux , je demande à la France

De me laisser au moins ton cœur pour récompense.

La gloire plaît sans doute à l'orgueil de mes vœux ;

Mais ce n'est que par toi que je puis être heureux.

A L I S E.

Que dites-vous, Pepin ? La pitié vous abuse.

Aux yeux de l'univers vous seriez sans excuse.

( elle veut se jeter à ses genoux. )

Vous m'aimez ! ô mon roi ! je tombe à vos genoux.

Daignez me regarder seulement sans courroux :

Pour vous intéresser je suis trop criminelle.

J'ai troublé vos destins ! . . . moi dont le cœur fidelle,

Vous aimant en secret , n'osoit s'abandonner

Aux feux que mes malheurs venoient empoisonner.

Oui , je vous adorai , je peux vous en instruire ,

Dans ce moment cruel j'ai le droit de tout dire.

Géné par mes remords , nourri par vos vertus ,

L'amour fut par mon ame un reproche de plus ;

Et cependant lui seul , adoucissant mes larmes ,

Même sur ma douleur répandoit quelques charmes.

Mais pourquoi sur mon fort vais-je arrêter vos yeux ?

Au nom de mes regrets & de mes derniers vœux ,

Conservez vos bontés pour une autre moi-même ,

Pour l'état qui m'est cher , & des enfans que j'aime.

P E P I N.

Ah ! mon cœur te promet de les aimer toujours ;  
 Mais ces gages si chers ont besoin de tes jours.  
 Si jamais tu m'aimas , éprouve ma tendresse ;  
 L'équité te la rend , & non pas la foiblesse.  
 Ricomer , il est vrai , par son zele inspiré ,  
 M'a surpris un serment aussi-tôt abjuré ;  
 Il étoit contre toi. Mon ame moins sévere  
 N'a pu briser les nœuds d'un époux & d'un pere.

A L I S E.

Soyez roi ; les François fixent sur vous les yeux.  
 Monarque & conquérant , jeune & victorieux ,  
 Sans descendre à mon sort , suivez vos destinées.

P E P I N.

Eh bien ! partage-les , & rends-les fortunées.

A L I S E.

Mes destins sont affreux...mais mon cœur s'y foumet.

( à part. )

Ciel, affermis ma voix , & soutiens mon projet.

Approchez.

( Elle fait signe au peuple & aux grands de s'appro-  
 cher. Plusieurs femmes se rangent autour d'elle. )

P E P I N.

Quoi !



## SCENE VI.

ALISE, PEPIN, *les chefs du peuple.*

ALISE.

FRANÇOIS, apprenez un mystere  
 Dont je dois vous instruire, & que je dus vous taire.  
 Vous me vîtes sans titre usurper votre foi.  
 Le trône où je montai n'étoit pas fait pour moi.  
 Ma mere... pardonnez; la pitié fit mon crime :  
 La nature parloit, & je fus la victime.  
 Peuple sensible, ô vous qui vîtes mes douleurs,  
 Vous oublierez ma faute, en songeant à mes pleurs.  
 Peut-être rendrez-vous justice à mon courage.  
 Tous les maux réunis, ce fut là mon partage;  
 Ils étoient à leur comble, & vous les terminez,  
 Si je lis dans vos yeux que vous me pardonnez.

PEPIN.

Cruels! vous vous taisez! Ah! lorsque tout l'opprime,  
 J'ose ici réclamer ses droits à votre estime :  
 Elle en est digne encore; & dans ce jour d'effroi,  
 Elle a pour défenseur son époux & son roi.  
 Du trouble de mes sens je ne suis plus le maître.  
 Ses destins sont changés, mais mon cœur ne peut l'être.  
 Et ce cœur plus fidele à tous ses sentimens,

( *s'approchant d'Alise.* )

Lui garantit la foi de ses premiers sermens.

---

SCÈNE VII.

ADELAÏDE, ARGENICE, ALISE,  
PEPIN, RICOMER.

ALISE, *se jetant dans les bras de Pepin.*

QU'ENTENDS-JE ?

PEPIN, *appercevant Adélaïde.*

Ciel ! ô ciel !

ALISE.

Revoyez votre reine.]

ARGENICE.

Oui, c'est elle, François, que le sort vous ramene ; ]  
Et sans ajouter rien, je crois dans cet instant  
Rappeller tous ses droits, en vous la présentant.

ADELAÏDE.

Je n'en ai point. Alise, au désespoir livrée,  
Alise les a tous, puisqu'elle est adorée.  
Peuple heureux sous ses loix, l'as-tu donc oublié ?  
Entends les cris plaintifs de la tendre amitié.  
Ce cœur né pour souffrir, ce cœur qui se possède,  
Jouit des droits du trône au moment qu'il le cede.

RICOMER.

Que faites-vous, madame ?



ARGENICE.

Ah ! ma fille , arrêtez.

Vos titres & mes vœux feront seuls consultés.

ALISE, à *Argénice*.

J'ose me joindre à vous. Tout le veut, tout l'ordonne.

( *montrant Adélaïde.* )

Oui , madame , il lui doit sa main & sa couronne.

RICOMER.

Mon maître l'a promis.

ALISE.

Et ce cœur aujourd'hui ,

S'il falloit l'affermir , lui serviroit d'appui.

PEPIN.

Je fens tous mes devoirs , & leur fardeau m'accable.

Nature , amour , patrie , honneur inexorable ,

Vous remplissez mon ame , & vous la déchirez.

( à *Alise.* )

Nos cœurs étoient-ils faits pour être séparés ?

ALISE, à *Pepin*.

Votre gloire l'exige , & c'est celle que j'aime.



## S C E N E VIII.

ADELAIDE , ARGENICE , ALISE ,  
FANIE, *les deux fils de Pepin* , PEPIN ,  
RICOMER, *les Grands , le Peuple , Gardes.*

ALISE, *avançant vers le fond du théâtre.*

( *à Pepin.* )

UNFORTUNÉ par moi , je vous rends à vous-même.  
La France qui condamne un funeste lien ,  
Veut votre sacrifice , & j'acheve le mien.

( *Elle se poignarde & tombe dans les bras de ses femmes.* )

A D E L A I D E .

Alise !

P E P I N .

Ah , malheureux !

A D E L A I D E .

Qu'as-tu fait ?

P E P I N .

Chere Alise !

A L I S E .

Nos nœuds t'auroient perdu... C'est l'amour qui  
les brise.

P E P I N .

Cruelle , ainsi par toi tous mes vœux sont trahis !

240 ADELAÏDE DE HONGRIE,

A L I S E.

Elle vit ! vous pleurez ! tous les miens sont remplis.

Montez, fille des rois, montez à votre place.

Dieu, conserve le trône à leur auguste race !

( *Trainant ses enfans aux pieds d'Adélaïde.* )

Je veux qu'à vos genoux, soumis dès ce moment,

Mes fils soient les premiers à vous prêter serment.

Rappelez-vous pour eux combien je vous fus chère :

Protégez des enfans dont vous aimiez la mère :

Conservez ma mémoire, & plaignez leurs malheurs.

Vivez, régnez heureux ; c'est mon espoir. Je meurs.

*Fin du cinquieme & dernier Acte.*





## DISCOURS PRÉLIMINAIRE

*Servant d'introduction à THÉAGÈNE, tragédie.*

L'IMPRESSIION d'un ouvrage proscrit à la représentation, & pulvérisé par ces cinq cents aristarques, qui jugent, debout, les productions théâtrales, n'est ordinairement, aux yeux du public; qu'une espece d'appel de ses jugemens tumultueux à un examen plus tranquille. Pour moi, je n'en appelle point; je me crois très-bien jugé, & mes raisons seroient trop frêles, pour les opposer au torrent de la multitude. Le dépit d'un écrivain, immolé au goût, ou, si l'on veut, au caprice des spectateurs, ressemble assez à la fureur d'un amant quitté, qui murmure & s'emporte contre la perfide qu'il regrette. Comme si le public & une jolie femme devoient ou pouvoient rendre compte de leur conduite. C'est un crime de leur déplaire, & les droits de leur souveraineté ne sont point sujets à discussion. L'auteur que l'on siffle, & l'amant que l'on chasse, sont plus fots de moitié, quand ils se plaignent.

L'orgueil est bien mal-adroit & bien stupide, soit dans l'épanouissement des succès, soit dans la crise des disgraces. Dans le dernier cas sur-tout, il semble

que chaque effort qu'il fait pour se relever , ne serve qu'à constater sa chute. Toutes ces scenes burlesques , ces mécontentemens puériles , & , si l'on peut le dire , ces convulsions de l'amour-propre prouvent bien le peu de progrès de la philosophie , dans ce siècle philosophe. Un seul instant de réflexion obviendroit à ces inconvéniens ; il épargneroit au bel-esprit l'affront cruel d'être le jouet d'un monde malin & désœuvré , dont il faut arracher l'estime , mais qui prodigue le mépris. Pourquoi mettre de la gravité à des bagatelles dont la destination est d'égayer le songe de la vie , & de charmer le tems , qui ne paroît court & rapide qu'à ceux qui savent choisir les illusions ? Voit-on l'enfant se frapper lui-même avec le hochet qu'on lui donne pour s'amuser , & ne riroit-on pas d'un homme qui s'affligeroit sérieusement le jour , des rêves qui l'ont tourmenté pendant la nuit ? Rien n'est si pitoyable que l'importance avec laquelle on se jette à travers toutes les chimères qui composent & occupent la société. On court au-devant de la séduction , & l'on met un zèle infatigable à poursuivre des erreurs & des regrets. Pour peu qu'on ait l'esprit ardent , la gloire est le premier météore qui vient l'éblouir. Brillante & pure dans la perspective , elle se couvre de nuages , à mesure qu'on en approche. Ce n'est plus alors



qu'une vaine fumée , une distinction apparente , que les hommes , toujours si bénévoles , n'accordent à d'autres hommes , que pour avoir le droit de les haïr avec une sorte d'équité. Tel est pourtant le charme éternel qui trompe ceux d'entre nous le moins faits pour être trompés ; si l'esprit n'étoit pas lui-même le premier des prestiges. Voilà ce qui fait pâlir , dans l'ombre d'un cabinet , ces prétendus précepteurs du genre humain , qui croient éclairer la terre , en déposant dans leurs livres quelques moralités antiques , ou quelques absurdes paradoxes. Voilà ce qui fait sortir un conquérant d'un coin de l'univers, où il pouvoit être heureux, pour être assassin en chef à la tête de cent mille autres.

Sous quelque ciel qu'il soit transporté , quelque sol qu'il habite , quelque gouvernement qu'il adopte , l'homme est un être ennuyé. Devenu social , il a cherché toutes sortes de préservatifs contre cet ennui natal qui le poursuit. Il a imaginé des loix , pour usurper le privilege d'en punir les infraçteurs ; fabriqué je ne fais quels fantômes qu'on appelle titres & rangs , pour ramper sous ceux qui les obtiennent , & opprimer le mal - adroit honnête homme qui n'y parvient pas ; créé mille bienféances toutes plus folles les unes que les autres , pour jouir de l'embarras d'un être réputé libre , qui ne

peut faire un pas , un geste , un mouvement , que d'après la convention universelle. Il est , en un mot , cruel , faux & méchant , pour s'amuser. Mais il a trouvé bien plaisant sur-tout qu'une portion d'hommes se consacraît à penser pour les autres. En conséquence la foule des ignorans , qui veulent aussi s'égayer , a dit au petit nombre des gens éclairés ou foi-disant tels : enrichissez-nous de vos connoissances & de vos découvertes , veillez , épuisez-vous pour nous plaire. Soyez ingénieux , profonds , sublimes même , si vous pouvez ; nous vous applaudirons à tout rompre , à condition que vous ferez malheureux & ridicules. D'accord , ont dit ces messieurs en chœur ; & les voilà travaillant de toutes leurs forces à mériter qu'on leur tienne parole ! La dernière clause du traité sur-tout a été rigoureusement observée. Il étoit cependant assez facile de ne s'en pas laisser éblouir.

Tant qu'on ne cherchera dans la gloire que le regard des hommes , on recueillera des fruits amers de ses travaux ; c'est que les hommes sont incertains , changeans & capricieux ; c'est qu'ils reprennent ou empoisonnent leurs dons ; c'est que l'instant où ils admirent , est presque toujours l'instant où ils jurent de s'en venger ; enfin c'est qu'ils foulent aux pieds avec acharnement ce qu'ils ont élevé avec enthousiasme.

fiatme. Je voudrois ( & c'est sans doute un vœu très-inutile ) je voudrois qu'avant que d'écrire on se pénétrât bien du néant, & de l'admiration, & de la censure, & du talent même que l'on cultive, & de l'espece d'honneur qui en est la récompense ; qu'on se plaçât dans une sphere si haute, si épurée, que les différens intérêts, les passions, les rivalités, & tous les brouillards de ce globe ne puissent en approcher.

Chaque être a reçu de la nature je ne fais quel attrait qui le détermine plus ou moins puissamment vers telle ou telle occupation. Nous devons suivre cet attrait, que l'on ne contrarie qu'à ses dépens, mais nous en faire une pente douce qui nous conduise, non un penchant rapide qui nous entraîne.

On a jusqu'ici connu l'orgueil de la célébrité. L'orgueil du bonheur est encore inconnu.

Une jouissance intérieure & paisible, ce calme d'une ame qui satisfait des goûts qui la consolent, sans mépriser ceux qu'elle n'a point : cette précieuse indépendance, qui voit rouler à ses pieds le cercle des événemens, & contemple en riant le jeu des méchancetés humaines, ne vaudroit-elle pas bien une vanité misérable, sans objet, sans consistance, semblable à ces fables brûlans & mobiles qui ensevelissent celui qui les traverse, ou à ces petits globes

liquides & colorés que fait évanouir le souffle enfantin qui les a produits ?

L'amour-propre, dit-on, est plus fort que tous les raisonnemens. L'amour-propre ! Eh ! ne peut-on éclairer cet instinct fougueux ? Ne parviendra-t-on jamais à détruire , à affoiblir du moins, ce sentiment d'une supériorité qui , à tout prendre, n'existe point parmi les hommes ? Je ne serois point du tout éloigné de croire que la nature a distribué à tous la même portion d'esprit , mais modifiée différemment, suivant les différentes organisations. Dans les uns lent, tardif, caché sous une enveloppe épaisse, qu'il ne perce que par intervalles, il acquiert en solidité ce qu'il perd en éclat ; vif, bouillant & impétueux dans les autres, c'est une liqueur qui brise le vase où elle est renfermée, & s'évapore dans un instant. Ceux-là ont la faculté de penser avec justesse & profondeur, sans l'art de communiquer leurs réflexions. Ceux-ci possèdent le talent de revêtir d'une expression facile & brillante ce qu'on a imaginé pour eux. Les uns inventent, les autres exécutent. Tel n'écrit rien, & passe pour stupide, qui a autant de génie que la Fontaine, mais encore plus de paresse que lui ; & l'égal de Corneille est peut-être mort sans avoir fait une tragédie. C'est par-tout le même fonds, reproduit sous des formes nouvelles, le même principe,



dont les effets sont diversifiés à l'infini ; & l'orgueil humain a pu seul fabriquer ces prédilections barbares & capricieuses que l'on impute à la nature. La compensation est certainement une de ses loix, ou du moins c'est un des beaux rêves que puisse faire un philosophe.

Il me plairoit, dût-il ne servir qu'à réprimer les faillies de notre présomption, qui me paroîtroit plus pardonnable, si elle n'accompagnoit que les talens utiles. Par exemple, j'aimerois assez à voir s'enorgueillir le mortel obscur qui fertilise la terre, lui arrache ses largeesses, & a le courage d'être pauvre au milieu des trésors qu'il fait naître ; le pilote habile qui commande à la tempête, le négociant qui fait circuler l'abondance & la vie dans toutes les veines de l'état. Mais je ne conçois pas que ce délire extravagant soit le vice sur-tout des arts frivoles, de pur agrément, & que l'on peut comparer à ces branches égarées & parasites qui, s'attachant au corps de l'arbre, interceptent la sève faite pour remonter dans les rameaux supérieurs, & entretenir leur beauté.

Or, parmi ces arts j'ose placer le talent d'écrire, qui n'influe, selon moi, ni sur les mœurs, ni sur le gouvernement, ni sur l'intérêt général de l'humanité. C'est du tems de Néron que Sénèque disser-



toit sur la vertu. Jamais les Grecs n'ont été si corrompus, que lorsque Socrate débitoit sa morale dans les écoles d'Athenes. M. de Montesquieu, parmi nous, a passé vingt ans à faire un livre sublime, & à peu près inutile. Nos enfans en font-ils mieux élevés, depuis que M. Rousseau nous a donné quatre volumes éloquens sur l'éducation? Qui plus que M. de Voltaire a plaidé la cause des hommes, & s'est élevé davantage contre les abus des religions, les cruautés de l'intolérance & l'absurdité du fanatisme? Ses écrits sont lus dans toute l'Europe, on les aime, on se console avec eux; ils ont formé une sorte de secte ennemie de tous ces préjugés qui nous attristent & nous persécutent. Eh bien, peut-être ne faudroit-il qu'un souffle pour renverser l'édifice du philosophe, & rallumer le flambeau de la superstition. Je ne connois guere qu'un livre dont on ait assez bien profité pour le malheur de la terre; c'est celui de Machiavel.

Si cette réflexion ne dégoûte point d'écrire, elle devroit au moins diminuer de beaucoup la vanité des écrivains.

Je m'apperçois que mes idées, un peu hasardées sans doute, m'emportent plus loin que je ne voulois; & j'en demande sincèrement pardon à ceux qui n'aiment pas le ton dissertateur. Je ne l'aime pas

plus qu'un autre ; mais j'ai cru que ces mêmes idées pourroient être utiles dans un siècle à prétentions , où tout est orgueil , jusqu'à la modestie ; où l'on est heurté à chaque pas par une foule de gens qui se croient bonnement dans la nécessité d'interposer ce nuage entre leur mérite & leurs admirateurs. Mon intention a été de rendre , s'il étoit possible , plus indépendans , plus traitables , plus heureux & moins fots , ceux qui alignent , pour le grand bien de ce monde , quelques phrases cadencées , ou non cadencées , courtes ou longues , poétiques ou oratoires ; & je crois qu'en pareil cas, il a fallu exagérer , afin de produire l'effet que l'on s'étoit promis. Encore suis-je bien sûr d'en être pour mon intention & mes raisonnemens ; l'amour-propre des écrivains ressemble à ce fameux bataillon carré , formidable par sa masse , toujours immobile dans son centre , & qui présentoit de toutes parts le front & le fer des combattans.

D'après toutes ces réflexions , bonnes ou mauvaises , on doit juger combien j'attache peu de prix à l'ouvrage qu'elles précédent. Quelques personnes , dont je n'ai point la force de contrarier les desirs , ont souhaité le retrouver dans la collection de mes œuvres ; & j'ai mieux aimé faire un foible présent au public , que de refuser quelque chose à l'amitié.

Ce qui me séduisit d'abord dans le sujet de Théagene, c'est le choix que Racine en avoit fait ; j'oubliai qu'il y échoua, pour y chercher les beautés qu'il y avoit entrevues ; peut-être même fus-je assez ridicule alors, pour nourrir l'impertinent espoir de franchir un écueil qui m'étoit marqué par un grand homme. Quoi qu'il en soit, je m'enfonçai dans la lecture du roman. Une simplicité noble, quelques développemens du cœur humain, beaucoup de prévention, me fermerent les yeux sur l'échafaudage des aventures, l'invraisemblance des moyens, & sur-tout sur cet enfantillage de sentiment qui ressort si peu dans le grand cadre du théâtre, où les foibles même doivent avoir une sorte de majesté. L'enthousiasme me prit ; j'élevai mon frêle édifice d'après les dimensions romanesques qui m'étoient restées, & j'écrivis avec une chaleur incroyable un drame froid & languissant.

La plupart de ceux à qui je le lus crièrent au chef-d'œuvre ; quelques-uns même eurent la complaisance de pleurer aux endroits les moins pathétiques, afin de me tranquilliser sur l'événement de la représentation. Je n'oublierai jamais ces auditeurs bénévoles & larmoyans, qui riroient, si on l'aimoit mieux, à l'instant même où ils s'arrangent pour fondre en larmes.

Les applaudissemens des sociétés contribuerent encore à épaisfir sur mes yeux le bandeau de l'amour paternel, toujours si crédule & si facile à tromper. Ceux qui travaillent pour le théâtre ne perdront-ils jamais l'habitude ridicule de courir les cercles, & d'y lire leurs ouvrages? De bonne foi, quels conseils peuvent leur donner des femmes charmantes, mais point du tout tragiques, qui trouvent *cela* sublime par distraction, ou des ignorans aimables, qui ne possèdent que le jargon courant, & se sauvent dans l'admiration pour s'épargner l'embarras de la critique. *La piece est unique*, dit une femme en mimaudant. *Elle est d'un pathétique qui étouffe*, dit l'autre. *La belle horreur*, dit une troisieme! *Mon dieu! la belle horreur!* *Vous irez aux nues, monsieur, vous irez aux nues. Quand la joue-t-on? Je veux y être, je ferai cabale.*

Voilà le seul fruit que l'on retire de ces lectures, si fort à la mode. Un autre inconvénient, c'est que ceux qui vous ont entendu, se croient obligés en conscience de vous prôner & d'annoncer par-tout votre lugubre phénomène. Tous ces échos multipliés donnent à l'ouvrage une sorte de célébrité précoce, qui, loin de lui être utile, avertit le goût de se tenir sur ses gardes, fait veiller l'envie, & attache sur vous l'œil perçant de la malignité. Vient enfin le



jour redoutable , où la baguette du public rompt le charme , dissipe toute cette féerie d'éloges éphémères , & met en poudre les lauriers de la veille. C'est alors que le héros est obligé de descendre du piedestal où la flatterie l'avoit placé , & vient humblement déposer devant ses juges ses couronnes usurpées , & sa gloire d'un moment. Le contraste de ses succès passés lui rend plus amer encore le sentiment actuel de sa disgrâce , & il ne peut concevoir que l'on traite avec cette indifférence un homme qui paroissoit *divin* quelques heures auparavant.

Voilà justement ce qui m'est arrivé. Mon ivresse dura jusqu'à la fin du premier acte , qui fut très-applaudi , je ne fais trop pourquoi. Que ce calme étoit trompeur ! La foudre bientôt partit d'un ciel serein ; la bourasque s'éleva , tous les vents soufflèrent à la fois sur ma barque fragile , qui se brisa d'écueils en écueils , & fut enfin engloutie.

Je ne me plaindrai point des acteurs ; c'est un subterfuge usé , & qui n'en impose à personne ; d'ailleurs comment veut-on que , dans le tumulte d'une représentation orageuse , ils puissent tenir bon , & conserver 'quelqu'ensemble ? Lorsque l'art devient inutile , les pilotes les plus expérimentés abandonnent la conduite du gouvernail , & laissent tout aller à la merci des flots.

---



Ce qui m'a frappé , & ce qui parut plaisant à tout le monde , excepté moi , c'est une décoration ménagée avec tant d'adresse , qu'elle masquoit toutes les issues du théâtre ; de sorte que les entrées & les sorties avoient l'air de cacheteries éternelles : ce qui détermina le rire inextinguible des spectateurs. Il me falloit une victime. Au défaut des comédiens , je me suis jeté sur le décorateur ; on ne peut guere se venger à moins.

Je ne serois point entré dans tous ces détails , si je n'étois persuadé que l'historique d'une piece tombée n'ennuie jamais. Ce sont toujours quelques heureux que l'on fait en passant , & il est si doux d'en faire !

Mon exemple & celui de tant d'autres devroient au moins servir à rendre nos successeurs moins curieux de lire leurs productions , moins avides d'une gloire prématurée , & sur-tout bien plus difficiles dans le choix de leurs sujets.

On distingue plusieurs especes de tragédies. Je mets au premier rang celles dont l'histoire nous a transmis les personnages , & les principaux évènements , telles que *Cinna*, les *Horaces*, *Britannicus*, &c. ou celles qui nous retracent des traits de la fable si autorisés & si connus , qu'ils acquierent le poids de la vérité , telles que *Phedre*, *Iphigénie*, *Hypermetre*. On peut placer dans le second ordre celles où , dans

une intrigue toute d'invention, on s'étaie de la grandeur d'une époque intéressante, ou de la dignité d'un caractère célèbre, comme a fait M. de Voltaire dans *Alzire* & dans *Mahomet*.

Viennent ensuite les tragédies dont l'imagination seule a fait tous les frais. Ce sont les plus difficiles & les moins estimées. Comme l'auteur tient dans sa main la chaîne des incidens, le jeu des caractères, tous les fils qui peuvent servir à nouer & dénouer son action; comme rien ne borne son effort, & qu'il est entièrement le maître de ses dispositions, le public lui demande aussi beaucoup davantage; on ne lui pardonne rien, & l'on juge ses fautes avec d'autant plus de sévérité, qu'il étoit plus libre de faire autrement.

Les succès même, dans ce genre, sont peu durables; on les doit souvent au premier enthousiasme qui applaudit & ne juge point; mais il est rare qu'ils soutiennent le calme de la réflexion, & le jour d'un second examen. Parcourez la liste des tragédies restées au théâtre: à peine en compterez-vous quatre ou cinq dont le fonds soit absolument romanesque. C'est que toutes les combinaisons de l'esprit humain ne suppléeront jamais, devant les hommes rassemblés, à l'intérêt imposant de ces grandes scènes historiques, qui portent l'empreinte même de la

nature , & que leur antiquité nous rend encore plus respectables.

*Théagene* est malheureusement dans le dernier genre dont je viens de parler. Aussi en a-t-il subi tous les inconvéniens. Je ne pallierai point ses défauts ; je ne chercherai point à y faire découvrir des beautés que sans doute j'y verrois tout seul ; le sort de cet ouvrage est fait , & je ne me flatte point que la lecture détruise l'idée qu'on en a prise à la représentation.



---

**PERSONNAGES.**

**THIAMIS**, *roi de Crete.*

**CARICLÉE**, *princesse Africaine.*

**THEAGENE**, *prince Grec.*

**CALASIRIS**, *vieillard Grec.*

**PALMIS**, *confidente de Cariclée.*

**THERMUTIS**, *officier de Thiamis.*

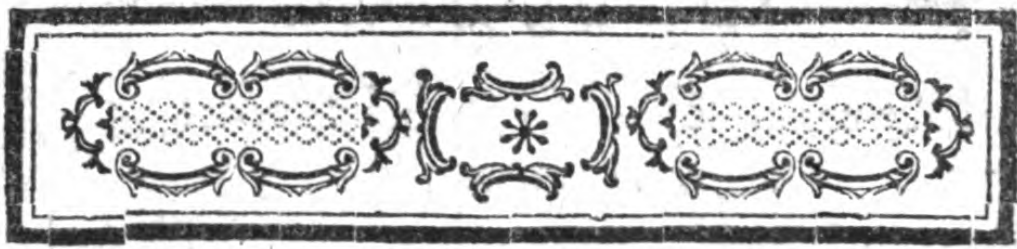
**IDAMAS**, *confident de Théagene.*

**GARDE &** *suite de Thiamis.*

**SOLDATS** *Egyptiens.*



**THEAGENE,**



# THÉAGÈNE,

TRAGÉDIE.



## ACTE PREMIER.

*La scène représente la mer dans le fond, & un palais d'une architecture barbare. Les deux côtés du théâtre représentent des rochers sur lesquels sont arborés des drapeaux & des trophées d'armes. La scène s'ouvre au lever de l'aurore.*

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

CARICLÉE, PALMIS.

PALMIS.

Où portez-vous vos pas ? Cet horrible séjour  
Est à peine éclairé des premiers feux du jour.

CARICLÉE, *se tournant vers le rivage.*

Mer, redoutable mer, triste & vaste étendue,  
Où l'ombre d'un héros s'offre seule à ma vue,  
Ah, que ne m'ouvrais-tu, pour finir mon tourment,



Les abymes profonds où périt mon amant !

P A L M I S .

Dans quel trouble nouveau son désespoir l'égare !  
Madame , écoutez-moi.

C A R I C L E ' E .

Ciel injuste & barbare !

Théagene !...

P A L M I S .

Des dieux n'accusez pas les soins.  
Vos yeux de son trépas furent-ils les témoins ?

C A R I C L E ' E .

Cesse de m'abuser. Depuis que sur ces rives ,  
Thiamis tout sanglant nous entraîna captives ,  
Témoin de mes regrets , déjà l'astre des jours  
A commencé dix fois & terminé son cours ,  
Sans qu'on m'ait rien appris du sort de Théagene.  
Quel motif le retient , ou quel pouvoir l'enchaîne ?  
S'il respiroit , dis-moi , qui pourroit l'arrêter ?  
Est-il rien que l'amour n'apprenne à surmonter ?  
Les écueils & les vents , & la vague écumante ,  
Rien n'étonne un amant qui craint pour son amante.  
Je sens trop qu'il n'est plus...qu'il n'est plus!. & je vis !  
Je vis ! je suis esclave !... Ah , ma chere Palmis !  
En quels lieux sommes-nous ? & quels sont ces rivages  
Où le soleil se leve & meurt dans les orages ?  
Est-ce là ce séjour , par Minos consacré ,

Du plus puissant des dieux le berceau révééré,  
 Où l'on vit autrefois la sévère justice  
 Défendre la vertu des attentats du vice ;  
 Cette Crete, où les loix, reines des souverains ,  
 Sans les tyranniser , enchaînoient les humains !  
 Je n'y vois qu'un amas de roches hérissées ,  
 Vers un ciel ténébreux tristement élancées.  
 Cher amant , la nature expire en ces climats ,  
 Et semble par son deuil m'annoncer ton trépas.

P A L M I S.

Ah ! madame , quittez un si triste langage.  
 Pourquoi de chaque objet vous faire un noir présage ?  
 Dans vos revers , du moins , vous avez un appui :  
 Il est , il est des cœurs que touche votre ennui.  
 Vous trouvez sur ces bords , pour adoucir vos chaînes ,  
 Un vieillard généreux , qui gémit de vos peines :  
 Acceptez ses bienfaits ; déposez dans son sein  
 Le secret de vos pleurs & de votre destin.

C A R I C L E' E.

Je suivrai tes conseils : oui , sa noble franchise ,  
 A lui confier tout m'invite & m'autorise ;  
 Tout en lui m'intéresse ; un attrait douloureux ;  
 Une invisible chaîne unit les malheureux.  
 Lui-même , devant moi ne pouvant s'en défendre ,  
 Semble avoir des secrets qu'il brûle de m'apprendre.

P A L M I S .

Armez-vous de son zele auprès de Thiamis.

C A R I C L E ' E .

Que me font d'un tyran les farouches mépris ?

P A L M I S .

Qui ? lui , vous mépriser ? Thiamis ? Ah ! madame ,  
 Mes yeux plus recueillis ont mieux lu dans son ame ;  
 Son front chargé d'ennui , qu'il vous déguise en vain ,  
 Semble annoncer le trouble , & non pas le dédain.  
 Tremblez plutôt , tremblez qu'attendri par vos charmes...

C A R I C L E ' E .

Que me dis-tu , Palmis ? Tu combles mes alarmes.  
 Verrois-je sans effroi , dans ce cœur indompté ,  
 La tendresse s'unir à la férocité ?  
 Au meurtre accoutumé , cruel , impitoyable ,  
 Ah , combien son amour le rendroit plus coupable !  
 O dieux ! changez mes traits , s'ils peuvent le charmer ,  
 Le plus grand de mes maux feroit de l'enflammer :  
 Ou , s'il faut éprouver cet horrible supplice ,  
 Du crime de mes yeux mon cœur n'est point complice.  
 Théagene , toi seul as mérité mes feux ,  
 Toi seul , en expirant , emportes tous mes vœux :  
 Sans cesse tu vivras dans l'ame la plus tendre.  
 Je promis de t'aimer ; je le jure à ta cendre ,  
 A l'univers , aux dieux. Et puisse , en ces momens ,  
 Puisse Thiamis même entendre mes sermens !  
 Mais qui vient nous troubler ?

SCÈNE II.

CARICLÉE, CALASIRIS, PALMIS.

CALASIRIS.

FUYEZ-vous ma présence,  
Madame ?

CARICLÉE.

Bannissez un soupçon qui m'offense.  
Eh ! quel autre que vous pourroit , dans ce séjour ,  
M'aider à soutenir l'esclavage & le jour ?  
Venez-vous ? . . .

CALASIRIS.

Thiamis dans ce lieu doit se rendre.  
Il veut m'entretenir ; & je venois l'attendre.

CARICLÉE, *troublée.*

Hé bien , seigneur , hé bien ! rassurez mes esprits :  
Dévoilez à mes yeux l'ame de Thiamis.  
Livrée à son pouvoir , sur ce triste rivage ,  
Ce n'est point sa fureur que je crains davantage.

CALASIRIS.

Dissipez ces frayeurs , madame : sa fierté  
Connut-elle jamais les droits de la beauté ?  
De l'Égypte long-tems il occupa le trône ;  
Mais Sésostris enfin lui ravit la couronne.  
Ce revers éclatant , cet affront immortel

Vit au fond de son cœur, & le rend plus cruel.  
 Retournant ses regards vers ces plaines fécondes  
 Que le Nil enrichit des trésors de ses ondes,  
 Ce lion rugissant, au fond de ces forêts,  
 Où la seule terreur lui forme des sujets,  
 Inquiet & superbe, à tout moment s'élance  
 Contre l'Égyptien que poursuit sa vengeance.  
 Il faut que sans relâche, à peine secondé,  
 Il soutienne un état que la haine a fondé.  
 Les vaisseaux vers ces bords poussés par la tempête,  
 Attaqués par les siens, deviennent sa conquête;  
 Le naufrage & la mort servent à ses desseins.  
 Il fait mettre à profit les malheurs des humains;  
 Il hait, combat, triomphe; & plein de son outrage,  
 Jusqu'à l'amitié même, en lui tout est sauvage.

## C A R I C L E' E.

Je respire... Mais vous, eh ! quel fort rigoureux,  
 Sous de barbares loix vous retient en ces lieux,  
 Respectable vieillard ?

## C A L A S I R I S.

Connoissez-moi, madame ;  
 Et souffrez qu'avec vous j'épanche ici mon ame.  
 L'Elide est ma patrie : aux honneurs appelé,  
 De leur fardeau brillant je me vis accablé.  
 Je parus dans les cours ; mais détestant les brigues,  
 Le front calme & serein, j'y marchois sans intrigues.



J'appuyois l'innocence au tribunal des loix ;  
J'aimois la vérité , j'osai la dire aux rois :  
Vous en voyez le prix. L'imposture & l'envie  
Ont de leur souffle impur empoisonné ma vie ;  
Et bientôt sur l'écueil , d'où j'étois renversé ,  
En attendant l'orage , un autre fut placé.  
Echappé des périls de la premiere enfance ,  
Un fils m'étoit resté , tendre & frêle espérance.  
Que la nature est douce à des cœurs sans remord !  
Ses faveurs me vengeoient des jeux cruels du fort ;  
Et sans chercher des grands l'amitié passagere ,  
Courtisan détrompé , je n'étois plus que pere.  
Par de nouveaux soupçons on osa me noircir ;  
Des lieux qui m'ont vu naître , il fallut me bannir,  
Il fallut confier , d'un fils trop jeune encore ,  
Au zele d'un ami la triste & foible aurore.  
De l'infortune alors je sentis tout le poids.  
Mon fils... je t'embrassai pour la dernière fois.  
Je ne l'ai point revu : pardonnez à mes larmes.  
L'univers à mes yeux n'est qu'un séjour d'alarmes ,  
Un désert où , privé des liens les plus doux ,  
Je regrette les noms & de pere & d'époux.  
J'errois depuis douze ans , sans espoir , sans asyle.  
Le ciel moins rigoureux me conduit dans cette isle.  
Thiamis m'y reçoit ; & j'ai trouvé dans lui ,  
Quelquefois un tyran , quelquefois un appui.

J'ose d'un maître altier combattre les caprices ;  
 J'excite ses vertus , je réprime ses vices.  
 Secourir le malheur est ici mon emploi ;  
 Et par humanité , j'ai vieilli près d'un roi.

C A R I C L E' E.

O courage ! ô vertu dont je sens tous les charmes !  
 Calasiris ! ... Mêlons nos soupirs & nos larmes.  
 L'inflexible destin vous a privé d'un fils ;  
 Et je pleure à vos yeux. . . .

C A L A S I R I S.

Poursuivez.

C A R I C L E' E.

Je frémis. . .

N'importe. . . Je dois rompre un coupable silence.  
 Sur les bords africains je reçus la naissance ,  
 Dans l'ombre d'une nuit de carnage & d'horreur.  
 Dans cette même nuit , ô crimes ! ô fureur !  
 D'infames conjurés firent périr ma mere :  
 Sur le sein d'une épouse , on massacra mon pere.  
 Au fond de leur palais , devenu leur tombeau ,  
 Le sang de tous les miens inonda mon berceau.  
 Un lâche usurpateur , que son forfait couronne ,  
 Foulant aux pieds leur cendre , est monté sur leur trône.  
 Il regne par le meurtre ; à ses barbares mains  
 Une pitié cruelle enleva mes destins.  
 Micenes dans ses murs recueillit mon enfance.

Dès que j'apprends mon sort , j'aspire à la vengeance.  
J'allois offrir souvent mes vœux aux immortels ;  
Toujours un jeune Grec me suivoit aux autels.  
Trois fois victorieux , à la fleur de son âge ,  
Il sembloit ignorer un si noble avantage ,  
Et touché seulement de mon secret ennui ,  
Me renvoyoit l'encens que l'on brûloit pour lui.  
Un jour , ce souvenir m'occupera sans cesse ,  
Dans ces cirques vantés où s'affemble la Grece ,  
Mille confuses voix le proclamoient vainqueur.  
Il traverse les flots d'un peuple adorateur ,  
Accourt , tombe à mes pieds , les arrose de larmes :  
A mes yeux étonnés il fait briller des armes ,  
Atteste tous les dieux , protecteurs des sermens.  
„ Voilà ce que mon bras destine à vos tyrans ,  
„ Me dit-il : vous pleurez , sans trône , sans patrie ;  
„ Et pour de vains lauriers je prodigue ma vie ! . . .  
„ Je vois un plus beau champ s'ouvrir à ma valeur.  
L'amant s'offroit à moi sous les traits du vengeur ,  
Je l'écoute , & crois tout. On s'émeut , on s'écrie :  
Instruite de mon rang , Micene est attendrie ,  
Seconde nos projets , d'un cortège nombreux  
Honore ma retraite , & fait pour nous des vœux.  
Nous partons : mais bientôt l'air siffle , la mer gronde ;  
L'éclair brille & s'éteint dans une nuit profonde ;  
On eût dit que l'enfer alloit se joindre aux flots ,

Ou que le ciel en feu s'écrouloit dans les eaux.  
 Pour comble de terreur, des monstres homicides,  
 Lâches tyrans des mers, & pirates avides,  
 Avec d'horribles cris, viennent fondre sur nous :  
 Les vents impétueux secondoient leur courroux.  
 Un héros, un amant s'arme pour ma défense ;  
 Lui seul il tient long-tems la victoire en balance.  
 Il tombe, il disparoit. Thiamis entre alors,  
 Me traîne en son vaisseau, me conduit sur ces bords,  
 Où, détestant le jour & m'abhorrant moi-même,  
 J'attends que le trépas m'unisse à ce que j'aime.

C A L A S I R I S.

Votre tourment ajoute à la rigueur du mien.  
 Je veux jusqu'au tombeau vous servir de soutien.  
 Mais, madame !

C A R I C L E' E.

Quel bruit ! Vers nous quelqu'un s'avance.

C A L A S I R I S.

C'est Thiamis, sans doute.

C A R I C L E' E.

Evitons sa présence.

( *Carilée sort en regardant Calasiris, & Thiamis  
 troublé la suit des yeux.* )



SCÈNE III.

THIAMIS, CALASIRIS.

THIAMIS.

Tu lui parlois ; réponds : quels étoient tes discours ?  
D'où vient que mon aspect en interrompt le cours ?

CALASIRIS.

Mais vous-même, seigneur, quel trouble vous agite ?  
Que vous font ces discours, sa présence ou sa fuite ?

THIAMIS.

J'en ai trop dit... En vain je voudrois le cacher ;  
Et mon cœur dans le tien demande à s'épancher.  
Je me rappelle encor cette nuit orageuse ,  
Que la foudre embrasoit & rendoit plus affreuse.  
Au milieu des flambeaux, des débris, des poignards,  
Cette jeune beauté vint frapper mes regards.  
Immobile, tremblant, à l'aspect de ses charmes,  
Je rougis que ce cœur fût vaincu par des larmes.

CALASIRIS.

Comment ! . . .

THIAMIS.

Tu n'as point vu mes douloureux combats.  
J'avois cru, j'espérois oublier tant d'apas ;  
Renfermant mes soupirs, & fuyant sa présence,  
J'affectois les froideurs d'un orgueilleux silence.



Plus foible quelquefois , en secret agité ,  
 J'interrogeois l'honneur , j'implorois ma fierté.  
 Que la fierté sied mal dans une ame captive !  
 Je résistois ; ma flamme en devenoit plus vive :  
 Egaré , confondu , solitaire en ces lieux ,  
 Je surprénois des pleurs qui tomboient de mes yeux..

## C A L A S I R I S.

A ces nouveaux transports , quoi, Thiamis s'abaisse ?  
 Vous, aimer ! vous pleurer aux pieds d'une maîtresse !  
 L'Amour sied à ces rois tristement fortunés ,  
 Qui gouvernent bien moins qu'ils ne sont gouvernés ;  
 Qui , toujours enivrés d'un encens léthargique ,  
 Succombent aux langueurs du luxe asiatique ,  
 Et d'un trône affermi tranquilles possesseurs ,  
 Abandonnent leur sceptre aux mains de leurs flatteurs .  
 Mais vous , dont les états , exposés à l'orage  
 Et flottans sur les mers , sont voisins du naufrage ;  
 Vous , dont le glaive , hélas ! a cimenté les droits ,  
 D'une vaine foiblesse écoutez-vous la voix ?  
 Vous pourriez à l'amour , à son lâche délire ,  
 Immoler aujourd'hui le soin de votre empire ?  
 Et lorsqu'il faut peut-être armer un bras vengeur ,  
 Borner tous vos exploits à conquérir un cœur ?

## T H I A M I S.

Elle te voit , te parle , enfin tu dois connoître  
 Ce que peut espérer ou doit craindre ton maître.

Penses-tu , si j'osois m'expliquer en ce jour ,  
Qu'un dédain fût le prix qu'on garde à mon amour ?

C A L A S I R I S.

Épargnez-vous , seigneur , un trop sensible outrage.

T H I A M I S.

Faudroit-il la contraindre à souffrir mon hommage ?

C A L A S I R I S.

Avant de lui prescrire une odieuse loi ,  
Songez qu'elle est captive , & que vous êtes roi.

T H I A M I S.

Que viens-tu m'opposer ? Je songe que je l'aime ,  
Et ne veux plus enfin consulter que moi-même.

#### S C E N E I V.

THIAMIS, CALASIRIS, THERMUTIS,  
officier de Thiamis.

T H E R M U T I S.

SEIGNEUR , un envoyé de la cour de Memphis ,  
En ceux lieux près de vous , demande d'être admis.

T H I A M I S.

Que me veut Sésostris , & que vient-on me dire ?

( à *Thermutis.* )

Dans le palais bientôt tu pourras l'introduire.  
Cependant , Thermutis , qu'on veille sur ses pas ;  
Le nom d'ambassadeur n'est souvent qu'un appas .

## S C E N E V.

THIAMIS, CALASIRIS.

THIAMIS

**O**RGUEILLEUX Sésostris, à mes pieds je t'amene.  
 Te serois-tu flatté de vaincre enfin ma haine?  
 D'un cœur tel que le mien les longs ressentimens  
 S'aigrissent chaque jour, & croissent par le tems.

CALASIRIS.

Il faut voir l'envoyé, seigneur; il faut l'entendre.  
 Des conseils de la haine un roi doit se défendre.

THIAMIS.

Je connois mes devoirs, & je veux les remplir;  
 L'amour peut m'égarer, mais non pas m'avilir.

*Fin du premier Acte.*





## A C T E I I.

## S C E N E P R E M I E R E.

THÉAGENE, IDAMAS, THERMUTIS,  
Suite de Théagene.

T H É A G E N E.

**J**E puis donc te parler, ô soutien de ma vie,  
Toi, qu'à tous mes revers la fortune associe!  
Arraché de tes bras par la rigueur du sort,  
Je te retrouve enfin, près d'entrer dans ce port!  
Tous mes maux vont finir.

I D A M A S.

J'accepte ce présage.

L'espoir de t'être utile enflamme mon courage;  
Et contre le destin mon cœur est affermi,  
Tant qu'il me reste un bras pour sauver mon ami.  
Mais instruis-moi de tout: comment, par quel mystère,  
Te vois-je l'envoyé d'une cour étrangère?  
C'est trop long-tems suspendre un si doux entretien:  
Ah! parle; ton bonheur va devenir le mien.

T H É A G E N E.

Tu connois ce mortel, exilé de la Grece,

Ce guerrier , dont l'exemple instruisit ma jeuneffe ,  
 Pasiclès : ce fut lui qui , près de Sésostris ,  
 M'ouvrit un libre accès à la cour de Memphis.  
 Un peu de renommée , en ce nouvel asyle ,  
 Pour la premiere fois , hélas ! me fut utile ;  
 Ou plutôt l'amitié , qui me prêta sa voix ,  
 Fit bien plus qu'un vain nom & de foibles exploits.  
 Je plûs à Sésostris : les troubles de Bizance  
 Exigent de ce roi les soins & la présence.  
 Avant de s'éloigner, il veut que par la paix  
 Les Crétois enchaînés affurent ses projets.  
 Il veut que Thiamis... ( ce nom , sur ce rivage ,  
 Etoit , je m'en souviens , le signal du carnage... )  
 Enfin , par Sésostris accueilli , protégé ,  
 De ce traité secret c'est moi qui suis chargé.  
 Conçois-tu mes transports , à l'aspect de ces rives ,  
 Où je vis , dans les bras de ses femmes plaintives ,  
 Cariclée expirante , & le fer du vainqueur ,  
 De meurtre dégoûtant , suspendu sur son cœur ?  
 C'est au sein de ces mers , qu'elle nous fut ravie ,  
 Cette jeune beauté , par le ciel poursuivie ,  
 Qu'il faudroit adorer , si , parmi les mortels ,  
 La vertu malheureuse obtenoit des autels..

I D A M A S.

Ainsi tous ces vaisseaux que Pasiclès commande?..

T H E A G E N E .



Si Thiamis s'oppose à ce qu'on lui demande ,  
 L'Egyptien alors n'a rien à ménager :  
 Sa flotte qui me suit est prête à le venger ;  
 Je la quitte à l'instant : aux approches de l'isle ,  
 L'abri de cent rochers lui présente un asyle :  
 Pour fortir de ce port qui la dérobe aux yeux ,  
 Elle attend le signal , & vole vers ces lieux.  
 Cependant , Idamas , quel parti dois-je prendre ?  
 Et comment découvrir ce que je crains d'apprendre ?  
 Ecoute , ce vieillard qui vient de nous parler ,  
 Secondera nos soins , au lieu de les troubler.  
 Son front de la vertu porte l'auguste empreinte :  
 La tendre humanité dans ses regards est peinte.  
 Que sa candeur me plaît ! oui , tu peux , sans danger ,  
 J'aime à le croire au moins , tu peux l'interroger.  
 Par un malheureux ah ! quel consolant présage ,  
 Quand à la cour des rois il peut trouver un sage !

## S C E N E I I.

THIAMIS , *suivi d'un peuple nombreux* , THÉA-  
 GENE , IDAMAS , CALASIRIS , THERMUTIS.  
 (*Thermutis , Calasiris & Idamas se tiennent dans le  
 fond du théâtre à la tête de la garde.*

T H É A G E N E . )

**S**ENSIBLE AUX cris plaintifs de tant d'infortunés,  
 Tome V. S

Ceint de tristes lauriers dans le sang moissonnés ,  
 Et préférant l'éclat d'une gloire paisible  
 A l'appareil de mort qui vous rend si terrible ,  
 Sésostris , ce monarque , ami de ses sujets ,  
 Est assez généreux pour vous offrir la paix.

T H I A M I S .

Qu'entends-je !

T H É A G E N E .

Rendez-lui , sans braver sa colere ,  
 Ses places & ses ports usurpés par la guerre.  
 Son illustre amitié , seigneur , est à ce prix ;  
 Vos vaisseaux , vos captifs , tout vous sera remis.  
 Osez lui disputer , dans une paix profonde ,  
 Le titre glorieux de bienfaiteur du monde.

T H I A M I S .

Ce titre est beau , sans doute , & plaît à ma fierté ;  
 Mais de ma perte enfin seroit trop acheté.  
 Le repos n'est point fait pour un naissant empire ,  
 Entouré de rivaux , jaloux de le détruire :  
 Plus près de sa ruine , il doit plus hasarder :  
 Le fer conserve seul ce qu'il a su fonder.  
 Mais que veut Sésostris ? quel double soin l'anime ?  
 S'il renonce aux combats , dont il fut la victime ,  
 Pourquoi tous ces vaisseaux qui , tournés vers nos bords  
 Ombragent , à nos yeux , l'enceinte de vos ports ?  
 L'imposture avec moi n'est qu'un secours stérile :

La paix qu'il me propose à lui seul est utile ;  
 Et lorsqu'à cette paix je pourrois le forcer,  
 C'est, la foudre à la main, qu'il me l'ose annoncer !

T H E A G E N E.

Eh ! sur quoi voulez-vous, seigneur, qu'il se repose ?  
 Toujours à ses desseins votre fierté s'oppose.  
 De cette défiance, avouez-le entre nous,  
 L'exemple qu'il vous donne, il l'a reçu de vous.  
 L'imprudent Sésostris, renonçant à la guerre,  
 Ira-t-il le premier déposer son tonnerre,  
 Si son rival nourrit, inquiet & jaloux,  
 Les poisons de la haine & les feux du courroux ;  
 Si la loi des traités, & formidable & sûre,  
 Ne prévient des deux parts la honte du parjure ?

T H I A M I S.

Ne crois point m'abuser. De pressans intérêts  
 De Sésostris ailleurs détournent les projets ;  
 Tandis qu'une autre guerre occupera ses armes,  
 Je pourrois dans ses ports ramener les alarmes :  
 Voilà tout ce qu'il craint ; & pour mieux me trahir,  
 Dans un calme trompeur il voudroit m'affoupir.  
 Je laisse ces détours à de foibles courages ;  
 La Crete a des héros, si l'Egypte a des sages.

T H E A G E N E.

Étouffez ces soupçons, dont la confuse voix,  
 Pour le malheur du monde, arme l'orgueil des rois.

Prétexte malheureux , voile de tant de crimes ,  
 Ce monstre qui dans l'ombre égorge ses victimes ,  
 Souvent la politique est l'art des rois cruels ;  
 Elle est dans Sésostris l'art d'unir les mortels.

T H I A M I S.

Eh bien , examinons si son offre est sincere ,  
 Et quels sont les garans de l'accord qu'il veut faire.  
 De l'altiere Memphis qu'il détruise le port ;  
 Sur les rives du Nil qu'il m'abandonne un fort ;  
 A ce que j'ai conquis que cessant de prétendre ,  
 Il ne demande rien à qui ne veut rien rendre ;  
 Et que mon pavillon , déformais respecté ,  
 Domine sur les mers , & flotte en liberté :  
 Je souscrirai pour lors à la paix qu'il desire.

T H E A G E N E.

Il vous épargnera la peine d'y souscrire.  
 Vous en exigez trop , pour en obtenir rien.  
 Comptez sur son refus ,

T H I A M I S.

Et porte-lui le mien.

T H E A G E N E.

Voilà donc à mon roi ce qu'il faut que j'annonce ?

T H I A M I S.

Je fais combattre , vaincre ; & voila ma réponse.

( à *Thermutis.* )

Va , cherche Cariclée , & l'amene à mes yeux.

( *Au nom de Cariclée, Théagène doit peindre sur son visage la joie, la crainte & la fureur.* )

Toi, tu peux à l'instant abandonner ces lieux.  
Pars, & dis à ton roi, pour hâter sa conquête,  
Que d'un superbe hymen je prépare la fête.  
Amant, époux heureux, intrépide foldat,  
C'est du pied des autels, que je vole au combat.

*T H E A G E N E, indigné & troublé.*

Qu'entends-je!.. Quel hymen! se peut-il?...le barbare!..  
Et quel est donc, ô dieux! cet hymen qu'il prépare?

( *haut.* )

Oui, je fors, puisque rien ne peut vous ébranler;  
Mais, malgré votre orgueil, c'est à vous de trembler.

## S C E N E I I I.

T H I A M I S, C A L A S I R I S.

T H I A M I S.

**D**E trembler!

C A L A S I R I S.

Ah, seigneur! que prétendez-vous faire?

Quand la paix se présente, éterniser la guerre,  
Rejeter tout accord utile à vos projets,  
Et prodiguer toujours le sang de vos sujets!

*T H I A M I S, avec emportement.*

Oui, je jure à l'Egypte une haine immortelle.



J'entends l'onde frémir, j'entends Mars qui m'appelle.  
 Oui, je les détruirai ces monumens si beaux,  
 Ces palais, où l'orgueil a creusé des tombeaux;  
 Ambitieux abus de l'humaine industrie,  
 Fruits de l'oïveté, bien plus que du génie.

C A L A S I R I S.

Craignez...

T H I A M I S.

Moi, je craindrois ces mages imposteurs,  
 Juges des citoyens, & non leurs défenseurs,  
 Dont la sagesse altière, en erreurs trop fertile,  
 Est souvent dangereuse, & n'est jamais utile,  
 Et que j'ai vus cent fois, vils fardeaux de l'état,  
 Trembler dans les périls, & tonner au sénat!  
 Qu'est-ce donc que Memphis? un séjour de mollesse,  
 Dont le brillant dehors déguise la foiblesse,  
 Où le faste des rois en impose aux mortels,  
 Où l'on entend les dieux mugir sur leurs autels.  
 Je veux...

C A L A S I R I S.

Hé bien, cruel! contentez votre envie.  
 De vos ressentimens écoutant la furie,  
 Par d'éternels travaux consumez vos soldats,  
 Et d'une mer de sang entourez vos états.  
 En vain de vos sujets éclatent les murmures,  
 Versez un fiel nouveau dans leurs vives blessures;  
 Et vous-même, autour d'eux appelant le danger,

Détruisez-vous, seigneur, en croyant vous venger.  
Mais cherchez qui sousscrive à ces affreux ravages.  
Si vous avez juré de troubler ces rivages ,  
Moi j'ai fait le serment, dans le fond de mon cœur,  
D'être l'ami des rois , & non pas leur flatteur ;  
De n'altérer jamais ce langage sévère ,  
Fait pour leur être utile , & non pas pour leur plaire.  
Que deviendroient, hélas , les peuples malheureux ,  
Si nos voix dans les cours ne s'élevoient pour eux ,  
Et n'osoient réclamer , jusques aux pieds du trône ,  
Ces droits qu'en gémissant leur foiblesse abandonne !..  
Accablez-moi, seigneur, de tout votre courroux.  
Ecrafé sous vos pieds, expirant sous vos coups ,  
D'une mourante voix je vous dirois encore ,  
Que par la haine aveugle un roi se déshonore ;  
Et mon dernier soupir , condamnant vos desseins ,  
Serviroit, malgré vous, au bonheur des humains.

T H I A M I S.

Arrête , & mets un frein à ton farouche zele.  
Mais que fait Cariclée ? On approche. . . C'est elle.



## SCENE IV.

CARICLÉE , THIAMIS , & deux Gardes , *qui se retirent , après avoir conduit Cariclée.*

C A R I C L É E .

QUE me veut Thiamis , & quel ordre odieux  
Interrompt mes regrets , & m'amene à ses yeux ?

T H I A M I S .

C'est souffrir trop long-tems que l'éclat de vos charmes  
S'éteigne dans la nuit , & meure dans les larmes.  
De quoi vous plaignez-vous ? Souhaiter de vous voir ,  
Madame , est-ce m'armer d'un injuste pouvoir ?  
Embellissez ma cour , & cette isle sauvage.  
A l'abri des rochers qui ceignent ce rivage ,  
Vous ne trouverez pas ces vastes monumens ,  
Des états malheureux frivoles ornemens.

( *Montrant les tours & les rochers , où l'on voit des drapeaux & des trophées suspendus.* )

Ces drapeaux suspendus , ces dépouilles sanglantes  
Offrent à mes regards des pompes plus brillantes.  
Vous n'y trouverez point ce langage apprêté,  
Et ce vulgaire encens qu'on offre à la beauté :  
Mais j'y connois , au moins , un cœur noble & sincere ,  
Un superbe mortel , qui , jaloux de vous plaire ,  
Au-delà de vos vœux , vous comblant de bienfaits ,

Vous chériroit toujours, sans le feindre jamais,  
Revoleroit vers vous, du fein de la victoire,  
Et voudroit vous aimer, comme il aime la gloire.

C A R I C L E' E.

Eh quoi ! n'êtes-vous point ce même Thiamis,  
Artisan de mes maux, auteur de mes ennuis ?  
Je crois vous voir encor, l'œil ardent de colere,  
Mêler des cris de rage aux éclats du tonnerre :  
J'entends, j'entends des miens les lugubres accents,  
Confondus sur les mers avec le bruit des vents :  
La foudre autour de vous éclairoit vos victimes ;  
Mes malheurs, mes regrets, mes larmes sont vos crimes.  
La haine, en traits de fang, vous grava dans mon cœur ;  
Et vous parlez d'amour, après tant de fureur !

T H I A M I S, *avec transport.*

Oui, madame, & ces traits dont vous peignez ma rage,  
Ce combat ténébreux, dont vous m'offrez l'image,  
Il plaît à mes transports ; c'est à lui que je dois  
Le bonheur de vous voir, de vous donner des loix.

C A R I C L E' E.

Des loix ! ah ! c'en est trop : depuis que je respire,  
J'ai vu les dieux, seigneur, attachés à me nuire :  
Mais, parmi les horreurs de mon fort abattu,  
Je garde la fierté qui sied à la vertu.  
La vertu méconnoît l'orgueil du diadème ;  
Mon ame est libre encore, en dépit de vous-même,

Du glaive des tyrans , du céleste courroux ;  
Et cette ame jamais ne dépendra de vous.

T H I A M I S.

Et de qui donc ici prétendez-vous dépendre ?  
Sans appui , sans secours que vous puissiez attendre ,  
Quel seroit votre espoir ?

C A R I C L E ' E .

De ne vous voir jamais ,  
De nourrir , loin de vous , mes éternels regrets ;  
Et succombant enfin à mes longues alarmes ,  
De mourir de douleur , si vous troublez mes larmes.

T H I A M I S.

Ecoutez : un rival traverse-t-il mes feux ?  
Gardez sur-tout, gardez qu'il se montre en ces lieux.  
S'il oïoit dans ma cour mettre un pied téméraire ,  
A mes regards jaloux rien ne peut le soustraire.  
Les intrigues du jour , les complots de la nuit,  
Rien ne peut échapper à mon œil qui vous suit,  
Et je permettrais tout au soin de ma vengeance.  
Mais vous pouvez détruire un soupçon qui m'offense,  
Vous le devez... ,

C A R I C L E ' E .

Je dois me taire & vous braver.

T H I A M I S , *à part.*

A quel affront, ô ciel ! veux-tu me réserver ,



( *haut.* )

Si vous saviez , cruelle , à quel point je vous aime ,  
D'un orgueil imprudent vous frémiriez vous-même.  
Qui ? moi , j'aurois aimé , soupiré sans retour ?  
Et pour ma honte , enfin , j'aurois connu l'amour ?  
L'amour.... s'il m'avilit , il me rendra barbare.

C A R I C L É E.

Je vous entends , seigneur , le tyran se déclare.

T H I A M I S , *après une pause.*

Consultez-vous , madame , & pesez vos destins ;  
Je puis vous couronner , ou punir vos dédains ;  
C'est à vous de choisir : peut-être trop sauvage ,  
Cet amour vous déplaît , ou plutôt son langage ;  
Mais un guerrier , un roi , quand ils forment des vœux ,  
Ne se font point un art pour exprimer leurs feux.  
( *Thiamis sort , & Palmis entre par le côté opposé.* )

S C E N E V.

C A R I C L É E , P A L M I S.

C A R I C L É E.

C'EST toi , chere Palmis ! dieux , où suis-je réduite ?  
Sais-tu ? ....

P A L M I S.

Madame ! ...

## T H E A G E N E ,

C A R I C L E ' E .

Hé bien, quel nouveau foin t'agite?

P A L M I S .

En ce moment. . .

C A R I C L E ' E .

Acheve . .

P A L M I S .

A mes regards surpris

Idamas s'est offert avec Calasiris.

C A R I C L E ' E .

Idamas ! que dis-tu ? l'ami de Théagene ?

Ne te trompes-tu pas ? ..ah ! cours vers lui, qu'il vienne.

Théagene , grands dieux ! n'étoit point avec lui !

Idamas a-t-il pu survivre à son ami !

P A L M I S , *s'en allant.*

Vous faurez tout.

C A R I C L E ' E .

Demeure , hélas ! tu vois mes larmes.

Idamas sur ces bords , augmente mes alarmes.

Il me semble le voir , dans ses sombres douleurs ,

Détournant ses regards , m'instruire par des pleurs.

Ciel ! laisse-moi le doute où je languis encore :

Si mon amant n'est plus , qu'à jamais je l'ignore !

Mais apprends tous mes maux. En cette horrible cour

Je n'ose , sans trembler , implorer son retour.

Connois de Thiamis l'impérieuse flame ;

Les fureurs de l'amour ont embrasé son ame :  
 S'il n'est point mon époux , il sera mon bourreau ;  
 Il me traîne aux autels , ou me plonge au tombeau.

( après une pause. )

Viens , suis-moi ; cette idée affermit mon courage :  
 Je fais par quels secours je préviendrai sa rage.  
 Qu'Idamas m'éclaircisse ; & tu verras après ,  
 Si ce cœur est fidele aux sermens qu'il a faits.

*Fin du second Acte.*





## ACTE III.



SCENE PREMIERE.

CALASIRIS, IDAMAS.

CALASIRIS.

QU'AI-JE appris ? Est-ce encor une espérance vaine ?  
 Pasiclès l'éleva : son nom est Théagene.  
 Si tu favois , ami !... Non , tu ne conçois pas...  
 Tu viens de refermer le tombeau sous mes pas.

( à part. )

Doux liens , noms sacrés & de fils & de pere ,  
 Vous m'êtes donc rendus au bout de ma carriere !

( haut. )

Mais , dis-tu , le courroux étincele en ses yeux ?

IDAMAS.

Jen'ai pu retenir ses transports furieux.  
 Vous savez son amour... il vouloit... le tems presse.  
 Un instant va le perdre , & je crains sa foiblesse.  
 Il doit bientôt me suivre : employez sur son cœur  
 Tout ce que peut la force unie à la douceur.

CALASIRIS.

Des intérêts des rois noble dépositaire ,

Il pourroit démentir ce sacré caractère !

( à part. )

Renfermons mes transports ; il le faut , je le doi.  
 Ardent, impétueux , élevé loin de moi ,  
 Il a pu s'égarer... Conserve-t-il encore  
 Ces vertus dont mon œil n'aperçut que l'aurore ?  
 Ah ! je veux l'éprouver, descendre dans son cœur,  
 Et pour en mieux jouir , assurer mon bonheur.  
 Souffre , souffre , ô nature , un instant de contrainte.  
 Il vient : son aspect seul a dissipé ma crainte.

## S C E N E I I.

THEAGENE, IDAMAS, CALASIRIS.

T H E A G E N E.

CARICLÉE est ici ? qui peut m'intimider ?  
 L'amour au désespoir ose tout hasarder.

( voyant Calasiris. )

Ah, seigneur !...

## S C E N E I I I.

THÉAGENE, CALASIRIS.

C A L A S I R I S.

**M**ALHEUREUX ! & que prétends-tu faire ?



Garde-toi d'écouter cette ardeur téméraire.  
 Veux-tu de Cariclée augmenter les regrets ?  
 Reconnu dans ces lieux , tu la perds pour jamais.  
 Si Thiamis découvre une flamme imprudente ,  
 C'en est fait de tes jours, des jours de ton amante.  
 Ose, va maintenant, va remplir ton dessein,  
 Et lui plonger toi-même un poignard dans le sein.

## T H E A G E N E .

Vous me faites frémir. O toi, toi que j'adore,  
 Ne puis-je te revoir, sans te reperdre encore !

( à Calasiris. )

Ainsi, je laisserois un rival orgueilleux,  
 S'applaudir de mes maux, insulter à mes feux !  
 De l'hymen préparé je serois le complice,  
 Moi ! Coule tout mon sang, plutôt qu'il s'accomplisse.  
 Jusqu'au pied des autels, oui, j'irois.... Pardonnez...  
 La fureur est permise à des infortunés.

( Il regarde le palais & le rivage. )

Quoi, ne viens-tu jamais sur ce bord solitaire,  
 Redemander aux flots l'amant qui fut te plaire ?  
 A l'abri de ces tours, sous ces rochers affreux,  
 Si tu pleures mes maux, je suis moins malheureux.

## C A L A S I R I S .

A quel égarement ton ame s'abandonne !  
 Le soupçon veille ici ; le péril t'entourne.  
 Tremble....

## T H E A G E N E .

THEAGÈNE.

Je vais....

CALASIRIS.

Arrête , & respecte ma voix.

De l'âge & du malheur respecte au moins les droits  
 Il en est de plus saints , & que tu dois connoître ,  
 Les droits de la vertu , que tu trahis peut-être.  
 Des passions sur toi redoute le pouvoir :  
 L'honneur se tait bientôt , où se tait le devoir.

THEAGÈNE.

Que voulez-vous ? Je cède , & ma raison s'égaré :  
 Seigneur , le monde entier contre moi se déclare.  
 A peine j'étois né ; la main d'un Dieu vengeur  
 Imprima sur mon front le sceau de la douleur.  
 Mes maux se sont depuis accrûs avec mon âge.  
 O toi , dont je réclame & chéris le courage ,  
 Mon pere , le courroux des destins ennemis ,  
 Armé contre ton sang , est tombé sur ton fils.  
 De ta vertu du moins imitateur fidele ,  
 Ah , si dans mes revers , je t'avois pour modele !

CALASIRIS.

Ton pere ! hé bien , poursuis....

THEAGÈNE.

O regrets superflus !  
 Monpere malheureux ! .. hélas ! il ne vit plus.  
 Et je n'ai jamais pu , dans mes vives alarmes ,

Sur le sein paternel laisser couler mes larmes.  
L'injuste ciel...

C A L A S I R I S .

Renferme un outrageant murmure.  
Qui peut te l'inspirer ?

T H E A G E N E .

L'amour & la nature.

C A L A S I R I S .

Non, c'est le désespoir; il est peint dans tes yeux,  
Dans tes yeux égarés, sur ce front ténébreux.  
De quelque titre ici que ta douleur le nomme,  
Crois-moi, le désespoir est indigne de l'homme;  
C'est le recours du lâche.

T H E A G E N E .

Eh ! que puis-je espérer ?

C A L A S I R I S .

Tout. A ces vains transports cesse de te livrer;  
Et rougis qu'un mortel, déjà glacé par l'âge,  
Te reproche ta honte & te passe en courage.  
Ton pere est mort, dis-tu ? dans quel tems ? en quels lieux ?  
(*fixant Théagene.*)

Est-ce la main d'un fils qui lui ferma les yeux ?

T H E A G E N E , *observant Calasiris.*

Depuis vingt ans, seigneur, ignorant sa retraite,  
Où n'a point pénétré ma tendresse inquiète ?

C A L A S I R I S .

S'il vivoit !...

THEAGENE.

S'il vivoit , que ne ferois-je pas ,  
 Pour chercher , pour trouver la trace de ses pas ,  
 Lui consacrer les soins de ma triste jeunesse ,  
 Et de ses longs ennuis consoler sa vieillese ?  
 Ah ! faut-il , à travers les écueil & les vents ,  
 Affronter mille morts, braver les élémens ,  
 Traverser des déserts la solitude immense ?  
 J'irai ( punissez-moi, grands dieux, si je balance ! )  
 Oui , j'irai , sans appui , sans guide que mon cœur ,  
 Lui porter les secours d'un fils & d'un vengeur.

CALASIRIS , *se détournant pour cacher  
 son attendrissement.*

Des pleurs de joie. . . .

THEAGENE.

O ciel ! quel est donc ce mystere !  
 Quel trouble ! Savez-vous le destin de mon pere ?

CALASIRIS.

Je le fais . . . il respire . . .

THEAGENE.

Il respire ! Ah , seigneur !  
 Je succombe . . . En quels lieux ? ô comble du bonheur !  
 Pour la premiere fois mon ame est satisfaite.  
 Répondez . . . nommez-moi le lieu de sa retraite . . .  
 A-t-il revu l'Elide , & cette horrible cour ,

T ij

Qui paya de l'exil son zèle & son amour ?

C A L A S I R I S .

Non ; il n'a point revu son ingrate patrie ,  
Toujours chère pourtant à son âme attendrie.  
Sous un ciel étranger , il vit dans les douleurs ,  
Et ne reproche rien à ses persécuteurs.

*(Pendant ce couplet, Théagène s'abandonne à un trouble & à un attendrissement qui croissent par degrés.)*

Mais , dans l'asyle obscur , où languit sa vieillesse ,  
Sais-tu quel est le soin qui l'occupe sans cesse ?  
Seul , errant sur la rive , où se brisent les flots ,  
Il parcourt , en pleurant , le vaste sein des eaux.  
Si d'un vaisseau de loin la voile se déploie ,  
Il frémit , il espère , il se livre à la joie ;  
Et pour mourir content , il ne demande aux dieux  
Que de revoir un fils , mais un fils vertueux.

*( Il est prêt à se jeter dans les bras de son fils.)*

T H É A G È N È .

Ce fils tombe à vos pieds. . . Il les baigne de larmes. . .  
Ah ! ne différez plus un aveu plein de charmes.

C A L A S I R I S .

Je ne puis plus long-tems . . . revois Calasiris. . .

T H É A G È N È .

Mon cœur vous a nommé. . . ;

C A L A S I R I S .

J'embrasse enfin mon fils.



T H E A G E N E.

Mon pere ! dans quels lieux faut-il que je vous voie !

C A L A S I R I S.

Que je meure en tes bras , de l'excès de ma joie !

O mon fils ! mon cher fils !

T H E A G E N E.

Que ces momens sont doux !

Je puis presser ces mains , pleurer à vos genoux !

Je puis vous consacrer une vie importune !

On peut donc être heureux au sein de l'infortune !

Privé de votre appui , que de maux j'ai soufferts !

Combien de fois mes yeux ont pleuré vos revers !

*(Il se précipite entre les bras de son pere.)*

## S C E N E I V.

CARICLÉE , PALMIS , CALASIRIS,  
THÉAGENE.

C A R I C L É E , *troublée , sans voir Théagene qui  
reste dans les bras de son pere.*

Où porté-je mes pas ? O vieillard respectable !

Je vous cherchois... Je cede à l'horreur qui m'accable.

Thiamis ! . . . .

T H E A G E N E , *se retirant des bras de son pere.*

Quels accents ?

**T H E A G E N E ,**

**C A R I C L E ' E .**

En croirai-je mes yeux ?

**T H E A G E N E ,** *se précipitant dans ses bras.*  
Cariclée ! ...

**C A R I C L E ' E .**

Est-ce toi ? Théagene en ces lieux !

*(Palmis soutient Cariclée.)*

Je me meurs... Est-ce toi ?

**T H E A G E N E .**

C'est l'amant qui t'adore ;  
C'est lui : je te revois ! mon pere vit encore !

**C A R I C L E ' E ,** *avec transport.*

Vous, son pere ! ...

**C A L A S I R I S .**

Oui : le ciel console mes vieux ans.

**C A R I C L E ' E .**

Eh ! quel dieu peut te rendre à nos embrassemens ?

**T H E A G E N E .**

Jet'instruirai de tout. Quel bonheur nous rassemble !  
Le ciel est juste enfin... Je triomphe.

**C A L A S I R I S ,** *regardant de tous côtés.*

Je tremble.

**C A R I C L E ' E ,** *se jetant dans ses bras.*

O mon cher Théagene !

CALASIRIS.

En ce séjour fatal ,

Tu fais , mon fils , tu fais qu'un maître est ton rival.

CARICLE'E.

Dans ce moment encor , tout plein de son ivresse ,  
Il osoit me vanter sa farouche tendresse. . . .

Que j'avois de plaisir à refuser sa foi ,  
A dédaigner ses feux , à le braver pour toi !  
En m'offrant ses états , sa main , son diadème ,  
Qu'il m'a bien fait sentir à quel excès je t'aime !

THEAGENE.

Tu m'aimes ! vous vivez ! tous mes vœux sont remplis.

CARICLE'E.

Cependant . . . s'il alloit ! . . . si nous étions surpris !

THEAGENE.

Je brave son pouvoir.

CALASIRIS.

Redoute sa colere.

Il pourroit de tes feux soupçonner le mystere ,  
T'arracher de mes bras. Dissimule.

THEAGENE.

Ordonnez.

C'est à moi de souscrire aux loix que vous donnez.

CALASIRIS.

Il faut vous séparer.

## T H E A G E N E ,

T H E A G E N E .

Quoi ! réunis à peine ,  
 Mon pere , loin de vous quel destin nous entraine ?

C A L A S I R I S .

Voulez-vous votre perte ?

T H E A G E N E .

O regret ! j'obéis.

C A L A S I R I S .

J'entends du bruit : allez.

(*Théagene sort d'un côté, Cariclée de l'autre.*)

## S C E N E V .

Les mêmes , T H I A M I S , Gardes.

T H I A M I S .

D E M E U R E Z .

C A L A S I R I S .

Je frémis.

C A R I C L É E .

Dieux ! cachez-lui mon trouble !

C A L A S I R I S .

O revers qui me glace !

T H I A M I S , *à part.*

Cariclée avec lui ! D'où lui vient cette audace ?

(*à Théagene.*)

Qui t'a fait si long-tems différer ton départ ?

THÉAGÈNE.

Ne puis-je entretenir ce vertueux vieillard ?  
D'où naissent vos soupçons ? vous connoissez son zèle ;  
Vous n'avez point ici de sujet plus fidèle.

THIAMIS.

(*fixant Théagène.*) (à Cariclée.)

Je conçois ces délais. De mon cœur incertain  
Il faut, madame, il faut assurer le destin.  
La Crète obéissante à ma voix souveraine,  
Vous donne son suffrage, & vous nomme sa reine.  
L'autel est prêt ; venez y décider mon sort.

CARICLÉE.

J'y cours ; mais jure-moi de m'y donner la mort.

THIAMIS.

La mort ! Il est pour vous des coups bien plus sensibles  
Tremblez de vos destins ; je puis les rendre horribles.

(*montrant Théagène.*)

Je veux ... Vous pâlissez. ... Qu'on le charge de fers,  
Que sans cesse sur lui vos regards soient ouverts.

CARICLÉE, à part.

Malheureuse ! ...

CALASIRIS.

Comment ? qu'osez-vous entreprendre ?

THIAMIS.

Tu vas hâter sa perte, en croyant le défendre.

THÉAGÈNE.

Choisi par Sésostris, j'avois cru, sur sa foi,



Que je venois ici traiter avec un roi.

Je me trompois , tyran ; rougis de ta puissance. . .

Mais je vois tout ton peuple armé pour ma vengeance ;

Sous le trône avili je te vois succomber.

Va , qui le déshonore , est bien prêt d'en tomber.

T H I A M I S .

Qu'on l'ôte de mes yeux.

C A L A S I R I S .

Mon fils . . . ô fort funeste !

Dans cette cour , hélas ! mon amour seul lui reste.

Songez à le sauver. ( *Il sort.* )

S C E N E V I .

C A R I C L É E , T H I A M I S .

C A R I C L É E .

Q U'ORDONNES - T U de moi ?

T H I A M I S .

Sors , & crains mes regards qui vont veiller sur toi.

C A R I C L É E .

Prononce mon arrêt ; je l'attends , sans le craindre.

S C E N E V I I .

T H I A M I S , *sent.*

J E n'en saurois douter ; en vain ils vouloient feindre.

Quand elle a refusé ma couronne & ma main ,  
Le front de ce captif m'a paru plus ferein.  
Ils s'aiment ! A ce mot, quelles fureurs soudaines,  
Quel poison, & quels feux ont coulé dans mes veines !  
Sous le joug abattu , dépendant , égaré . . .  
Dans la foule des rois me voilà donc rentré ! . . .  
Que de pleurs vont couler ! Déjà la nuit plus sombre  
Répand sur ces rochers l'épaisseur de son ombre.  
Peut-être Cariciée imploroit son retour.  
Dans un calme trompeur n'attendons pas le jour ,  
Et tâchons d'égaliser , quand l'ingrate m'offense ,  
A son horreur pour moi, l'horreur de ma vengeance.

*Fin du troisieme Acte.*





## ACTE IV.

*Le théâtre représente la nuit.*

## SCENE PREMIERE.

CARICLÉE, PALMIS.

CARICLÉE.

Où vais-je? où sommes-nous? la terreur qui me suit  
S'accroît par le silence & l'ombre de la nuit.

PALMIS.

Eh! quels sont les desseins que votre amour médite?  
Palmis de vos secrets ne peut-elle être instruite?

CARICLÉE.

Nos destins vont changer. Apprends, chere Palmis,  
Apprends ce que pour nous tente Calasiris.  
Secondé par la nuit, sans craindre pour lui-même,  
Ce vieillard doit briser les fers de ce que j'aime.  
Tout fera par ses soins préparé dans le port:  
Nous fuirons cette cour & ce funeste bord.

PALMIS.

La flotte égyptienne accourt pour nous défendre;  
Elle approche, dit-on: pourquoi ne pas l'attendre?  
Le signal est donné.

## C A R I C L E' E.

Théagene , en ces lieux ,  
 Craint pour moi d'un combat le sort toujours douteux ;  
 Il tremble pour les jours d'une amante & d'un pere.  
 Tu connois Thiamis : la fuite est nécessaire.  
 On nous ouvre un asylé à la cour de Memphis ,  
 Où quelque espoir encor pourra m'être permis.  
 Théagene ou son pere ici viendra se rendre.  
 Dieux justes , empêchez qu'on puisse les surprendre !  
 Le grand homme sans doute est , parmi les humains,  
 Un dépôt qu'à la terre ont confié vos mains.  
 Vous formez les héros , vous devez les défendre ;  
 Appuis de l'univers , sont-ils faits pour dépendre  
 Des viles passions qui nous donnent des loix ,  
 Sous les noms fastueux de maîtres & de rois ?  
 On vient... guide, Palmis, ma démarche incertaine :  
 N'as-tu pas entendu la voix de Théagene ?  
 Ne m'abandonne pas...

## S C E N E II.

*( Le théâtre s'éclaire dans le fond ; Cariclée croit se jeter dans les bras de Théagene , & rencontre Thiamis , dont la suite tient des flambeaux. )*

T H I A M I S , les mêmes.

C A R I C L E' E.

**T**HIAMIS ! Ah , grands dieux !

**T H I A M I S**, *avec une fureur concentrée.*  
 N'allez pas plus avant ; on a sur vous les yeux,  
 Madame ; croyez moi, votre espérance est vaine.  
 Vous ne le verrez plus cet heureux Théagene :  
 Il est en ma puissance ; & le moindre signal ,  
 Un coup-d'œil , au tombeau va plonger mon rival.  
 Il m'étoit important de percer ce mystere ,  
 Et de connoître enfin l'objet qu'on me préfere.

C A R I C L E' E.

Eh ! qui vous dit , seigneur , qu'il est aimé de moi ?

T H I A M I S.

Qui me le dit ? Ce trouble , & ce mortel effroi ,  
 Sur ton front éperdu cette pâleur subite ,  
 Et cet œil inquiet qui le cherche & m'évite.  
 Perfide ! lorsque tout s'unit pour te trahir ,  
 Ose encor m'abuser , ose me démentir.

C A R I C L E' E, *avec hauteur.*

Non , je ne veux ici te tromper , ni te craindre.  
 Je fais mourir , barbare , & je ne fais point feindre.  
 Mon malheureux amour me trahit à tes yeux ;  
 Mais par ma bouche encor tu vas l'apprendre mieux.  
 J'adore Théagene.

T H I A M I S, *avec emportement.*

Hé bien... Mais où m'abaisse  
 L'humiliant transport d'une lâche tendresse ?  
 Va, le dédain suffit, va, je renonce à toi,



Et rougis d'un courroux trop indigne de moi.  
Tu ne méritois pas de partager mon trône ;  
Et pour mieux te punir , Thiamis te pardonne.

## C A R I C L E' E.

Qui ? toi , me pardonner ! Et quels sont mes forfaits ?  
Connois & qui je suis & quels sont tes bienfaits.  
Le destin m'a placée , alors qu'il m'a fait naître,  
Au-dessus de tes dons , & de ton rang peut-être.  
Tu me parles d'un trône , & ce trône est le tien.  
Apprends que je ne veux de sceptre que le mien,  
Et que , si la couronne enfin m'est destinée ,  
Je l'attendrai des dieux qui me l'avoient donnée.  
Garde ton diadème , & respecte dans moi ,  
Respecte ton égale & la fille d'un roi.

## T H I A M I S.

Que m'importent ton rang , tes titres & toi-même ?  
Ainsi que ton orgueil , ma fureur est extrême.  
Dans ce cœur , que pouvoit adoucir un regard ,  
Tes discours outrageans enfoncent le poignard :  
Ce n'est point m'abaisser , que punir qui m'offense.  
L'excès de ton amour servira ma vengeance.  
Rien ne peut me fléchir ; c'en est fait. . . . ne crois pas  
Qu'une jalouse rage arme aujourd'hui mon bras.  
Ah ! ce n'est plus l'amour qui m'aveugle , inhumaine ;  
Si je veux me venger , n'accuse que ma haine.  
Ce n'est point en rival , que blesse ta fierté ;

C'est en maître inflexible , en monarque irrité.

C A R I C L E' E.

Dis plutôt en tyran.

T H I A M I S.

Hé bien ! oui , je veux l'être ;  
Je le suis ; je commence à ne me plus connoître. . .  
Mais c'est trop différer.

(*Il veut sortir.*)

C A R I C L E' E, *le retenant.*

Où vas-tu ?

T H I A M I S.

Malheureux ! . . .

Où je vais ! expier l'opprobre de mes feux.  
Je vais , malgré tes cris & l'horreur qui m'accable ,  
Immoler mon rival que tu rends plus coupable ;  
Me baigner dans son sang. . .

C A R I C L E' E.

Arrête. . . Je me meurs. . .

Après ce coup affreux , ce comble des horreurs ,  
Penses-tu me trouver à tes feux moins contraire ?  
Est-ce en m'assassinant , que tu prétends me plaire ?

T H I A M I S, *bors de lui.*

Non, je ne prétends rien ; non, je n'espère rien ;  
Mon unique bonheur est de troubler le tien.

J'ai voulu ton amour , je ne veux que ta haine.  
Moi-même je frémis du transport qui m'entraîne ;

Mais

Mais j'aurai satisfait à mon cœur outragé :

Je ferai malheureux ; mais je ferai vengé.

*(Il veut sortir, malgré Cariclée qui le retient en vain,  
& qui tombe à ses genoux, au fond du théâtre.)*

C A R I C L É' E.

Je tombe à tes genoux.

S C E N E III.

THIAMIS, CARICLÉE.

THÉAGENE & CALASIRIS *paroissent,*  
*enchainés dans le fond : une garde nombreuse les*  
*environne.*

T H I A M I S.

Q U E vois-je ?

C A R I C L É' E.

Théagene !

Ce vieillard dans les fers !

T H I A M I S.

Comment ! qui les amene ?

*( à sa garde. )*

Où les a-t-on surpris ? quel complot odieux  
Formoient-ils contre-moi ? Répondez.

C A R I C L É' E.

Dieux ! ah , dieux !

Ecoute , c'est à moi d'éclaircir ce mystere .  
 J'aime , & suis ton rival ; ce vieillard est mon pere .  
 Sensible aux cris du sang , dont tu braves les droits ,  
 Il voulut m'affranchir de tes barbares loix ;  
 Dans l'ombre de la nuit , une troupe fidele ,  
 Pour forcer ma prison , a secondé son zele .  
 Je venois enlever mon amante à tes vœux ,  
 Ta garde nous saisit , & nous traîne en ces lieux .  
 Tu ne pourras du moins m'accuser d'imposture :  
 J'obéis à l'amour , il suivit la nature ;  
 Notre crime est commun , quel fera ton arrêt ?  
 Quel prix réserves-tu pour un pareil forfait ?  
 T H I A M I S , *troublé , & regardant Cariclée avec  
 une fureur mêlée de tendresse.*

( à Théagene . )

Malgré sa trahison , tu peux sauver ton pere .

T H E A G E N E , *avec transport.*

Je pourrois le sauver ! Parle ; que faut-il faire ?  
 Me voilà prêt à tout , je pourrois ! . . .

T H I A M I S .

Tu le peux .

Un vaisseau va soudain l'éloigner de ces lieux ;  
 Pourvu qu'en mon pouvoir tu laisses ma captive ,  
 Et quittes avec lui cette funeste rive .  
 Tremblé & choisit . . .

THÉAGÈNE.

Barbare ! à quoi me réduis-tu ?

Chère amante ! . . . quel piège il tend à ma vertu ! . . .

Et toi , rougis , tyran ; ma foiblesse est ton crime.

THIAMIS.

Réfous , prononce enfin.

CALASIRIS, *avec vivacité.*

Non , ne prononce rien.

Si nous l'abandonnons , quel sera son soutien ?

Quel asyle sans elle auroit pour moi des charmes ?

Voudrois-je d'un bonheur acheté par ses larmes ?

Un instant , & je meurs. Pour sauver cet instant ,

Irois-je la plonger au tombeau qui m'attend ?

Et . . . .

THIAMIS.

( *montrant Théagene.* )

Vous mourrez tous deux. Que par lui l'on commence.

CARICLE'E.

Tu pourrois ! . . .

CALASIRIS.

Où t'emporte une affreuse vengeance ?

Ecoute , écoute encor , pour la dernière fois ,

D'un pere , d'un vieillard , la gémissante voix.

( *montrant Théagene.* )

Tu veux verser son sang , & d'une main fumante ,

Entraîner aux autels sa malheureuse amante ?



Frémis de ton dessein : ou bien si , dans ce jour ,  
 Il faut une victime à ton fatal amour ,  
 Immole , tu le peux , un mortel qui succombe ,  
 Que l'âge & l'infortune ont courbé vers la tombe ;  
 Et ne va point souiller , barbare Thiamis ,  
 Les yeux d'un pere , hélas ! du meurtre de son fils.

T H I A M I S .

Obéissez. . . .

C A R I C L E ' E , *courant à Théagene.*

Hé bien , assouvis ta colere ,  
 Viens l'arracher des bras d'une amante & d'un pere :  
 Frappe. . . .

T H I A M I S , *attendri.*

O pouvoir secret que je ne conçois pas !  
 Qu'on garde ce vieillard.

C A L A S I R I S , *se soutenant à peine.*

Où suis - je ? où vais - je ? hélas !

T H I A M I S .

Veillez sur Théagene.

C A R I C L E ' E .

Au moins , que je le suive.

T H I A M I S .

( *aux soldats qui emmenent*

*Théagene.* ) ( *à sa garde.* )

Ne précipitez rien. Retenez ma captive.

T H E A G E N E .

Cariclée ! . . ô mon pere ! . . ouvrez-moi votre sein :

Vous foupirez !.. adieu... remplissons mon destin.  
 ( *Il se jette entre les bras des gardes, Cariclée veut le suivre, des soldats forment une barriere dans le fond.* )

T H I A M I S, *d'un ton menaçant.*  
 ( *à Palmis, se mettant entre elle & Cariclée.* )  
 Suis ces captifs.

( *Deux soldats conduisent Théagene, d'un côté; deux entraînent Calasiris, de l'autre. Palmis les suit; le reste de la garde empêche Cariclée de sortir.* )

S C E N E I V.

C A R I C L É E , T H I A M I S , G A R D E S .

C A R I C L É E .

O CIEL ! je cede à mon effroi ;  
 L'univers tout-à-coup s'anéantit pour moi.  
 Hé bien, voilà mon cœur; qu'attends-tu? qui t'arrête?  
 Rochers, écroulez-vous, & tombez sur ma tête.

T H I A M I S .

Va , toi seule as tout fait : c'est toi dont la fierté  
 Aïgri le fiel brûlant de ce cœur indompté.  
 Seule tu m'inspiras cet amour qui m'égare,  
 Qui me rend à la fois malheureux & barbare.  
 Jaloux, désespéré, je n'examine rien ;  
 Ma fureur est ton crime encor plus que le mien.

Mais tu peux tout encor pour sauver Théagene ;  
Aux autels de l'hymen viens abjurer ta haine.  
Je révoque l'arrêt...

C A R I C L E ' E , *avec trouble.*

Hé bien... Je vais ... Qui ? moi ?

T H I A M I S .

Ses jours font en danger ; il peut vivre par toi.

C A R I C L E ' E .

Il m'en défavoûroit.

T H I A M I S .

Puisque rien ne te touche ,  
Tremble enfin. Son arrêt est sorti de ta bouche.

S C E N E V .

C A R I C L É E , T H I A M I S , G A R D E S ,  
U N O F F I C I E R .

L' O F F I C I E R .

**L**ES ennemis , seigneur , occupent l'autre bord ;  
Leurs cris tumultueux ont volé jusqu'au port.  
Aux premières clartés de l'aurore naissante ,  
Nous avons découvert leur flotte menaçante ;  
Du fer retentissant le formidable bruit  
Annonce le carnage & la mort qui le suit.  
Non ; l'Egypte jamais , fière de sa fortune ,  
Sous tant de pavillons n'a fait gémir Neptune ;

Leur orgueil par les vents semble être protégé ;  
Et dans une heure enfin , vous êtes assiégé.

C A R I C L E ' E .

Ciel ! qu'entends-je ?

T H I A M I S .

Il suffit. Va , fais prendre les armes :  
Je saurai dissiper ces nouvelles alarmes.  
Qu'au supplice à l'instant Théagène traîné...

C A R I C L E ' E , *s'appuyant sur une colonne.*

Ciel !

T H I A M I S .

Tu frémis du coup , quand tu l'as ordonné.

C A R I C L E ' E .

Je succombe.

T H I A M I S , *à Thermutis.*

Obéis.

S C E N E VI.

C A R I C L É E , T H I A M I S .

T H I A M I S .

**H**É bien , que vais-je faire ?  
Au trouble d'un combat songeons à la soustraire ;  
Et cachant tant d'attraits à des yeux ennemis ,  
De la victoire , au moins , assurons-nous le prix.

*(à sa garde.)*

Qu'on l'enferme , soldats , dans cette tour horrible ,

Que ce bois environne & rend inaccessible ;  
Asyle abandonné , solitaire réduit ,  
Que défend la terreur, & qu'habite la nuit.

C A R I C L E' E.

J'y trouverai la mort ; c'est mon espoir....

T H I A M I S.

O rage !

Mais ne songeons qu'à vaincre, & volons au rivage.

*Fin du quatrieme Acte.*



THIAMIS





## ACTE V.

## SCÈNE PREMIÈRE.

CALASIRIS, enchaîné.

CALASIRIS.

**T**HIAMIS pour raison me donne son palais !  
 Que veut-il ? que fait-il ? & quels sont ses projets ?  
 O toi, dont les vertus, noble & brillant présage,  
 D'un digne successeur m'offroient déjà l'image,  
 N'ai-je donc plus d'espoir ? n'ai-je plus de soutien ?  
 Je touche à mon trépas, faut-il pleurer le tien !  
 Me faudra-t-il mourir, sans que tes mains tremblantes  
 Viennent au moins s'unir à mes mains défaillantes,  
 Sans que mes tristes yeux, errans, appesantis,  
 Puissent, en se fermant, se tourner sur un fils ?



## SCÈNE II.

CALASIRIS, PALMIS.

CALASIRIS.

**A**H ! madame, parlez, que faut-t-il que j'espère ?

Quel calme apportez-vous à la douleur d'un pere ?  
 Peu suspecte en ces lieux , l'œil d'un tyran jaloux ,  
 Ouvert sur tous mes pas , ne veille point sur vous.  
 N'avez-vous rien appris ? L'affreuse incertitude  
 Dans ce cœur désolé nourrit l'inquiétude.  
 J'ignore tout. . . .

P A L M I S .

Seigneur , je ressens votre effroi ;  
 Et la liberté même est un malheur pour moi.  
 J'errois , je parcourois cette funeste enceinte.  
 Qu'ai-je vu ? quel objet ! Ciel ! j'en frémis de crainte !  
 Cariclée éperdue , & la mort dans les yeux ,  
 Qu'entraînoient loin de moi des soldats furieux.  
 Vainement j'ai voulu courir au-devant d'elle :  
 Que pouvois-je obtenir d'une garde cruelle ?  
 Ce spectacle est toujours présent à mes regards.  
 Je mesure , en tremblant , ces terribles remparts ,  
 Ces barrières d'airain , cette tour menaçante ,  
 Où meurt dans les regrets la vertu gémissante ;  
 Et du pied de ces murs , Palmis ne peut , hélas !  
 Que lui montrer ses pleurs , & lui tendre les bras.

C A L A S I R I S .

Et mon fils ? . . . .

P A L M I S .

Je ne fais.

C A L A S I R I S .

Ah ! sans doute un barbare. . .

Pourquoi differe-t-il le sort qu'il me prépare?  
 Suis-je assez malheureux! O tourmens inouis!  
 C'est pour le voir périr, que je retrouve un fils!  
 Dieux, qui me l'enlevez, du moins, que je le suive!  
 A mon unique espoir faut-il que je survive?  
 Dans ces affreux momens que faisoit Paficlès?  
 Il pouvoit prévenir de si cruels regrets.  
 Lui seul pouvoit, mon fils, voler à ta défense:  
 Tout, dans ce jour fatal, trahit mon espérance:  
 Tout.. Qu'entends-je? quels cris font retentir le port?  
 Suis-je enfin exaucé? m'annoncent-ils la mort?  
 Le bruit redouble... On vient... Comment! puis-je  
                   le croire?  
 Est-ce toi?...

---

 S C E N E    I I I .

T H Ê A G E N E , *suivi de quelques soldats,*  
 C A L A S I R I S , P A L M I S .

C A L A S I R I S .

Q U I t'amene à mes yeux?

T H Ê A G E N E , *brisant les fers de Calasiris.*

La victoire.

C A L A S I R I S , *tombant sur une espece de roc.*  
 Je succombe... apprends-moi...

Je marchois au trépas ;

Pasiclès qui l'apprend s'élance sur mes pas ,  
 Me joint , brise mes fers. Thiamis se présente ,  
 Et pour quelque instans il répand l'épouvante ;  
 Mais sous le nombre enfin contraint de succomber ,  
 Je vous revois, mon pere... O moment plein de charmes !  
 Je tremble cependant. .. Dissipez mes alarmes. ..  
 Que devient Cariclée ? Est-elle en ce palais ?

C A L A S I R I S .

Thiamis... le barbare! ... Apprends tous ses forfaits.  
 Captive dans la tour, ton amante...

T H E A G E N E , *avec transport.*

J'y vole.

C A L A S I R I S .

Une garde...

T H E A G E N E .

Il n'est rien que mon courroux n'immole.

C A L A S I R I S , *se soulevant.*

Que ne puis-je te suivre !

T H E A G E N E .

Ah ! restez dans ces lieux ;

Pasiclès les défend , j'y suis victorieux ;

La mort de Thiamis m'en a rendu le maître.

C A L A S I R I S .

Quoi, Thiamis n'est plus ! mais ses ordres peut-être...

Je crains tout. Va....

THÉAGÈNE.

Je cours , & reviens à l'instant  
Me livrer aux transports d'un fils & d'un amant.

PALMIS à Théagene.

Je vous suis ...

---

SCÈNE IV.

CALASIRIS , *seul.*

**D**IEUX ! ô dieux , amis de l'innocence ,  
Pour moi ce jour sans doute est un jour de clémence :  
Ah ! ce bonheur tardif , si long-tems souhaité ,  
Après tant de revers , je l'ai bien mérité.  
Mais détournez vos yeux de ma triste vieillesse ,  
Et d'un héros naissant conduisez la jeunesse ;  
Que sur lui tous vos soins soient enfin réunis :  
Laissez mourir le pere , & veillez sur le fils !  
Que vois-je ? Thiamis !

---

SCÈNE V.

(*Thiamis sortant d'un antre qui est sur un des côtés du  
théâtre , Calasiris sur le devant.*)

THIAMIS , *sans voir Calasiris.*

**A**U fond de ces retraites



J'ai marché vers ces lieux par des routes secrètes ;  
 J'ai trompé l'ennemi par le bruit de ma mort,  
 Et ce poignard au moins me répond de mon sort.  
 Je mourrai libre... Tremble, orgueilleux Théagene,  
 Sûr de périr, c'est toi que cherche ici ma haine.  
 Teint de sang, entouré des fléaux destructeurs,  
 Pour s'affouvir, ma rage a besoin de tes pleurs.

*(appercevant Calasiris.)*

Mais je le cherche en vain... Calasiris! son pere!

*( Il fait un mouvement pour se jeter sur lui. )*

Je respire... à mes coups rien ne peut te soustraire.

C A L A S I R I S, *avec tranquillité.*

Voilà mon cœur; viens, frappe un vieillard défarmé,  
 Et dont le seul forfait est de t'avoir aimé.

Signale contre moi ton généreux courage,  
 Et fouille de mon sang, déjà glacé par l'âge,  
 Ce front, où ton devoir fut tracé tant de fois;  
 Et ces cheveux blanchis au service des rois.

Qui t'arrête? ôte-moi cette image importune  
 De ton ingratitude... & de ton infortune.

Frappe: mais, par pitié, cache au moins, Thiamis,  
 Cache mon corps sanglant aux regards de mon fils.

T H I A M I S.

Ton fils! ah, malheureux! vis pour voir son supplice.  
 Que tout dans ce palais autour de moi gémissé!  
 Que vos cœurs déchirés s'entr'ouvrent devant moi.

CALASIRIS.

Que dis-tu ? qu'as-tu fait ? tu me remplis d'effroi !

Je tremble... Cariclée... à peine je respire...

Réponds... feroit-il vrai?.. Cariclée...

THIAMIS.

Elle expire.

Elle n'est plus.

CALASIRIS.

O crime !

THIAMIS.

Il me venge : le fort  
De Théagene à peine eut secondé l'effort ;  
A peine je vis fuir la victoire infidèle :  
Cours, dis-je à Termuthis, je réclame ton zèle ;  
Tu connois cette tour qui cache à tous les yeux  
Des richesses des mers le dépôt précieux ;  
D'un superbe vainqueur trompons l'avidie joie ;  
Que les feux dévorans lui dérobent sa proie.  
Il y vole soudain, de cent flambeaux armé,  
Ignorant quel trésor j'y tenois renfermé.  
Mes yeux, n'en doute pas, ont vu briller la flamme :  
Cet horrible spectacle a consolé mon ame.  
Que la vengeance est douce, & qu'elle a de pouvoir !  
Il est d'affreux plaisirs au sein du désespoir.

CALASIRIS.

Tant de charmes n'ont pu désarmer ta furie !

Cariclée ! ah, cruel !.. je déteste la vie.

Et mon fils... que fait-il? où porte-t-il ses pas?  
 Qu'il vienne au moins, qu'il vienne expirer dans  
 mes bras.

T H I A M I S.

Je l'attends : quel bonheur d'empoisonner sa gloire,  
 Et de couvrir de deuil le jour de sa victoire!  
 Va, c'est moi qui triomphe, & jamais on n'a vu  
 Tant de joie éclater sur le front d'un vaincu.  
 Puissé-je, plus heureux, de sa fidelle amante,  
 Disperfer sur ses pas la cendre encor fumante!  
 En fouiller ses laurriers! Quel bruit? que vois-je? Dieux

S C È N E V.

T H É A G È N E , *les cheveux épars, conduisant*  
 C A R I C L É E ; P A L M I S , T H I A M I S ,  
 C A L A S I R I S , *une suite nombreuse.*

T H I A M I S , *le poignard à la main, & voulant se*  
*jeter sur Calasiris.*

Q U E ce vieillard me venge, en mourant à leurs yeux.

T H É A G È N E *se précipitant entre Thiamis & son*  
*pere.*

Meurstoi-même, tyran... Ah, 'qu'avois-je osé faire!  
 Dans quel affreux péril j'avois laissé mon pere!

( *Il se jette dans ses bras.* )

C A L A S I R I S.

Je puis mourir content, vous respirez tous deux.

C A R I C L É E

CARICLE'E , à Calasiris & à Palmis.

Ah ! si vous l'aviez vu s'élançer dans les feux !  
 La flamme , autour de lui captive & frémissante ,  
 Sembloit , entre ses bras , respecter son amante.  
 Souvenir de mes maux , ne troublez plus mon cœur ;  
 Le héros que j'adore est mon libérateur :  
 Je vois briller par-tout l'éclat de sa victoire ;  
 Et mes yeux , en s'ouvrant , sont témoins de sa gloire.

T H É A G E N E , à Cariclée & à son pere.

Elle vous appartient , vous en faites le prix.

( au peuple. )

Cette isle est désormais soumise à Sésostris ,  
 Attendez-y ses ordres , & nous allons nous rendre  
 A la cour de ce roi , digne de te défendre.  
 Instruit de tes revers , & du rang qui t'est dû ,  
 Il armera Memphis , pour venger la vertu.

*Fin du cinquieme & dernier Acte.*



---

## DISCOURS PRÉLIMINAIRE

*Servant d'introduction à AMILKA ou PIERRE  
LE GRAND, tragédie.*

JE donnai d'abord à cette tragédie le titre sous lequel je la fais reparoître. On m'exagéra les dangers d'un sujet aussi épineux ; les obstacles que rencontreroit un ouvrage où j'avois à peindre des faits récents, des personnages contemporains, un législateur célèbre, qui tient encore toute l'Europe suspendue entre la haine & l'admiration. J'étois dans la première effervescence de l'âge & de l'amour-propre ; je regardois comme un malheur réel ce qui pouvoit retarder la représentation de ma pièce ; je crus tout, les difficultés m'effrayèrent ; & quand je devois travailler à les vaincre, je ne songeai qu'à les prévenir. Telle est la marche d'une jeunesse inconsidérée, qui presque toujours détruit ses jouissances, en les accélérant. Je cherchai dans l'histoire tartare un prince qui eût quelques traits de ressemblance avec Pierre le Grand. Je trouvai Timur, à qui j'appliquai, bien ou mal, les discours & les actions du héros de la Russie. A Menzikoff, je substituai Zulica, sans m'appercevoir que c'est le nom d'une jolie courtisane du *Sopha* (\*) ; &

(\*) Roman ingénieux, plein de graces, de volupté, & sur-tout d'une profonde connoissance des femmes.



que, par cette raison, il ne convient pas tout-à-fait à la dignité dramatique. Ces précautions prises, je portai ma tragédie au tribunal des comédiens, qui eurent la complaisance de l'écouter & de la recevoir. M. de Crébillon vivoit alors : j'allai soumettre à son jugement cette foible & première production. Soit qu'il y entrevît une lueur de talent, soit que ma jeunesse le prévînt en ma faveur, il l'examina avec intérêt, descendit jusqu'aux moindres détails de mon ouvrage, refit même quelques scènes que j'ai encore, écrites de sa main. Il m'initioit en quelque sorte aux mystères de son art ; & c'est dans sa conversation que j'appris à mépriser toutes ces froides poétiques, qui ne valent pas une seule des leçons animées que l'on puise dans l'entretien d'un grand homme. Je recueillois avec soin les étincelles précieuses, échappées de ce foyer brûlant, d'où étoient partis *Electre*, *Atrée* & *Rhadamiste*. L'auteur de ces chefs-d'œuvres me récitoit quelquefois des fragmens de son *Cromwel*. Alors ses yeux s'allumoient, son front sembloit rajeuni par l'enthousiasme ; ses vers, comme des traits de feu, embrasoient mon imagination. A ces élans du génie se joignoit cette simplicité respectable qui nous réconcilie avec les talens qui nous éclipsent. C'étoit pour moi un objet de vénération, qu'un vieillard de quatre-vingt-deux ans,

jouissant de sa gloire sans orgueil comme sans inquiétude, & qui, dans une carrière aussi orageuse que celle du théâtre, avoit lassé ses ennemis par le silence & des succès. Je n'oublierai jamais les bontés dont il me combloit sur ses derniers jours, & j'ai besoin de m'en souvenir, pour lui pardonner de m'avoir conseillé un genre de travail qui m'a mis deux fois aux prises avec le ridicule & la malignité.

Encouragé par ses conseils, enorgueilli de son suffrage, je m'abandonnai, comme bien d'autres, à toutes les illusions qui assiegent une jeune tête en pareille circonstance. Qu'on est sot, quand on a vingt ans, & qu'on a fait une tragédie ! J'entendois déjà les applaudissemens retentir à mon oreille : je rêvois immortalité. Le jour fatal arrive. Une première représentation ramène tout au vrai ; c'est un coup de baguette qui renverse le palais d'Armide. Mes chimères disparurent : je vis distinctement que je n'étois pas, à beaucoup près, aussi sublime que je me l'étois imaginé. Ma disgrâce cependant n'étoit point sans remède : l'indulgence du public, qui d'abord fut excessive, ne m'abandonna qu'aux derniers actes, où il manqua de force pour m'applaudir, parce que je n'avois plus celle de l'intéresser. Je sentis la justice de ce procédé ; &, loin de m'élever contre mon juge, je profitai de ses bruyantes leçons. Je

m'enfermai pendant quatre jours , & changeai dans cet intervalle tout ce qui avoit déplu à ce même public , qui reçut avec transport cette preuve de ma docilité. Ma piece eut tout le succès que j'en pouvois espérer , après lui avoir enlevé moi-même son plus vif intérêt , par le retranchement des véritables noms. En effet, le nom seul de Pierre le Grand en impose ; il prépare les esprits à des idées nobles , à de fortes impressions. C'est un tableau vraiment digne de notre scene que celui d'un héros législateur qui , a travers le choc des esprits , l'âpreté du climat , l'opposition même de la nature , élève sur des glaçons ensanglantés l'édifice des mœurs & des loix , change une horde sauvage en peuple policé , s'instruit par ses revers , se dévoue , pour atteindre son but , à tous les poignards de la trahison , & prouve à l'univers surpris, qu'un roi peut être cruel , pour l'intérêt même de l'humanité. Il est certain que , si un politique , par la grandeur de ses vues , fixe en quelque sorte la mobilité du tems , devine les circonstances , calcule les obstacles , anticipe sur l'avenir , on doit lui pardonner quelques ressorts violens, nécessaires à ses vastes opérations. Les hommes de génie méprisent certains préjugés qui , d'après eux , ne doivent arrêter que des esprits foibles , & vont toujours en avant , par la seule impulsion

de leur supériorité. Haïs de leurs contemporains, la postérité les venge, les met à leur place, porte le jour sur leurs bienfaits. Les moyens disparaissent, les effets subsistent, & l'on ne se souvient plus si des flots de sang ont engraisé le sol d'où sont sorties de si belles moissons. Tel a été l'ouvrage du czar Pierre. Une tragédie sans doute n'est point un champ assez étendu, pour développer un pareil caractère (\*), en fonder la profondeur, en montrer toute l'énergie : mais, ne pouvant offrir le tableau dans son entier, j'ai tâché d'en saisir le trait distinctif, la nuance la plus frappante, & le moment le plus intéressant.

Plusieurs auteurs ont travaillé sur ce sujet. Il existe une tragédie de *Pierre le Grand*, par un Italien, nommé *Scarcelli*. On a sous les yeux, le *Menzikoff* de Morand, qui fut joué sur le théâtre d'*Arlequin* & de *Pantalon*, sous le titre de *Phanazar*. On en a retenu ce vers :

Pour apprendre à régner, descendrois-tu du trône ?

C'est *Menzikoff* qui parle à un ennemi du czar.

M. de Fontanelle vient, tout récemment encore, de publier un drame dont *Pierre le Grand* est le héros. Cette pièce n'est point sans mérite. Avec quel-

(\*) Je laisse ce soin à la plume éloquente de M. Thomas, dans son poème de la *Czariade*.



ques changemens, il eût été facile à l'auteur d'en faire un bon ouvrage : elle manque d'action, de force, mais présente des détails attachans , & des caractères sagement dessinés. J'ai actuellement dans les mains le *Czarowitz* du chevalier de Vatan , connu par quelques poésies, & entr'autres par une belle *ode sur l'éternité* (\*). Il entremêloit la culture des lettres & les occupations militaires : il ne croyoit pas déroger en osant penser & sentir, & doit être compté parmi ces hommes aimables, qui ont su être philosophes dans la carrière des honneurs , dans le choc des distractions & le tumulte des plaisirs. On fera peut-être bien-aïse de lire quelques fragmens de cette tragédie , où la partie politique m'a paru traitée avec succès. D'ailleurs, on aime à voir les différens jours sous lesquels plusieurs écrivains ont envisagé le même sujet. Ces études servent aux progrès du goût qui ne se perfectionne que par la comparaison du bien avec le mieux. Je me suis permis, dans les scènes que je citerai, quelques retranchemens & de légères corrections , qui m'ont paru indispensables. L'auteur n'ayant pas mis la dernière main à son ouvrage, j'ai dû respecter sa mémoire, & suppléer à ce qu'il auroit fait lui-même, s'il l'eût rendu public. Voici un précis de la pièce.

(\*) Cette ode est imitée de M. Haller.



Le czar est absent ; Sophie, sa sœur, profite de cette circonstance, pour conspirer : le motif de sa haine est la mort de Gallitzin son amant. Elle a des intelligences avec le Dannemark, dont l'envoyé est à la cour de Russie. Elle a séduit tous les corps de l'état, & n'attend que le moment d'éclater. On suppose qu'Alexis, fils du czar, a fait prisonnières en Livonie, deux sœurs qui réparent par leurs attraits & leurs vertus, l'obscurité de leur naissance : l'une, qu'on nomme *Alexine*, est en secret, l'épouse du czar : l'autre est aimée d'Alexis. Sophie se sert de cet amour, pour corrompre la fidélité du jeune prince, & l'associer à ses projets. Le czar revient, déclare son mariage avec *Alexine*. Il propose à son fils un hymen politique qui va joindre la Suede à la Russie. Alexis s'en défend avec respect. Le czar commande, & fort. On arrête *Amélie* : le prince force la prison, & combat pour délivrer son amante. Le czar se montre : tout rentre dans le devoir. Son fils paroît devant lui, blessé d'un trait que Sophie a fait empoisonner. Elle avoue tous ses crimes. Le czar ordonne son supplice : elle se frappe ; le malheureux *Alexis* meurt dans les bras de son pere. Tel est à peu près le fond de l'intrigue & de l'intérêt.

## SCENE PREMIERE.

SOPHIE, seule.

Inexorable auteur de mon ressentiment,

Ombre errante & terrible , ombre de mon amant ,  
 Dont le trépas m'accuse , & dont la voix m'implore ,  
 Héros mort sans vengeance, attends. . . attends encore.  
 Et toi , lâche affassin d'un amant mort pour moi ,  
 Que le sang fit mon frere , & le destin mon roi ,  
 L'amour , mon ennemi. . . . l'amour enfin l'emporte :  
 Tremble. . . . .

*Fædor* , envoyé Danois , entre : elle développe  
 avec lui tout le plan de son ambition. *Mais* ,  
 lui dit-il ,

Dans ces hardis projets pourrez-vous persister ?  
 Pardonnez si mon maître ose encore en douter.  
 On risque tout , madame , en servant des rebelles :  
 Ils promettent beaucoup ; mais , deux fois infidelles ,  
 Leurs foibles cœurs , au prix d'une autre trahison ,  
 Souvent de la première achètent le pardon.

S O P H I E.

Gallitzin a péri : tu soupçonnes ma haine. . . .  
 Je ne te dirai point quels supplices affreux |  
 Exerça contre nous un monarque odieux :  
 L'Europe en a frémi , quand six mille victimes  
 Laverent dans leur sang & ma honte & mes crimes ;  
 De tous mes amis morts quand les membres épars  
 Furent encor fumans offerts à mes regards ,  
 Je demandai la vie , & nourris la pensée  
 De punir mon tyran de me l'avoir laissée.  
 Depuis quinze ans , mes soins & ma fidélité ,  
 Ses succès , son pouvoir , le tems & sa fierté  
 Ont de son cœur jaloux banni la défiance. . . .  
 Ce n'est qu'avec du sang qu'on éteint la vengeance.  
 Non , non ; ce cœur qu'il croit gagner par des bienfaits ,

A qui lui pardonna , ne pardonne jamais.  
 Le sang de mes amis , versé pour ma querelle ,  
 L'ombre de mon amant , & sa voix qui m'appelle ,  
 Un tyran à punir , un trône à mériter ,  
 Tout cela t'en répond : ose encore en douter.  
 Aucun frein ne m'arrête ; à ce point outragée ,  
 Je ne puis trop payer le bien d'être vengée ;  
 Et mon sexe est garant que je hais sans retour ,  
 Quand j'en ai pour motifs mon orgueil & l'amour.

## L' E N V O Y E'.

Après le czar , son fils vous reste à vaincre encore :  
 Loin de servir vos vœux , ce prince les ignore.  
 Dans le crime avec vous il le faut engager.  
 S'il ne trahit le czar , il pourra le venger.  
 Même , quand vous auriez immolé votre frere ,  
 On plaindroit Alexis des malheurs de son pere ,  
 Fort de ses droits , & plus encor de ses vertus ,  
 Il gagneroit des cœurs qu'on ne corromproit plus.

## S O P H I E.

Je puis tout sur son ame : il m'aime dès l'enfance ;  
 Il me croit , & je veux qu'il serve ma vengeance.  
 Au sein du Dannemark il recevra ma loi ,  
 Et , sujet parmi vous , ne vaincra que pour moi.  
 Puisque j'en ai besoin , il commettra ce crime :  
 J'en cueillerai le fruit ; je l'en rendrai victime.  
 Il trahira son pere , & je le trahirai.  
 Il périra coupable ; & moi , je régnerai.

J'ai séduit tous ces grands ennemis de leur roi ,  
 Ennemis d'un pouvoir fondé sur leur bassesse ,  
 Qui n'ont de leurs aïeux que l'antique rudesse ;  
 Féroces partisans de leurs sauvages mœurs ,

Et de leur ignorance obstinés défenseurs ;  
 Et ce corps insolent , qui , sous l'orgueilleux titre  
 De la garde du trône , en fut souvent l'arbitre.

## S C E N E V.

A L E X I S , S O P H I E.

S O P H I E , dans cette scène , apprend au  
 prince , qu'il est aimé d'*Amélie*. Elle accuse  
*Alexine* de tous les obstacles qu'il rencontre  
 dans son amour , & de la rigueur du czar.

S O P H I E.

Je l'avoue à regret ; mais croyez-en mon zèle :  
 Vous perdez Amélie , & le trône avec elle ;  
 Car enfin vous cédez ; mais , vous ne savez pas  
 Quel abyme Alexine a creusé sous vos pas.  
 Sachez qu'en condamnant des feux si légitimes ,  
 La cruelle de loin vous prépare des crimes :  
 Le czar l'aime , & peut-être elle a reçu sa main :  
 Aujourd'hui votre reine , elle vous perd demain.

A L E X I S.

Non , j'estime Alexine , & j'adore Amélie :  
 Je rejette sur-tout l'affreuse calomnie ;  
 Ce cœur aime à l'excès , & n'a jamais haï :  
 Avant que je soupçonne , il faut qu'on m'ait trahi ;  
 Et loin de murmurer d'un ordre trop sévère ,  
 J'accepte mon malheur , puisqu'il plaît à mon père.  
 Pour ces peuples naissans mon père est un grand roi ,  
 Un héros pour le monde , & c'est un dieu pour moi.

## A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E.

A L E X I N E , C A S I M I R , *régent de la Russie en l'absence du roi.*

A L E X I N E.

C A S I M I R , tu le fais , ma vertu , mon courage ,

Et non de mes appas le frivole avantage ,  
 Ont pu , malgré mon rang , m'élever jusqu'au czar.  
 La noblesse & les traits sont les dons du hafard :  
 Notre fang n'est point vil , si la vertu l'épure.

. . . . .  
 Je fais que , quand les czars choisissent leurs époufes ,  
 Les familles des grands de leur choix sont jaloufes ;  
 Mais la noblesse ici n'est qu'un titre idéal :  
 Tout fujet est esclave , & tout esclave , égal.

. . . . .  
 Ton maître jusqu'ici tient nos chaînes secret<sup>tes</sup> ,  
 Pour amuser les vœux de ces fieres fujettes ,  
 Dont les parens , séduits par l'espoir de son choix ,  
 D'un nouveau despotisme autorisent les loix ,  
 Se trahissent entr'eux , & , pendant son absence ,  
 N'osent troubler le cours d'une heureuse régence.

C A S I M I R .

Votre hymen est secret ; mais on lit dans vos cœurs ,  
 Et je crains que les grands , unissant leurs fureurs ,  
 Ne songent à venger cette commune injure.  
 Du prince mécontent on aigrit le murmure.  
 Le czar , vous le savez , à l'exemple des dieux ,  
 De la nuit du chaos a fait fortir ces lieux ;  
 Mais on se fait haïr des esprits qu'on éclaire :  
 Le Russe , en frémissant , aperçut la lumière.

. . . . .  
 Le peuple chérit plus ses vices que ses droits ,  
 Ses erreurs que ses biens , & ses mœurs que ses loix.

A L E X I N E .

Non , va ; crains moins l'effet d'un frivole murmure :  
 Le Russe ne ressent , ni ne venge une injure  
 A la soumission ce peuple accoutumé



Par des tyrans fans mœurs fut long-tems opprimé.  
 Que peut de plus le czar pour ce peuple sauvage ?  
 De ses propres états il est le premier sage.  
 Ce héros conquérant , prince & législateur ,  
 D'un empire hérité semble le fondateur.  
 Lui seul il attira dans sa triste patrie ,  
 Tous ces arts effrayés de se voir en Ruffie.  
 Va , crois-m'en , Cafimir , pour prix de tant de soins ,  
 Ses dociles fujets obéiront du moins.  
 Le cruel despotisme a ce seul avantage ,  
 Qu'un roi se forme enfin un peuple à son image ,  
 Ne trouve point d'obstacle à ses vastes projets ,  
 Et peut seul , d'après lui , réformer ses fujets.

## S C E N E.

S O P H I E , *seule.*

J E pourrai donc enfin égorger ma victime ,  
 Et , du moins une fois , voir réussir un crime !  
 Remords , disparoissez ; de deux grands criminels ,  
 L'un meurt sur l'échafaud , & l'autre a des autels :  
 Tout dépend du succès. . . . .

## A C T E I I I.

## S C E N E P R E M I E R E.

L E C Z A R , A L E X I S.

L E C Z A R.

C H A R L E S errant , proscrit , & monarque transfuge ,  
 Mendiant chez le Turc un dangereux refuge ,  
 Cherchant des protecteurs tout prêts à l'écraser ,  
 Tel qu'on ne peut le plaindre & bien moins l'excuser ,  
 Sans troupes , sans amis , sans espoir , sans asyle ,  
 Héros toujours rempli d'un courage inutile ,

Charles s'abaisse enfin . . . . .

Il cede tout , pourvu que le nœud d'hyménée  
Tienne enfin la Ruffie à la Suede enchainée.

.....  
 Cette princesse , à qui ce projet nous allie ,  
 Nous apporte Stettin & la Poméranie ,  
 Ces importans états qu'à l'empire autrefois  
 Arracha dans Munster l'impérieux Suédois ;  
 Il triomphoit alors , quand l'Autriche , en esclave ,  
 Trembloit au fouvenir des armes de Gustave ;  
 Mais les tems font changés : notre tour est venu.  
 Au comble des grandeurs je me vois parvenu.  
 Maître de ces états , souverain de l'empire ,  
 Vous devinez déjà le succès où j'aspire.  
 Oui , d'un noble projet j'affronte les hafards ;  
 Et je prétends , mon fils , au trône des Césars.  
 La duchesse bientôt par Goerts amenée,  
 Vient conclure en ma cour ce brillant hyménée.  
 . . . . . Devenez son époux ;  
 Je ne devrai la paix & l'empire qu'à vous.

Alexis oppose quelques réflexions à ces desseins  
ambitieux. Le czar lui répond :

J'ai tout prévu , mon fils , & ne peux m'égarer.  
 A mes vœux , dès long-tems , tout semble conspirer.  
 Cette fiere maison , dont l'énorme puissance  
 Du midi jusqu'au nord portoit son espérance ,  
 Qui jamais n'a suivi que ses vrais intérêts ,  
 Vaste dans ses desirs , & sage en ses progrès ,  
 Penche vers sa ruine . . . . .  
 . . . . .  
 Elle éteinte , il est peu de princes dans l'empire ,

Dont la foible grandeur à cet haut rang aspire.  
 Brunfwik est trop puissant ; il n'unira jamais  
 Le globe impérial au sceptre des Anglais.

. . . . .  
 Auguste sur le trône encor mal affermi ,  
 Auguste me doit tout , & craint son ennemi :  
 Long-tems le Darius de cet autre Alexandre ,  
 Contre Charles enfin il songe à se défendre.  
 La Prusse vient de naître , & pourra s'augmenter ;  
 Elle sera pour vous , mon fils , à redouter :  
 Mais , quel que soit l'éclat de sa première aurore ,  
 Cet astre , croyez-moi , n'est point à craindre encore.  
 Entre Bavière & moi le sort peut balancer :  
 Nous verrons qui des deux saura mieux le fixer.

A L E X I S.

Eh ! seigneur , songez-y , tout le corps germanique ,  
 Nécessaire ennemi du pouvoir despotique ,  
 Verra-t-il sans effroi ? . . .

L E C Z A R.

Vains obstacles , mon fils !  
 J'ai su dans le secret préparer les esprits.  
 De votre hymen , mon fils , j'ai pesé l'avantage ;  
 Le bien le plus léger devient grand par l'usage.  
 Mazarin , qui connut cet important moyen ,  
 N'eut jamais qu'un espoir moins prochain que le mien ;  
 Et des lys cependant une tige fleurie  
 Semble avoir pour toujours germé dans l'Ibérie.  
 Ainsi bientôt , mon fils , grâces à ce lien ,  
 Vous me verrez unir un autre empire au mien ,  
 Du Rhin au Tanais étendre ma puissance ,  
 Serrer de toutes parts l'orgueilleuse Bizance ,  
 Faire trembler l'Europe ; & l'aigle des Césars  
 Va se charger enfin de la foudre des czars.

ALEXIS.

Eh ! n'est-ce pas assez , seigneur , pour votre gloire ,  
Que d'avoir si long-tems enchaîné la victoire ?  
Guerrier , législateur. . . .

LE CZAR.

Non , ce n'est pas assez :

Il faut cueillir le fruit de nos succès passés.  
Eh ! l'Europe oubliant nos affreuses provinces ,  
Me compte encore à peine au nombre de ses princes.  
Par l'empire & les mers je suis séparé d'eux ;  
Rapprochons tout d'un coup cet intervalle affreux ;  
Et par un noble effort franchissons les limites ,  
Qu'à ces bords inconnus la nature a prescrites.  
De ces climats glacés on vit toujours sortir  
Ces peuples conquérans , nés pour tout asservir ,  
Placés par la nature en ce pays sauvage ,  
Et vers de plus heureux guidés par leur courage ;  
De l'univers entier braves usurpateurs ,  
Les plus grands des humains , s'ils avoient eu des mœurs.  
Nos peuples sont changés ; mais leur ame agrandie  
Conserve encor le feu de ce premier génie ;  
Ranimé par mes soins , il va prendre l'essor :  
Soumettre le midi , c'est le destin du nord.

ALEXIS.

De cet état , seigneur , la fortune commence ,  
Et la Russie encore est presqu'en son enfance.

LE CZAR.

Eh ! l'enfance , mon fils , est le tems des progrès :  
C'est aux premiers efforts que j'ai dû mes succès.  
Je fixe tous les yeux ; on me craint , on m'admire :  
L'Europe s'attend presque aux grandeurs où j'aspire.  
Si je n'acheve pas ce que j'ai commencé ,  
De ce peuple après moi le tems fera passé :

Nul

Nul ne fera de lui ce que j'en pourrai faire.  
 Le Ruffe , enorgueilli du rayon qui l'éclaire ,  
 Aux plus vastes deffeins peut marcher fur mes pas ;  
 Mais , après moi , mon fils , ne vous y fuivroit pas.  
 Si ma fin trop prochaine , ou d'affreufes difgraces  
 De fon premier état lui laiffent quelques traces ,  
 Oui , prince , c'en est fait , je le vois fuccomber ;  
 Et s'il n'en est bien loin , il y va retomber.

• • • • •  
 Pendant une heure encor , songez à ma demande :  
 Pere , je vous en presse , & roi , je vous commande ,  
 Pour ne plus voir , après , qu'un fils qui m'a trahi ,  
 Ou le premier fujet qui m'ait défobéi.

Cette scene m'a paru bien pensée , écrite simplement , pleine d'une forte de noblesse. L'ame du czar s'y déploie par degrés. On y entrevoit le germe de tous les grands deffeins qui l'occupaient. Le système de sa politique y est tracé avec intelligence ; & j'ai imaginé que le public me fauroit gré de lui avoir fait connoître en partie un ouvrage digne de son attention. Voici quelques morceaux qui donneront une idée du dénouement. Le czar revient du combat : la révolte est calmée ; Alexis vaincu ; l'impératrice demande grace pour ce prince.

A L É X I N E.

Il est vrai que l'amour égara sa valeur ;  
 Mais , seigneur , vous l'aimez ; vous connoissez son ame.  
 Toujours votre tendresse . .

L E C Z A R.

Oui , je l'aimai , madame.



Oui ; ce cœur ulcéré , qui le hait aujourd'hui ,  
 Ce cœur n'a pu jamais aimer que vous & lui ;  
 Et tel est le pouvoir qu'a sur moi l'infidèle ,  
 Je regrette mon fils , en perdant le rebelle.  
 Je vois s'enfevelir avec lui des projets  
 Dont il auroit pu seul assurer le succès ;  
 L'héritier de mon nom , l'espoir de ma couronne !  
 Ah ! son plus grand forfait est sa mort que j'ordonne ;  
 Mais au devoir d'un roi je l'immole aujourd'hui ;  
 Et l'honneur de régner m'est bien plus cher que lui.

.....

ALEXINE, AMELIE.

AMELIE.

Ah ! ma sœur , qu'as-tu dit ? justes dieux ! J'en frissonne.  
 O terreur , ô regrets ! quelle horreur m'environne ?  
 Je lui pourrois coûter la vie & la vertu !  
 Quoi , son pere oseroit ! . . . ah ! ma sœur , le crois-tu ?  
 Le czar t'aime , il t'écoute ; il n'est point inflexible ;  
 Ou , du moins , pour un fils il fut toujours sensible :  
 De son trône , ma sœur , c'est l'espoir & l'appui.  
 L'intérêt de l'état ne peut-il rien sur lui ?

.....

Va , cours , vole , ma sœur ; il en est encor tems.  
 Hâte-toi de saisir ces précieux instans.  
 Rends un prince à l'état , rends un fils à son pere ,  
 A ta sœur un amant , un héros à la terre.

.....

SCENE III.

AMELIE, ALEXIS *mourant.*

ALEXIS.

QU'AI-JE fait ? Ma vertu , ma fortune , la vie ,  
 L'espoir de posséder la sensible Amélie ,

Et c'est plus que le jour, le trône & la vertu,  
Voilà dans un moment tout ce que j'ai perdu.

• • • • •

A M E L I E.

Non, tu n'as rien perdu ; renais pour Amélie :  
Ton pere t'aime encor ; le soin de sa grandeur  
A l'amour paternel s'unira dans son cœur.  
Ma sœur va le fléchir.

S C E N E.

LE CZAR, ALEXINE, AMELIE, ALEXIS.

L E C Z A R.

E H bien, vous le voulez ; je le verrai, madame,  
Il peut se présenter.

A L E X I N E.

Calmez votre courroux.

L E C Z A R.

Ciel... que vois-je ?... Alexis !

A L E X I S.

Ah ! mon pere, c'est vous.

L E C Z A R.

Va, tu n'es plus mon fils.

A L E X I S.

Non, je n'ai plus de pere...

Hélas ! il est trop vrai ; toute votre colere  
Est pour mon attentat un foible châtement :  
J'ai mérité la mort, un échafaud m'attend ;  
Je le fais ; & ce fils, que le remord accable,  
Est lui-même étonné de se voir si coupable :  
Mais, né pour vous aimer, & long-tems vertueux,  
Criminel un instant, je mourrai vertueux.

Alexine & Amélie confondent leurs pleurs & leurs

Y ij

prieres auprès du czar, qui s'attendrit & pardonne.

ALEXIS.

Je me sens affoiblir.

( au czar. )  
Soyez vengé, seigneur, votre fils va mourir.

LE CZAR.

Ciel! que dis-tu?

ALEXIS.

Frappé d'une atteinte cruelle...

Mais enfin de ce cœur la bonté paternelle...

ALEXINE.

Il pâlit!

AMELIE.

C'en est fait.

LE CZAR.

Quel soldat inhumain?...

D'où peut partir ce coup, mon cher fils?....

SOPHIE, qui paroît.

De ma main.

LE CZAR.

Qu'on l'arrête.

SOPHIE.

Ce coup t'enleve ta victime;

Et j'emporte, en mourant, tout l'honneur d'un grand crime.

.....

( On emmene Sophie & Alexis. )

.....

LE CZAR, à Alexine.

Ah! madame, sur-tout de cette affreuse histoire

Tâchons d'enfvelir la funeste mémoire.

Vous régnerez un jour; le trône vous est dû:

Tenez-moi lieu de tout, puisque j'ai tout perdu.

.....

On jugera par cette esquisse, de ce qu'auroit pu

devenir la tragédie du chevalier de Vatan, s'il avoit eu le tems de laisser mûrir ses idées, & de leur donner cette laborieuse précision, sans laquelle les pensées les plus fortes perdent leur nerf & leur beauté. Son style est trop facile, trop diffus, trop semé de madrigaux : son drame a trois mille vers ; c'est plus qu'il n'en faudroit pour trois de nos tragédies modernes.

Je ne suis point surpris que différentes plumes se soient exercées sur le sujet de *Pierre le-Grand* : il présente un local neuf, des mœurs singulieres, des contrastes frappans ; il prouve sur-tout jusqu'où peut aller l'influence d'un seul homme sur des millions d'autres. Cette vérité n'a jamais été plus sensible que dans le czar *Pierre* ; mais je ne conçois pas pourquoi tous ceux qui ont tâché de le mettre au théâtre, ont préféré dans sa vie, le moment où il sacrifie son fils à ses vues, à sa politique, à cette crainte raffinée de ne laisser après lui qu'un destructeur de ses travaux. Ce sacrifice peut être beau dans l'histoire, mais non pas sur la scène. Il emporte avec lui quelque chose d'odieux qu'on ne peut guere justifier. L'héroïsme cesse d'être intéressant, quand il outrage la nature. On ne croit plus à tous ces efforts de l'atrocité romaine, appelés vertus par les historiens. Pour que le czar paroisse sous ses

duites par de grands hommes ; des crimes hardis , des projets vastes. Corneille étoit sûr d'intéresser , en mettant sur la scène , des caractères & des événemens rapprochés de ceux dont on se souvenoit encore. Il lui falloit un siècle d'énergie , & sympathique , pour ainsi dire , avec la force de son imagination. C'est ainsi que l'aigle se joue au milieu des éclairs & des tempêtes.

Racine , quoique son contemporain , trouva une révolution sensible dans les mœurs & dans les idées : un trône affermi , le frémissement des orages publics s'éloignant de jour en jour , le magnifique appareil des fêtes & des plaisirs , voilà ce qui le frappa & dut donner à son talent cette empreinte de douceur qui le caractérise. L'amour étoit devenu l'unique occupation d'une cour brillante & polie. Toutes les séductions naissoient en foule autour d'un monarque jeune , qui lui-même cherchant à plaire , en imposoit aux autres l'agréable nécessité. Les Montbazon , les Maintenon , les La Valliere avoient perfectionné l'art de la galanterie. Ce commerce si décrié de nos jours , conservoit alors quelque chose d'auguste & de majestueux. Tels étoient les juges qu'il falloit captiver ; on ne pouvoit y réussir que par l'image de leur passion favorite , & la peinture délicate de leurs propres sentimens. Racine avoit trop de goût pour



que cette réflexion lui échappât. C'est sûrement à elle que nous devons cette sensibilité douce, répandue dans les tragédies, la tendresse un peu monotone de ses héros, sur-tout cette molle harmonie, & cette lyre enchanteresse qui résonne à l'oreille de ceux qui lisent *Andromaque*, *Phedre*, & *Bérénice*.

Je ne vois parmi nous que M. de Crébillon qui fût tragiqué né, & dont le génie ait été indépendant des tems & des lieux. Dans un cloître, dans un désert, il auroit fait des tragédies par le seul besoin de répandre au dehors le feu sombre dont il étoit dévoré.

M. de Voltaire, qui depuis a donné le ton à son siècle, fut, ainsi que Corneille & Racine, profiter avec habileté du goût qu'il trouva dominant. Dès le premier pas dans la carrière, il fixa les yeux sur quelques hommes qui avoient imprimé aux esprits une sorte de mouvement philosophique, analogue à sa manière de voir & de penser. Il s'aperçut que la sphere des connoissances s'étendoit; qu'on attaquoit avec hardiesse les erreurs les plus consacrées; qu'on commençoit à plaider la cause des hommes contre les tyrans, & à prononcer les mots de *vertu*, de *justice*, & d'*égalité*. Ce premier coup-d'œil lui indiqua un genre nouveau, le plus pathétique qu'on pût jamais introduire sur la scène. La

philosophie s'y montra avec toute la pompe de l'éloquence & la chaleur du sentiment. Les larmes coulerent sur les maux de l'humanité. Tous les cœurs volerent au-devant de ces maximes bienfaisantes, qui affermiroient le bonheur du monde, si elles étoient suivies par ceux qui le gouvernent. Les rois apprirent leur devoir ; & les peuples tressaillirent de joie, surpris de trouver un défenseur.

Voilà, sur-tout, ce qui assure à M. de Voltaire le titre de créateur, qu'on veut en vain lui disputer ; mais plus il approche de la perfection, plus il a fouillé la mine, moins elle sera féconde pour ceux qui viendront après lui. Ils ne peuvent prétendre, je le répète, qu'à la gloire subalterne de se traîner sur les pas des autres, & de se mettre à l'ombre de leurs lauriers. D'ailleurs, l'émulation a sa source dans l'estime publique ; & de nos jours on n'estime rien. Les lettres ne sont plus qu'une affaire de coterie & de société : l'une déchire l'autre, on se hait sans se connoître, on se nuit sans se haïr ; on obtient par le manège, des triomphes plus brillans que Corneille n'en arrachoit par l'effort de son génie : le ridicule poursuit les talens qui échouent ; la malignité empoisonne les succès. Les hommes sensibles qui se dévouent aux plaisirs ou à l'instruction de leur pays cherchent volontiers, dans l'affection

tendre de leurs contemporains, le prix le plus consolant de leurs travaux; or cette affection est éteinte: l'indifférence la remplace. Le moyen de prendre son vol sous un ciel chargé de brouillards si épais! & comment espéreroit-on que le sublime germât dans des cœurs flétris & découragés?

Je me suis, sans m'en appercevoir, laissé entraîner à ces affligeantes réflexions; & je voudrois de tout mon cœur qu'elles ne fussent pas justifiées.

Quoi qu'il en soit, le théâtre est encore la carrière la plus noble, la plus brillante, la moins abandonnée. Plusieurs jeunes gens estimables y ont vu leurs essais accueillis; mais, s'il m'est permis de leur donner un conseil, je les invite, au lieu de tenter des innovations incertaines, à se rapprocher avec courage de l'antique simplicité. Encore un coup, ce n'est point par des tableaux, des groupes combinés & des effets pittoresques, qu'on va jusqu'au fond des âmes remuer le germe des passions, ouvrir la source des larmes, porter le trouble du sentiment. Cette foible ressource réveille pendant quelque tems le goût émouffé de la multitude, mais n'obtient pas le suffrage de la raison. Les véritables coups de théâtre partent du cœur, non de la tête. Le développement des caractères, la gradation de l'intérêt, le langage simple de la nature, un dialogue

plein & soutenu , la pitié , la terreur amenées au comble par des nuances insensibles ; voilà les grands , les seuls ressorts de la tragédie ; voilà les poignards qui nous déchirent , & les beautés qui nous transportent. Tout homme qui écrit , s'il est bien pénétré de son sujet , ne se rejette pas sur les accessoires ; rien n'annonce le défaut de chaleur , comme la recherche des ornemens. Ce seul mot , *qu'il mourût* , dans les *Horaces* , fait une impression plus vive , plus profonde , que ne fera jamais tout l'appareil fastueux de la tragédie moderne. Quand le goût du public s'égare , il faut avoir la force de le contrarier , dût-on en être la victime. Cela vaut mieux que de céder à des caprices passagers , qui dégradent l'art , & corrompent la source de nos plaisirs. Je ne fais de reproche à personne ; je n'en ai point le droit : je répète une vérité pour ceux qui auront le courage de l'entendre , & le talent d'en profiter.

Une autre partie bien essentielle , selon moi , & trop négligée de nos jours , est le style , dont il semble qu'on ne daigne pas s'occuper. Une tragédie est faite pour être représentée : à quoi bon l'écrire ? Voilà comme on raisonne. On ne songe pas assez que tel drame médiocre se soutient & vit par le charme de la diction ; tandis que de très-beaux plans restent



dans l'oubli, parce qu'ils font privés de cet avantage. Mais peut être ne feroit-il pas inutile de fixer quel est le vrai style tragique, & jusqu'où la poésie a le droit de l'embellir. J'entends dire tous les jours : cette tragédie manque de coloris. Qu'est-ce qu'on entend par ce coloris ? Est-ce l'éclat de la versification, le faste des images, une sorte d'enflure, qu'on prend pour de la grandeur ? En ce cas, ce n'est qu'un défaut que l'on regrette. La perfection du style tragique consiste, je crois, dans un choix de mots faciles & naturels, une élégance sans recherche, une majestueuse simplicité. J'ai toujours vu qu'une pièce de théâtre, où le public compte les vers à prétention, finit par ennuyer. Dès que la toile est levée, on veut oublier le poète, & ne voir que le personnage. Or, tout personnage, de quelque passion qu'il soit agité, dans quelque circonstance qu'on le place, doit parler sans apprêt, sans emphase, sans ce fatras poétique, qui détruit l'illusion & glace l'intérêt. Racine est, à juste titre, regardé comme le modèle du style que je demande dans la tragédie ; mais il n'est pas encore exempt, si j'ose le dire, d'une certaine affectation à laquelle j'ai plus d'une fois attribué quelques momens de froideur, dans ses plus beaux ouvrages. J'en citerai des exemples, plutôt pour consulter les gens de l'art, que pour autoriser mon propre sentiment.



Les ombres par trois fois ont *obscurci* les cieux ,  
 Depuis que le sommeil *n'est entré dans vos yeux* ;  
 Et le jour a trois fois *chassé la nuit obscure* ,  
 Depuis que votre corps languit sans nourriture.

Le trois premiers vers dans la bouche d'Oenone, me paroissent déplacés. C'est un détail, me dira-t-on, qu'il falloit ennoblir. A la bonne heure ; mais falloit-il que ce fût aux dépens de la nature ? Phedre est mourante ; & sa nourrice prend mal son tems, pour lui parler en images.

Réparez promptement votre force abattue ;  
 Tandis que de vos jours prêts à se consumer ,  
*Le flambeau dure encore , & peut se rallumer.*

Ce dernier vers est trop brillant, il ne convient pas davantage dans la bouche d'Oenone.

Ismene, confidente d'Aricie, lui dit, en parlant de Thésée :

Il a vu le Cocyte & les rivages sombres ,  
 Et s'est montré vivant aux infernales ombres ;  
 Mais il n'a pu fortir de ce triste séjour ,  
 Et repasser les bords qu'on passe sans retour.

Ismene ne débite assurément ces quatre beaux vers, que pour faire briller Racine. *J'ai perdu*, dit Aricie :

J'ai perdu, dans la fleur de leur jeune saison ,  
 Six freres, quel espoir d'une illustre maison !  
 Le fer moissonna tout ; & *la terre humectée*  
*But à regret le sang des neveux d'Erectée.*

*Le fer moissonna tout* ne suffisoit-il pas ? Dans le reste , on voit le poëte qui arrange ses expressions , non une sœur qui regrette ses freres. La déclaration d'Hippolite est un morceau charmant ; mais peut-être est-il trop soigné. C'est un chasseur , qui parle d'amour pour la premiere fois ; il doit mettre dans cet aveu plus de sentiment que de galanterie.

Contre vous , contre moi vainement je m'éprouve.

*Présente* , je vous *fuis* ; *absente* , je vous *trouve*.

. . . . .

Moi-même , pour tout fruit de mes soins superflus ,  
Maintenant *je me cherche* , & *ne me trouve plus*.

. . . . .

D'un cœur qui s'offre à vous quel farouche entretien !  
Quel étrange *captif* , pour un si beau *lien* !

Voilà des antitheses , des madrigaux , de l'esprit : où est la vérité ? Tout le monde convient de la froideur du magnifique récit de Thérámene ; & je ne conçois pas comment le goût de Racine a pu se pardonner une beauté aussi ambitieuse & aussi contraire à la situation.

Ces légères remarques , qui n'effleurent assurément pas le mérite de l'auteur d'*Athalie* , prouvent seulement combien on doit être en garde contre un défaut , dont ce grand homme n'a pu lui-même se défendre. Un style bien simple , bien vrai , bien abandonné , si l'on peut le dire , c'est celui de

M. de Voltaire, lorsqu'il ne se laisse point séduire à sa brillante imagination. *Zaïre*, par exemple, est un chef-d'œuvre, pour la partie du style, comparable & peut-être supérieur à *Bérénice*. Je ne connois rien de si naturellement écrit que le rôle d'Orosmane : c'est par-tout le cri de l'ame, l'oubli de soi-même, le désordre de la jalousie, l'ivresse de l'amour. Cependant, l'on remarque dans cet ouvrage même, quelques débauches de l'esprit, que le cœur défavoue. Je ne releverai point la première entrée d'Orosmane. C'est une vieille critique qu'un trait de plume feroit disparaître. Je ne m'arrêterai que sur un vers du cinquième acte. *Tout dort*, dit Corasmin,

*Tout dort, tout est tranquille, & l'ombre de la nuit. . .*

Orosmane répond :

*Hélas ! le crime veille, & son horreur me suit.*

Est-ce bien là ce que doit dire Orosmane, dans la situation où il se trouve ? Ce vers n'est-il pas un peu trop vague, ou plutôt, ne suppose-t-il point une combinaison d'idées, contraire au tumulte de la passion ? Au reste, je n'affirme rien ; c'est un doute que j'avance, & le doute n'est point une erreur.

On a reproché à M. de Crébillon, d'avoir un style dur, incorrect, barbare : je ne fais trop si ce reproche est fondé ; mais au moins, s'il néglige les graces, blesse-t-il rarement la vérité : il plaît par une  
forte

forte d'énergie inculte , qui échauffe , qui entraîne ,  
& force l'admiration. Voilà un morceau d'*Electre* ,  
que j'ose citer comme un modele de cette simplicité  
dont il s'agit. Clit emnestre dit à sa fille :

Egiste est las de voir son esclave , en ces lieux ,  
Exciter par ses pleurs les hommes & les dieux.

*Electre* répond :

Contre un tyran si fier , juste ciel ! quelles armes !  
Qui brave les remords , peut-il craindre mes larmes ?  
Ah ! madame , est-ce à vous d'irriter mes ennuis ?  
Moi son esclave ! hélas ! d'où vient que je le fuis ?  
Moi , l'esclave d'Egiste ! ah , fille infortunée !  
Qui m'a fait son esclave , & de qui suis-je née ?  
Etoit-ce donc à vous de me le reprocher ?  
Ma mere , si ce nom peut encor vous toucher ,  
S'il est vrai qu'en ces lieux ma honte soit jurée ,  
Ayez pitié des maux où vous m'avez livrée.  
Précipitez mes pas dans la nuit du tombeau ;  
Mais ne m'unissez pas au fils de mon ~~pere~~ au ;  
Au fils de l'inhumain qui me priva d'un pere ;  
Qui le poursuit sur moi , sur mon malheureux frere.  
Et de ma main encore il ose disposer !  
Cet hymen sans horreur se peut-il proposer ?  
Vous m'aimâtes ; pourquoi ne vous suis-je plus chere ?  
Ah ! je ne vous hais point ; & malgré ma misere ,  
Malgré les pleurs amers dont j'arrose ces lieux ,  
Ce n'est que du tyran dont je me plains aux dieux.  
Pour me faire oublier qu'on m'a ravi mon pere ,  
Faites-moi souvenir que vous êtes ma mere.

Je n'entends , je ne lis point ces vers , sans qu'ils  
m'arrachent des larmes : je doute qu'ils soient fort

élégans ; mais je fais qu'ils font ce qu'ils doivent être , puisqu'ils m'attendrissent.

J'ai jeté au hafard quelques idées qui , mieux approfondies , pourroient devenir le fujet d'une dissertation intéreffante. Je laiffe ce foin à des mains plus habiles. Je me fuis déjà trop écarté : j'imagine cependant que ces fortes de difcuflions purement littéraires ne doivent offenser perfonne. En matiere de goût , on hafarde fes opinions : moi , je propofe mes rêves. Heureux , fi l'on me défabuſe , & s'ils me valent quelques vérités. Au reſte , ceux à qui j'aurois déplu , ont une arme toute prête : voici ma piece & leur vengeance.

### PERSONNAGES.

PIERRE, *empereur de Ruſſie.*

MENZIKOFF, *ſon favori.*

AMILKA, *priace du ſang.*

AMÉTIS, *ſille d'Amilka.*

HOLSTEIN, *capitaine des gardes de l'empereur.*

AZOFF, *confident d'Amilka.*

GARDES.

*La ſcene eſt à S. Pétersbourg , dans le palais du czar.*





# PIERRE LE GRAND,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMILLA, AZOFF.

AMILKA.

Viens, cher Azoff, suis-moi : la nuit d'un voile épais  
Enveloppe ces lieux, & couvre mes projets.  
As-tu vu les strélits ? leur cœur m'est-il fidele ?  
Ne me déguise rien.

AZOFF.

Oui, compte sur leur zele.  
A tes superbes vœux tout semble concourir ;  
Et ces mortels si fiers brûlent de te servir.  
Je fais quel est ce corps, & quel esprit l'anime :  
Se débattant toujours sous la main qui l'opprime,

Z ij

356 P I E R R E L E G R A N D ,

Il est encore à craindre , & , prêt à se venger ,  
Ne demande qu'un chef qui l'ose encourager.  
Mais quand mon amitié seconde ta prudence ,  
Quel motif avec moi te condamne au silence ?

A M I L K A .

De mes desseins , ami , connois la profondeur :  
Connois-moi tout entier , & descends dans mon cœur .  
J'ai pleuré trop long-tems les maux de ma patrie :  
Des cruautés du czar délivrons la Ruffie .  
Il dédaigne un mortel qu'il devoit accabler ;  
Il m'a laissé le jour : c'est à lui de trembler .  
Si les cœurs sont à moi , ma vengeance est certaine .  
Peut-être ignores-tu la source de ma haine ?  
L'ordre du czar alors t'exiloit loin d'ici ;  
Et de tout , en ce jour , tu dois être éclairci .  
A peine régnoit-il , qu'il voulut nous détruire :  
Le sang versé par flots inonda cet empire .  
Ces vices déguifés , tous ces arts odieux ,  
Nés de l'oifiveté sous de paisibles cieux ,  
Transplantés à sa voix , vinrent , sous des ruines ,  
Germer dans nos glaçons , y jeter leurs racines :  
On le vit applaudir à leurs progrès nouveaux ,  
Et de ses propres mains cultiver leurs rameaux .  
C'étoit peu : dépouillant la majesté suprême ,  
De climats en climats , il les chercha lui-même .  
De cet éloignement je sentis tout le prix :

A la rebellion j'excitai les esprits.  
On détestâ du czar l'affreuse tyrannie :  
Aux cœurs des factieux je soufflai mon génie.  
La fortune sembloit appuyer mes desseins ,  
Et le sceptre par moi passoit en d'autres mains :  
Je triomphois. Soudain, on vit Pierre paroître :  
Tout ce peuple pâlit, & reconnut son maître.  
Il revint entouré d'un cortège nombreux  
D'hommes efféminés, d'artistes dangereux,  
Lâches, qui sans remords désertant leur patrie,  
Apportoient en ces lieux leur fervile industrie.  
Les droits de la noblesse, & ceux de l'encensoir,  
Tout fut enseveli sous un nouveau pouvoir.  
Cet astre prévalut sur tous mes artifices.  
La Næva sur ses bords compta cent édifices.  
Pierre sembloit un dieu, dont les regards vengeurs  
Lisent dans la pensée & pénètrent les cœurs.  
Son aspect, je l'avoue, enchaina mon audace,  
Et me fit à l'instant pressentir ma disgrâce.  
De mes complots, sans doute, il étoit informé;  
Mais, d'un parti secret justement alarmé,  
Il parut, affectant une fausse clémence,  
Mépriser, par orgueil, une utile vengeance.  
Que d'outrages depuis n'ai-je point essuyés!  
Que de projets rompus, de vœux humiliés!  
Je vois un Menzikoff, que cette cour encense,

358 P I E R R E L E G R A N D ,

De cent titres couvrir son obscure naissance ;  
Usurper avec faste & mon rang & mes droits :  
Il commande l'armée , il donne ici des loix.  
Je vois ces arts nouveaux , enfans de la mollesse ,  
De nos antiques mœurs dégrader la noblesse ;  
Et détestant l'éclat qui lui cache ses fers ,  
Le Russe , au fond du cœur , regretter ses déserts.

A Z O F F .

Par ces arts cependant l'orgueilleuse Russie  
Des peuples de l'Europe attire enfin l'envie :  
L'Euxin , le Tanaïs , chargés de cent trésors ,  
Par ces nouveaux tributs enrichissent nos ports.

A M I L K A .

O faste avilissant , qui produit l'esclavage !  
Des Slaves nos aïeux imitons le courage.  
Ces mortels aguerris , ces braves conquérans ,  
Avant ces vains tributs , avoient-ils des tyrans ?  
Ne crois pas qu'aujourd'hui je borne mon audace  
A m'immoler un roi , pour régner à sa place :  
Un trône ensanglanté , qu'entourent les fléaux ,  
N'est pas d'un prix , crois-moi , digne de mes travaux.  
Une autre ambition me conduit & m'anime.  
Que mon projet s'acheve , & que j'en sois victime !  
Je venge mon pays ; tout a dû m'y forcer ;  
Et qui hait les tyrans , craint de les remplacer.  
Transportons-nous , Azoff , dans ces tristes contrées ,

Aux victimes d'état de tout tems consacrées ,  
 Que d'éternels frimats couvrent d'un ciel épais ,  
 Et que les feux du jour n'ont réchauffé jamais.  
 Peins-toi nos citoyens , sous ces froides ténèbres ,  
 Trainant leurs fers honteux avec des cris funebres ;  
 Le despotisme altier , qui , bravant les remords ,  
 Baigne de sang un trône élevé sur des morts.  
 Amis infortunés , je vous serai fidelle :  
 Je ne trahirai point votre voix qui m'appelle.  
 Partage ma pitié ; partage mon courroux :  
 L'honneur de les venger n'appartenoit qu'à nous.  
 A ce peuple abattu donnons un nouveau maître :  
 N'importe quel il soit , s'il est digne de l'être.

A Z O F F.

Puissé-je voir l'effet d'un si noble transport !

A M I L K A.

Ce jour , de l'empereur doit éclairer la mort.  
 Pour assurer mes coups , j'arme un sujet qu'il aime ,  
 Et je choisis la main de Menzikoff lui-même.

A Z O F F.

Eh ! comment prétends-tu le séduire en ce jour ?  
 Quel ressort , quel moyen emploîras-tu ?

A M I L K A.

L'amour ;

Cet amour violent , aveugle en son ivresse ,  
 Et courageux souvent par excès de foiblesse.

Z iv



Ma fille t'est connue : à peine, en ce palais,  
On eut fixé les yeux sur les naissans attraits;  
Menzikoff d'un amant prit bientôt le langage,  
Et la trouva sensible à ce premier hommage.  
Ils pressoient leur hymen; mais prévoyant qu'un jour  
Ma haine auroit besoin d'un malheureux amour,  
Avant que l'empereur en eût le moindre indice,  
Pour rompre cet hymen, j'employai l'artifice.  
Par mon ordre Amétis, sous des prétextes vains,  
Partit, sans pénétrer quels étoient mes desseins.  
Peins-toi de Menzikoff l'emportement extrême :  
Il vouloit & me perdre & s'immoler lui-même ;  
Il menaçoit. . . Le czar étoit absent alors :  
Il me falloit du tems; je bravai ses transports.  
Il aime, il brûle encore; & cette longue absence  
D'un amour furieux accroît la violence.  
Cette même Amétis, objet de tant de feux,  
Avec l'aurore, ami, doit paroître en ces lieux.  
Crois-tu qu'en ces momens de trouble & de délire,  
Où l'amour parle seul, & parle avec empire,  
Ce trop crédule amant, par l'espoir ébloui,  
Ose me refuser son bras & son appui?  
Je ne lui laisserai que le tems de répondre.  
S'il hésite un instant, j'ai de quoi le confondre,  
Et le réduire au choix nécessaire & cruel  
Ou d'être malheureux, ou d'être criminel.

A Z O F F.

Prends garde : quel que soit ton art pour le séduire ,  
 Avec nous , Amilka , je doute qu'il conspire :  
 Il chérit trop le czar. Menzikoff amoureux  
 Est ardent , emporté , mais toujours vertueux.

A M I L K A.

Que tu connois bien peu l'amour & son ivresse ,  
 Et les égaremens de l'humaine foiblesse !  
 Je te réponds de lui : sous l'attrait du bonheur  
 Ma haine & mon courroux vont entrer dans son cœur.  
 S'il balançoit enfin , si son bras trop timide  
 S'étonnoit des dangers de ce grand parricide ,  
 De la révolte alors je ranime les feux ;  
 Et j'ai plus d'un moyen prêt à servir mes vœux.

A Z O F F.

Ainsi de ces secrets Amétis jeune encore. . . .

A M I L K A.

Toi seul en es instruit ; ma fille les ignore :  
 Je crains trop sa vertu prompte à s'effaroucher.  
 A ses regards sur-tout j'ai voulu me cacher.  
 Dans son exil encor je l'aurois retenue ;  
 Mais , pour vaincre un amant , j'ai besoin de sa vue.  
 Un regard le perdra : de cet événement  
 Il faut , sans le savoir , qu'elle soit l'instrument.  
 De mon noble attentat & victime & complice ,  
 Avec moi , si je meurs , il faut qu'elle périsse.

Voilà tous mes projets.

A Z O F F .

Je m'abandonne à toi.

Jusqu'au dernier soupir , je t'engage ma foi.

Tes services passés vivent dans ma mémoire :

Trop heureux de te suivre au sentier de la gloire.

De mon zèle , en un mot , ne crains point d'abuser.

Qui me sauva la vie a droit d'en disposer.

A M I L K A .

C'est assez : sois certain de ma reconnoissance.

J'entends du bruit ; on vient ; fors. Menzikoff s'avance.

## S C E N E I I .

MENZIKOFF , A M I L K A .

M E N Z I K O F F .

**E**ST - C E vous , Amilka ? Dans l'ombre de la nuit,

Quel motif au palais m'appelle & vous conduit ?

L'intérêt de l'état nous rassemble , sans doute ?

A M I L K A .

Tu sauras mon dessein : parle plus bas ; écoute.

J'ouvre les yeux ; ma haine est prête d'expirer.

J'ai causé tes malheurs ; je veux les réparer.

M E N Z I K O F F .

Les réparer ? comment ? & que va-t-il m'apprendre ?

Ah ! cruel , au bonheur je ne dois plus prétendre.

Vous le savez trop bien ; tous vos secours sont vains ;  
 Le trait fut trop avant enfoncé par vos mains.  
 Ce cœur , dont l'infortune est votre unique étude ,  
 S'est fait de ses tourmens une longue habitude.  
 Ne me proposez rien dans l'état où je suis ,  
 Et ne vous flattez point de calmer mes ennuis.

A M I L K A.

Je ne dirai qu'un mot ; ils vont tous disparoître.

M E N Z I K O F F.

Qu'entends-je ! dans mon cœur quel jour a-t-il fait naître

A M I L K A.

De que œil verrois-tu ma fille dans ces lieux ?  
 L'aimerois-tu toujours ?

M E N Z I K O F F.

Que dites-vous ? Ah , dieux !

Moi , si je l'aimerois ! Oui ; le ciel que j'atteste ,  
 Connoît seul tout l'excès d'un amour si funeste.  
 Je l'adore , seigneur. Par l'obstacle irrité ,  
 Ce feu , dans son absence , est encore augmenté.  
 Vous seul avez détruit le bonheur de ma vie :  
 J'obtenois Amétis ; vous me l'avez ravie.  
 Et comment l'oublier ? Ce généreux penchant  
 Est ma seule pensée , & mon seul sentiment.  
 Fuyant d'un joug pompeux la contrainte cruelle ,  
 Combien de fois mon cœur a revolé près d'elle !  
 Que de secrets ennuis ! au sein brillant des cours ,

364 P I E R R E L E G R A N D ,

D'éternelles langueurs empoisonnent mes jours :  
Par la foule envié, je sèche dans les larmes :  
D'Amétis à mes yeux tout retrace les charmes ;  
Et quand , pour m'agrandir , on m'a vu tout tenter,  
Ma seule ambition fut de la mériter.  
Mais pourquoi me donner une vaine espérance ?  
Ah ! c'est trop loin , seigneur , étendre la vengeance.  
Arbitre redouté de mes destins affreux ,  
Laissez tranquillement périr un malheureux.  
Pourquoi sur mes regrets verser plus d'amertume ?  
Laissez-moi me nourrir du feu qui me consume.  
J'idolâtre Amétis , & l'injuste fureur  
Ne peut un seul instant l'arracher de mon cœur.

A M I L K A .

Je te l'ai déjà dit, ce vain courroux expire :  
J'approuve enfin l'amour que ma fille t'inspire.

M E N Z I K O F F .

Qui ? vous !

A M I L K A .

Pour rassurer tes feux & ton espoir ,  
Elle-même revient , & tu vas la revoir.

M E N Z I K O F F .

La revoir ?

A M I L K A .

A l'instant ; & l'aurore naissante  
A tes regards charmés doit offrir ton amante.  
Oui , tu peux aspirer à l'hymen d'Amétis :



De ton zèle pour moi sa main fera le prix.

M E N Z I K O F F.

J'obtiendrais ce que j'aime ! & vous pourriez!...

A M I L K A.

Arrête.

Il faut, en me servant, mériter sa conquête.

M E N Z I K O F F.

Me voilà prêt, seigneur ; je saurai tout oser :  
De mon cœur, de mon bras, vous pouvez disposer.

Mais à ce changement à peine je me fie.

Me trompé-je ? ... achevez de me rendre la vie.

Dieu ! si vous m'abusiez par un détour cruel ! ...

Non ; pardonnez ce doute ; il est trop criminel.

Que j'aurai de plaisir à vous nommer mon père !

A M I L K A, *à part.*

Saisissons cet instant.

M E N Z I K O F F.

Eh bien, que faut-il faire ?

Parlez.

A M I L K A.

J'ai des projets vastes & périlleux.

Veux-tu me seconder ?

M E N Z I K O F F.

Qui, moi ! si je le veux !

A M I L K A.

Avant de rien promettre, éprouve ton courage.

M E N Z I K O F F.

Me connoissez-vous bien ? quel est donc ce langage ?

A M I L K A.

Celui d'un courtisan instruit à tout prévoir.  
 Des préjugés, crois-moi, je connois le pouvoir.  
 Les plus grands cœurs souvent ont le plus de foiblesse.  
 Je t'offense peut-être, & ce soupçon te blesse :  
 Mais tu vois, Menzikoff, si l'effort est aisé,  
 Par le prix glorieux que je t'ai proposé.  
 La récompense à peine est égale au service.  
 Je t'impose, en un mot, un noble sacrifice :  
 J'ai besoin & d'un cœur & d'un bras assurés.  
 Il faut briser des nœuds qui t'ont paru sacrés ;  
 Il faut, lorsqu'en ce jour Amilka te préfère,  
 Ne pas d'un œil tremblant mesurer la carrière.  
 Ose, prends ce poignard . . . Tu trembles . . . Il suffit.  
 Voilà ce que j'ai craint, ce qu'on m'avoit prédit :  
 Je garde mon secret. Adieu.

## S C E N E III.

M E N Z I K O F F, *seul.*

**M**ON sang se glace! . . .

Mon espoir disparoît! . . . la terreur le remplace.  
 Quoi, m'armer d'un poignard! quel étoit son dessein?  
 Ah! barbare, il falloit le plonger dans mon sein.

Oses-tu me choisir pour frapper tes victimes? ...  
Oui , sa bouche s'ouvroit pour me dicter des crimes.  
Chere Amétis , à peine un foible jour me luit ,  
Que soudain je me sens retomber dans la nuit.  
N'importe ; plus le sort à mes vœux est rebelle ,  
Et plus je mets ma gloire à te rester fidelle.  
J'oublie , à ton nom seul , les maux que j'ai soufferts ;  
Et mon cœur t'a suivie au fond de tes déserts.  
Mais quel est donc l'emploi qu'Amilka me destine ?  
Quel est donc le mortel qu'il veut que j'affassine ?  
D'un meurtre détesté souiller ma main ! qui , moi !  
A mon malheur encor n'ajoutons pas l'effroi.  
Evitons un mortel qui pourroit me séduire :  
Déjà sur mes esprits il n'a que trop d'empire.  
L'éviter , lui ! grand Dieu ! le pere d'Amétis !  
Lui , qui de mon amour veut m'accorder le prix !  
Ah ! j'ai saisi trop tôt cette amorce trompeuse.  
Je ne connois que trop ton ame ténébreuse ,  
Inflexible tyran ; j'abjure tes bienfaits ,  
S'il faut que mon bonheur soit le prix des forfaits.  
Allons ; attachons-nous aux traces du barbare :  
Découvrons , s'il se peut , quels complots il prépare ;  
Et fixant mon esprit , déjà trop combattu ,  
Livrons-nous à l'amour , sans trahir la vertu.

*Fin du premier Acte.*



## ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

A M I L K A, *seul.*

**M**A fille est dans ces lieux, & je crains de l'entendre!  
 Je vais porter la mort dans son ame trop tendre,  
 Affiger son amour : après ses longs tourmens,  
 Faut-il la rappeler pour des malheurs plus grands?  
 Que fais-je? Dois-je ici consulter ma tendresse?  
 Prêt à frapper le coup, quelle est cette foiblesse?  
 De mes ressentimens font-ce là les effets?  
 Qu'importe le moyen, s'il me mene au succès?  
 Suspends tes cris, nature, & respecte ma haine;  
 Respecte un grand dessein où l'équité m'entraîne.  
 Ce cœur chérit tes droits; mais ce cœur outragé  
 Sentira mieux ton prix, quand il fera vengé.  
 Je veux que Menzikoff tremble pour son amante;  
 A ses yeux, s'il le faut, je la peindrai mourante;  
 Il païra cher l'effroi dont je l'ai vu saisi;  
 Et ma fille, en ce jour.. On entre; la voici.



SCENE

SCÈNE II.

AMÉTIS, AMILKA.

AMILKA

Il le faut ; j'ai voulu moi-même te l'apprendre ,  
 Ma fille , à Menzikoff tu ne dois plus prétendre :  
 Un tel espoir t'abuse ; il te perdrait : enfin ,  
 Je veux , dès aujourd'hui , disposer de ta main.  
 Mon choix est déjà fait : si ton cœur en soupire ,  
 Il convient à ton rang , c'est à toi d'y souscrire ;  
 Et je crois qu'Amétis , aveugle sur ce choix ,  
 Craindra de me déplaire une seconde fois.

AMÉTIS.

Ah ! faudra-t-il , seigneur , vous combattre sans cesse ?  
 Et le pouvoir d'un pere éteint-il sa tendresse ?  
 De grace , n'allez point frapper de nouveaux coups  
 Un cœur qui de tout tems fut malheureux par vous.  
 Ce cœur n'a point changé ; je l'avoûrai sans feinte ;  
 Du trait qui l'a blessé je garde encor l'atteinte.  
 Le mortel , après vous , le seul cher à mes yeux ,  
 Est celui que j'aimois quand je quittai ces lieux.  
 Pourquoi me rappeler de ce lointain asyle ,  
 Où , sans vous offenser , j'allois mourir tranquille ?  
 Pourquoi , de mon amour quand j'allois triompher ,  
 Ne rallumer ses feux que pour les étouffer ?



370 P I E R R E L E G R A N D ,

Ah! pardonnez du moins si ma douleur réclame  
Les droits que la pitié doit avoir sur votre ame.  
Soyez pere ; daignez , dans ces tristes momens ,  
Ne vous point dérober à mes embrassemens :  
Laissez-vous défarmer. Eh quoi , rienne vous touche !  
Vous me montrez toujours un front morne & farouche.  
Mon pere , désormais qui pourra vous fléchir ,  
Si votre fille en pleurs n'a pu vous attendrir ?

A M I L K A .

Qu'entends-je ? du respect est-ce là le langage ?  
Crois-tu me défarmer , quand ton refus m'outrage ?  
Au traître Menzikoff si je promis ta foi ,  
J'ai dû changer enfin : tremble , ou change avec moi.

A M E T I S :

Lui , traître ! lui , seigneur , ce héros , dont le zele  
Promet à cet empire un défenseur fidele ;  
Lui qui , formé par vous au grand art des guerriers ,  
Dans les champs de l'honneur eut part à vos lauriers ;  
Et qui , pendant la paix cherchant une autre gloire ,  
Ministre couronné des mains de la victoire ,  
D'un maître qu'il chérit seconçant les projets ,  
Confacre son repos au bonheur des sujets !  
S'il a pu démentir cette vertu sublime ,  
Je ne le connois plus ; apprenez-moi son crime.

A M I L K A .

Je n'en rappelle qu'un , qui doit être compté ,

Et qui, plus que jamais , répugne à ma fierté ,  
Sa naissance.

A M E T I S.

Comment? Fut-elle moins obscure ,  
Quand vous pressiez l'hymen dont votre orgueil  
murmure ?

Vous oubliez alors l'éclat de votre rang ;  
Vous ne m'opposiez point la noblesse du sang.  
Ah ! depuis que le sien a coulé pour son maître ,  
Il est digne du vôtre , & l'égale peut-être.  
Dans les droits du héros Menzikoff rétabli ,  
A corrigé le sort qui l'avoit avili.  
Malgré mille rivaux que ses talens irritent ,  
Seul il s'est fait un nom dont les autres héritent.  
Le ciel , qui l'éleva dans le sein du malheur ,  
S'est épuisé sans doute à lui former un cœur ;  
Et ce jeune mortel , prudent , plein de courage ,  
Politique & guerrier à la fleur de son âge ,  
Vaut bien ces courtisans , à l'intrigue vendus ,  
Qui croient par un vain titre être exemts des vertus.  
Mais quel est donc enfin celui qu'on me destine ?  
Me cache-t-on-encor le bras qui m'affassine ?  
Quel est donc cet époux ?

A M I L K A.

Tu me presses en vain :  
Tu ne le connoîtras qu'en lui donnant la main.

A a ij

372 P I E R R E L E G R A N D ,

A M E T I S .

Hymen ! affreux hymen ! devoir impitoyable !  
Pourrez-vous le former ce lien redoutable ?  
M'ôter à ce que j'aime !

• A M I L K A .

Etouffé ce transport :  
Ce n'est point à l'amour à régler notre sort.

A M E T I S .

Puisque vous le voulez , oui , je vous sacrifie  
Le repos de mes jours , mes sentimens , ma vie ;  
Mais , quand je romps des nœuds aussi chers à mon  
cœur ,

Je n'en formerai point qui me feroient horreur.  
Vous ne répondez rien ? Mes prieres , mes larmes ,  
Pour vous fléchir , hélas ! sont d'impuissantes armes ?...  
Hé bien , j'obéirai : qu'on m'entraîne à l'autel.  
Puisque vous m'imposez un devoir si cruel ,  
Je saurai le remplir , & dans le moment même  
M'immoler , devant vous , au seul mortel que j'aime.  
Mon trépas me rendra , dans ce funeste jour ,  
Fidelle à la nature , & fidelle à l'amour.

---

S C E N E I I I .

MENZIKOFF , *au fond du théâtre*. A M I L K A ,  
A M É T I S .

A M I L K A .

**M**ENZIKOFF vient ; songez à ce qu'il faut lui dire.

Il vous cherche , fans doute.

A M E T I S.

Est-ce à moi de l'instruire ?

Je pourrois . . .

A M I L K A.

( à part. )

Il le faut. Je prévois sa douleur ,  
Et reviens profiter du trouble de son cœur.

( Il sort. )

S C E N E I V.

M E N Z I K O F F, A M E T I S.

M E N Z I K O F F.

**J**E ne me trompe point ; c'est Amétis , c'est elle.  
Après tous les ennuis d'une absence cruelle ,  
C'est donc vous que je vois , ô ma chere Amétis !  
Levez sur moi vos yeux de pleurs appesantis.  
Quoi, je suis à vos pieds ! quoi , les cieux plus propices  
Nous rassemblent enfin sous de plus doux auspices !  
Tous nos maux font passés.

A M E T I S.

Quels transports imprudens !  
Crains plutôt ma présence.

M E N Z I K O F F.

Est-ce vous que j'entends ?

Ah ! n'empoisonnez pas ces momens pleins de charmes :

Au plaisir le plus pur ne mêlez point d'alarmes.

Si vous m'aimez encore , &amp; la terre &amp; les cieux

Ne peuvent, en ce jour , m'empêcher d'être heureux.

Par mes pleurs , par l'excès de ma douleur mortelle ,

Combien j'ai mérité de vous revoir fidelle !

Mais quoi , toujours vos yeux se détournent de moi ?

Ne vous suis-je plus cher ? Dissipez mon effroi.

A M E T I S.

Arrête , Menzikoff ; ce reproche me blesse.

De quel droit oses-tu soupçonner ma tendresse ?

Ne crains rien de ce cœur rempli des mêmes feux ,

Fidèle à nos sermens , mais toujours malheureux.

Va , ne crains que le sort qui s'obstine à me nuire ,

Et renonce au bonheur où notre amour aspire.

Ce jour , qui de nos jours te sembloit le plus beau ,

Doit peut-être tous deux nous plonger au tombeau.

Nos malheurs sont comblés ; tremble , te dis-je , tremble ,

Et déteste le lieu , l'instant qui nous rassemble.

Amilka , dans ce jour , règle notre destin :

Il va nous séparer ; il a promis ma main.

M E N Z I K O F F.

Qu'entends-je ! le perfide ! est-il bien vrai , madame ?

O fort qui me poursuis ! . . . ah , déplorable flame !

Si vous saviez . . .



**A M E T I S.**

Eh, quoi?

**M E N Z I K O F F.**

Le barbare, à l'instant,  
Par un trompeur espoir abusoit votre amant.  
Il m'avoit tout promis ; &... dois-je encor me taire ?

**A M E T I S.**

Acheve.

**M E N Z I K O F F.**

Je redoute un horrible mystere.  
S'il oloit... j'en frémis...

**A M E T I S.**

Mon pere cependant  
Semble tout disposer pour ce fatal instant ;  
Mais pour mieux te punir , pour m'accabler encore,  
Il me cache le nom d'un rival que j'abhore ;  
Et d'un hymen secret allumant le flambeau ,  
Le cruel , sans horreur , me livre à mon bourreau.

**M E N Z I K O F F.**

Et vous obéirez? C'en est trop ; il m'outrage :  
Tout mon respect pour lui va se tourner en rage.  
Qu'il tremble , ce rival !... ma jalouse fureur  
Saura le découvrir , & lui percer le cœur.  
A ce coupable hymen avez-vous pu souscrire ?  
D'un tyran orgueilleux respectez-vous l'empire ?  
Aimez-vous ce tyran & ce pere inhumain ,

A a iv

376 P I E R R E L E G R A N D ,

Qui nous dicte ses loix , un poignard à la main ?  
L'avez-vous observé ? . . . son front triste & sauvage  
A mes yeux effrayés annonçoit quelque orage :  
A de nouveaux excès il va s'abandonner ,  
Et tous deux dans son crime il veut nous entraîner.

A M E T I S .

Qu'as-tu dit ? où t'emporte une aveugle colere ?  
Connois mes sentimens , & respecte mon pere .  
Je n'ai point mérité l'excès de sa rigueur ;  
Mais il a conservé tous ses droits sur mon cœur .  
Il m'exile , il m'arrache à tout ce que j'adore ,  
Sa haine me poursuit ; & moi , je l'aime encore .  
Pour lui sauver le jour , tu me verrois périr :  
S'il enfreint ses devoirs , j'ai les miens à remplir .  
Ose donc m'imiter : souffrons , mais sans murmure ;  
Et n'étouffons jamais la voix de la nature .

M E N Z I K O F F .

O constance , ô vertu ! Madame , pardonnez :  
L'égarement convient aux cœurs infortunés .  
Quoi , depuis le moment qui m'enleva vos charmes ,  
Mes yeux ne sont ouverts que pour verser des larmes !  
Accablé du fardeau qu'impose la faveur ,  
L'espoir seul d'être à vous a consolé mon cœur ;  
Pour mieux vous mériter , j'ai languï près du trône ,  
Et cherché pour mon front l'abri d'une couronne .  
Pleine du même amour , vous quittez vos déserts ;

On me laisse espérer la fin de nos revers ;  
Et quand je vous revois , il faut que je vous cede !  
Il faut qu'en ce jour même, un autre vous possède !  
Un farouche mortel , que rien ne peut fléchir ,  
A ses ordres affreux vous force d'obéir !  
Du calme au désespoir quel horrible passage !  
Je ne me connois plus . . . consume ton ouvrage ;  
Viens, perfide Amilka ; quel crime exigés-tu ?  
Redoute les transports d'une amante éperdue.

A M E T I S.

Quoi ?

M E N Z I K O F F.

Pour vous obtenir , je suis prêt à tout faire.

A M E T I S.

Et quel est ton dessein ? Dieux ! j'apperçois mon pere.

---

S C E N E V.

AMILKA, MENZIKOFF, AMETIS.

M E N Z I K O F F.

**S**EIGNEUR, c'est donc ainsi qu'avec impunité  
Vous croyez vous jouer de ma crédulité ?  
Quel étoit votre espoir ? Sans Amétis, sans elle,  
J'aurois déjà vengé cette injure cruelle.  
Nous verrons à quel point vous voulez éprouver

378 P I E R R E L E G R A N D ,

Un cœur que rien n'étonne, & fait pour vous braver.

A M I L K A.

Va ; je puis défier ton superbe courage.

Téméraire , oses-tu me tenir ce langage ?

M E N Z I K O F F.

J'oserois encor plus.

A M E T I S.

Cruels , que faites-vous ?

A M I L K A , à *Menzikoff*.

Je veux t'entretenir.

A M E T I S.

Mon pere !

A M I L K A.

Laissez-nous.

( *Amétis sort.* )

---

## S C E N E VI.

A M I L K A , M E N Z I K O F F.

A M I L K A.

**D'**où vient donc ce courroux ? quelle est ton injustice ?

Toi seul causes tes maux ; seul tu fais ton supplice.

Ma fille étoit à toi ; tu n'avois qu'à parler :

Mais à l'aspect d'un fer , mes yeux t'ont vu trembler.

Est-ce là cette ardeur qu'elle devoit attendre ?

Glacé par le remord , est-ce à toi d'y prétendre ?

Oui, tu le peux encore ; & ta noble fierté  
M'a beaucoup moins aigri qu'elle ne m'a flatté.  
Si tu le veux , ma fille , à toi seul destinée ,  
Sous tes loix dès ce jour va se voir enchaînée :  
D'autres motifs encor , de plus brillans appas ,  
Si la gloire te plaît , doivent armer ton bras.  
Après un tel aveu , décide enfin , prononce :  
Tu chéris Amétis , & j'attends ta réponse.

## M E N Z I K O F F.

Dans quel trouble nouveau me jette ce discours !  
Je voudrois tout promettre , & balance toujours...  
Oui , j'adore Amétis , & mon amour l'emporte.  
Oui , je frémis en vain , Amétis est plus forte.  
Le plus grand des forfaits seroit de la trahir.  
Que deviens-je ? Ordonnez ; je suis prêt d'obéir.  
D'obéir ! Et quel est le crime qu'on prépare ?  
Non , je ne promets rien : ne poursuis point, barbare-  
Avant que je succombe , ô ciel ! tonne sur moi ,  
Éclate ; la victime est digne encor de toi.

## A M I L K A.

Ce trouble en dit assez ; je vois ce qu'il m'annonce.  
Amétis t'adoroit , & ton cœur y renonce.  
Tu ne l'aimas jamais. Ne murmure donc plus ,  
Et cesse d'accuser un trop juste refus.  
Tu seras satisfait : les nœuds de l'hyménée  
Au sort de ton rival joindront sa destinée.



380 *PIERRE LE GRAND,*

Orgueilleux de ton rang , fier de m'avoir bravé ,  
Vois-le jouir d'un prix qui t'étoit réservé.

Je vais tout ordonner...

*MENZIKOFF, hors de lui-même.*

N'ordonne rien... arrête...

Périffe cet hymen & cette horrible fête !

Par quel art tes discours , irritant ma fureur ,

Enfoncent par degrés le poignard dans mon cœur !

Tu triomphes , cruel ! Je cede... ouvre l'abyme ;

Et qu'avec toi j'y tombe , égaré par le crime !

Je frissonne... un nuage enveloppe mes yeux...

Quel gouffre sous mes pas!...un glaive!...justes cieux!

*A MILKA, lui donnant un poignard.*

Ose en armer tes mains , j'accepte ce présage.

Démon de la vengeance , affermis son courage.

S'il seconde mes vœux , je jure qu'aujourd'hui,

Pour prix d'un tel bienfait , Amétis est à lui.

*MENZIKOFF.*

Eh bien , je m'abandonne au destin qui m'entraîne.

Que faut-il que je fasse ?

*A MILKA.*

Il faut servir ma haine.

Il faut à mes desseins prêter un bras vengeur ,

Immoler un tyran.

*MENZIKOFF.*

Quel tyran ?

A M I L K A.

L'empereur.

M E N Z I K O F F.

L'empereur !

A M I L K A.

Lui...

M E N Z I K O F F, *jetant le poignard.*

Mon roi ! Qu'entends-je ! est-il possible !

Me voilà donc instruit de ce secret horrible !

Je n'écoute plus rien.

A M I L K A.

Quoi ! tu peux balancer ?

A l'hymen d'Amétis tu veux donc renoncer ?

Consulte-toi, résous... Tu te tais, & sans doute...

Connois tes intérêts, ton danger même... écoute.

Quoi, l'amitié du czar doit-elle t'aveugler ?

Peut-être qu'en secret il cherche à t'accabler.

Juge mieux de la cour, & prévois ton naufrage.

Le calme, dans ces lieux, est voisin de l'orage.

Un favori des rois, envié dans ses fers,

Au plus beau de ses jours, doit craindre les revers.

Illustre malheureux, que la foudre environne,

Il doit toujours trembler en approchant du trône.

La pâle jalousie & l'inquiet orgueil

Veillent autour de lui pour creuser son cercueil.

L'éclat de la faveur l'éblouit sur sa perte :

On le flatte, il triomphe ; & sa tombe est ouverte.

M E N Z I K O F F , à part.

Projet affreux !

A M I L K A .

Evite un semblable destin.

Il ne faut que tenter ; le succès est certain.

Mon bras de ce grand coup se fût chargé lui-même ;

Mais tu connois du czar la vigilance extrême.

Objet de ses soupçons, à sa cour odieux ,

A peine puis-je avoir un accès dans ces lieux.

Enfin j'ai sur toi seul fondé mon espérance :

Je remets à toi seul le soin de ma vengeance.

M E N Z I K O F F , à part.

Je pourrois !

A M I L K A .

Tu fais tout : rien ne t'émeut ; & moi ,

Je parle encore en maître, & t'enchaîne à ma loi.

Oui, si tu me trahis, Amétis est perdue :

Avant que d'expirer, je l'immole à ta vue.

C'est trop peu que l'hymen la donne à ton rival :

Je brise des liens qui me vengeroient mal.

Frémis de mes transports, crains pour elle.

M E N Z I K O F F .

Barbare !

A M I L K A .

Prononce , ou tu la perds.

M E N Z I K O F F.

Je sens que je m'égare.

Non, laisse-moi te fuir.

A M I L K A.

Va, cours, indigne amant,  
Cours attendre l'effet de mon ressentiment.

M E N Z I K O F F.

Ciel!

A M I L K A.

Ta foiblesse ajoute au courroux qui m'anime :  
Amétis va périr, & périr ta victime.

M E N Z I K O F F.

Ah ! je te servirai, j'en atteste les dieux.

A M I L K A.

Eh bien, qu'avant la nuit je te trouve en ces lieux :  
Tout sera prêt. Je fors, mais songe à ta promesse.

## S C E N E VII.

HOLSTEIN, capitaine des Gardes, MENZIKOFF.

M E N Z I K O F F, *à part.*

QU'AI-je promis ! où suis-je ! & quelle est ma foiblesse !  
Rappelons mes esprits. Malheureux ! qu'ai-je fait ?  
Le cruel, malgré moi, m'unit à son forfait.  
Que veux-tu, cher Holstein, & que viens-tu me dire ?

384 P I E R R E L E G R A N D ,

H O L S T E I N .

De ses ordres le czar m'a chargé de t'instruire.

M E N Z I K O F F , *à part.*

Qu'entends-je !

H O L S T E I N .

A son réveil il m'a fait avertir :

Il te mande , & tous deux veut nous entretenir.

Dans un sombre chagrin son ame ensevelie

D'un projet important paroît être remplie :

J'ai craint de l'approcher... Mais qu'est-ce que je voi ?

Ton front est consterné , tes yeux peignent l'effroi.

A M I L K A , *à part.*

O perfide Amilka ! Serment que je déteste !

H O L S T E I N .

Quelle est cette pâleur & ce trouble funeste ?

M E N Z I K O F F , *avec trouble & attendrissement.*

Le czar nous mande, Holstein, & son front, me dis-tu,

Sous le poids des chagrins te paroît abattu !

Ah ! je le crois... par-tout le péril l'environne. . . .

Que de maux & d'ennuis sont attachés au trône !

H O L S T E I N .

Je vois couler tes pleurs.

M E N Z I K O F F .

Rejoins ton maître , cours :

Il a , plus que jamais , besoin de tes secours.

Va , ne le quitte point : mon amitié stérile ,

Dans



Dans ces momens sur-tout , ne lui peut être utile.

H O L S T E I N .

Eh ! quel nouveau danger....

M E N Z I K O F F .

( *Il veut lui parler & se retient.* )

Cher Holstein , je te fuis.

( *à part.* )

Renfermons , s'il se peut , le désordre où je fuis.

*Fin du second Acte.*





## A C T E I I I .

## S C E N E P R E M I E R E .

LE CZAR, MENZIKOFF, HOLSTEIN,  
Suite du czar.

L E C Z A R .

( à ses gardes. ) ( à Menzikoff & à Holstein. )

Q U'ON s'éloigne. Restez. Votre amitié fidele ,  
Dans ces momens sur-tout, va me prouver son zele.  
Cet empire est rempli de partis redoutés ;  
Le feu des factions renaît de tous côtés :  
Par vos soins, par les miens en vain j'ai cru l'éteindre.  
Plus que mes ennemis , mes sujets sont à craindre.  
Ce soldat couronné , qui ravage le nord ,  
Qui pour lui contre moi détermine le fort ,  
En vain , dans son orgueil , insulte à nos disgraces :  
Les ruines , la mort , le sang marquent ses traces ;  
Son nom sur des débris périra sans soutien :  
C'est sur des monumens que je grave le mien.  
Qu'il accumule encor conquêtes sur conquêtes :  
Il m'instruit à le vaincre, & c'est par mes défaites.  
Pour les cœurs éprouvés & pleins de leurs projets ,

L'école du malheur est celle des succès.  
 Charles est peu pour moi. Mais lorsque mon courage  
 Vaincu , jamais soumis , a fait tête à l'orage ,  
 Quand je viens respirer au sein de mes états ,  
 Il faut m'y préparer à de plus durs combats ,  
 Me garder de mon peuple. . . Oui, l'aveugle Ruffie,  
 Plus libre sous mes loix , se croit plus asservie.  
 Les arts , que dans son sein je voulus attirer ,  
 La rendent plus barbare , au lieu de l'éclairer.  
 Faite pour l'esclavage , à la nuit destinée ,  
 D'un jour trop beau pour elle , elle semble étonnée.  
 Contre moi les strélits ont élevé leur voix :  
 Ils réclament , dit-on , la fierté de leurs droits.  
 Avez-vous des raisons qui puissent les défendre ?  
 Avant de les punir , je veux bien vous entendre.  
 Ma foudre un seul moment repose entre vos mains ,  
 Et je suspends mes coups pour les rendre certains.  
 Parlez.

H O L S T E I N.

Vous m'imposez la loi d'être sincère ;  
 Et l'intérêt commun me défend de me taire.  
 Quoi ! mille factions déchirent vos états ,  
 Les pièges de la mort sont semés sur vos pas ,  
 Et vous voulez , seigneur , excitant les murmures ,  
 Frapper de nouveaux coups & rouvrir nos blessures !  
 Ah ! pour anéantir tant de complots secrets ,

B b ij

Il en est tems encor , régnez par les bienfaits.  
 On n'aime pas toujours les mortels qu'on admire ;  
 Et l'amour déformais doit fonder votre empire.  
 D'un regne glorieux les hardis monumens ,  
 L'héroïsme de l'ame & l'éclat des talens ,  
 Ces sublimes projets que le destin seconde ,  
 Tout annonce dans vous le plus grand roi du monde :  
 Mais il faut couronner tant de soins généreux ;  
 Et créateur d'un peuple , il faut le rendre heureux.

## L E C Z A R .

Et que n'ai-je point fait pour ce peuple sauvage !  
 Il m'a vu , dédaignant un fastueux hommage ,  
 Descendre de mon trône , & , parmi les dangers ,  
 Lui chercher des vertus & des arts étrangers.  
 Les maux dont il gémit , lui seul se les prépare ;  
 Et je serois humain , s'il n'étoit point barbare.  
 Peuple féroce & dur , que j'ai trop bien connu !  
 Que veut-il ? De moi seul n'a-t-il pas obtenu  
 Le droit d'oser penser , rare prérogative ,  
 Qu'ici tout encourage , & qu'ailleurs tout captive ?  
 Au rang des nations s'il fut admis par moi ,  
 D'où vient qu'à tout moment , prêt à trahir sa foi ,  
 Il refuse de voir , quand ma bonté l'éclaire ,  
 Dans le mal que j'ai fait , le bien que je veux faire ?  
 Lorsque des souverains on blâme les rigueurs ,  
 De leurs sujets souvent on ignore les mœurs.

Que ne régné-je , hélas , dans ces climats paisibles ,  
 Où les rois adorés ont des sujets sensibles ;  
 Où le sceptre , en leurs mains déposé par la loi ,  
 Est le soutien du peuple , & n'en est pas l'effroi ?  
 Je connoîtrois comme eux le prix de la clémence ,  
 Et ce plaisir secret qui suit la bienfaisance ;  
 Mais puis-je , dans ces lieux peu faits pour le bonheur ,  
 A ces douces vertus abandonner mon cœur ?  
 Cet empire est un champ malheureux & stérile ,  
 Qu'il faut couvrir de sang , pour le rendre fertile.

M E N Z I K O F F , *avec transport.*

Oui, sans doute, il le faut : plus que jamais, seigneur,  
 Il faut aux révoltés imprimer la terreur.  
 Peut - être en ce moment on s'assemble, on conspire.  
 Un seul instant perdu perd souvent un empire.  
 O mon roi ! cet avis n'est pas à négliger.  
 N'examinez plus rien , quand il faut vous venger.  
 Croyez-moi , vos rigueurs ne sont que légitimes.  
 Le devoir d'un monarque est de punir les crimes :  
 A vos ressentimens laissez un libre cours ,  
 Et détournez le glaive étendu sur vos jours.

L E C Z A R.

[ à Holstein. ]

[ à Menzikoff. ]

Éloignez-vous , Holstein. J'ai deux mots à te dire.  
 Demeure.

[ Holstein sort. ]

B b iij



## S C E N E I I.

L E C Z A R , M E N Z I K O F F .

M E N Z I K O F F , *à part.***Q**UE veut-il? Oserai-je l'instruire?

L E C Z A R .

Tu l'emportes enfin : mais , par quel changement ,  
Te vois-je ici répondre à mon ressentiment ?  
Toi !

M E N Z I K O F F .

De vos ennemis je connois l'insolence ;  
Et je vous trahirois , en prenant leur défense.

L E C Z A R .

C'est assez ; mais , dis-moi , quel chef ambitieux  
Peut enhardir l'orgueil de ces séditieux ?

Le danger cesse , ami , dès qu'on peut le connoître :

Dans cette cour tâchons de découvrir le traître.

Si c'étoit Amilka , ce prince abandonné ,

Lui que je dus punir , à qui j'ai pardonné !

Je ne connois que trop son talent pour séduire ,

Pour concevoir un plan , sur-tout pour le conduire.

Dans l'art profond des cours son esprit est formé ;

Et ce cœur qui le hait , l'a toujours estimé.

M E N Z I K O F F , *embarrassé.*

Après tant de bienfaits , seigneur , pourriez-vous croire  
Qu'il ait osé former une trame si noire ? . . .

Vos périls cependant , & ceux de vos états . .  
 La clémence , grand roi , fait souvent des ingrats.

L E C Z A R.

Qu'on l'observe : sa haine aujourd'hui peut renaître ,  
 Et de mes bienfaits même il s'armeroit peut-être.  
 Otons aux révoltés ce dangereux secours :  
 Je te remets ce soin & celui de mes jours.  
 Sans cesse environné des pièges de l'envie ,  
 Si tu m'aimes encor , je crains peu pour ma vie.  
 Par tes soins assidus sur le trône affermi ,  
 J'oppose à mes dangers mon cœur & mon ami.  
 ( *Il sort.* )

---

S C E N E III.

M E N Z I K O F F, *seul.*

O mon maître ! ô grand homme ! ô sujet trop coupable !  
 Qui , moi , t'assassiner , quand ta bonté m'accable !  
 T'assassiner ! ah , Dieu ! que plutôt cette main  
 De cent coups de poignard me déchire le sein.  
 Non ; je dois me livrer au transport qui m'anime ,  
 Et rompre tous les nœuds qui m'attachoient au crime.  
 Je dois servir mon roi , le sauver en ce jour ,  
 Le sauver , perdre un monstre , oublier mon amour...  
 Oublier Amétis ! Infortuné , j'adore  
 La fille du coupable , & l'empereur l'ignore !

B b iv

392 P I E R R E L E G R A N D ,

Que de foiblesse, hélas ! Sans cesse combattu ,  
Que mon cœur lentement revient à la vertu !  
O vertu , dont la loi me fut toujours sacrée ,  
Délices de mon cœur , comment t'ai-je abjurée ?  
Ainsi , jouets du sort qui vient les entraîner ,  
Ceux qui t'aiment le mieux peuvent t'abandonner !  
Un seul instant d'erreur nous mene à l'infamie ,  
Et corrompt pour jamais tout le cours de la vie.  
Quels sont les droits de l'homme & ses destins affreux ,  
S'il n'a pas le pouvoir de rester vertueux !  
Amétis ! ... nom trop cher ! ... Elle paroît ; je tremble.  
Dans ce triste moment quel destin nous rassemble !

---

S C E N E I V .

A M É T I S , M E N Z I K O F F .

M E N Z I K O F F .

**E**H bien , que vous a dit un pere furieux ?  
A-t-il osé ? ...

A M E T I S .

La joie étincele en ses yeux.

Il triomphe en secret lorsqu'il me sacrifie :  
Mais sa haine à ta voix s'est peut-être adoucie ;  
Tu l'auras su fléchir.

M E N Z I K O F F .

Le fléchir , ce cruel !

A M E T I S.

Comment?

M E N Z I K O F F.

Ah ! laissez-moi.

A M E T I S.

Que je te laisse, ô ciel !

Non ; il faut m'expliquer...

M E N Z I K O F F.

Que voulez-vous apprendre ?

A M E T I S.

Quel est donc ce secret que je ne puis entendre ?

M E N Z I K O F F.

Un secret plein d'horreur.

A M E T I S.

Que dis-tu ? Je frémis.

Serois-tu criminel ?

M E N Z I K O F F.

Sans doute, je le suis.

A M E T I S.

Non ; je ne le crois point ; non , il n'est pas possible :

Mais dissipe ce trouble, & ce soupçon horrible.

Au nom de notre amour, au nom de nos malheurs,

Éclaircis-moi de tout ; parle enfin, ou je meurs.

M E N Z I K O F F.

Pouvez-vous me forcer à rompre le silence ?

A M E T I S.

Je l'exige, cruel, & ton refus m'offense.

394     *P I E R R E L E G R A N D ,*

*M E N Z I K O F F .*

A ce mystere affreux on attache vos jours.

*A M E T I S .*

Cesse de m'abuser par tous ces vains discours.

Est-ce ainsi que je puis disposer de ton ame ?

Que crains-tu d'Amétis ? que crains-tu de ma flame ?

*M E N Z I K O F F .*

Eh bien ! il est trop vrai qu'un hymen malheureux

Dans ce funeste jour doit nous unir tous deux.

Quel jour & quel hymen ! quel effroyable abyme ,

Où la vertu devient le salaire du crime !

Pardonnez un aveu que vous m'avez surpris.

Oui, du plus noir forfait votre main est le prix.

Il faut , pour être à vous , être un monstre exécrationnel.

Il faut , telle est la loi d'un pere impitoyable ,

Après avoir frappé le coup le plus cruel ,

D'un bras ensanglanté vous traîner à l'autel.

*A M E T I S .*

Tu me glaces d'effroi. Se peut-il que mon pere ? ...

*M E N Z I K O F F .*

Ce roi que je chéris , que votre cœur révere ,

Ce mortel généreux , qui par mille bienfaits

Prévient à chaque instant & comble mes souhaits ;

Lui , que dans ses revers mon amitié console . . .

Chere Amétis . . .     *A M E T I S .*

Eh bien ?



M E N Z I K O F F.

On veut que je l'immole.

A M E T I S.

Ai-je bien entendu ? Je ne fais où je suis.

Acheve , malheureux , réponds ; qu'as-tu promis ?

M E N Z I K O F F.

Tout. Un dieu de mes sens m'avoit ravi l'usage.

L'amour , hélas ! l'amour égardoit mon courage.

A M E T I S.

Et tu vis ! &amp; tu peux te montrer devant moi ! . . .

Tu ne vas point tomber aux genoux de ton roi !

Tu l'aimes , &amp; tu veux attenter à sa vie !

Perfide , loin de moi va porter ta furie.

De mes feux voilà donc le détestable effet !

J'étois , fans le savoir , la cause d'un forfait !

Mon déplorable pere est l'artisan du crime ,

Mon amant l'assassin , &amp; mon roi la victime !

Nature , amour , tous deux vous me faites horreur.

Oui , je sens tous vos droits expirer dans mon cœur.

Mais qu'osois-tu prétendre ? offrir à ton amante

Du sang de l'empereur ta main encor fumante ?

Et d'un sinistre hymen allumant le flambeau ,

Par cette pompe horrible outrager son tombeau ?

Crois-tu donc qu'Amétis , aux forfaits enhardie ,

Puisse applaudir au meurtre , armer la perfidie ?

Je ne te retiens plus : précipite tes pas ;

Va , cours , va t'illustrer par des assassinats.  
 Va te placer au rang de ces fameux coupables ,  
 Des fureurs des humains exemples mémorables.  
 Partage le supplice & l'opprobre éternel  
 De ces vils meurtriers , dont le bras criminel  
 A levé , sans frémir , un glaive parricide  
 Sur le trône où des dieux la majesté réside :  
 Montres que la vengeance a vomis des enfers ,  
 Pour immoler les rois & punir l'univers.

## M E N Z I K O F F.

Tu me fuis!... Ah, demeure: ah, peux-tu bien, cruelle,  
 Déchirer de tes mains ma blessure mortelle ?  
 Demeure : tu n'as point le droit de me juger ;  
 Et tu n'as point sur-tout celui de m'outrager.  
 Tu me dois ta pitié : quand ta rigueur m'accable ,  
 Songe , songe , Amétis , pour qui je fus coupable.  
 Dans mes destins affreux loin de m'abandonner ,  
 Ose me reconnoître , ose me pardonner.  
 Garde-toi d'abjurer un feu trop légitime :  
 T'aimer avec excès a fait seul tout mon crime.  
 Mais , va , ce cœur si lâche & si vil à tes yeux ,  
 Même après son forfait , est encor vertueux ,  
 Est digne encor de toi , quand le remord l'épure.  
 Accablé du présent , l'avenir me rassure.  
 Je suis loin , ô mon roi , d'attenter à tes jours.  
 Je veux tout réparer , je le dois , & j'y cours.

Tu feras satisfaite.

A M E T I S.

O ciel ! que vas-tu faire ?

M E N Z I K O F F.

Avouer tout au czar , lui nommer. . .

A M E T I S.

Qui ?

M E N Z I K O F F, *hors de lui.*

Ton pere.

A M E T I S.

Arrête , garde-toi d'oser le découvrir.

Sans révéler son crime , il faut le prévenir.

Je t'impose une loi que ton amour doit suivre ;

Songe qu'à son arrêt je ne pourrois survivre.

Mais je vais le trouver. Dieux ! donnez à mes pleurs

Ce charme impérieux qui désarme les cœurs.

M E N Z I K O F F.

Où voulez-vous aller ? . . Craignez tout du barbare.

Savez - vous , Amétis , le coup qu'il vous prépare ?

Si vous dites un mot , dans son cruel transport ,

Amilka vous attend pour vous donner la mort.

A M E T I S.

Mon pere ! . . . M E N Z I K O F F.

Ah ! de ce nom il ignore les charmes.

Son œil , depuis long-tems , se repaît de vos larmes.

Il lui faut votre sang. Évitez sa fureur ;

Renfermez mon secret au fond de votre cœur.

398 P I E R R E L E G R A N D ,

Je veux parler moi-même à ce prince inflexible ;  
A son propre intérêt il sera plus sensible :  
Mais redoutez enfin ses regards soupçonneux ;  
Redoutez son approche , & restez dans ces lieux.

A M E T I S.

Qu'oses-tu proposer ? Non ; fût-il plus coupable ,  
Je dois le respecter , au moment qu'il m'accable.  
Mon pere peut changer , j'embrasse cet espoir ;  
Et, dût-il m'immoler , je rentre en son pouvoir.

M E N Z I K O F F.

Promettez-moi du moins. . .

A M E T I S.

On entre ; je te laisse.

M E N Z I K O F F.

Gardez de vous trahir.

A M E T I S.

Que je crains ta foiblesse !

Ah , si mon pere alloit nous surprendre en ce lieu ! ...  
J'ai vu ton repentir , je fors contente : adieu.

---

S C E N E V.

H O L S T E I N , M E N Z I K O F F.

H O L S T E I N.

S O M M E S - N O U S seuls ?

M E N Z I K O F F.

Oui ; parle.

H O L S T E I N.

On dit que l'on conspire,  
 Qu'avant la fin du jour notre empereur expire.  
 Le peuple trop crédule adopte ces rumeurs.

M E N Z I K O F F.

De tous ces mouvemens nomme-t-on les auteurs ?

H O L S T E I N.

Les strélits, m'a-t-on dit. Ami, tu dois comprendre  
 Quel est mon désespoir d'avoir pu les défendre.  
 O trop fatal effet d'un avis dangereux !  
 Ils méditoient ce coup, quand je parlois pour eux.  
 Que l'amitié des rois est un fardeau pénible,  
 Si le meilleur conseil peut leur être nuisible ;  
 Et s'il faut, pour sauver leurs jours des assassins,  
 Contre leur peuple, hélas, toujours armer leurs mains !

M E N Z I K O F F.

Cesse de t'alarmer : l'empereur équitable  
 Sut toujours distinguer un ami véritable.

H O L S T E I N.

Ses jours sont en danger.

M E N Z I K O F F.

Ils sont en sûreté :

Il a commis sa garde à ta fidélité ;  
 Il faut la redoubler. Que ton zèle inflexible  
 A ses meilleurs sujets le rende inaccessible.  
 Veille dans le palais, tandis que mes efforts,  
 Secondés par les tiens, vont mettre ordre aux dehors.





## ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

AMILKA, AZOFF.

AMILKA.

**M**ENZIKOFF dans ces lieux m'a promis de m'attendre.

AZOFF.

Aux portes du palais oseras-tu l'entendre ?

N'appréhendes-tu pas qu'un avis trop certain. . .

L'orage est bien souvent parti d'un ciel serein.

AMILKA.

Va ; j'ai par-tout des yeux : rien ici ne fermente ;

Et tout doit réussir au gré de mon attente.

Menzikoff est à moi , j'ai su me l'affervir ;

Il ne peut m'accuser , sans vouloir se trahir ,

Ni sans perdre Amétis qui reste en ma puissance ,

Et qui confirme ici l'espoir de ma vengeance.

Je te l'avois bien dit , qu'un amant irrité

Tomberoit dans le piège entre nous concerté.

Il est de ces penchans , dont le pouvoir suprême

Fait taire le devoir , corrompt la vertu même ;

Et c'est au fond des cœurs aux passions livrés ,

Qu'un

Qu'un vrai conspirateur choisit ses conjurés.  
L'ambition, l'amour, la sombre jalousie,  
Dirigés avec art, vont changer la Russie.

A Z O F F.

Mais si le czar. . .

A M I L K A.

Le czar n'est informé de rien,  
Et ne peut soupçonner ce secret entretien.  
Mais comme il faut, Azoff, se défier sans cesse,  
Et toujours des mortels redouter la foiblesse ;  
Comme souvent le crime, après de vains transports,  
Se trouble & s'intimide à la voix des remords,  
Attendons tout de nous, & soyons-nous fidelles.  
Menzikoff vient. Va, cours disposer les rebelles.

---

S C E N E I I.

M E N Z I K O F F , A M I L K A.

A M I L K A.

**A**s - T U choisi le lieu, déterminé l'instant ?  
Ou veux-tu différer le bonheur qui t'attend ?  
Les autels sont parés ; ton amante t'adore ;  
Ton triomphe s'apprête ; & le czar vit encore !  
Tes yeux sont égarés, tes pas sont incertains.  
Je ne vois point le fer qui dut armer tes mains.

M E N Z I K O F F.

J'ai promis, je le fais, ma main vous doit un crime ;  
 Mais je m'arrête encor, pour pleurer la victime.  
 Hélas ! si je pouvois, par le ciel inspiré,  
 Ramener la vertu dans ce cœur égaré ;  
 Si je pouvois dompter cette farouche haine  
 Qui tous deux aux forfaits aujourd'hui nous entraîne ;  
 Avouez-le, seigneur, je vous servirois mieux,  
 Qu'en osant massacrer un grand homme à vos yeux.

A M I L K A.

Comment ? . . .

M E N Z I K O F F.

Ne craignez rien ; vous avez ma parole.  
 Quel mortel cependant voulez-vous que j'immole !  
 Quoi ! ne craignez-vous pas que tout prêt de frapper,  
 A mes tremblantes mains le fer n'aille échapper ?  
 Soutiendrai-je ce front environné de gloire,  
 Qu'ennoblit le malheur autant que la victoire ?  
 Ce front où je verrai d'un œil mal affermi,  
 La grandeur d'un monarque & l'ame d'un ami ?  
 Jetez, un seul moment, les yeux sur cet empire :  
 Ce spectacle touchant devoit seul vous suffire.  
 Dans ces superbes lieux, incultes autrefois,  
 Voyez fleurir les mœurs, les vertus & les loix :  
 Songez qui nous étions, & voyez qui nous sommes :  
 De monstres indomptés le czar a fait des hommes.

Sa voix a ranimé le Russe anéanti :  
 Des fanges d'un marais Pétersbourg est sorti.  
 A travers l'ignorance & ses vaines disputes,  
 Le jour de la raison a brillé sous nos hutes.  
 Le tems fuit ; il s'écoule en d'utiles travaux ,  
 Et semble dans sa fuite emporter tous nos maux.  
 La discipline regle un instinct trop sauvage ;  
 Et dirigeant la force , elle ajoute au courage.  
 De cent plaisirs nouveaux les charmes séducteurs  
 Temperent par degrés l'âpreté de nos mœurs ;  
 Et sur ces monts glacés , où la nature expire ,  
 Un ciel moins rigoureux a semblé nous sourire.  
 Un seul mortel , un seul produit ces changemens ;  
 Il préside lui-même à ces grands monumens ;  
 Esclave de son peuple & tyran de lui-même ,  
 S'immole tout entier pour des sujets qu'il aime ;  
 Et deux mortels ingrats , altérés de son sang,  
 S'arment de ses bienfaits , pour lui percer le flanc !

A M I L K A.

Et je puis t'écouter ! O ciel ! ta hardiesse  
 Ose me retracer un tableau qui me blesse !  
 Ces travaux si vantés , ces monumens pompeux ,  
 Bien loin de les charmer , ont offensé mes yeux.  
 Je déteste le czar , & ton adresse est vaine :  
 Sa gloire est dans mon cœur l'aliment de ma haine.  
 Son crime est , à mes yeux , d'avoir changé l'état.

C c ij

M E N Z I K O F F.

Reprenez-y , seigneur , votre premier éclat ;  
 Tout sera réparé ; d'une longue disgrâce  
 Le czar par ses bienfaits peut effacer la trace.  
 Sans doute votre rang , vos exploits font connus :  
 Je fais trop quels honneurs & quel prix leur font dus.  
 Mais vous-même , seigneur , que vous a-t-on vu faire ,  
 Pour fléchir votre roi , pour calmer sa colere ?  
 Est-ce à lui de céder ? Peut-être dans son cœur ,  
 Ce prince infortuné gémit de sa rigueur.  
 Peut-être , succombant à tous les soins du trône ,  
 Il regrette un sujet utile à sa couronne.  
 Quel triomphe pour moi , si je puis désarmer  
 Deux princes généreux , qui sont faits pour s'aimer !

A M I L K A.

Pour s'aimer ! quel discours ! crains ma juste furie.  
 Que veux-tu ?

M E N Z I K O F F.

Vous fléchir , & vous sauver la vie.

Le czar mort , irez-vous saisir avec éclat  
 Un trône encor souillé par un assassinat ?  
 Chef des séditieux , vous en devez tout craindre.  
 Les ennemis du czar finiront par le plaindre.  
 La mort sur ses vertus portera le flambeau ,  
 Et vous les verrez tous honorer son tombeau.  
 Ils vous arracheront un sanglant diadème.



Ce fer dont vous m'armiez, vous percera vous-même.  
 Arrêtez-vous : voyez votre sceptre brisé,  
 Tous les droits confondus, tout le nord embrasé,  
 La Russie expirante. En vain votre courage  
 Par des efforts tardifs croira vaincre l'orage :  
 Un peuple déchaîné ne connoît point de loix,  
 Et croit venger le ciel, lorsqu'il venge ses rois.  
 Quittez un noir dessein...

A M I L K A.

Va ; chéris l'imposture :  
 Prononce des sermens que ta foiblesse abjure ;  
 Flatte la tyrannie, & rampe sur ses pas :  
 Je veux un autre cœur ; je veux un autre bras.

M E N Z I K I O F F, *après un intervalle.*

Eh bien, puisqu'il le faut, puisque ma destinée  
 A ton ambition par toi fut enchaînée,  
 Le tems presse, Amilka : parle ; il faut m'éclaircir.  
 Quel moyen, quel moment, quel lieu dois-je choisir ?  
 Aurons-nous des amis ? Es-tu sûr de leur zele ?  
 Pourront-ils seconder cette main criminelle ?  
 Les boïards, les strélits...

A M I L K A.

J'ai su te pénétrer.  
 Par ce frivole appas croyois-tu m'attirer ?  
 Ton artifice est vain ; il te sera funeste :  
 Lâche, tu me trahis ; mais Amétis me reste.

406 P I E R R E L E G R A N D ,

Sans doute elle fait tout : je t'en garde le prix.  
Tu m'entends , & tu fais ce que je t'ai promis.

---

S C E N E I I I .

A M É T I S , A M I L K A , M E N Z I K O F F .

A M I L K A .

**M**AIS , que vois-je ? Amétis.

M E N Z I K O F F .

Quelle joie imprévue !

A M E T I S .

Je vous cherchois , seigneur .

A M I L K A .

Qui t'amene à ma vue ?

M E N Z I K O F F .

Ah ! je respire enfin .

A M E T I S .

Je viens pour vous fléchir ,

Ou mourir à vos pieds .

A M I L K A .

Quand tu m'oses trahir ,

Va , tu voudrois en vain défarmer ma colere .

Crains plutôt le courroux & le pouvoir d'un pere .

Malheureuse , suis-moi

MENZIKOFF , *passant entre Amétis & Amilka.*

N'avance pas , cruel ! . . .

Oui, je la défendrai d'un pere criminel.  
 Avant de m'arracher le seul objet que j'aime,  
 Tu me verras périr, ou t'immoler toi-même.

A M E T I S.

Que vais-je devenir?

A M I L K A.

Ah, c'est trop m'outrager!  
 Je vois mes ennemis, & ne puis me venger.

M E N Z I K O F F.

Tremble.

AMILKA, *mettant la main sur la garde de son épée.*

Qui? moi, trembler!

A M E T I S.

Que faites-vous?

A M I L K A, *à Amétis.*

Perfide!

Peux-tu bien t'opposer au transport qui me guide?  
 Mais obéis enfin.

M E N Z I K O F F.

Holà, gardes, à moi.

(*Des gardes paroissent.*)

J'ose vous commander, au nom de votre roi.

(*à Amilka.*)

Veillez sur Amétis. Fuis, malheureux; ton maître  
 Peut ici te surprendre; il vient; il va paroître:  
 Fuis, dis-je, ou dans ces lieux on va te retenir.

408 P I E R R E L E G R A N D ,

Je déteste ton crime , & devois te punir :  
Je devois à l'instant. . . Mais je respecte encore  
Le pere d'Amétis , de celle que j'adore.

A M I L K A .

Dieux cruels ! je le vois ; tout s'oppose à mes vœux.  
Eh bien , pour un moment , j'abandonne ces lieux ;  
Mais j'y reviens bientôt , armé par la vengeance ,  
Les inonder de sang , immoler qui m'offense ;  
Vous confondre tous deux dans mon ressentiment ,  
Et la jeter mourante aux pieds de son amant.

---

S C E N E I V .

A M É T I S , M E N Z I K O F F .

A M E T I S .

C E S S E de m'arrêter ; il faut que je le suive,  
De quel droit oses-tu me traiter en captive ?

M E N Z I K O F F .

Moi ! je vous livrerois à ce lâche assassin ,  
Qui brûloit , à mes yeux , de vous percer le sein ?  
Non ; ma douleur en lui méconnoît votre pere :  
Il en a démenti l'auguste caractère.  
Nos cœurs aux nœuds qu'il rompt cessent d'être soumis.  
L'avez-vous entendu ? Le cruel ! J'en frémis. . .  
A quel point sa fureur outragea la nature ! . . .

A M E T I S.

Ah ! que ta bouche, au moins, me calme & me rassure.  
 Menzikoff, par l'hymen qui dut serrer nos nœuds,  
 Rends le calme à ce cœur plein de soupçons affreux.  
 Mon pere est criminel, & j'abhorre son crime :  
 Mais dois-je abandonner cette chere victime ?  
 Invente des moyens pour lui sauver le jour :  
 Il n'est rien d'impossible aux efforts de l'amour.  
 Tâche de le soustraire au coup qui le menace.  
 C'est Amétis en pleurs, qui demande sa grace.

M E N Z I K O F F.

Sa grace ! de mon sang puiffé-je l'acheter !  
 Mais, quand je l'obtiendrois, voudroit-il l'accepter ?  
 Je fais tout ; je le suis au bord du précipice :  
 Pour le mieux désarmer , je me rends son complice.  
 Que vous dirai-je enfin ? le czar est en danger :  
 Entre Amétis & lui je me sens partager.  
 Prononcez , & je cede à cette loi suprême.  
 Voulez-vous que le czar , ce bienfaiteur que j'aime,  
 Succombant sous la main d'un fujet furieux ,  
 Vienne , percé de coups, expirer à vos yeux ?  
 Osez me l'ordonner.

A M E T I S.

Quel transport téméraire !

M E N Z I K O F F.

Que voulez-vous ?



A M E T I S.

Je veux que tu sauves mon pere.  
 Quoi ! tu peux hésiter ? C'en est fait. Qu'aujourd'hui  
 Sur le même échafaud on me traîne avec lui.  
 Trop insensible amant , puisque rien ne te touche ,  
 L'arrêt de mon supplice est sorti de ta bouche.

M E N Z I K O F F.

Suis-je assez malheureux ? Et c'est vous qui parlez ,  
 Cruelle , & c'est ainsi que vous me consolez ?  
 Vous sur un échafaud . . . Hé bien , je vais . . .

A M E T I S.

Pardonne ;

Dans ces instans cruels la raison m'abandonne.  
 Mais à mon pere enfin j'ai dû garder ma foi ;  
 Et coupable à tes yeux , il est sacré pour moi.  
 Voudrois-tu , sur son crime apportant la lumiere ,  
 Élever entre nous cette affreuse barriere ,  
 Déchirer nos liens ? Je te dirai bien plus ;  
 Oui , malgré son forfait , mon pere a des vertus.  
 Ce mortel généreux , même dans sa furie ,  
 Quand il poursuit le czar , croit venger sa patrie.  
 L'empereur vient. Fuyons ses regards irrités.

M E N Z I K O F F.

*( à Amétis. )**( à la Garde. )*

Reposez-vous sur moi. Qu'on la suive ; forttez.



SCÈNE V.

LE CZAR, MENZIKOFF.

LE CZAR.

Je fais tout ; on conspire , on attente à ma vie.  
 Vois d'un peuple indompté quelle est la barbarie . . .  
 Ami , je veux la vaincre. Entourés d'affassins ,  
 Dans ces pressans dangers , c'est lui seul que je plains.  
 Malgré son insolence , encor trop impunie ,  
 Il ne pourra jamais accabler mon génie.  
 Mais n'as-tu rien appris ? Je sens auprès de toi ,  
 A quel point l'amitié peut consoler un roi.  
 Souffre que dans ton sein un moment je respire ,  
 Et me repose enfin des malheurs de l'empire.

MENZIKOFF.

Ah, seigneur , c'en est trop : envoyez-moi soudain  
 Réparer . . . vous venger de ce peuple inhumain.  
 Contre ces factieux , qu'épargne le tonnerre ,  
 Je dois plus que jamais armer votre colere.  
 Ne perdez point de tems : trop heureux désormais  
 De verser tout mon sang pour prix de vos bienfaits !  
 Punissez.

LE CZAR.

Je le dois ; ils païront de leurs têtes.  
 Je suis las de régner au milieu des tempêtes ,

De craindre des poignards, des poisons toujours prêts.

De lâches assassins ne sont plus mes sujets.

Que cette horde cede , & tombe anéantie

Sous les regards du Dieu qui lui donna la vie.

Ce vil troupeau d'humains se soustraire à ma loi !

Je veux qu'à mon nom seul ils pâlisent d'effroi.

Heureux ou malheureux , Menzikoff, il n'importe :

Mon orgueil outragé sur la pitié l'emporte ;

Et des débris sanglans semés autour de moi,

Je ne veux rien sauver que le nom d'un grand roi.

Pardonne ! . . . Tu vois trop où ma rage s'égare.

Pour être juste , ô ciel ! faut-il être barbare ?

## M E N Z I K O F F.

Non ; vous ne l'êtes point : suivez votre courroux.

Que les séditieux expirent sous mes coups.

Souffrez . . .

## L E C Z A R.

J'aime ton zele , & ce transport me flatte :

Cependant la prudence empêche qu'il n'éclate.

Il faut , avant d'agir , assurer le succès ;

Connoître l'artisan de ces complots secrets.

On ne le nomme point : ce silence m'étonne ;

Mais tu fais trop quel est l'ingrat que je soupçonne.

Déjà vers son palais mes gardes ont couru.

Prévoyance inutile ! il étoit disparu.

M E N Z I K O F F.

Mais sa fille en ces lieux aujourd'hui revenue,  
En votre nom par moi vient d'être retenue.  
Elle est ici : ce frein , cet otage , seigneur ,  
Peut du coupable au moins enchaîner la fureur.

L E C Z A R.

Sa fille ! Que dis-tu ! Le perfide peut-être...  
Ah , quel nouveau soupçon dans mon cœur fais-tu naître !  
Elle est jeune , crédule ; & la séduction  
Peut dans un foible cœur égarer la raison.  
On a vu trop souvent la beauté criminelle  
Enhardir le poignard dans la main d'un rebelle.  
Par son pere entraînée...

M E N Z I K O F F.

Elle ! Amétis ! grands dieux !  
N'écoutez point , de grace , un soupçon odieux.  
Vous m'en voyez frémir. Non , seigneur , non , le crime  
N'approchera jamais d'un cœur si magnanime.  
Vous le savez trop bien : en des jours plus heureux ,  
Quand ses charmes naissans parurent dans ces lieux ,  
A cette cour brillante elle offrit un modele ;  
Et la plus vertueuse en étoit la plus belle.  
L'exil depuis six ans nous ravit ses attraits.  
Est-ce au sein du malheur qu'on s'instruit aux forfaits ?  
Amétis ! .. Ah , seigneur ! elle est toujours là même.  
Fidèlement soumise à des devoirs qu'elle aime ,

414 P I E R R E L E G R A N D ;  
Quand vous la soupçonnez d'oser trahir sa foi,  
Tout son sang couleroit pour défendre son roi.

---

S C E N E V I.

LE CZAR, MENZIKOFF, HOLSTEIN.

H O L S T E I N.

**V**os jours sont menacés ; on trame votre perte :  
Autour de ce palais la révolte est ouverte.  
Le chef est Amilka.

L E C Z A R.

Que l'on garde Amétis.

Qu'on veille sur ces lieux. Ne craignez rien , amis :  
A leurs regards confus je ne veux que paroître.

( à Menzikoff. )

Toi , suis-moi ; viens combattre à côté de ton maître.

*Fin du quatrieme Acte.*







## A C T E V.



## S C E N E P R E M I E R E.

A M É T I S, *seule.*

A INSI les noms d'amant , & de pere , & de roi.  
Ces noms chers & sacrés font un tourment pour moi !  
O rivages affreux , ô terre désolée ,  
Où par un pere , hélas ! je me vis exilée ,  
Déserts de l'Archangel , témoins de mes douleurs ,  
Antres que si souvent j'arrosai de mes pleurs ,  
Et dont l'écho plaintif , étonné de m'entendre ,  
Répondoit seul aux cris de l'ame la plus tendre !  
Lorsque je vous quittai , qui me l'eût dit qu'un jour  
Je devois regretter votre horrible séjour ?  
Aurois-je dû m'attendre au revers qui m'accable !  
Menzikoff menaçant ! Mon pere inexorable ! ...  
Je les vois se chercher , combattre avec fureur . . .  
Barbares , tous vos coups vont tomber sur mon cœur.  
Arrêtez.. Que ne puis-je ! .. Ah, c'est trop me contraindre ;  
Volons à leurs secours.



## S C E N E II.

H O L S T E I N , A M É T I S .

A M E T I S .

H O L S T E I N , que dois-je craindre ?

H O L S T E I N .

Le czar est triomphant : les rebelles pressés,  
Le long des sept canaux se sont vu repoussés.  
Le traître Azoff expire.

A M E T I S .

Et que devient mon pere ?

Parlé : ce triste cœur n'a plus rien qu'il espere.

H O L S T E I N .

A la tête des siens il s'est montré d'abord ;  
Son courage a long-tems balancé notre effort :  
Mais , voyant que du czar la valeur plus qu'humaine  
Ramenoit & fixoit la victoire incertaine ,  
Sur un monceau de morts se frayant un chemin ,  
Vers les murs du palais il s'est porté soudain.  
Va , cours , dit Menzikoff ; je me fie à ton zele :  
Veille sur Amétis ; tu me répondras d'elle.  
L'empereur avec lui revient victorieux ;  
Et je l'ai d'un moment devancé dans ces lieux.  
J'entends du bruit ; on vient : c'est l'empereur lui-même.

S C E N E

## S C E N E III.

LE CZAR, MENZIKOFF, AMÉTIS,  
HOLSTEIN.

LE CZAR, à *Menzikoff*.

V I E N S, généreux appui d'un monarque qui t'aime,  
Je dois à ta valeur & le trône & le jour :  
Compte dans tous les tems sur mon juste retour.  
Que le traître paroisse; il est en ma puissance.  
Holstein, qu'on me l'amene.

( *Holstein sort.* )

## S C E N E IV.

LE CZAR, AMÉTIS, MENZIKOFF.

AMÉTIS, au Czar, & posternée à ses pieds.

A H ! souffrez ma présence.

Je fais que je vous offre un objet odieux ;  
Que mon coupable aspect offense ici vos yeux.  
D'un pere infortuné je déplore l'audace ;  
Mais je ne prétends pas vous demander sa grace.  
Si ce prince, autrefois aimé dans votre cour ,  
Par votre ordre , seigneur , doit périr en ce jour ,  
Ah ! du moins ordonnez qu'à ses tourmens unie ,  
Du forfait de son pere Amétis soit punie.

L E C Z A R .

Vous méritiez , madame , un pere vertueux :  
 Je plains votre malheur ; vos destins font affreux ;  
 Mais il faut oublier de qui vous êtes née.

A M E T I S .

Non , seigneur ; avec lui je me vois condamnée.  
 Lorsqu'un danger commun vous menaçoit tous deux,  
 Entre vous , il est vrai , j'ai partagé mes vœux.  
 Si le succès alors eût secondé son crime ,  
 De mon zele pour vous j'eusse été la victime ;  
 Je vous vengeois sur moi de mon pere inhumain ;  
 Et rien n'auroit , seigneur , pu retenir ma main.  
 Il est seul à présent : vaincu , tout l'abandonne ;  
 Sa mort peut-être importe aux intérêts du trône :  
 Il faut bien que sa fille , en ces extrémités ,  
 Compagne de sa chute , expire à ses côtés ;  
 Et dans ce jour terrible , où le destin l'accable ,  
 Je le vois comme un pere , & non comme un coupable.

M E N Z I K O F F .

Quel langage ! ah , seigneur ! & vous pourriez souffrir  
 Qu'avec tant de vertus on la laissât périr !  
 Je ne puis plus cacher la flamme la plus vive.  
 Quel que soit son destin , il faut que je la suive.  
 Je l'adore.

L E C Z A R .

Qu'entends-je ! au sang qui me poursuit

L'amour a pu t'unir , sans que j'en sois instruit !  
Ces liens à tes yeux ont paru légitimes !

M E N Z I K O F F.

J'ai bien plus fait encore : apprenez tous mes crimes.  
Ciel ! Amilka paroît. O ma chere Amétis !

A M E T I S , *courant à son pere.*

Mon pere ...

A M I L K A.

Laisse-moi.

Le C Z A R , *à Amétis qui se retire.*

Demeurez ...

A M E T I S.

Je frémis.

S C E N E V.

AMILKA , *enchainé, & environné de quelques gardes.*

H O L S T E I N , L E C Z A R , A M E T I S ,

M E N Z I K O F F.

LE C Z A R , *à Amilka, sans indignation.*

**D**E ton ambition vois le terme funeste :

La honte , le remord , c'est tout ce qui te reste.

A M I L K A.

La honte ! .. mais jouis de la faveur du fort.

Au fond de ton palais je t'apportoais la mort ;

Accablé par les tiens , mon parti m'abandonne ;

La foudre m'a frappé sur les degrés du trône.

D d ij



420 P I E R R E L E G R A N D ,

Le ciel en un moment renverse mes desseins.  
N'importe. Je te laisse entouré d'assassins.  
Puissent les noirs soupçons augmenter ton supplice !  
Je ne veux ni trahir , ni nommer mon complice ;  
Et je te poursuivrai même après mon trépas.  
Conduisez-moi ; j'y cours.

L E C Z A R , *avec tranquillité.*

Retenez-le, soldats.

Quel est donc , Menzikoff , ce secret que j'ignore ?  
Quel piègem'environne , & qu'ai-je à craindre encore ?  
Quels sont ces assassins , & ce complice ?

M E N Z I K O F F .

Moi.

L E C Z A R , *avec une surprise mêlée de sensibilité.*  
Tu me trahis !

M E N Z I K O F F .

Je tombe aux genoux de mon roi.

Il est tems qu'à vos yeux je me fasse connoître ;  
Oui , je suis criminel , & je frémis de l'être.  
Ami , sujet ingrat , à ce prince inhumain ,  
Pour vous assassiner , j'avois promis ma main.  
Abusant de mon trouble , irritant ma tendresse ,  
Il surprit dans mon cœur un instant de foiblesse.  
Je n'ai pu l'accuser , & je dois aujourd'hui ,  
Si vous le punissez , expirer avec lui.  
Je mérite la mort ! & ne veux point de grace.  
Mon crime est trop affreux.

LE CZAR, *le relevant avec bonté.*

Ton repentir l'efface.

MENZIKOFF.

Ah ! ne séparez point deux coupables fujets ;  
Ou daignez mettre enfin le comble à vos bienfaits.

AMÉTIS.

Laissez-vous attendrir : écoutez ma prière.  
Vous me voyez, seigneur, tremblante pour un père.  
Pourriez-vous rejeter, en ce funeste jour,  
Les pleurs de la nature & les pleurs de l'amour ?

AMILKA, *d'un ton farouche.*

Épargne-moi l'affront de ta douleur stérile ;  
Vaincu par un tyran, la mort est mon azyle.

AMÉTIS, *au Czar.*

Seigneur !

LE CZAR, *sortant d'une profonde rêverie.*

(*à Amétis.*)                      (*à Amilka.*)

Rassurez-vous. Par tout ce que tu vois,  
Juge enfin, Amilka, quel est le fort des rois.  
Je porte, en frémissant, alors que l'on m'envie,  
Et le fardeau du trône, & le poids de la vie.  
Environné d'écueils, accablé, sans secours,  
Tout jusqu'à l'amitié s'arme contre mes jours.  
Ose vouloir régner... Qu'on lui rende ses armes ;  
(*à Menzikoff qui fait un mouvement de surprise.*)  
Qu'on détache ses fers. Dissipe tes alarmes ;  
Laisse-nous seuls.

PIERRE LE GRAND,

MENZIKOFF.

Qui, moi ! vous quitter !

LE CZAR.

Je le veux.

MENZIKOFF,

Non, seigneur; mon devoir me retient dans ces lieux.

LE CZAR, *d'un ton plus sévère.*

Va, dis-je, & qu'avec toi ma Garde se retire.

AMILKA, *étonné, à part.*

Quel seroit son dessein ? & que veut-il me dire ?

(*Tout le monde sort.*)

SCENE VI.

LE CZAR, AMILKA.

LE CZAR.

AMILKA, l'empereur dispaçoit devant toi.  
C'est l'homme seul qui reste & qui te parle en moi.  
Je tenois en mes mains ta coupable existence ;  
Mais il est des plaisirs plus doux que la vengeance.  
Jet'ai rendu tes droits : défends-les, tu le peux.  
Motive tes projets & ta haine à mes yeux.  
Parle.

AMILKA.

Un pareil discours a de quoi me confondre.  
Je devrois t'immoler, & non pas te répondre.

L E C Z A R.

Et qui peut t'inspirer cette soif de mon sang ?

A M I L K A.

Le malheur de l'état.

L E C Z A R.

Dis, l'amour de mon rang.

A M I L K A.

L'amour de mon pays, l'équité. Ta furie  
 Déchira sans pitié le sein de ma patrie.  
 Ce palais, surchargé de ces vains ornemens,  
 De mes concitoyens presse les ossemens ;  
 De la pompe des arts y décorant tes crimes,  
 Tu n'y peux faire un pas sans fouler tes victimes ;  
 Et tu peux aujourd'hui me demander, à moi,  
 Quel sujet & m'irrite & m'arme contre toi !

L E C Z A R.

Je t'excuse & te plains : une vapeur grossière  
 Dérobe à tes regards le rayon qui m'éclaire.  
 Un plan vaste & hardi, de sublimes projets,  
 De grands & sûrs moyens, ce sont là mes forfaits.  
 Oûi, j'ai versé du sang, il m'étoit nécessaire ;  
 Et ce bras n'a rien fait que ce qu'il a dû faire.  
 Souvent la cruauté que tu reprends en moi,  
 Crime dans un autre homme, est vertu dans un roi.  
 Ouvre les yeux enfin. Vois l'antique Russie  
 Bornée au seul instinct, languissante, abrutie.

D d iv

Avant que mon courage eût daigné la former,  
 C'étoit un vil limon qu'il falloit animer.  
 Il lui falloit ôter, en cet état funeste,  
 Quelques gouttes de sang, pour épurer le reste.  
 Ces arts, ces mêmes arts. . .

## A M I L K A

Qu'ils soient anéantis!

Eux seuls ont énérvé nos cœurs & nos esprits.  
 Par eux les attentats deviennent légitimes.  
 Les crimes combinés en font-ils moins des crimes ?  
 Laisse, laisse au midi ces dangereux poisons.  
 Ce sol ingrat, ces rocs hérissés de glaçons,  
 Ces éternels frimats, notre affreuse parure,  
 Auroient dû t'indiquer le vœu de la nature.  
 Elle fait aux climats mesurer ses présens,  
 Et voulut que le nord formât des conquérans.  
 Consulte-toi. Quels font les fruits de ces merveilles  
 Qui depuis si long-tems ont occupé tes veilles ?  
 La discorde au-dedans & la guerre au-dehors,  
 Mille foudris, voilà le prix de tes efforts.  
 Il t'a fallu combattre, il t'a fallu détruire :  
 C'est le glaive à la main que tu viens nous instruire.  
 Tous les corps de l'état contre toi réunis,  
 Éclairés par les arts, en font-ils plus soumis ?  
 La première semence est trop enracinée.  
 Dégoutante de meurtre, & dans son sang baignée ,



La nation encor survit à tes fureurs,  
Et l'antique levain fermente dans les cœurs.

L E C Z A R.

Je m'y suis attendu ; j'ai prévu ces orages.  
Je connois les humains : jaloux de leurs usages,  
Quelque prix qu'il en coûte, ils en vengent l'oubli.  
Courbés sous l'habitude, ils conservent leur pli ;  
Et ne pardonnent point, dans leur rage indocile,  
Au mortel généreux qui veut leur être utile.  
Le Russe a dû s'armer contre son bienfaiteur ;  
Mais le présent n'est rien pour un législateur.  
Il fixe l'avenir, tribunal infailible,  
Juge sans passion, & juge incorruptible.  
C'est là que la vertu, bravant ses détracteurs,  
Trouve des partisans, & même des vengeurs.  
Là, tous les intérêts enfin se réunissent :  
L'ingratitude meurt, & les haines finissent.  
Des tranquilles honneurs c'est l'azyle immortel ;  
Le tombeau du grand homme est son premier autel.,  
Mon triomphe est certain : je crois voir d'âge en âge  
Sous des rois plus heureux, s'affermir mon ouvrage.  
Amilka, c'est alors que le Russe étonné  
Découvrira le but où mes mains l'ont traîné.  
A tous mes successeurs j'aurai tracé la route :  
Brûlans de mon génie, ils la suivront sans doute ;  
Et l'arbre vigoureux que mes mains ont planté,  
Se couvrira de fruits pour ma postérité.

## A M I L K A .

Va ; ce rêve brillant , cet espoir magnifique  
 Est d'un héros peut-être , & non d'un politique.  
 Le Russe est né pour vaincre , & fait pour tout oser :  
 Il falloit l'aguerrir , non le civiliser :  
 Il falloit lui cacher cette clarté coupable  
 Qui le rend , tu le fais , à toi seul formidable.  
 Il voit , il réfléchit , mais c'est à tes dépens ;  
 Les sujets trop instruits font bientôt des tyrans ;  
 L'obéissance aveugle est toujours la plus sûre ;  
 Les bras agissent mal , lorsque l'esprit murmure ;  
 Et le peuple , réduit à l'instinct belliqueux ,  
 En est plus redoutable & toujours plus heureux.

## L E C Z A R .

Non , jamais le bonheur ne fut dans l'ignorance ,  
 Dans ce farouche instinct , dont tu prends la défense.  
 La raison doit unir les sujets & les rois ;  
 Et l'homme infortuné doit connoître ses droits.  
 Dûssent mille poignards s'armer contre ma vie ,  
 Dût ce peuple sur moi renverser la patrie ,  
 A des hommes au moins je sus ouvrir les yeux ;  
 Et j'aime mieux cent fois être immolé par eux ,  
 Que de me consumer à régner sur des hutes ,  
 A guider tristement le vil instinct des brutes.  
 Que m'importe l'abyme entrouvert sous mes pas ?  
 Je brûle pour la gloire , & brave le trépas.

A M I L K A.

L'instant n'en est pas loin. Le péril t'environne,  
Et le glaive est toujours suspendu sur ton trône.

L E C Z A R.

Hé bien, que tardes-tu ? cet instant si prochain,  
Tu peux l'accélérer, & de ta propre main.  
Indomptable mortel, signale ta furie ;  
Dans son premier chaos replonge la patrie.  
Eteins le pur flambeau par mes soins allumé,  
Et rends à son néant le Russe inanimé.  
Termine mes périls, abrège mes alarmes :  
Ta haine peut agir, je t'ai rendu tes armes.  
Viens, déchire ce sein découvert devant toi ;  
Ose te fatiguer, & massacrer ton roi.

A M I L K A.

Connois-moi : l'ennemi que poursuit ma vengeance  
Deviens sacré pour moi, quand il est sans défense.

(à part.)

Tout mon cœur s'est troublé.

L E C Z A R.

Non, poursuis ton dessein ;  
Sois mon ami, te dis-je, ou sois mon assassin.

A M I L K A, avec un désordre extrême.

Ton ami.

L E C Z A R, avec transport.

Je triomphe ; & mon ame agrandie,  
En subjuguant ton cœur, croit dompter la Russie.

A M I L K A.

Je n'ai pu résister à tant de fermeté.  
Un invincible attrait force ma volonté.  
Je tombe à tes genoux.

---

S C E N E VII.

LE CZAR, AMILKA, HOLSTEIN.

H O L S T E I N.

V O T R E garde inquiète  
Veut pénétrer, seigneur, votre auguste retraite.

L E C Z A R.

Qu'on entre.

---

S C E N E VIII.

LE CZAR, AMILKA, HOLSTEIN,  
MENZIKOFF, AMÉTIS.

M E N Z I K O F F.

E S T - I L bien vrai? quel présage flatteur!

A M E T I S.

Ciel!... Amilka, mon pere, aux pieds de l'empereur!

A M I L K A.

Vous voyez ce que peut l'ascendant d'un grand homme.  
( à Menzikoff. )

Pour mon gendre aujourd'hui tout veut que je te nomme.  
Je rougis des excès où j'ai pu t'entraîner;  
Mais de ton empereur apprends à pardonner.



## FRAGMENS

## D'UNE TRAGÉDIE D'ALCESTE.

J'E m'étois exercé , il y a neuf ou dix ans , sur ce sujet , le plus pathétique qu'on pût traiter , s'il présentoit un dénouement. En relisant ma piece , j'en ai extrait quelques morceaux que je vais mettre sous les yeux du public , plutôt comme une imitation du grec , que comme mon propre ouvrage. Racine avoit , dit-on , fait le plan des trois premiers actes d'*Alceste* : jusqu'au quatrième , il laissoit ignorer à *Admete* le dévouement de son épouse. J'ai imité cette adroite suspension , sans laquelle il eût été impossible de trouver matière à cinq actes. Au lieu d'un fils qu'*Euripide* donne à *Admete* , je lui ai donné une fille , dont je rends *Hercule* amoureux. Cette froide épisode disparoitroit , si j'avois à recommencer cette tragédie.

## ACTE PREMIER.

## SCÈNE PREMIÈRE.

*Hercule* , après avoir satisfait aux ordres d'*Euristhée* , revient à *Phere* , pour chercher dans l'amour la récompense de ses travaux ; il interroge *Admete* sur la désolation répandue dans le palais , & le deuil qui se peint sur tous les visages. Voici comment *Admete* lui en explique les motifs :



Rappelez-vous ces tems où le pere du jour ,  
 Exilé de l'olympé , embellissoit ma cour ,  
 Lorsqu'à tous mes sujets, qui lui fondoient un temple,  
 Du respect pour les rois un dieu donnoit l'exemple.  
 Il sembloit ( que ne peut le commerce des dieux ! )  
 Qu'Apollon dans ma cour eût transporté les cieux.  
 Je recueillois en paix les fruits de sa présence :  
 Ses bienfaitantes mains soutenoient ma puissance.  
 Il disparut, hélas ! & ma gloire avec lui ;  
 Je perdis mon bonheur , en perdant mon appui.  
 J'étois près d'expirer : un oracle funeste  
 Des jours qu'il me conserve empoisonne le reste.  
 Ecoutez quelle fut la loi du dieu des morts.  
 " Admete va périr , & touche aux sombres bords ;  
 „ Mais aux vœux des mortels Lachesis peut le rendre ,  
 „ Si quelqu'un à sa place au tombeau veut descendre.  
 Eh ! voudrois-je à ce prix éluder mon trépas ?  
 A cette affreuse loi mon cœur ne souscrit pas.  
 Craignant la piété d'Alceste & de sa fille ,  
 Par un ferment sacré j'ai lié ma famille :  
 J'abjure d'Apollon le barbare bienfait ,  
 Et tremble pour les jours de mon dernier sujet :  
 Mais nul ne s'est offert ; & du fort qui l'opprime ,  
 Admete seul au moins va mourir la victime.

H E R C U L E .

Non , vous ne mourrez point.

A D M E T E.

Où portez-vous vos vœux ?

Sachez que le destin est le maître des dieux.

H E R C U L E.

Et moi, je suis leur fils : dans ma fureur extrême,  
 J'irai vous arracher des bras de la mort même.

A D M E T E.

Quoi ! mon ami veut-il m'accabler à son tour ?

H E R C U L E.

Le ciel, pour vous sauver, m'amène en votre cour.  
 Moi, de votre bûcher témoin lâche & tranquille,  
 Je croirois l'honorer par ma douleur stérile !  
 Mes jours sont consacrés aux travaux, aux revers :  
 Je ne suis point à moi, je suis à l'univers ;  
 Et périssent tous ceux dont l'amitié commune  
 Abandonne un héros que trahit la fortune.

. . . . .

## S C E N E III.

A D M E T E, E U M É L I E fille d' A D M E T E.

E U M E L I E.

DANS le temple des dieux, au pied de leurs autels,  
 J'implorais en secret ces maîtres des mortels.

. . . . .

En proie à la douleur qui me poursuit sans cesse,  
 J'épanchois à leurs yeux ma crainte & ma tendresse.

Je leur criois : „ Daignez, daignez sécher mes pleurs,  
 „ Recevoir mon encens & finir mes malheurs.  
 „ Je suis prête ; frappez , tranchez mes destinées ;  
 „ Mais d'un pere chéri prolongez les années.  
 Oui , malgré le ferment inhumain , odieux ,  
 Dont vous avez voulu m'enchaîner devant eux ,  
 A vos ordres rebelle , & saintement parjure ,  
 Tout mon cœur s'immoloit aux droits de la nature ,  
 Lorsqu'un bruit effrayant , sorti du sein des morts ,  
 Me glace d'épouvante , & suspend mes transports.  
 La foudre avec éclat sur ma tête étincele ;  
 Le jour fuit , l'autel tremble , & le temple chancelle.  
 Une voix formidable , en ces affreux momens ,  
 Porte jusques à moi ces funebres accens :  
 „ Sors de ce temple ; en vain tu veux sauver Admete ;  
 „ Un autre à chaque instant subit la loi pour lui ;  
 „ L'oracle est accompli , la mort est satisfaite ;  
 „ Et la victime enfin se déclare aujourd'hui.  
 A ces mots , je ne fais quelle joie inconnue  
 A rassuré soudain votre fille éperdue.  
 J'ai couru , j'ai volé , sans guide , sans soutien :  
 Mon pere étoit sauvé ; je ne craignois plus rien :  
 Trop heureuse , seigneur , dans l'excès de mon zèle ,  
 De vous en apporter la première nouvelle !  
 Votre prospérité va reprendre son cours :  
 Je reconnois les dieux ; ils protegent vos jours.

ADMETE

ADMETE.

Ma fille , que ta joie est chere à ma tendresse !  
 Mais un trouble secret m'agite & m'intéresse.  
 Ainsi , c'en est donc fait , l'arrêt est prononcé ;  
 Et je ne puis savoir quel sang fera versé.  
 Les dieux , dans le conseil de leur vaste prudence ,  
 Sous leurs bienfaits souvent ont caché leur vengeance.  
 J'aime tous mes sujets ; s'ils m'ont juré leur foi ,  
 Leur vie est en dépôt dans les mains de leur roi.  
 Voudrois-je , enseveli dans un calme coupable ,  
 Laisser répandre un sang dont je suis responsable ?

ACTE II.

*(Alceste écarte ses femmes.)*

SCENE PREMIERE.

ALCESTE, seule.

Que mes derniers momens sont remplis d'amertume !  
 Une affreuse langueur par degrés me consume :  
 Ma vie à chaque instant semble s'évanouir.  
 Cache tes pleurs , Alceste ; ils pourroient te trahir :  
 J'ai pu jusqu'à présent les dévorer sans cesse ,  
 Et d'un époux que j'aime abuser la tendresse :  
 Je fus avec courage enfreindre le serment  
 Qu'a prononcé ma bouche & que mon cœur dément.  
 O ciel qui me conduis , acheve ton ouvrage ,  
 Et sur les yeux d'Admete épais le nuage :

Tome V.

E e

Trompe encor sa douleur ; je te remets ce soin :  
 Ecarte du bûcher un si tendre témoin.  
 Un instant , & je meurs. . . Iolcos ma patrie ,  
 Trône, grandeurs, amour , doux charmes de ma vie,  
 Déjà vous m'échappez , tout me quitte & me fuit :  
 Je tombe , je me perds dans une immense nuit.  
 Palais qui vas bientôt devenir solitaire ,  
 Toi , de mes premiers feux sacré dépositaire ,  
 Peut-être dans tes murs tu verras quelque jour  
 Une autre épouse , hélas ! y régner à son tour.  
 Qu'à sa tendresse au moins je serve de modèle !  
 Qu'elle soit plus heureuse & soit aussi fidele !  
 Vous que j'ai tant aimés , ô mes tristes enfans !  
 Il faut donc renoncer à vos embrassemens !  
 Qui vous rendra jamais les soins de votre mere ?  
 Sans doute je vous laisse un appui dans un pere ;  
 Mais chargé de devoirs , entouré de liens ,  
 Ses yeux feront toujours plus distraits que les miens.

. . . . .  
 Alceste , aimes-tu mieux que ton époux périsse ?  
 Qui remplit son devoir , fait-il un sacrifice ?  
 L'habitude à la terre attache nos desirs ;  
 Mais la tombe engloutit nos maux & nos plaisirs.

. . . . .





## SCENE III.

ALCESTE, EUMÉLIE.

EUMÉLIE.

JE vous cherchois , madame , & je viens avec vous  
Rendre graces au ciel en des instans si doux.

Il enleve au trépas votre époux & mon pere :

Je viens m'en applaudir dans les bras de ma mere.

Daignez me les ouvrir ; daignez en ces instans

Approuver des transports renfermés si long-tems.

Si vous saviez , madame , avec quels cris de joie

Phere a revu le roi que le ciel lui renvoie !

Avec quelle allégresse & quel ravissement

De l'heureux sacrifice on attend le moment !

A dresser le bûcher comme chacun s'empresse !

Comme tous vos sujets signalent leur tendresse !

Je vous verrois soudain sortir de ce palais ,

Et donner ce spectacle à vos yeux satisfaits.

Mais quoi ! quelle tristesse en vos regards est peinte ?

ALCESTE, *à part.*

Que lui dirai-je , ô ciel !

EUMÉLIE.

Vous me glacez de crainte.

Comment ?

ALCESTE.

Ma fille...

E e ij

EUMELIE.

Eh bien ?

ALCESTE.

L'oracle a donc parlé ?

EUMELIE.

Il a rendu le calme à mon cœur désolé.

ALCESTE.

Tout Phere, dites-vous, fait éclater son zèle ?

EUMELIE.

Sa joie & ses transports font d'un peuple fidèle.

Ainsi ce jour est mis au rang des jours heureux ?

Le sacrifice approche ? ...

EUMELIE.

Il va combler nos vœux.

ALCESTE.

On dresse le bûcher ?

EUMELIE.

Ce soin est légitime.

ALCESTE.

Et l'on ignore encor le nom de la victime ?

EUMELIE, *se jetant dans les bras de sa mere.*

Ma mere ! ...

ALCESTE.

Va, crois-moi, nulle dans ce moment,

Plus que moi ne prend part à cet événement :

Mais comme je connois les disgrâces soudaines,

Qui des plus grands plaisirs nous font souvent des peines ,  
Je crains de triompher. . .

EUMELIE.

Ah ! j'interprete enfin la douleur qui vous presse ;  
Et sans doute elle vient d'un excès de tendresse ;  
Vous ne pouvez souffrir qu'un autre , malgré vous ,  
Vous ravisse l'honneur de sauver votre époux.  
O nobles sentimens ! Je reconnois ma mere.  
Serments trop rigoureux où nous força mon pere !

ALCESTE.

Que tu pénétes bien dans le fond de mon cœur !  
Sans doute il fut jaloux d'un si sublime honneur ;  
Mais ce ferment , contraire au zele qui t'anime ,  
Parle , n'auroit-on pu le violer sans crime ?  
Se peut-il qu'un seul mot qu'on prononce aux autels,  
Devienne un nœud sacré pour les foibles mortels ?

Quoi ! notre être à ce point seroit humilié ?  
Par devoir à l'opprobre il se verroit lié ?  
Non ; le ciel désavoue une loi formidable ,  
Qui forceroit notre ame à devenir coupable.  
La vertu s'affranchit de ce joug odieux :  
Elle est indépendante , & n'obéit qu'aux dieux.

E U M E L I E.

Oui, madame; & mon cœur... Mais Hercule s'avance.

*Hercule* fait dans cette scène le récit de la situation d'*Admete*, & du sombre désespoir qui l'agite. L'acte finit par une scène entre *Hercule* & *Eumélie*.

A C T E I I I.

S C E N E I I I.

A L C E S T E , E U M E L I E.

A L C E S T E.

( à part. ) ( à Eumélie. )

... Je tremble. Eh bien, que fait Admete?

E U M E L I E.

Madame, par quel charme avez-vous pu calmer

Cette sombre fureur prête à le consumer?

Sans doute votre voix, puisqu'elle a tant d'empire,

Est l'organe sacré d'un dieu qui vous inspire.

Mais d'où naissoit enfin ce ténébreux ennui?

Seule vous lui parliez; je n'ai rien su de lui.

Madame, est-ce un secret que je ne puisse apprendre?

A L C E S T E.

Tu l'apprendras trop tôt.

E U M E L I E.

Dieux, que viens-je d'entendre!

Vous m'en avez trop dit. Je tombe à vos genoux.

Si vous m'aimez encor, de grace expliquez-vous.

Tu l'apprendras trop tôt.. Ces derniers mots, madame,

Ont porté la terreur jusqu'au fond de mon ame.  
 Comment les expliquer ? Des présages confus  
 Viennent s'offrir en foule à mes sens éperdus.

. . . . .  
 Par ces titres si doux & de fille & de mere ,  
 Au nom du nœud sacré qui vous lie à mon pere ,  
 Parlez : quand je devrois mourir de mes douleurs ,  
 Ne me refusez pas l'aveu de vos malheurs.

ALCESTE.

Ah ! force-moi plutôt de garder le silence ;  
 Au lieu de l'ébranler, affermis ma constance :  
 Réprime les ardeurs de ton zèle indiscret ,  
 Et crains de m'arracher un funeste secret.

EUMELIE.

Non ; je ne puis rester dans cette incertitude :  
 Pour mes sens défolés cette épreuve est trop rude ;  
 Et si vous prolongez un silence odieux ,  
 Sans doute j'ai cessé d'être chère à vos yeux.  
 Est-ce ainsi que j'ai part à votre confiance ?  
 Ah ! madame , ai-je donc mérité cette offense ?  
 Quel crime ai-je commis ? vous connoissez mon cœur.  
 Votre seule amitié fit toujours mon bonheur.  
 Pourquoi donc m'envier la preuve la plus chère  
 Que je puisse obtenir de l'amour d'une mere ?  
 Vous pleurez ! . . .

E e iv



A L C E S T E.

Pour ses jours ta mere ne craint rien.  
Contente de mon sort , je pleure sur le tien.

E U M E L I E.

Le malheur me regarde ; & vous tremblez encore ?  
Et vous me refusez la grace que j'implore ?  
Ne craignez rien : mes jours seroient-ils menacés ?  
Mon pere vit encor , vous vivez , c'est assez.  
Peut-être j'espérois une autre destinée ;  
Mais je verrai la mort , sans en être étonnée.

A L C E S T E.

Toi , mourir ! Tes destins me sont trop précieux.  
Ton hymen va bientôt t'unir au sang des dieux ;  
Goûtes-en la douceur , & jouis de ta gloire.  
Mon cœur est en secret charmé de ta victoire.

E U M E L I E.

Pouvez-vous rappeler , en ce cruel instant,  
Le fatal souvenir du bonheur qui m'attend ?  
Du plus sombre chagrin mon ame enveloppée ,  
Des fêtes d'un hymen peut-elle être occupée ?  
Oui , si vous persistez à me cacher mon sort ,  
Je fais sur mon amour un généreux effort.  
Toute entiere livrée aux soins de ma tristesse ,  
Je renonce à l'hymen , j'étouffe ma tendresse.  
Hercule en vain voudra rappeler mes sermens ,  
Votre silence rompt tous nos engagements ;

Et si par ce refus j'ose affliger son ame,  
Qu'il rejette sur vous le mépris de sa flame.  
Excusez mes transports : duffiez-vous m'en punir,  
Dans mon trouble mortel puis-je les retenir ?  
Vous voyez votre fille éperdue , égarée ,  
Qui ne se connoît plus , qui meurt désespérée.

ALCESTE, *dans le plus grand désordre.*

Jette-toi dans mes bras... Ma fille!... tu le veux?

EUMELIE.

Achevez...

ALCESTE.

Je frémis : ô fort ! ô jour affreux !

EUMELIE.

Ne différez donc plus.

ALCESTE.

Eh bien , ce sacrifice

Qu'on prépare aujourd'hui, crois-tu qu'il s'accomplisse ?

EUMELIE.

Sans doute.

ALCESTE.

Et prévois-tu quel sujet fortuné  
Aux flammes du bûcher l'oracle a destiné ?

EUMELIE.

Non ; le ciel pourroit-il être l'auteur d'un crime ?

ALCESTE.

Approche-toi, ma fille : embrasse la victime.

EUMELIE, tombant évanouie dans les bras de sa mere.

Je me meurs...

A L C E S T E.

Malheureuse!...

Admete paroît dans ce moment ; le spectacle de sa fille mourante, & de son épouse en larmes, fait renaître tous les soupçons. Cet acte finit par une scene entre *Alceste* & lui.

A C T E I V.

S C E N E P R E M I E R E.

A L C E S T E, P H O E D I M E.

A L C E S T E.

MON époux est instruit de mon fatal secret.

Où fuir? où me cacher? Ma fille, qu'as-tu fait?

Ciel! comment l'aborder? & de quel front répondre

Au reproche accablant dont il va me confondre?

Soleil, astre brillant, témoin de mes beaux jours,

Cesse de m'éclairer, cache-toi pour toujours!

P H O E D I M E.

Reprenez vos esprits.

A L C E S T E.

La raison m'abandonne:

Des ombres de la mort la douleur m'environne.

( Elle se prosterne à un autel de Vesta. )

Secourable Vesta, déesse, entends ma voix:

Je me jette à tes pieds pour la dernière fois.  
 Je descends aux enfers ; prends soin de ma famille :  
 Je remets en tes mains mon époux & ma fille.  
 Qu'Admete te soit cher ; je t'implore pour lui :  
 Veille sur mes enfans ; ils ont besoin d'appui.  
 Ah , Phœdime ! aime-les : je réclame ton zèle.  
 Souviens-toi de leur mere , en leur restant fidele...

## S C E N E II.

ALCESTE, EUMELIE, PHOEDIME.

EUMELIE, *éperdue.*

AH, madame ! ...

ALCESTE.

Arrêtez : retenez vos reproches,  
 Et de ma mort au moins respectez les approches.  
 Je n'ai commis qu'un crime ; il me coûte des pleurs :  
 C'est d'avoir succombé, ma fille, à vos douleurs.  
 Votre pere fait tout. O ma chere Eumélie,  
 Tu me rends plus cruels les restes de ma vie.  
 Mais seconde du moins mon courage ébranlé,  
 Et cache tes soupirs à mon cœur désolé.  
 Je fais en périssant ce que tu voulois faire :  
 Je sauve mon époux , & tu sauvois un pere.  
 Va , mon sort est trop beau ; cesse de soupirer ;  
 Tu devrois l'envier , au lieu de le pleurer.

E U M E L I E.

Je vous l'ai disputé ; je voloïis à ma perte :  
Dieux cruels ! vous savez que je me suis offerte...

(à *Alceste.*)

Mais je vous suis au moins jusques dans les enfers :  
Les chemins aux mortels en sont toujours ouverts.  
Attachée à vos pas sur le rivage sombre ,  
Par des pleurs éternels j'appaiserai votre ombre.  
Eh , que ferois-je , hélas ! que ferois-je sans vous ?  
Quelle autre main pourroit m'offrir à mon époux ?  
Quelle autre allumeroit les flambeaux d'hyménée,  
Et pareroit de fleurs ma tête infortunée ?

A L C E S T E.

Ma fille , laisse-moi. . . Quel entretien cruel !  
Que de coups douloureux avant le coup mortel !  
On entre ; Admete vient. Que ferai-je ? Je tremble.  
J'éprouve en cet instant tous les malheurs ensemble.

S C E N E I I I.

ADMETE, ALCESTE, EUMELIE, PHOEDIME.

A L C E S T E.

O TERRE, engloutis-moi... tout mon cœur a frémi.

A D M E T E, avec un désespoir concentré.

Alceste, il est donc vrai ? vous m'avez donc trahi ?  
Insensible à mes pleurs, aux sermens infidelle,  
Malgré tous mes efforts, vous me quittez, cruelle !  
Vous renoncez au jour, à vos enfans, à moi !...



## ALCESTE.

Admete! Eh bien, pardonne: oui, je péris pour toi.  
 Pardonne, cher époux; épargne ma tendresse:  
 De mes derniers momens respecte la foiblesse.  
 Je meurs; je l'ai voulu... mais au moins tu vivras:  
 L'infortune d'un peuple eût suivi ton trépas.  
 Des princes bienfaisans fois long-tems le modele.  
 Le tems peut mettre un terme à ta douleur mortelle.

## ADMETE.

Oui, sans doute, le tems en bornera le cours,  
 Si tu nommes le tems le terme de mes jours.  
 Ainsi tu vas mourir, tu vas mourir, Alceste.  
 Je te perds; mais crois-moi, mon désespoir me reste.  
 Je puis te prévenir.

## ALCESTE.

Qu'entends-je? Que dis-tu?  
 Rappelle ton courage, & songe à ta vertu.  
 Tu te dois à ton peuple, aux soins du diadème,  
 A tes enfans, aux dieux; tu te dois à toi-même:  
 Et tu pourrois, jouet de tes sens égarés,  
 Renoncer par ta mort à ces titres sacrés!  
 Cher Admete, le ciel t'a placé sur le trône,  
 Pour porter jusqu'au bout le poids de la couronne:  
 Quelque dure que soit cette vie à tes yeux,  
 Tu ne peux la quitter sans le congé des dieux.  
 De son sang plus qu'un autre un monarque est comptable.

Et lorsqu'il le répand , il en est plus coupable.  
 Je fais que la nature & l'hymen ont leurs droits ;  
 Mais qui peut l'emporter sur le devoir des rois ?  
 Et l'hymen , & l'amour , & les plus belles flammes ,  
 Sans les assujettir , doivent toucher leurs âmes.  
 Ils doivent , mesurant leur force à leurs destins ,  
 L'exemple du courage au reste des humains.

*A D M E T E , avec l'emportement de la douleur.*

J'abjure dans tes bras cette vertu cruelle :  
 Ah ! ce cœur qui t'adore , est malheureux par elle...  
 En proie aux mouvemens d'un désespoir affreux ,  
 Peut-être en ma douleur offensé-je les dieux !  
 Mais ne se sont-ils pas attachés à me nuire ?  
 Leur haine m'eût servi , leur bienfait me déchire.  
 J'étois près d'expirer : ils conservent mes jours ;

.....  
 Pour faire un malheureux , dans leurs fureurs extrêmes,  
 Ils interrompent l'ordre établi par eux-mêmes ;  
 Et semblent , les cruels ! ne prolonger mon sort ,  
 Que pour fouiller mes yeux des horreurs de ta mort.

.....  
 A L C E S T E .  
 .....

Où suis-je ! Sous mes pas l'enfer mugit & s'ouvre :  
 L'affreux nocher des morts à mes yeux se découvre ;  
 Je le vois ; il me presse , il m'appelle à grands cris :

Qui t'arrête ? descends ; tout est prêt... Je frémis ;  
 Phœdime , soutiens- moi : je sens que l'on m'entraîne.  
 Une divinité contre moi se déchaîne .  
 Quel regard effroyable elle a lancé sur nous !  
 C'est Pluton ; oui , c'est lui : le vois-tu , cher époux ?  
 Il vole autour de moi . Que veux-tu , dieu barbare ?  
 Quelle nuit ! quel rempart à jamais nous sépare !  
 Dans quel monde inconnu commencé-je d'entrer !  
 Dieux , quels spectres plaintifs viennent me déchirer !  
 Je ne vois qu'à travers mille nuages sombres :  
 La mort , la pâle mort me couvre de ses ombres .  
 Mes enfans , cher époux , objets de mon amour ,  
 On m'enleve , on m'arrache à la clarté du jour !

. . . . .

## ADMETE.

Ouvre les yeux , Alceste ; Alceste , écoute-moi :  
 Chère épouse , permets que j'expire avec toi .

ALCESTE , *se soulevant avec effort.*

Vis ; je le veux , Admete , & je te le commande .  
 Voici tout ce qu'Alceste en mourant te demande :  
 Aime nos chers enfans , & ne souffre jamais  
 Qu'on usurpe les droits qu'ils ont dans ce palais .  
 Ne va point leur donner une injuste marâtre ,  
 Avide de mon sang , & du sien idolâtre ;  
 Qui fière , & les traitant peut-être en étrangers ,  
 Exposerait leurs jours à d'éternels dangers .

De notre dernier fils dirige la jeunesse :  
 Que ce soin important occupe ta vieillesse.  
 Des devoirs d'un sujet retrace-lui la loi :  
 Ah ! trop tôt les flatteurs lui diront qu'il est roi.  
 Pour la dernière fois, viens, ma chère Eumélie ;  
 Au plus grand des héros ta mère te confie :  
 Mérite son amour. Console un père. Adieu.  
 Qu'on m'entraîne.

( *Admete & Eumélie se précipitent dans les bras  
 d'Alceste qu'on emporte.* )

Le cinquième acte est rempli par la douleur & le désespoir d'*Admete*, qu'on retient malgré lui dans son palais. Ses plus jeunes enfans, en habit de deuil, mettent le comble à ses regrets par leurs innocentes caresses : ils lui redemandent leur mère ; pour toute réponse, il les presse dans ses bras & les baigne de ses larmes. *Hercule* est au bûcher : il semble défier la mort & les destins. Le tonnerre gronde. A travers la foudre & les éclairs, une voix se fait entendre ; c'est celle du maître des dieux, qui, en faveur de son fils, accorde la vie à *Alceste*. *Hercule* la ramène couverte d'un voile dans le palais de son époux. Elle y jouit de l'accablement d'*Admete*, & s'applaudit en quelque sorte des pleurs qu'elle fait répandre & qu'elle vient essuyer. Dans le moment qu'il va se plonger un poignard dans le sein, elle s'élançe vers lui, se découvre à ses yeux, & lui arrête la main. Il croit d'abord que c'est une illusion, que l'ombre de son épouse vient errer autour de lui. *Hercule* le rassure, & l'instruit de la faveur de *Jupiter*.

Voilà

Voilà le dénouement le moins fabuleux que j'aie pu imaginer ; & peut-être feroit-il quelque effet dans l'exécution : il m'a dispensé de mettre *Hercule* aux prises avec la mort , ce qui feroit dans nos mœurs une absurdité intolérable.

Si l'extrait de cette tragédie ne déplaît pas , je rassemblerai tous ces membres épars , & je tâcherai d'en former un tout que l'on puisse regarder comme une imitation suivie de l'*Alceste* d'Euripide.







## DISCOURS

## DU SCYTHE A ALEXANDRE,

*imité de Quinte-Curce.*

**S**I, changeant pour toi seul les loix de la nature,  
 Les dieux à ton orgueil égaloient ta stature,  
 On te verroit toucher, dans ton délire ardent,  
 L'orient d'une main, de l'autre l'occident;  
 Et tu voudrois encore envahir l'hémisphere  
 Qu'en s'éclipsant pour nous l'astre du jour éclaire;  
 La terre de ton poids se sentiroit presser.  
 Tu n'occupes qu'un point, & veux tout embrasser!  
 Tu promenes la mort, au gré de ta furie,  
 De l'Asie en Europe, & d'Europe en Asie.  
 Sur les débris fumans du monde saccagé,  
 Vainqueur du genre humain à tes pieds égorgé,  
 Aux forêts, aux frimats tu porterois la guerre:  
 Tu chercherois le tigre au fond de son repaire;  
 Les fleuves, les torrens ne pourroient t'arrêter,  
 Et ton cœur seul enfin resteroit à dompter.  
 Tremble; le plus haut chêne est près de sa ruine:  
 Planté depuis un siècle, un jour le déracine.  
 Insensé le mortel, dont le regard séduit  
 Ne mesure point l'arbre, & n'en voit que le fruit!

Prends garde , en y montant , que la branche infidelle ,  
Se brisant dans tes mains , ne t'entraîne avec elle.  
Rien n'est , dans l'univers , exempt des coups du fort :  
Le plus foible a souvent renversé le plus fort.  
Il n'est point de métaux que la rouille respecte.  
Le lion peut servir de pâture à l'insecte.  
Qu'avons-nous de commun ? laisse-nous t'ignorer.  
Jamais dans ton pays nous a-t-on vus entrer ?  
Nous ne voulons donner ni recevoir des chaînes.  
Une coupe , des focs , sont nos biens dans ces plaines ;  
Nous présentons la coupe aux dieux de nos forêts ,  
Le foc pour nos amis fait jaunir nos guérets.  
La fleche nous défend : son atteinte subite  
Frappant nos ennemis , ensanglante leur fuite.  
Ainsi le Mede altier sentit notre courroux ,  
Ainsi le Syrien expira sous nos coups :  
Nous renversions ainsi leurs troupes fugitives ;  
Et le Nil étonné nous vit couvrir ses rives.  
Mais toi , qui des brigands t'oses nommer l'effroi ,  
Demande à l'univers qui d'eux l'est plus que toi.  
Le Lydien te sert : la fiere Bactriane  
A fléchi sous le joug dont gémit Ecbatane ;  
Et tes avarés mains , déchainant les fléaux ,  
S'étendent jusqu'à nous , pour ravir nos troupeaux !  
Que fais-tu , malheureux ? Quelle soif te dévore ?  
Un fleuve d'or l'abreuve , & la rallume encore.

Sans jouir des trésors dispersés sous tes pas,  
Ton cœur est tourmenté par ceux que tu n'as pas.  
Tu sembles t'appauvrir en dévastant la terre :  
La victoire est pour toi le signal de la guerre.  
Passe le Tanaïs ; tu sauras à l'instant  
Jusqu'où de ce côté notre empire s'étend.  
De ton avidité nous n'avons rien à craindre.  
Tu peux nous ravir tout, mais non pas nous atteindre.  
Rien n'arrête nos pas, rien n'énerve nos corps ;  
La sage tempérance affermit leurs ressorts ;  
Et s'il faut contre toi chercher un autre azyle,  
Va, notre pauvreté sera bien plus agile  
Que ta superbe armée & ce pesant ramas  
Qui traîne la dépouille & l'or de cent états.  
Mais la fuite est pour nous un chemin à l'audace :  
Tu nous croiras bien loin ; nous serons sur ta trace.  
Oui, jusques dans ton camp nous lancerons des feux ;  
Si le Scythe fait fuir, il poursuit encor mieux.  
Le Grec, enorgueilli de ses grandeurs ferviles,  
Compare avec dédain nos déserts & ses villes :  
Qu'il garde son éclat, ses plaisirs corrupteurs :  
Dans la simplicité nous mettons nos grandeurs.  
Toi, connois la fortune ; inconstante & frivole,  
Lorsqu'on croit la tenir, elle échappe & s'envole.  
Tu veux passer pour dieu ! sois donc le bienfaiteur,  
Sois l'appui des mortels, non leur persécuteur.

Homme, remplis ce titre ; & quittant tes chimeres ,  
Cesse de te baigner dans le sang de tes freres.  
Ne nous regarde point comme un peuple foumis ;  
Traite-nous en égaux , nous ferons tes amis.  
Laisse-nous à défendre & l'Europe & l'Asie.  
Que ton propre intérêt soit le nœud qui nous lie.  
Nous ne te proposons que nos cœurs pour garans ,  
Nos vertus pour traités , & nos mœurs pour sermens.





## I D É E

## DE LA POESIE ALLEMANDE.

## R É P O N S E

*A quelques reproches faits à l'auteur.*

J'AI appris avec chagrin que plusieurs gens de lettres estimables me reprochoient quelques lignes hasardées dans mes réflexions sur la poésie allemande. On a donné le titre odieux de satire à ce qui n'est que l'effet d'une sensibilité trop indiscrete. J'ai outré, dit-on, le tableau des querelles & des haines littéraires : cela prouve au moins que mon ame y répugne ; & l'exagération est pardonnable, quand elle laisse entrevoir dans celui qui se la permet, le plaisir qu'il auroit de se tromper. Les chefs de la littérature ne doivent pas, je le fais, être compris dans l'accusation. Ils allient presque tous les mœurs aux talens, & apportent dans la société un commerce doux & honnête qui prête un nouveau charme à leurs écrits. Je suis l'ami de la plupart, & l'admirateur du reste ; mais suit-on l'exemple qu'ils donnent, & n'est-ce pas faire leur éloge que de blâmer ceux qui ne leur



resemblent pas ? J'ai cru inutile de les citer ; le public instruit ne confond rien , & c'est sur lui que je m'en suis reposé pour les exceptions.

Le mot de *philosophie* est aujourd'hui devenu si sacré , qu'il faut ou ne le prononcer qu'avec respect, ou passer pour détracteur. Personne assurément n'estime & ne respecte plus que moi les *vrais philosophes* , c'est-à-dire , les hommes vertueux qui veillent aux progrès de la raison. C'est le plus noble emploi de l'esprit humain ; mais croit-on de bonne foi que ces êtres privilégiés soient en si grand nombre ? Ils ont été rares dans tous les tems , parce que dans tout les tems il a été rare d'être à la fois éclairé , bien-faisant & courageux. Il s'en est élevé quelques uns parmi nous ; ils sont désignés par l'estime générale : mais combien ces maîtres chéris n'ont-ils pas de disciples qui les déshonorent ? Les mêmes principes qui , dans une tête vaste , produisent des fruits utiles , se tournent en poisons pour cette foule d'ames seches & d'esprits étroits ; singes misérables , qui se disent philosophes , & promènent dans le monde , à la faveur de ce titre , leur confiance intrépide , leur froide arrogance , leur égoïsme insolent , & ce despotisme d'opinions qu'ils appellent fastueusement *amour de la sagesse*.

Je n'imagine pas qu'on doive une vénération bien

profonde à de pareils originaux. Il est bon quelquefois de leur ôter le masque, parce que sous le masque les méchans sont dangereux, & qu'ils ne le sont plus à visage découvert.

Au sujet des *bureaux d'esprit*, j'ai eu tort de n'en désigner que cinq ou six. Paris en fourmille; & ce qu'on y desire quelquefois, c'est précisément ce dont ils portent l'affiche: mais comment étoit-il possible que le ridicule tombât sur ce petit nombre de sociétés où l'artiste trouve des protecteurs, l'homme de lettres des amis, & qui n'ont d'autre but que d'augmenter leurs plaisirs, en y mettant plus de choix & de délicatesse?

Quoi qu'il en soit, je proteste que mon intention n'a jamais été de blesser personne; je maudirois le foible talent que la nature m'a donné, si une seule ame honnête & sensible pouvoit m'en reprocher l'abus.

J'ai corrigé *Sélim* d'après la sensation générale & les avis de quelques gens de goût. J'ai supprimé les détails trop longs. Je suis loin de m'aveugler sur tout ce qui manque à mes ouvrages, & l'on me trouvera toujours docile aux critiques, quand elles ne seront pas dictées par l'envie de nuire, plutôt que par le desir d'éclairer. Dans le morceau de prose, qui précède le poëme, j'ai retranché quelques phrases, quel-

ques mots vagues, dont charitablement on a fait des applications auxquelles je n'avois pas songé.



LORSQU'ON nous eut ouvert les sources de la littérature angloise, il se fit bientôt une révolution dans la nôtre. Le François, qui s'échauffe aisément & se refroidit de même, n'accueillit, n'estima plus que ce qui se rapprochoit du goût britannique. Tragédies, romans, systêmes, modes, tout devint anglois. Nos dames même se familiarisèrent avec les beautés fortes. Les atrocités se multiplièrent sur nos théâtres, la licence des opinions s'accrut. Notre génie s'altéra par le mélange monstrueux d'un génie qui lui étoit étranger. On s'accoutuma à regarder le goût comme un asservissement puérile à des loix qu'il falloit enfreindre; & à chaque perte qu'on faisoit, on se félicitoit bonnement d'une précieuse acquisition.

On dira peut-être que notre admiration pour le génie anglois, dans la partie littéraire, est un sacrifice réfléchi de notre amour-propre, un oubli généreux des inimitiés nationales, un effort d'équité, d'autant plus honorable qu'il nous étoit plus permis d'être injustes: mais je ne crois point à ce raffinement d'héroïsme, qui n'existe que dans les rêveries de quel-

ques patriotes. C'est dans l'inconstance de nos caracteres, le vuide de nos ames, le peu de profondeur de nos esprits, qu'il faut chercher la cause des révolutions du goût parmi nous. D'ailleurs, la répétition des plaisirs factices, les seuls peut-être chez les peuples qu'on nomme policés, est inséparable de la fatiété, de la langueur, & de cette inquiétude qui ne fait envisager de vraies jouissances que dans les richesses qu'on n'a pas. Au moindre éclair de nouveauté, toutes les têtes s'électrifient, s'embrasent, se renouvellent, & l'on est bien aise de secouer pour un moment le fardeau de l'ennui, dût-on s'égayer aux dépens de la raison.

La vivacité françoise commençoit à s'affoupir dans l'habitude des bons ouvrages; nous étions en quelque sorte rassasiés de chefs-d'œuvres. Il falloit, pour nous réveiller, des élans téméraires, des hardiesses inconnues, des beautés sans vraisemblance, des effets sans préparation, & ces écarts qu'on traite de sublime, quand on est las de ce sublime simple que nos maîtres alloient puiser dans la nature. Voilà, à quelques exceptions près, ce que nous avons gagné dans notre correspondance littéraire avec les Anglois.

Aujourd'hui ce sont les muses allemandes qui prévalent & paroissent fixer les regards de nos littérateurs: car il faut toujours qu'ils aient un objet de



culte chez l'étranger , & de dénigrement pour leurs compatriotes. Quoi qu'il en soit , cette manie me paroît plus motivée que la premiere.

Il y a trente ans que la poésie allemande étoit l'objet de nos plaisanteries & de nos dédains. Nous regardions les Allemands comme des especes d'automates faits pour végéter sous des puissances électorales. D'un ouvrage lourd & mal fait , on disoit que c'étoit un écrit germanique , & l'on ne prenoit point la peine d'examiner si l'on avoit tort ou raison.

Je ne remonterai point à l'origine de la poésie allemande sous Charlemagne. Ses traits informes sous cet empereur , à peine développés sous ceux de la maison de Suabe , n'offrent rien d'intéressant , si ce n'est aux compilateurs , pédans laborieux & tristes , qui mettent à contribution les siècles passés pour ennuyer le leur. L'histoire des arts est la même à peu près chez tous les peuples. C'est un chaos qui se débrouille par degrés & s'éclaire lentement , parce que les hommes de génie sont rares , placés de loin en loin , & que la barbarie laisse après elle une rouille tenace que des siècles peuvent à peine emporter. Un anonyme mit en vers allemands les fables d'Esopé 400 ans avant la Fontaine. Voilà le plus ancien monument de la poésie allemande. Opitz en est le pere , comme Malherbe est le restaurateur de la nôtre. Ils



fleurirent dans le même tems. Gunther & Rousseau étoient aussi contemporains. Tous deux faisoient des odes ; tous deux en ont adressé au prince Eugene ; de sorte que les progrès des deux langues ont à peu près la même époque ; avec cette différence que la langue françoise étant plus universellement répandue , ses productions étoient célèbres, lorsque celles des Allemands restoient encore ignorées.

C'est de ce siècle que datent leurs succès , leur gloire littéraire , & la justice tardive que l'Europe leur a rendue.

Haller fut le premier qui vengea son pays d'une prévention injuste & ridicule. Son *Essai de poésies Suisses* ( c'est sous ce titre qu'il parut pour la première fois ) déconcerta nos idées , pulvérisa nos bons-mots , & nous fit passer d'un mépris mal-fondé à une ivresse qui pécha aussi par l'excès ; car il est impossible que nos sentimens , soit en bien , soit en mal , se reposent dans un juste équilibre. Détracteurs ou enthousiastes , nous sommes aussi prompts à élever qu'ardens à détruire , & par-là nous trouverons le secret de louer & de blâmer , sans que l'un ou l'autre puisse tirer à conséquence. Quoi qu'il en soit , M. Gesner acheva la révolution commencée par son compatriote. *La mort d'Abel* excita la plus vive sensation , & les beaux-esprits de Londres furent aban-

donnés pour ceux de Leipfik, de Zuric, & d'Eiffeimbourg. Nos jolies femmes oublierent les noms des Shakespear, des Thompson, des Congreve, pour articuler, autant qu'il leur fut possible, ceux des Rost, des Schelgel, & des Karsch, des Cronegk, des Klopftok. M. l'abbé Arnaud entretint cette disposition des esprits dans un journal très-bien fait, qu'il a trop tôt interrompu. C'étoit en quelque sorte l'entrepôt des richesses du monde littéraire, & la poésie allemande lui est sur-tout redevable de la faveur qu'elle a conservée parmi nous. Cette faveur subsiste encore aujourd'hui; & le recueil en quatre volumes que vient de nous donner M. Huber, nous met plus que jamais à portée de juger quelles doivent être les limites de notre admiration.

On a nommé les poètes allemands les peintres de la nature, & l'on a eu raison à bien des égards. Il est vrai qu'ils ne la perdent jamais de vue; ils la surprennent dans ses moindres effets, & font, pour ainsi dire, à l'affût de ses plus simples opérations. Ils ont le scrupule d'un amant, lorsqu'il se rend compte de tous les charmes de sa maîtresse; mais cette idolatrie les asservit trop à leur modele. Elle en fait souvent des copistes minutieux, rétrécit leur maniere, ramene dans leurs tableaux les mêmes tons de couleurs, & les prive de ces grands traits incompatibles avec le

joug de l'imitation. La poésie est ou doit être un choix raisonné d'images prises dans la nature. Il en est beaucoup qu'il faut rejeter sans réserve ; & dans celles qu'on admet, il est encore mille nuances vagues qui ne doivent point retarder la hardiesse du pinceau. Un poète doit tout voir ; mais doit-il peindre tout ce qu'il a vu ? Si j'ai à décrire un ruisseau, m'amuserai-je à compter les cailloux sur lesquels il roule son onde, les fleurs dont ses bords sont tapissés, les feuilles vacillantes des tilleuls qui l'ombragent ? L'imitation, pour être vraie, n'a pas besoin d'être fervile. En poésie, peut-être suffiroit-il d'indiquer l'image ; c'est le sentiment sur-tout qu'on doit approfondir.

Le défaut que j'ose relever ici dépare quelquefois les plus belles poésies allemandes. L'intérêt est coupé par d'harmonieuses inutilités : on voit revenir trop souvent *l'argent des eaux, l'or des moissons, l'azur des cieus, les roses de l'aurore, la pourpre du soleil, les bandes diaprées des nuages, les perles de la rosée, les rézeaux transparens des gazons humides*. Ici ce sont *des feuilles qui se taisent sur les extrémités des rameaux*. Là c'est *la jeunesse des bocages qui marque sa joie par de petits cris*.

M. Kleist fait un poème sur le printems. Parmi des peintures charmantes, voici celles qu'on y rencontre.

*La poule , les plumes hérissées , se désole , & rappelle les cannetons - qu'elle vient de couvrir : ceux - ci fuient la voix de leur mere adoptive , & barbotent dans le vivier , dont ils rongent les roseaux. Les oies alongeant leurs cous & poussant des sifflemens aigus , chassent loin de leurs petits le barbet à long poil. Là - bas le lapin blanc est aux écoutes , & la colombe se gratte le cou de sa patte pourprine.*

On m'avouera que des oies qui sifflent , une colombe qui se gratte , un lapin qui écoute , & un barbet au long poil pouvoient fort bien ne pas entrer dans une description du printems , d'ailleurs pleine d'images nobles , fraîches & riantes.

M. Gesner , l'un des plus sages , des plus aimables & des plus parfaits écrivains de l'Allemagne , se permet lui-même quelquefois dans ses idyles , des fictions un peu trop vuides de sens , & qui tiennent à l'enfance de la poésie.

L'auteur de *la Mort d'Abel* suppose l'amour parcourant les airs debout sur une feuille de rose , comme le dieu des mers sur sa conque. Cette rose est découpée en char traîné par des zéphirs plus petits que des abeilles : le dieu dirige sa course sur le sein de Chloé , & s'arrête sur le bord de son corset ; le dieu alors descend , voltige autour de ce beau sein , & se repose juste au milieu ; ensuite il remonte sur la



feuille de rose, qui s'envole & plane de nouveau dans les airs. Voilà tout ce que voit M. Gefner en pressant Chloé dans ses bras. Un amant moins ingénieux que lui n'auroit vu que les charmes de sa maîtresse: il eût été quelques momens infidèle à la poésie, pour être tout entier à l'amour, & n'eût point transporté la fiction dans le sein de la plus douce réalité. Il faut se défier de la baguette de l'imagination; les prodiges qu'elle enfante ressemblent aux jardins d'Armide, un souffle les fait disparaître; & à tout prendre, la raison est toujours le guide le plus sûr, même pour les poètes.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

¶ Les Allemands, en général, ne connoissent point assez les limites qui séparent les genres: ils confondent quelquefois le trivial & le familier, le sublime & le gigantesque. Je n'en suis point surpris. Le génie est le créateur des arts, le goût seul les perfectionne, & le goût est l'ouvrage du tems. Il a dû être plus tardif sur-tout chez une nation qui a long-tems gardé ses anciennes mœurs. On remarque qu'il suit ordinairement les progrès de la corruption.

Les odes allemandes que j'ai sous les yeux vont me fournir quelques idées que je soumets aux lumières du public.

Parmi les différens genres de poésie, l'ode est sans  
con-



contredit un des plus difficiles , & c'est un de ceux dans lequel les muses naissantes s'effaient le plus volontiers. On est convenu de dire que l'ode doit avoir une marche impétueuse , hardie , pleine de délire , de fougue & d'écart. Il n'en faut pas davantage pour allumer de jeunes têtes qui se mettent à déraisonner par principe , & prennent pour de l'enthousiasme , des idées fausses , enflées de grands mots , & les rêveries incohérentes d'un cerveau échauffé par artifice. En traçant des regles à l'ode , il ne falloit pas oublier la base de tout ouvrage en vers , la raison jointe à cette imagination rapide , qui franchit les intervalles , court sur les idées intermédiaires , colorie à grands traits , & jette en passant des masses de lumiere où disparoit le fil indispensable qui la conduit. Ce fil ne manquoit point à M. de la Mothe , mais il ne fut point le cacher. On rit des vols de l'opéra , parce qu'on apperçoit le mécanisme qui les dirige. Il en est de même des faiseurs d'odes , qui se guident & n'ont qu'un effor factice. Quelquefois ils entrevoient le sublime , ils ne l'atteignent jamais.

C'est ce qu'on ne dira point de notre admirable Rousseau , si haï de son siecle , si mal apprécié par le nôtre , & si digne de l'estime de tous deux. Ordinairement l'infortune d'un grand homme désarme l'envie , & console la haine ; sa mort au moins lui

fait pardonner sa gloire & ses talens. Rousseau n'a pas même joui de ce triste avantage ; il fut malheureux, il n'est plus, il est toujours persécuté. Quel opprobre pour les lettres ! Les inimitiés qu'elles enfantent ne respectent pas même les tombeaux. Quoiqu'il en soit, l'*Horace* François vivra autant que la langue dans laquelle il a écrit, & passera à la dernière postérité comme un modèle d'élévation, de justesse, de pompe, & sur-tout d'harmonie, la première qualité d'un poète lyrique. Ses odes sacrées sont presque toutes des chefs-d'œuvres. Les odes profanes n'ont de moins que la grandeur des sujets, si supérieurement rachetée par celle de l'exécution. Ceux qui lui refusent une ame sensible n'ont pas bien lu sans doute l'ode *à la postérité*, le cantique d'*Ezéchias*, l'ode *à Philomele*, celle à M. le comte du Luc, & plusieurs autres où ce reproche est si bien démenti.

Après Rousseau, en faveur duquel on voudra bien me pardonner cette digression, les poètes allemands sont ceux, je crois, qui ont le mieux connu le génie de l'ode. Cela doit être ; leur caractère a conservé cette franchise mâle, cette indépendance qui convient au ton élevé de la muse lyrique. Plus philosophes que courtisans, ils ne l'ont point prostituée à l'adulation ; ils aiment mieux célébrer des vertus

simples, que d'immortaliser des crimes brillans ; & ils ne briguent point, pour prix de leurs accords, le sourire méprisant de la grandeur, qu'il ne faudroit jamais louer que quand elle est utile aux hommes. Le discrédit de l'ode vient parmi nous de l'usage vil qu'on en a fait trop souvent. Un sot est-il en place ? c'est une ode qu'on lui adresse. Un monarque réuffit-il dans une guerre injuste ? on le félicite, dans une ode, de sa gloire meurtrière. Le poète n'apperçoit que le laurier, il ne voit pas le sang qui en dégoutte. Les Allemands n'ont jamais été coupables de cette bassesse, leur enthousiasme est pur. Presque tous leurs poèmes lyriques sont des especes d'hymnes sacrées, élans involontaires d'un cœur affecté d'un sentiment profond, ou d'une imagination échauffée par de grands tableaux. C'est dommage qu'on n'y trouve point assez d'ordre & d'enchaînement dans les idées. M. Cramer, par exemple, a traité beaucoup de sujets tirés de l'écriture ; mais il n'y a pas une seule de ses odes qui ne manque de cet ensemble & de cette liaison imperceptible qu'on exige, même dans ce genre toujours si mal défini. Cet écrivain, en imitant le délire des prophètes, affecte leur obscurité : il se promène dans les régions célestes, s'entretient avec les êtres intellectuels, & ne se souvient pas assez qu'il parle à des hommes. M. de

Wieland est plus clair , plus suivi, mais aussi est-il moins poète que moraliste : il laisse David & Pindare , pour Platon & Shaftersbury. Ses odes ont trop de raison pour qu'il ne s'y glisse point de la froideur : ce genre admet les pensées fortes, mais il exclut les dissertations.

Je ne m'étendrai pas davantage sur les vices que j'ai cru appercevoir dans la poésie germanique. Toutes ces remarques & toutes celles que je pourrois faire n'empêchent pas que je ne sois un de leurs plus zélés partisans. MM. Schmidt & Gesner peuvent disputer à Théocrite & à Virgile le prix du poème pastoral. MM. Lichtwer & Geller dans les fables égalent Esope , Phedre , & n'ont de maître que la Fontaine. L'aimable Hagedorn vaut quelquefois Anacréon , & M. Haller a répandu dans ses productions une morale saine & aimable qu'Horace ne désavoueroit pas. Je n'ai garde d'oublier M. Wieland , à qui nous devons le joli poème de *Sélim & Sélima* , dont j'offre au public une foible imitation. La lecture de ce petit ouvrage m'a si vivement intéressé , que je n'ai pu me refuser au plaisir de le mettre en vers françois ; mais on ne doit point s'attendre à trouver dans cet essai la fraîcheur , les graces , sur-tout cette couleur tendre & animée , qui caractérisent l'original.



Ce qui distinguera toujours les poètes Allemands parmi les autres écrivains , c'est une sorte de naïveté qui tient à leurs mœurs , & cette sensibilité profonde qu'ils puisent dans la contemplation , cette école du génie. La plupart de leurs ouvrages , sans la ressource des grands mouvemens , vous touchent , vous attendrissent par degrés , & amènent enfin ces larmes délicieuses qui partent du cœur & que l'esprit n'arrache jamais : c'est qu'ils sont simples & vrais ; c'est qu'ils peignent une ame pure , honnête , amie de l'humanité. Un poète sur les bords du Rhin est , en quelque sorte , l'homme de la nature ; il ne respire que pour l'étudier , il ne l'étudie que pour la peindre. Il ne connoît ni le fiel de la haine , ni les maneges de l'ambition , ni les fureurs de la jalousie : il n'écrit point seulement pour exister dans le souvenir des hommes ; il écrit pour les rendre meilleurs , pour leur présenter sans cesse l'image sacrée de la vertu , serrer les liens qui les unissent , changer leurs devoirs en plaisirs , & les disposer à ces passions douces qui ont souvent réconcilié le sage avec la peine de vivre.

Tels dévoient être ceux qui se livrent au commerce des muses : mais , pour cela , il ne faudroit point habiter un pays où l'égoïsme brise tous les nœuds , détruit tous les rapports , éteint le véritable



enthousiasme : il ne faudroit point s'abandonner à une philosophie qui ferme l'ame , seche l'imagination , regarde en pitié les arts qui développent la sensibilité , & n'apprend rien à l'homme , sinon qu'il est méchant & malheureux. O Germanie ! nos beaux jours sont évanouis , les tiens commencent. Tu renfermes dans ton sein tout ce qui élève un peuple au-dessus des autres , des mœurs , des talens & des vertus : ta simplicité se défend encore contre l'invasion du luxe , & notre frivolité dédaigneuse est forcée de rendre hommage aux grands hommes que tu produis.

L'une des preuves de leur supériorité , est l'union qui regne entre tant de rivaux : tableau touchant , qui d'un côté élève l'ame , & de l'autre la révolte contre celui que nous avons tous les jours sous les yeux. Les Gesner , les Cramer , les Klopstock , &c. &c. sont liés de la plus tendre amitié : ils se suffisent , s'éclairent , se consolent , & s'embrassent sous le même laurier. Jamais la satyre n'a souillé leur plume ; jamais l'amour-propre ne les a poussés à ces excès déshonorans , que les plus beaux ouvrages ne rachètent point aux yeux de la raison. La bonhomie , la candeur , la simplicité forment de ces hommes de génie une société céleste , où sont en commun les lumieres , les peines & les plaisirs. Quel exemple pour nos gens de lettres ! mais hélas , quel

contraste ! Il leur est échappé , depuis quelques années , une foule d'écrits polémiques pleins d'empor-  
 tement , d'injures , de fiel , & de bassesse. A les juger  
 par le venin qu'ils distillent , on les prendroit pour  
 des théologiens , des sectaires ou des dévots : ils se  
 déchirent , se calomnient , s'avilissent tour - à - tour  
 dans ce beau siècle qu'ils ont nommé le siècle de la  
 philosophie , de la bienfaisance & de la vérité. Il  
 semble même que plusieurs personnes dans le mon-  
 de soient complices de cette anarchie littéraire. Ce  
 nouveau genre de gladiateurs amuse leur indolence ,  
 les entretient dans une joie maligne , & leur four-  
 nit une occasion de mépriser : plaisir vraiment sen-  
 suel pour ceux qui ne s'estiment pas eux - mêmes !  
 Sur notre Parnasse , tout est parti , brigade & con-  
 vention. Paris compte une foule de bureaux d'es-  
 prit , qui forment autant de publics différens , tous  
 redoutables , exigeans , susceptibles , jaloux de leur  
 souveraineté : chacun d'eux favorise ses créatures ;  
 les arrêts des uns sont cassés par les autres. On con-  
 noît de ces Mécènes subalternes , qui s'établissent  
 ennemis irréconciliables de gens qu'ils n'ont  
 jamais vus , & les détestent par procuration , si  
 l'on peut le dire , sous le seul prétexte qu'ils ne  
 sont pas de leur coterie , & ne s'extasiaient pas  
 pour leurs protégés. Dans cette fureur de cabales ,

dans ce choc d'intérêts opposés, les haines s'allument, se prolongent, deviennent éternelles. Voilà, je crois, une des causes de toutes les querelles qui s'élevent parmi nos beaux-esprits infortunés; car je leur rends assez de justice pour croire que le cœur a gémi plus d'une fois des travers de leur imagination: il est impossible qu'ils réfléchissent un moment, sans rougir de ces foiblesses qui les déshonorent, énervent leur génie, tuent leur sensibilité, & leur enlèvent la plus douce récompense de leurs travaux, en les privant de l'affection de leurs contemporains.

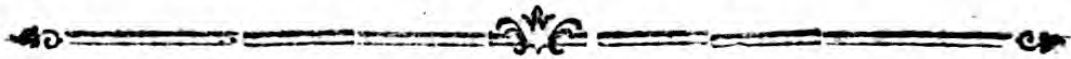
Il est bien sûr que dans cette espèce d'état de guerre, où se trouve aujourd'hui la littérature, une tête un peu ardente a de la peine à se contenir & à se défendre contre le torrent. Souvent un esprit né bon se dénature par l'exemple, par l'ascendant des circonstances, & l'entraînement des mœurs publiques. Mais ne vaut-il pas mieux fournir des moyens d'échapper à la contagion, que d'alléguer des motifs qui la justifient?

O toi qui sacrifies aux muses comme à des furies, toi qu'attristent les succès de tes rivaux, toi dont l'ame foible, languissante & flétrie, se croit active & forte, parce qu'elle sent la haine & connoît la vengeance; si tu es jeune encore, il est un moyen de te guérir; fuis, malheureux, fuis avec un ami, s'il

t'en reste un , dans la profondeur des solitudes champêtres : là , ressuscite en toi l'homme éteint , l'homme enfin mort au bonheur & à la vertu : rajeunis tes idées , leve tes regards , vois , & respire. Tout brûlé des passions de la ville tu as besoin d'un air pur qui te vivifie , de spectacles qui t'aident à penser. Contemple , ce qu'on n'apperçoit pas à travers nos brouillards & nos vices , la pompe des cieux , la majesté des campagnes , ce calme intéressant qui crie à l'homme sensible , *reviens à la nature*. Enfoncé dans son sein , tu rougiras bientôt de cette existence artificielle que tu traînois dans l'opprobre , ayant toujours la gloire en perspective : tu conviendras que cette gloire même ne vaut pas les travaux qu'elle coûte , les ennemis qu'elle attire , les regrets qui l'accompagnent , & tu n'immoleras plus la paix d'un cœur libre , à ce météore fugitif , qui presque toujours échappe aux vivans , & ne se fixe qu'autour de quelques tombeaux que l'envie lui dispute. C'est au milieu de ces leçons fortes & touchantes que l'esprit s'élève & qu'on cesse de haïr ses semblables. Aux convulsions de l'amour-propre succéderont les épanchemens de l'amitié , une douce énergie remplacera la fièvre qui te dévorait , & , dans une extase tranquille , des larmes couleront de tes yeux deffillés : ces larmes involontaires & muettes , qui prouvent que la bienfai-



fance n'est point étrangere à l'être ému qui les répand. Alors replonge-toi dans les chaos des villes ; tu leur dois un exemple : alors , si tu le veux , écris ; tu seras éloquent , & tu pardonneras à ceux qui le feront plus que toi. Dans tes ouvrages passeront quelques teintes de ces tableaux vastes qui t'auront frappé , & tu sentiras qu'il faut commencer par être bon , avant de songer à devenir sublime.



## S É L I M E T S É L I M A ,

## P O È M E .

L O I N de l'orgueil des cours, loin du fracas des villes,  
 Sélim jeune & charmant , formé pour le bonheur ,  
 Sous de rustiques toits couloit des jours tranquilles ,  
 Et dans l'indépendance avoit mis sa grandeur.  
 Esprit , graces , noblesse , ame sensible & pure ,  
 Sélim rassembloit tout , hors cet organe heureux ,  
 Qui voit , parcourt , embrasse & la terre & les cieux,  
 Et sans qui l'homme , hélas ! est mort à la nature.  
 Aveugle à sa naissance , il n'apperçut jamais  
 Ces vastes horizons où s'égare la vue ,  
 Ni les formes des corps , ni ces brillans effets ,  
 Ces couleurs dont le jour dore & teint les objets ,  
 Ni de ce globe en feu la superbe étendue.  
 Un céleste rayon dans son ame avoit lui ;



Mais l'auguste univers étoit fermé pour lui.  
Sa bouche cependant n'exhale aucune plainte :  
Jamais loin de sa sphere il n'étend ses desirs ;  
Des regrets importuns il repousse l'atteinte ,  
Et toujours près de lui retrouve ses plaisirs.  
Ce qui charme sur-tout sa paisible existence ,  
C'est Sélima , l'honneur des hameaux d'alentour ,  
Sélima sa compagne , objet de son amour ;  
De cet amour si doux , commencé dès l'enfance ,  
Accru dans la jeunesse , & payé de retour.  
Ils s'adorent tous deux sans remords & sans crainte ;  
Jamais un tendre aveu n'amene un repentir :  
Ils ne connoissent point la bizarre contrainte  
De n'oser exprimer ce qu'amour fait sentir.  
Les attraits fabuleux , la grace enchanteresse  
Font , aux dépens d'Hébé , de Flore & de Cypris,  
Tibulle , Ovide , Horace ont paré leur maîtresse ,  
La seule Sélima les a tous réunis.  
Son regard est semblable aux rayons adoucis  
Que sur les nuits d'été Diane aime à répandre ;  
On voit dans ses yeux bleus le reflet d'un cœur tendre ;  
Son teint est animé du plus frais coloris ,  
Et présente au zéphir , heureux de s'y méprendre ,  
La pourpre de la rose , & la blancheur du lys ;  
Mais ce divin accord des couleurs les plus belles  
Vainement pour Sélim brilloit dans Sélima ;

Il ne la voyoit point ; cependant il l'aima.

Amours de l'âge d'or, vous étiez moins fidelles !

Dans un de ces beaux jours dont brille le printems,

Quand le lilas se mêle à l'épine fleurie ,

Viens, Sélîma, dit-il, viens, ô ma seule amie ;

Je me sens invité par la fraîcheur des champs ;

A travers les rosiers le zéphir nous appelle ,

Une influence pure a réchauffé les airs ,

Les hôtes des forêts reprennent leurs concerts ,

Ils chantent le retour de la saison nouvelle.

Viens chercher avec moi le plus prochain verger ;

Des vents doux, secouant leur ailes caressantes ,

Dispersent le parfum des tiges renaissantes ,

Et portent jusqu'à nous l'odeur de l'oranger.

Le rossignol pour toi médite un air plus tendre.

Les fleurs vont sur tes pas frémir de volupté :

Ces ondes, qui de loin semblent se faire entendre ,

Interrompent leur cours, à tes pieds arrêté.

Reçois l'encens des fleurs, & celui des bocages ;

Reçois de l'univers les amoureux hommages :

Tu les mériterois, même sans la beauté.

Sélîma l'accompagne au fond d'un bosquet sombre,

Où le réséda croît, sur le bord d'un ruisseau,

Dont la fraîcheur ajoute à la fraîcheur de l'ombre ,

Et qui voit le jasmin se mirer dans son eau.

C'est là que ce beau couple, ivre avec innocence ,

Reunit en un point tous les instans du jour :  
C'est là qu'il ressentit ta divine influence,  
Jeunesse de l'année , ô saison de l'amour ,  
Salutaire printems ! De leurs branches touffues  
Des faules enlacés couvroient nos deux amans.  
Combien de vérité dans leurs épanchemens !  
Le plaisir suspendoit leurs ames confondues :  
Un seul de leurs soupirs valoit tous nos sermens.

Ils s'éloignent enfin de ce bois solitaire.

Quel air pur & sercin , s'écrioit Sélima !  
Je sens jusqu'à mon cœur pénétrer la lumière.  
Soleil , astre de feu , dont le regard m'éclaire ,  
Toi que l'Être éternel de son souffle alluma ,  
Qui luis & sur les monts , & sur l'humble bruyere ;  
Oui , c'est de tes rayons que le ciel nous forma.  
O quel ravissement de voir dans les bocages ,  
Ton or étinceler sur les naissans feuillages ,  
Flotter sur les moissons , se jouer sur les fleurs !  
Sélim , ô mon ami , toi que l'Être suprême  
Me donna pour combler ses plus cheres faveurs ,  
Que ne peux-tu goûter , aussi bien que moi-même ,  
Le charme du soleil & celui des couleurs !

Quel est donc , dit Sélim , le transport qui t'agite ,  
Ce sentiment profond , si plein de volupté ?  
D'où vient qu'à le connoître en vain mon cœur s'excite ?  
Moi , je n'éprouve rien , & même à ton côté ,

Lorsque ta voix me nomme ou l'ombre ou la clarté.  
Qu'est-ce , ma Sélima , que le verd des prairies ,  
Les reflets du soleil sur les plaines fleuries ,  
Les couleurs , leur effet , & leur variété ?  
Le doux parfum des champs m'a toujours enchanté.  
Quand je touche au gazon , sa mollesse me flatte ;  
Mon ame est pour les sons sensible & délicate :  
Mais le reste pour moi n'est plus qu'obscurité.  
Ce soleil cependant , ce soleil si vanté ,  
Précipite mon sang , l'échauffe , le dilate :  
Je sens son influence , & non pas sa beauté.  
Seroit-il préférable aux vapeurs odorantes  
Que répandent dans l'air les zéphirs du matin ?  
Surpasse-t-il enfin ces extases charmantes  
Que j'éprouve en pressant Sélima sur mon sein ?  
Combien alors le sens , que tu nommes la vue ,  
Paroîtroit le plus doux à mon ame éperdue !  
Que est donc ce mystere , & quel bonheur , dis-moi ,  
Peut manquer à Sélim si fortuné par toi ?  
Quand sur un lit de fleurs , près d'une source pure ,  
J'abandonne mes sens aux charmes du repos ,  
J'entends avec plaisir la cascade des flots.  
L'arbre qu'émeut le vent me plaît par son murmure.  
Au rameau qui frémit , à la chute des eaux ,  
Long-tems , quoiqu'affoupi , je prête encor l'oreille ;  
Zéphyr rafraîchit l'air , & son souffle m'éveille ;



Dans un monde nouveau je me crois transporté,  
Et ne fors, Sélima, de cette ivresse heureuse,  
Que quand un rossignol, sur ma tête arrêté,  
Exprime en sons plaintifs sa langueur amoureuse,  
Et soupire les feux dont il est agité.

Mon cœur se laisse aller à sa tendre harmonie :  
Alors tous mes esprits & tous mes sentimens  
Demeurent enchaînés par cette mélodie,  
Le charme des mortels, & sur-tout des amans.

Oui, d'un dieu même alors la présence m'enflame ;  
Il me parle, il m'embrase, & semble, en ces momens,  
Dans chacun de mes sens distribuer mon ame.

Mais rien, ô Sélima, rien ne peut égaler  
Ce feu subtil & doux, cette ardeur pénétrante,  
Ce délire amoureux dont je me sens troubler,  
Quand j'enlace mes bras aux bras de mon amante.

O mon unique bien, que n'éprouvé-je pas,  
Lorsque j'entends de loin le seul bruit de tes pas !  
Qu'est-il de comparable aux baisers de ta bouche,  
A ces baisers donnés & rendus tour-à-tour,  
Au trouble de mon cœur lorsque ta main y touche,  
Au doux son de ta voix quand il peint notre amour !

Que j'aime ce transport, répartit la bergere !  
Ton amour me ravit : ah ! l'ai-je mérité ?  
M'aimeras-tu toujours ? Certaine de te plaire,  
Non, je ne veux jamais d'autre félicité.



Si tu changeois , hélas ! j'en mourrois de tristesse. . .  
 Mais tu ne peux changer ; nos cœurs sont trop unis ;  
 Par de secrets liens ils sont trop assortis ;  
 Et le tems doit encore affermir leur tendresse.

Mais dis, mon bien-aimé, dis-moi donc quel bonheur,  
 Qu'est-ce qui m'a valu le présent de ton cœur ?

Au comble des plaisirs , leur cause m'intéresse.

C'est par les yeux sur-tout que l'amour s'introduit ;  
 Sur des charmes divers il fonde son empire :

Chacun cherche , en aimant , l'attrait qui l'a séduit ;

L'un aime un teint de rose , & l'autre un doux sourire ;

Pour un air de candeur celui-là s'attendrit ;

Cet autre cede enfin au regard qui l'attire.

Moi que tu n'as point vue , & qui ne fais qu'aimer ,

Quel est donc mon secret pour t'avoir su charmer ?

A peine je connus & je goûtai la vie ,

Dit Sélim en ferrant la main de Sélima ,

Mon ame fut sur-tout ouverte à l'harmonie.

Plus que tous les plaisirs , ce plaisir m'enflamma.

Pendant les jours entiers j'allois dans les bocages ,

De leurs hôtes ailés écouter les ramages.

L'abeille bourdonnant dans le creux des vallons ,

La source qui murmure à travers les buissons ,

Sous les faules fleuris le roseau qui soupire ,

Et le zéphir errant sur la cime des monts ,

Tout cela me charmoit plus que je ne puis dire.

Respirant

Un soir , c'étoit le soir d'un beau jour du printems ,  
Je rêvois , étendu sous la verte feuillée ,  
Respirant la nature & le parfum des champs :  
Soudain par une voix mon ame est réveillée ;  
J'écoute . . . C'étoit toi ; sous un ombrage frais ,  
Solitaire , croyant n'être pas entendue ,  
Dans le calme des bois , plus libre & plus émue ,  
Tu permis à ta voix de trahir tes secrets.  
Je sentis à l'instant une flamme inconnue ;  
Je savourois ces sons , cet accent séducteur  
Qu'un trop fidele écho répétoit à mon cœur.  
Tu cessas , & je crus que j'allois cesser d'être.  
Combien il m'échappa de pleurs & de soupirs !  
Je cherchois cette voix qui m'avoit fait renaître ;  
J'avois , en la perdant , perdu tous mes plaisirs.  
Je crus la retrouver , je crus encor l'entendre.  
A mon illusion mon cœur abandonné  
Chériffoit une erreur qui le rendoit plus tendre ,  
Et de ses mouvemens il sembloit étonné.  
Cette voix résonnoit sans cesse à mes oreilles ,  
Me suivoit dans les bois , sous l'abri de nos treilles ,  
Et de ses doux accords j'étois environné.  
Que devint , Sélima , le mortel qui t'adore ,  
Lorsqu'en tes bras porté pour la première fois ,  
Dans tes discours touchans il reconnut la voix  
Qui l'avoit tant séduit , qui le séduit encore ?

Peindre ce sentiment , ce seroit l'affoiblir.  
Je tombai sur ton sein . . . . accablé de plaisir.  
Tu fais depuis ce tems , par quelle sympathie  
Se sont liés nos cœurs toujours plus amoureux ;  
Comment ils ont compris qu'en leur donnant la vie,  
L'un pour l'autre le ciel les a formés tous deux.  
Tu fais bien que te plaire est mon unique envie ,  
Et que ton cher Sélîm , te consacrant ses jours ,  
Ne veut d'autre bonheur que de t'aimer toujours.  
J'ai pourtant quelquefois désiré l'avantage  
Que notre Dieu t'accorde , & qu'il m'a refusé ;  
Mais si de cette ardeur je me sens embrasé ,  
C'est pour le contempler dans son plus bel ouvrage ,  
C'est pour voir Sélîma. Qu'il voile à mes regards  
Cet éclat dont tu dis que le ciel se decore ,  
La pompe du printems , le lever de l'aurore ,  
Tout ce que tu m'as peint des nuages épars.  
Arbitre souverain , être bon que j'atteste ,  
Devant qui de nos cœurs les replis sont ouverts ;  
Montre-moi ce que j'aime , & cache-moi le reste :  
Si je vois Sélîma , j'aurai vu l'univers.  
Mais parle , ce desir pourroit-il être un crime ?  
Souvent , quand nos bergers célèbrent tes appas ,  
Je rougis en secret de ne comprendre pas  
Ce que leur œil saisit , ce que leur bouche exprime.  
Qu'est-ce qu'ils veulent dire , en vantant tes cheveux

Qui tombent sur ton sein en longs anneaux d'ébène ,  
Et ta gorge d'albâtre , & ton œil plein de feux ,  
Et tes bras , où l'azur nuance chaque veine ?  
Ma chere Sélima , quel seroit mon bonheur ,  
Si le ciel tout-à-coup m'accordoit la puissance  
D'entendre tes regards , d'y lire ton ardeur ;  
De m'enivrer des biens que donne ta présence ,  
Et de surprendre enfin , dans tes yeux éperdus ,  
Tout ce que ta belle ame enferme de vertus !  
Qu'il doit être touchant cet inconnu langage ,  
Ce sens qui , m'as-tu dit , réunit tous les sens ,  
Interprete muet de tous les sentimens ,  
Qui parle , qui répond , explique le visage ,  
Retentit sans les sons , parle sans les accens ?  
Par lui supportant mieux les ennuis de l'attente ,  
T'appercevant de loin , je te verrois présente ,  
Et volerois d'avance à tes embrassemens ;  
Bienfait vraiment céleste ! ô faveur ravissante !  
Quel trésor , Sélima , pour le cœur des amans !

Eh bien, dit-elle, eh bien, mon ami, prens courage.  
L'espoir se glisse encor dans mon cœur amoureux ;  
Tu n'es pas loin peut-être , au moins je le présage ,  
D'obtenir , de goûter ce doux présent des cieux.

Mais déjà le soleil , caché par la montagne ,  
De ses rayons mourans effleuroit la campagne ;  
Et la fraîcheur des nuits , descendant sur les bois ,

H h ij



Invite nos amans à rentrer sous leurs toits.  
Le plaisir leur sourit du seuil de leur chaumiere,  
Et le sommeil bientôt va fermer leur paupiere.

Sélima respiroit un repos précieux ,  
Lorsqu'elle vit en songe un habitant des spheres ,  
Le plus consolateur des esprits tutélaires,  
Et le plus satisfait lorsqu'il voit des heureux.  
Sa tête rayonnoit des plus vives lumieres ;  
Des touffes de jasmins renouoient ses cheveux.  
D'une voix qu'on prendroit pour le son d'une lyre ,  
Il dit à Sélima qui l'écoute & l'admire :  
Jeune fille , je viens pour couronner tes vœux.  
Mes regards ont vu croître & fleurir ta jeunesse ;  
Et dirigeant tes pas , quoiqu'absent de tes yeux ,  
Je t'ai , dès le berceau , prodigué ma tendresse,  
Sur le sein de ta mere alors que tu jouois ,  
Oui , c'est moi , Sélima , moi , que tu careffois ;  
C'est moi qui fus témoin de ton premier sourire.  
J'allois pendant l'été rafraîchir ton sommeil ,  
Et semois sur ton teint les roses du réveil ;  
C'est par moi seul enfin que Sélima respire.  
Je lisois dans ton cœur aux matins du printems ,  
Lorsque , sans le savoir , de desirs consumée ,  
Errante sans dessein sous les berceaux naissans ,  
Tu sentois le besoin d'aimer & d'être aimée.  
Je veillois dans ce bois inaccessible au jour ,



Où Sélîm vint t'entendre , & connoître l'amour.

Vous êtes vertueux , votre fort m'intéresse ;

• Votre bonheur importe à la divinité.

Oui , ton Sélîm verra le jour & sa maîtresse ,

Et des mains de l'amour recevra la clarté.

Au sommet de ces monts qui couronnent la plaine ,

Un ruisseau prend sa source , & s'enfuit sur l'arene.

Là naît , parmi des rocs , un végétal puissant ,

Une plante divine , aux humains peu connue ;

Son parfum la décele , elle échappe à la vue ;

Sa fleur jette l'éclat de l'or le plus brillant ;

Mais elle croît sous l'herbe , & sans être apperçue ,

Comme tant de trésors qui germent sous vos pas ,

Et pourroient des mortels retarder le trépas.

Cours , détache sa fleur de sa tige odorante ;

Sur les yeux de Sélîm il faudra l'exprimer :

• Tu verras aussi-tôt ses regards s'enflammer ;

Le jour naîtra pour lui , sous les doigts d'une amante.

Il dit , & disparut , dans les airs emporté.

A son ravissement Sélîma s'abandonne ;

Ce rêve l'attendrit bien plus qu'il ne l'étonne :

Elle en prévoit la suite , & son cœur enchanté ,

Au gré de ses desirs , y voit la vérité.

Elle se leve , & court , dès l'aurore naissante ;

Plus doux matin jamais n'annonça jour plus beau.

Le mont perce la nue , & déjà se présente ;

Sélima reconnoît le sinueux ruisseau  
Qui fourdit dans les rocs , & s'échappe & serpente.  
De la plante embaumée elle a senti l'odeur :  
Elle accourt , l'apperçoit , & d'une main tremblante ,  
Pour obéir au sylphe , en détache la fleur.  
Fiere de ce trésor , elle jouit d'avance  
Des transports de Sélim , de sa reconnoissance ,  
Lorsque muet , ravi , les yeux par elle ouverts ,  
Au sein de son amante il verra l'univers.  
De ses plus vifs rayons le midi se couronne.  
Sélima ne sent pas le poids de la chaleur :  
La joie est dans ses yeux ainsi que dans son cœur ,  
L'amour fait alléger les travaux qu'il ordonne.  
Le chemin disparoît , la fatigue avec lui.  
Mais cependant Sélim , plongé dans son ennui ,  
S'inquiète , frémit , appelle son amante.  
Qu'a-t-elle fait depuis que le soleil a lui ?  
Sélim n'est plus heureux , si-tôt qu'elle est absente.  
Elle revient enfin , & l'amant ranimé  
Se contente bientôt d'une légère excuse ;  
En des bras careffans il tombe défarmé.  
Sélima voudroit feindre , & déjà s'en accuse :  
Toute entiere à l'espoir qui la fait treffaillir ,  
Elle n'ose expliquer , ni cacher son plaisir.  
Près de leur humble toit s'éleve une colline ,  
D'où l'œil au loin s'étend sur de riches vallons ,

Des payfages frais , d'abondantes moissons ,  
 Des forêts , des vergers que fa hauteur domine :  
 C'est là que , sous l'abri d'un buiffon d'aubépine ,  
 Ils s'en vont quelquefois , vers la fin d'un beau jour ,  
 Dans la douce langueur d'une extafe divine ,  
 Cacher à tous les yeux leur folitaire amour.  
 Ils y montent tous deux ; pleine d'impatience ,  
 Le cœur entre la crainte & l'efpoir palpitant ,  
 La tendre Sélîma , qui compte chaque instant ,  
 Ofe enfin de la plante éprouver la puiffance.  
 Sur les yeux de Sélîm par des foins bienfaiteurs  
 Elle exprime en tremblant le philtre falutaire :  
 C'est l'amour qui conduit la main de la bergere ;  
 Les zéphirs pefent plus en courant fur les fleurs.

L'épreuve réuffit , la membrane fe brife ,  
 Le rayon de la vue étincele ; & foudain  
 Notre amante , charmée encor plus que furprife ,  
 S'échappe & fuit derriere un olivier voifin.

Affailli des clartés dont brille l'hémifphere ,  
 Il n'apperçoit d'abord qu'un océan de feux ;  
 En les éblouiffant , tout échappe à fes yeux.  
 Il veut en vain fixer ce faisceau de lumiere ;  
 Son éclat eft fi vif qu'il ne peut l'endurer ,  
 Et le foleil l'aveugle au lieu de l'éclairer.  
 Cependant il s'effaie , il diftingue , envisage ;  
 L'horifon par degrés devant lui fe dégage. . . .

Sélîm voit ; tout son corps frémit d'étonnement.  
 L'univers s'offre à lui dans sa pompe riante ,  
 Et dans cette saison où la nature enfante ;  
 Chaque regard lui cause un long enchantement.  
 Il voit de mille objets l'étonnante féerie ;  
 Le soleil à flots d'or inonde les côteaux ,  
 Et par cent jets de feu fait scintiller les eaux.  
 Tout resplendit au loin : cette herbe est refleurie ,  
 L'azur des cieus se peint au crystal des ruisseaux ,  
 Le lierre sur ces monts aux palmiers se marie ,  
 Et ces cedres ont vu reverdir leurs rameaux.  
 Quel spectacle , ô Sélîm ! Il demeure immobile ;  
 Il admire d'un œil fixe & respectueux ,  
 De la terre & du ciel l'ordre majestueux ,  
 Et de l'astre des jours l'orbe auguste & tranquille.  
 Long-tems muet , enfin il exprime en ces mots  
 Les transports excités par tous ces grands tableaux.  
 Qu'éprouvé je ! quel monde à mes yeux se découvre !  
 Où laissai-je mon corps ? Dans cette immensité ,  
 Devant moi tout-à-coup est-ce le ciel qui s'ouvre ?  
 Mon œil erre incertain , toujours plus enchanté.  
 Que d'effets , de trésors , de formes inconnues !  
 Est-ce la vue , ô dieux ! sont-ce là les couleurs ?  
 Est-ce là le soleil qui brûle au haut des nues ,  
 Et dont l'éclat au loin vacille sur les fleurs ?  
 Quel rayonnant amas de beautés que j'ignore !



Que de sensations pour moi viennent d'éclorre !  
D'où vient qu'interrompus les sons & les accens  
Ne viennent plus frapper mon attentive oreille ?  
La vue a-t-elle en moi détruit les autres sens ?  
Mon odorat n'a plus de parfum qui l'éveille !  
Les oiseaux du bocage ont oublié leurs chants !  
Mais non ; voici mon corps , j'occupois cette place ,  
La rose sous mes pas exhale son encens ;  
Les oiseaux m'ont rendu leurs concerts ravissans ;  
J'acquiers de plus en plus , rien en moi ne s'efface.  
C'est moi.. mais Sélima.. quel est mon trouble affreux !  
De ses doigts délicats elle a pressé mes yeux ;  
Elle m'a fui soudain ; mon ame est alarmée.  
Ah ! ne m'entends-tu pas ? Ah ! dis , ma bien-aimée,  
Qu'ai-je besoin sans toi du spectacle des cieux ?  
C'est pour tout embellir que mon Dieu t'a formée.  
Peut-être es-tu le prix du présent qu'il m'a fait ?  
Quoi ! veut-il me forcer de haïr son bienfait ?  
En vain sur cent beautés mon œil ravi s'éclaire ,  
C'est pour voir Sélima que j'aime la lumière.  
Dieu ! m'enlevant l'objet qui me rend fortuné ,  
Tu m'ôterois bien plus que tu ne m'as donné.  
Referme l'univers , & rends-moi mon amante ;  
Ce superbe appareil ne vaut pas mes amours.  
Avant tes dons , hélas ! mon ame étoit contente ,  
Et , grace à Sélima , j'ai connu les beaux jours.




Où suis-je ! Je me meurs. Quelle extase soudaine !  
 Et quel feu dans mon sang coule de veine en veine ?  
 Vers quel objet nouveau je me sens emporté !  
 Je nage dans la joie & dans la volupté.  
 Ah ! je n'avois rien vu... c'est Sélima ! c'est elle !  
 Mon cœur m'en avertit encor plus que mes yeux.  
 Oui , c'est toi , je le sens , je suis enfin heureux !  
 Le ciel est plus ferein , & la terre est plus belle.  
 Rêvai-je ? est-il bien vrai ? Sélima , je te vois !  
 Puissé-je en un instant te regarder cent fois !  
 Voilà ton front ferein , voilà ta chevelure.  
 Que l'éclat de tes yeux embellit la nature !  
 Tu me l'avois bien dit : sans doute dans ces yeux  
 Se peint le sentiment de ton ame si tendre.  
 Dans tes moindres regards elle aime à se répandre.  
 Je me sens éblouir... Ah ! détourne leurs feux.  
 Arrête... Que fais-tu ? ... J'ai perdu la lumière...  
 Ne me les cache plus... Veux-tu donc mon trépas ?...  
 Que s'éteigne plutôt le soleil qui m'éclaire !  
 Mon ame est dans la nuit , quand je ne les vois pas.  
 Leur muette éloquence & m'échauffe & m'étonne ;  
 Oui , c'est là que mon cœur au tien s'ouvre à son tour.  
 Ma chere Sélima , je tremble , je frissonne ,  
 S'ils cessent un instant de me parler d'amour.  
 Tels étoient ses discours, ses transports, son délire.  
 L'aspect de son amante a rajeuni ses sens ;

Ce n'est point le soleil , c'est elle qu'il admire.  
Il admire , il contemple , il baise en même tems ,  
Cette bouche où la rose & fleurit & respire ;  
L'ébene si vanté de ses cheveux flottans ,  
Son fein demi-voilé , qui sans cesse l'attire ;  
Et les yeux de Sélim , peignant ce qu'il desire ,  
Sont avides toujours , quoique toujours contents.  
O ciel ! s'écrioit-il , en la voyant sourire ,  
Tu combles mes desirs & ma félicité :  
Tu choisis le printems pour m'offrir la beauté !  
La paisible clarté décroît par intervalle ;  
D'une teinte plus douce elle empreint les tableaux.  
L'œil de Sélim , errant dans un riche dédale ,  
Voit la nature encor sous des aspects nouveaux.  
Mais insensiblement les ombres s'épaïssent ;  
Le crépuscule éteint & confond les couleurs.  
Les vallons , les vergers , les côteaux s'obscurcissent ;  
C'est à leurs parfums seuls qu'on reconnoît les fleurs ;  
Et la nuit qui s'approche , en déployant ses voiles ,  
Seme autour de son char l'or mouvant des étoiles.  
La tranquille Phœbé se leve avec splendeur ,  
Et parcourt de l'éther la vaste profondeur.  
O calme intéressant de la nuit solitaire !  
Une gravité douce , une agréable horreur  
S'empare de Sélim , qui bien loin de la terre  
Eleve vers le ciel son esprit & son cœur.

Après un long silence il tourne avec extase  
 Ses yeux vers Sélîma que ce regard embrase,  
 La presse entre ses bras , & dans ce doux moment ,  
 Son sein est inondé des pleurs de son amant.

Emporté loin de lui par un transport sublime ,  
 Sélîm s'écrie alors : qu'il est grand , Sélîma ,  
 L'Être qui fit les cieus , l'Être qui te forma !  
 Il dit, le chaos cesse , il souffle , tout s'anime.  
 Par-tout dans chaque objet je le vois , je le sens :  
 C'est lui qui parfuma l'haleine du printems.  
 Tout ce ciel étoilé roule au bas de son trône.  
 Il colore la nue , il rafraîchit les vents ;  
 Il vit , & se répand dans l'air qui m'environne.  
 Sélîma , Sélîma , consacrons-lui nos jours ;  
 Si fortunés par lui , bénissons-le toujours ,  
 Et pour culte offrons-lui le bonheur qu'il nous donne.





# LE RÊVE

D'UN MUSULMAN.

LES zéphirs se jouoient dans les tresses de Flore ,  
Les gazons parfumés invitoient les amans ,  
Et le soleil doroit de ses rayons mourans  
Le faite du ferrail & les flots du Bosphore.  
    Pressant des piles de carreaux ,  
    Un cercle de jeunes sultanes ,  
    Dans les jardins , loin des regards profanes ,  
Respiroit tristement le frais & le repos.  
Ministres assidus de la mélancolie ,  
Leurs affreux surveillans augmentoient leurs douleurs.  
Tels des épouvantails , placés dans la prairie ,  
Écartent les oiseaux du calice des fleurs.  
Cependant le muphti , dans sa belle retraite ,  
    Débarrassé du service divin ,  
    Sous des bosquets de myrte & de jasmin ,  
Penché sur une esclave amoureuse & discrète ,  
    Oublioit dans des flots de vin ,  
Sa raison , la mosquée , & la loi du prophete.  
    Le jeune Usbeck , sage dès son printemps ,  
Le front baissé , l'œil fixe , erroit sur le rivage :  
    Il méditoit , quel emploi pour son âge !  
Sur le sort des mortels trompés par les méchans.

Il étoit bon , sur-tout plein de courage ;  
Ami des malheureux , ennemi des tyrans.

De sa religion les absurdes chimères ,  
Loin de l'édifier , allumoient sa fureur.

Il ne voyoit dans ses honteux mystères  
Qu'un hardi fanatisme appuyé sur l'erreur ,  
Son Dieu déshonoré par un législateur ,  
Et le glaive toujours prêt d'égorger ses frères.

Roi des cieus , disoit-il , ô toi qui vois mon cœur  
Suffoqué de sanglots & de larmes amères ,  
Daigne y verser tes plus pures lumières ;  
Sois mon arbitre & mon consolateur.

Quel est , grand Dieu , le culte qui t'honore ?

Où se cache la vérité ?

Un fourbe l'enseigna ; moi , je la cherche encore.

Ah ! le doute est vertu dans cette obscurité.

Dis , & le jour naîtra : parmi l'or des nuages ,  
Parois , parle toi-même aux malheureux humains ;

Dis-leur , voilà ma loi. Que la voix des orages  
Annonce aux nations tes décrets souverains ;

Et si la foudre échappe de tes mains ,  
Que ce soit pour punir nos prêtres & nos mages

Qui , te substituant mille fantômes vains ,

De leur fausse doctrine empoisonnent les âges.

Sois le dieu , le pontife ; écrase nos autels ;

Que sous les mêmes traits la terre te contemple ;



Bientôt , l'astre formé de tes feux immortels ,  
Dans l'univers entier ne verra plus qu'un temple.  
Tels font du jeune Usbeck les discours & les vœux.  
Accablé de fatigue , il s'arrête , il succombe ,  
Et dans un bois sacré , sous des palmiers il tombe.  
Un doux sommeil vient lui fermer les yeux.  
Il voit en songe , au séjour du tonnerre ,  
Un long amas de nuages brillans ,  
Comme des vagues d'or , nageant dans l'atmosphère ,  
Qui , réunis en groupes transparens ,  
Que le plus pur soleil éclaire ,  
S'assemblent sur sa tête , & descendus sans bruit ,  
En mille échelons de lumière ,  
Touchent jusqu'aux gazons qui lui servent de lit.  
Du ceintre brillant de ces nues ,  
En s'enlaçant , se glissent deux à deux ,  
Quel rêve ! quels objets ! de jeunes filles nues ,  
Dignes par leurs attraits des habitans des cieux.  
L'air s'embaume de leur haleine ,  
Dans tous leurs mouvemens se peint la volupté.  
Sur tant d'appas l'œil s'égare enchanté ;  
Et quelque part qu'il se promene ,  
Il voit éclore un charme , & naître la beauté.  
Au faite lumineux de la mystique échelle  
Paroissoit un vieillard , dont les yeux pétillans  
Etinceloient , malgré les ans ,

Et peignoient une ame immortelle.  
 Mille petits amours, le front ceint d'un turban,  
 L'effleuroient à l'envi de leur aile badine,  
 Ou soulevoient son doliman,  
 Ou jouoient dans les plis de sa robe d'hermine,  
 En s'écriant, *Alla* : car leur troupe lutine,  
 L. Quand il le faut, fait parler musulman.  
 L'air s'agite, la foudre gronde,  
 L'échelle avec fracas tremble jusqu'au sommet,  
 Et des cieus la voûte profonde  
 Répète par trois fois : béni soit Mahomet.  
 Alors une voix dit : Usbeck, l'heure est venue,  
 L. Où je te dois la leçon du bonheur.  
 Trop haut tu veux porter la vue :  
 Écoute mes conseils, & commande à ton cœur.  
 Je ne suis plus cet imposteur,  
 Envoyé pour combattre ainsi que pour séduire :  
 L'arabe étoit fait pour l'erreur ;  
 Il falloit le tromper ; il ne faut que t'instruire.  
 Épargne-toi des transports superflus,  
 De vains desirs, des murmures perdus.  
 Tu reçus la raison, mais pour un autre usage.  
 Le tems vole, tes cris ne sont point entendus ;  
 Ne pouvant le fixer, embellis son passage.  
 Du globe où tu naquis les loix ou les abus  
 Ne valent pas la colere du sage :

Qu'importe

Qu'importe dans la nuit une lueur de plus ?  
 Tu prétends que ton dieu t'éclaire !  
 Quoi ! dans la profondeur de ses vastes desseins ,  
 Crois-tu qu'il voit les jeux de votre fourmilliere ,  
 Ces jeux souvent cruels , que vous nommez divins ?  
 Eh ! quel culte pourroit l'offenser ou lui plaire ?  
 Il ne distingue point des hommages si vains :  
 S'il jette quelquefois un regard sur la terre ,  
 Ce propice regard est pour tous les humains.  
 Il n'est pour l'adorer nulle place marquée.  
 Le nord & le midi sont un point sous ses yeux :  
 Toute la terre est sa mosquée ,  
 Et sous ses pieds tourne l'axe des cieux.  
 Suis la religion par tes peres transmise :  
 De ses dogmes obscurs pourquoi t'inquiéter ?  
 C'est un frein pour le peuple ; il faut le respecter.  
 Tolere en citoyen ce que l'homme méprise. (\*)  
 Sois juste, humain & vrai ; pleure avec l'affligé ;  
 Soulage l'indigent , & cache tes largeesses.  
 Que le foible par toi soit toujours protégé  
 Contre l'orgueil du rang ou l'appui des richesses.  
 Du zele trop amer réprime les fureurs ;

---

(\*) Il est clair qu'il n'est ici question que de l'Alcoran , le traducteur n'a garde d'adopter la morale erronée du poëte arabe.

Jure au pied des autels à l'humanité sainte ,  
De toujours demeurer parmi ses défenseurs ;  
Du joug de ton esclave adoucis la contrainte ,  
Et ne hais que le crime & les persécuteurs.

Voilà , mon cher Usbeck , le cri de la nature ,  
Le code universel , la morale des cieux.

Cette religion est simple , auguste & pure ;  
Elle est écrite au cœur de l'homme vertueux :  
Et c'est la seule enfin qui soit sans imposture :  
Epicure pour elle abjura tous ses dieux.

Libre des devoirs qu'elle impose ,  
Suis l'attrait du plaisir à tes vœux présenté.  
Le dieu qui vous permet de respirer la rose ,  
Permet des autres sens l'usage limité.  
Les douces passions , aimables souveraines ,  
Sont des germes de feu , déposés dans nos veines ,  
Pour le bonheur du monde & son activité.

Elles forment ces tendres chaînes  
Qui joignent les humains par leur félicité.  
L'amour leur est donné pour adoucir leurs peines.  
Jeune homme , va tomber aux pieds de la beauté.  
Jouis , mais sans excès , pour jouir davantage ;  
Sois toujours délicat , & jamais emporté.  
Le plaisir sans remords est le secret du sage.  
Tout ce qui nuit est vice , & non pas volupté.

Observe , Usbeck , ce que tu viens d'entendre ;

Tu deviendras meilleur , devenant plus heureux ;  
Et lorsqu'aux élemens il t'aura fallu rendre  
Ce frêle corps que tu tiens d'eux ,  
Ton ame alors plus sensible & plus tendre ,  
Ton ame encor jouira dans les cieux .  
Ces divines houris , qu'ici tu vois descendre ,  
Un jour feront à toi dans un monde inconnu ;  
Et des plaisirs fans fin , que tu ne peux comprendre ,  
Seront le prix d'un instant de vertu .

    Tout disparoit ; Usbeck s'éveille :  
Ce rêve merveilleux occupe son esprit ;  
Il prend les feux naissans de l'aurore vermeille ,  
Pour les derniers rayons du soleil de la veille .  
Mais , ô ciel ! que voit-il ? Emé qui lui sourit ,  
    Pleure de joie , & l'embrasse , & l'instruit ;  
La jeune & fraîche Emé , l'esclave qu'il adore ,  
Et qui l'aime à son tour , autant qu'il la chérit !  
Dans ses beaux yeux on apperçoit encore  
L'impression des craintes de la nuit .

    L'amour est le dieu du courage .  
Tandis qu'Usbeck rêvoit dans le bocage ,  
Sa belle esclave erroit sur le chemin ,  
Le demandant aux échos du rivage ,  
Et ne l'avoit retrouvé qu'au matin .  
Ta récompense , Emé , ne fut point imparfaite .  
De ses bras amoureux Usbeck t'enveloppa ,



Et par prudence anticipa

Sur le paradis du prophete.

Quel délire enchanteur ! que de muets garans

Du tendre nœud qui les engage !

Ce bois , déjà sacré , le devint davantage

Par les plaisirs de deux amans.

Tous deux enfin regagnent leur azyle.

La vision d'Usbeck avoit changé son cœur :

Il sentit que ce globe est formé pour l'erreur ;

Que d'un sage isolé la plainte est inutile.

Il fit le bien , mais avec moins d'humeur ;

Fut aussi philosophe , & devint plus tranquille.

Il regarda les fots d'un œil moins irrité ,

A l'Alcoran feignit de croire ,

Toléra les dervis , laissa le mufti boire ,

Et dans le plaisir seul chercha la vérité.





## L'HERMITAGE DE BEAUVAIS.

### CONT E.

**A**LLANT , venant , on voit bien des visages ;  
 Mais ce n'est rien , si l'on ne voit l'esprit ,  
 Les mœurs , les goûts : c'est le devoir des sages.  
 Assez le fais sur ce point , m'a-t-on dit ,  
 Et je le crois : car dans tous mes voyages ,  
 J'apprends toujours ( par fait ou par récit )  
 Coutume , histoire , aventures , usages ,  
 Que je discute , & dont je fais profit.  
 Mais ce n'est tout que de savoir la chose ,  
 Il faut encor savoir la réciter :  
 En vers ? Qu'importe ? En vers ainsi qu'en prose.  
 En racontant on apprend à conter.  
 Certaine Agnès assez simplement née ,  
 Par des parens très-crédulés bourgeois ,  
 Plus mal instruite , employoit sa journée  
 A végéter , à souffler dans les doigts ;  
 Près sa fenêtre à chaque instant oisive ,  
 Avec ardeur regardant haut & bas ,  
 Qui va , qui vient , qui dans la ville arrive ,  
 Elle entendoit , & ne comprenoit pas ;  
 Elle voyoit , & ne distinguoit gueres ;

L'être pensant , & l'être qui rampoit ,  
Egalement affectoient les paupieres :  
Sotte elle vint , & sotte elle restoit ;  
Car l'habitude , en ces pauvres familles ,  
Tenant leur cœur constamment attaché  
Aux préjugés , l'esprit n'y vient aux filles  
Qu'avec l'amour , & qu'après le péché.  
Si notre Agnès avoit de la nature  
Reçu d'esprit modique portion ,  
Elle en avoit obtenu sans mesure  
D'attraits naissans ample provision.  
Cheveux châains , le teint frais , la peau belle ,  
Les yeux , le nez , & la bouche , & la dent  
Faisoient sur ceux qui voyoient la donzelle ,  
L'effet qu'ici je fais sur qui m'entend.

Avec ces dons on peut prétendre à plaire ;  
Plaire est un bien plus précieux que l'or.  
L'esprit l'obtient assez pour l'ordinaire ,  
Mais la beauté l'obtient bien mieux encor.  
Agnès aussi n'atteignit pas trois lustres  
Sans avoir fait du bruit dans la cité ,  
Et sans qu'amour de conquêtes illustres  
N'eût fait hommage à sa simplicité.  
Plus d'un amant risquoit quelques avances ;  
Lorgnoit , parloit , soupiroit comme il faut ;  
Mais aucun d'eux n'eut de ses complaisances

A se louer , ni se plaindre ; en un mot  
Elle fut sage autant qu'elle étoit belle.  
La peur de Dieu , le desir d'un mari  
Ont encor droit de faire une pucelle.  
De notre Agnès l'honneur bien aguerri ,  
Depuis long-tems résistoit à sa chute :  
Mais ce qu'amour prescrit doit arriver ,  
La chose est sûre , & la vertu culbute  
Par le moyen qui devoit la sauver.  
Certain curé de brillante encolure ,  
Par son prélat réduit à cent écus ,  
Pour augmenter le produit de sa cure  
Et satisfaire à toutes ses vertus ,  
Avoit cherché tous les moyens honnêtes ,  
Donations , messes , & testamens ,  
Multiplié les troncs avec les quêtes ;  
Mais ces moyens étoient insuffisans.  
Des bons dévots la cohorte crédule  
Lui parut propre à payer ces impôts.  
C'étoit bien vu : car l'on peut sans scrupule  
Dans un état toujours charger les fots.  
En s'arrêtant à ce parti si sage ,  
Notre pasteur avoit de bout en bout  
Ravitailé d'un antique hermitage  
Les vieux débris habités par Jean Goud.

Ce saint, rebelle aux loix du cocuage,  
Près de Beauvais, dans un désert sauvage,  
Avoit caché sa honte & son dégoût.  
Là couroient gens de tout sexe & tout âge,  
Pour défrayer notre hermite de tout.  
Point ne taxoit : l'un laissoit une obole,  
L'autre un écu, la dévote un louis;  
La femme riche y donnoit sa pistole,  
Mais la fillette y prioit Dieu gratis.  
Du bon marché sans doute Agnès tentée,  
Et plus encor par sa dévotion,  
Aux pieds du saint, la bonne ame portée,  
Vole au désert offrir son oraison.  
Agnès étoit, comme nous l'avons peinte,  
Faitte à ne pas dire en vain l'*oremus*,  
Sotte au degré de la faire une sainte,  
Mais belle au point d'en faire une Vénus.  
L'ardent curé, qui l'avoit déjà vue,  
Avoit formé le projet très-chrétien  
D'en augmenter sa portion congrue,  
Avant qu'hymen eût enlevé son bien.  
Morceau tout neuf enflamme un cœnobite;  
Et puis saint Jean n'auroit pas pardonné  
Le cocuage à son prédestiné.  
Un pucelage est le fait d'un hermite.  
Prêtre galant, sous le froc hypocrite,



L'a plutôt pris qu'amour ne l'a donné.  
Tous ces motifs bien mis dans la balance,  
L'adroit pasteur se prosterne à genoux  
Devant l'autel & les yeux qu'il encense ;  
Puis s'approchant , d'un ton paterne & doux ,  
Fille , dit-il , du ciel prédestinée ,  
Saint Jean pour vous vient de se signaler ,  
Il s'est ouvert sur votre destinée ,  
Et me permet de vous la révéler.  
Après la messe allez au presbytere ,  
Je vous dirai ce qu'il a fait pour vous ;  
Fermez les yeux sur ce divin mystere ,  
Aimez , priez , vous aurez un époux.  
Agnès soudain , confuse de l'oracle ,  
Va se jeter dans un coin de l'autel ,  
Remerciant saint Jean Goud du miracle ,  
Et lui jurant un amour éternel.  
Le bon pasteur , que sa luxure presse ,  
Abrege tout , évangile , *oremus* ,  
*Credo* , canon , & culbutant sa messe ,  
Va promptement dire *non sum dignus* ;  
Puis se défait de ses gregues mystiques ,  
Et dans sa chambre accourt auprès d'Agnès.  
Tout prévenoit ses soins évangéliques ;  
L'exorde aussi fut sans beaucoup d'appêts :  
Saint Jean , dit-il , belle Agnès , vous destine

Un jeune époux , riche , & bien amoureux ;  
Soumettez-vous à la bonté divine ,  
Et respectez les saints décrets des cieux.  
Votre union doit être heureuse & grande,  
Si d'un cœur pur vous faites à saint Jean  
De votre fleur une amoureuse offrande.  
De ce tribut notre saint se chargeant,  
Vous garantit du danger manifeste  
Que vous courez ayant tant d'agrémens.  
Si ce joyau pour votre époux vous reste ,  
Il ne pourra le garder seul long-tems ,  
Des vils humains il deviendra la proie :  
Jean Goud le prend , le consacre en ce lieu.  
Dans ce secours que le ciel vous envoie ,  
Peines , plaisirs , cris , offrez tout à Dieu.  
Agnès hésite , il prévient sa réponse ,  
Sur son grabat il la fait trébucher :  
L'esprit du saint comme un foudre s'annonce ,  
Et va soudain se perdre & se cacher ,  
Malgré l'effort qu'à sa flamme on oppose ,  
Dans une niche & d'albâtre & de rose :  
Trésor secret à l'amour consacré ,  
On le fait bien , mais dont l'hymen dispose  
Le plus souvent assisté d'un curé.  
La pauvre Agnès éplorée , éperdue ,  
N'osant montrer sa colere au pasteur ,

Se contenoit , pleuroit , baissoit la vue ,  
Offroit au ciel son mal & sa pudeur.  
Tant procéda l'apôtre d'Idalie ,  
Qu'Agnes trouva le miracle assez doux ;  
Et le plaisir dans son ame ravie  
Prit tant de fois la place du courroux ,  
Qu'elle jura de n'aimer de sa vie  
Que saint Jean Goud, l'hermite , & son époux.





# L'ISLE MERVEILLEUSE,

## P O È M E.

### C H A N T P R E M I E R.

AUX peupliers qui bornent mon séjour ,  
J'avois juré de suspendre ma lyre ,  
De respirer , d'être heureux sans délire ,  
D'oser sur-tout être heureux sans l'amour :  
J'avois juré ; mais je l'ai vu sourire ,  
Et sur son aile il emporte aujourd'hui  
Tous les sermens que j'ai faits contre lui.  
Ce dieu ramene un transfuge volage ;  
Il me promet de nouvelles erreurs ,  
Des sens nouveaux, les desirs du bel âge ,  
Me dit sans cesse , en m'offrant ses faveurs ,  
„ Vois-tu le tems qui moissonne les fleurs ?  
„ Il t'avertit d'en semer son passage.  
Quand l'amour veut , qui pourroit échapper ?  
Je vais chanter ; je vais chanter & j'aime :  
Il m'a soumis , & je plains en moi-même  
Les malheureux qu'il cesse de tromper.  
Ce bel enfant d'une mere plus belle ,

De son pouvoir s'applaudissoit un jour,  
Défioit Mars, se moquoit de Cybele,  
Et provoquoit tous les dieux à leur tour :  
De Jupin même il bravoit la colere,  
Lui foutenoit qu'inspirer un desir,  
C'étoit bien plus que lancer le tonnerre,  
Et que le droit d'épouvanter la terre  
N'égale pas le droit de l'embellir.  
Le souverain de la voûte éthérée  
Fronce un sourcil, & fait trembler les cieux :  
Vulcain pâlit, Vénus fuit éplorée :  
L'amour s'échappe, & vole à d'autres jeux.  
Dans son courroux le monarque suprême  
Promet au Styx, qui frémit du ferment,  
D'humilier l'audacieux enfant,  
Et veut qu'enfin il convienne lui-même  
Qu'un autre est maître, & l'amour dépendant.  
Vers ces climats, où l'or des Hespérides  
Pend en festons aux arbres jaunissans,  
Du sein des flots, d'écume blanchissans,  
Divisant l'onde en deux remparts liquides  
Une isle fort, s'éleve dans les airs,  
Monde flottant, inconnu sur les mers.  
Cent rocs épars lui servoient de ceinture :  
Autour des murs la vague par torrent  
Avec fracas sans cesse murmurant,



510 L'ISLE MERVEILLEUSE,

La séparoit de toute la nature.

Malgré Neptune & les flots écumans ,

Quiconque osoit d'un pied trop téméraire

Franchir ces bords , frappé par le tonnerre ,

Tomboit soudain sur les rochers fumans.

De ce dehors redoutable & sauvage

L'isle au-dedans console & dédommage ;

Ce sont par-tout de limpides canaux ,

De longs remparts tapissés de verdure ,

Des arcs de fleurs , de flexibles berceaux ,

Des demi-jours perçant leur voûte obscure ,

De frais réduits de rocailles ornés ,

Des bois épais , de roses couronnés ,

Où d'une source on entend le murmure.

L'onde plus loin , jaillissant dans les airs ,

Brille , s'épanche en gerbes colorées ,

Vient rafraîchir les tiges altérées ,

Et va baigner les rians belveders ,

D'où l'œil commande à ces belles contrées ,

Sous un ciel pur , respecté des hivers.

Le créateur de cette isle nouvelle

M'en a lui-même expliqué les secrets ;

Et dans ce jour tout ce qu'il me révele ,

Aucun mortel ne l'entendit jamais.

Ceux qui peuploient la belle colonie ,

Naïssent , amour , sans ton pouvoir divin ,

Sans le secours de ta douce féerie ;  
Et Jupiter , en leur donnant la vie,  
Brava tes droits & te fit un larcin.  
Blancheur de lys , fourire , port céleste,  
Traits délicats , ensemble intéressant,  
Ils avoient tout , ( un dieu m'en est garant )  
Hors le plaisir qui vaut seul tout le reste.  
Nuds & charmans , ils ne s'en doutoient pas ;  
De chaque sexe ils ignoroient l'usage,  
Et sous leurs dais de myrte & de lilas ,  
En pure perte alloient chercher l'ombrage.

Les yeux fereins , & jamais attendris ,  
De leur côté nos belles insulaires  
Ne savent rien des amoureux mysteres :  
Froides Vénus de ces froids Adonis ,  
Que sur leur sein un doux baiser repose ,  
Leur sein n'éprouve aucun frémissement :  
Si de leur bouche on va presser la rose ,  
Même froideur , jamais un sentiment.  
Ce n'étoit pas cette seule ignorance  
Qui distinguât un peuple aimé des dieux.  
De nos besoins l'éternelle affluence  
N'approche point des hôtes de ces lieux.  
Silphes nouveaux , leur magique substance  
Des alimens que le ciel nous dispense,  
Ne connoît pas les fucs contagieux.

Leurs corps légers croissent sans nourriture ;  
 De toutes parts des zéphirs bienfaiteurs  
 Vont leur porter l'esprit subtil des fleurs ,  
 Et les parfums qu'exhale la nature.  
 Vous les verriez sur le bord des ruisseaux ,  
 Natter des joncs , tailler des arbrisseaux ;  
 Flore à leurs soins confia ses abeilles ,  
 Et les chargea de tresser ses corbeilles.  
 Ils vont souvent se jouer dans les eaux ;  
 Souvent aussi , regagnant leurs berceaux ,  
 L'art d'Arachné dans leurs mains se déploie :  
 L'aiguille agile , émule des pinceaux ,  
 Anime l'or , fait respirer la soie  
 Sur des tissus que Palès leur envoie ,  
 Pour y tracer de champêtres tableaux.  
 Un jour se passe à des luttes légères ,  
 A provoquer les échos solitaires :  
 Une autre fois on court dans les forêts ;  
 On se poursuit , on se cherche , on s'évite :  
 Ils fendent l'air ; le vent rase moins vite  
 La frêle tige & le verd des bosquets.  
 Quand la nuit vient , le sommeil par des songes  
 Choisis pour eux , les berce dans ses bras :  
 Le sommeil seul peut , avec ses mensonges ,  
 Remplir leurs nuits , qu'amour ne remplit pas :  
 Mais ce n'est point ce calme redoutable ,

Fils du besoin & frere de la mort ;  
 Cet oubli morne où l'homme entier s'endort ,  
 Appesanti sous un bras indomptable :  
 Ce n'est pour eux qu'une foible vapeur  
 Qui naît soudain , est soudain éclipée ,  
 Qui sans l'atteindre offusque la pensée ,  
 Et les distrait par un moment d'erreur.  
 Rien sur leurs fronts ne ternit la jeunesse :  
 Leurs cœurs glacés ne craignent rien du tems.  
 Comment vieillir, quand on vit sans ivresse ?...  
 Les malheureux !... ils n'ont pas nos tourmens.  
 » Quoi, dit l'amour, un peuple téméraire  
 » Naît, s'embellit, & respire sans moi !  
 » Tous les humains méritent ma colere.  
 » Fuyez, plaisirs, laissons régner l'effroi.  
 De toutes parts ce n'étoient que murmures ,  
 Accens plaintifs, éternelles rigueurs ,  
 Sommeil des sens, même au sein des faveurs,  
 Tristes dégoûts & pénibles ruptures.  
 Les oiseaux même, ardens à s'éviter  
 Dans la saison des renaissans feuillages ,  
 Ne faisoient plus entendre leurs ramages ,  
 Et s'aimant moins, oublioient de chanter.  
 Le dieu vouloit qu'on sentît son injure :  
 Il s'en alloit dans les champs, dans les bois ,  
 Lançant les traits du sinistre carquois ,

Et renversant tous les lits de verdure.  
Désespéré, confus, il ose enfin  
Dans son palais consulter le destin.  
Loin de la sphere où grondent les orages,  
Loin des soleils, par-delà tous les cieux,  
S'est élevé cet édifice affreux  
Qui se soutient sur le gouffre des âges.  
D'un triple airain tous les murs sont couverts ;  
Et sur leurs gonds quand les portes mugissent,  
Du temple alors les bases retentissent ;  
Le bruit pénètre & s'entend aux enfers.  
Les vœux secrets, les prières, la plainte,  
Et notre encens, détrempe de nos pleurs,  
Viennent, hélas ! comme autant de vapeurs,  
Se dissiper autour de cette enceinte.  
Là tout est sourd à l'accent des douleurs.  
Multipliés en échos formidables,  
Nos cris en vain montent jusqu'à ce lieu ;  
Ces cris perçans & ces voix lamentables  
N'arrivent point aux oreilles du dieu.  
A ses regards un bronze incorruptible  
Offre en un point l'avenir ramassé.  
L'urne des sorts est dans sa main terrible ;  
L'axe des tems pour lui seul est fixé.  
Sous une voûte où l'acier étincelle,  
Est enfoncé le trône du destin :



Triste barriere & limite éternelle  
 Inaccessible à tout l'effort humain.  
 Morne , immobile , & dans soi recueillie ,  
 C'est de ce lieu que la nécessité ,  
 Toujours sévere & toujours obéie ,  
 Leve sur nous son sceptre ensanglanté ,  
 Ouvre l'abyme où disparoît la vie ,  
 D'un bras de fer courbe le front des rois ,  
 Tient sous ses pieds la terre assujettie ,  
 Et dit au tems : exécute mes loix.  
 L'amour paroît , & sans crainte s'avance ,  
 Aux pieds du trône il réclame ses droits ;  
 Et le destin , attentif une fois ,  
 Rompt en ces mots son auguste silence :  
     Quand une insulaire apprendra  
     Ce que savent les autres belles ,  
     L'isle bientôt s'enflammera ;  
     Sur-tout défais-toi de tes ailes.  
 Le dieu charmant qui préside aux plaisirs ,  
 Soudain s'éloigne & plane dans l'espace :  
 Des traits de feu font resplendir sa trace.  
 La terre enfin se montre à ses desirs ,  
 Il lui sourit. Sûr du sens de l'oracle ,  
 A son triomphe il ne voit plus d'obstacle.  
 L'isle est , dit-il , à son vrai souverain.  
 Dans cet espoir il tressaille de joie.

Avec orgueil son aile se déploie ;  
 Il est parti , pour remplir son dessein.  
 Dans un hameau , de cette isle voisin ,  
 Le beau Marsis , au printems de son âge ,  
 Et non flétri par le précoce usage  
 De ce feu lourd qu'il cachoit dans son sein ,  
 Est le héros choisi pour la conquête.  
 Son sang bouillonne , & son armure est prête.  
 Un tel guerrier ne combat point en vain ;  
 Le myrte heureux doit ombrager sa tête.  
 Le long d'un pré que coupent des ruisseaux ,  
 Les yeux baissés , recueilli sans étude ,  
 Il promenoit sa vague inquiétude  
 Sous des palmiers qui joignent leurs rameaux.  
 Rien ne lui plaît , ni danse , ni parure :  
 Il touche au terme , où , las de fermenter ,  
 Le doux volcan qu'allume la nature  
 Dans chaque veine est tout prêt d'éclater.  
 L'amour paroît , l'arrête & l'envifage.  
 „ Suis-moi , dit-il ; ce n'est point une erreur ;  
 „ Je suis le dieu qui préside à ton âge ;  
 „ Je suis le dieu qui va guérir ton cœur.  
 „ Tes feux secrets , Marsis , sont mon ouvrage.  
 „ Je vois déjà ton œil étinceler.  
 „ Ton cœur va naître , & tes sens vont parler.  
 „ Mais quel repos t'enchaîne à ce rivage ?

» Tu vois cette isle , il faudra m'y servir ;  
 » Les champs de l'air devant toi vont s'ouvrir :  
 » Tu t'abattras sur cet épais feuillage :  
 » Va , crois l'amour , & connois le plaisir.  
 A ce discours le jeune homme s'incline.  
 Quand l'amour parle , on s'enflamme aisément ;  
 Et l'espoir seul du bonheur qui l'attend  
 Remplit Marsis d'une chaleur divine.  
 Le dieu commande , il souscrit à ses loix ;  
 Le voilà nu , tout semblable à son maître ,  
 Qui , parcourant les trésors qu'il fit naître ,  
 Rit en secret d'avoir fait un bon choix.  
 En même tems il détache ses ailes ,  
 Puis les essaie à l'Icare nouveau.  
 Ainsi paré , le pasteur est plus beau ,  
 Et semble fier de ses graces nouvelles  
 Qu'il voit briller dans le crystal de l'eau.  
 L'arme n'est rien , il faut encor l'audace.  
 D'abord il tremble en mesurant les cieux.  
 Comment franchir cet effrayant espace ?  
 Foible mortel , c'est insulter aux dieux.  
 Il tente enfin , prend l'effor , & succombe ,  
 Hasarde encor , vole plus haut , retombe ;  
 S'instruit , s'éleve , & se plaît à ces jeux.  
 Son guide alors enhardit son ivresse ,  
 Flatte , conseille , anime tour-à-tour :

Marsis s'élance, & , grace à sa jeunesse ,  
 Se sert déjà des ailes de l'amour,  
 Le dieu surpris de cet élan rapide ,  
 Appelle encor , craint , espere à la fois :  
 Mais , emporté dans ce vaste fluide ,  
 L'éleve fuit , & n'entend plus sa voix.  
 Que deviendra , dépouillé de ses ailes ,  
 L'enfant malin ? Dieux ! s'il étoit surpris !  
 S'il survenoit quelques nymphes cruelles !  
 Ne pouvant fuir , il sera bientôt pris.  
 Il faut le voir , redoutant l'esclavage ,  
 S'effaroucher au seul bruit du feuillage ,  
 Mais aussi-tôt zéphire officieux  
 L'enveloppant de l'azur d'un nuage ,  
 Dans un jardin l'enleve à tous les yeux ,  
 Flore sourit en le voyant si sage ,  
 De nœuds de fleurs charge le dieu volage ,  
 Et dans ses bras lui fait trouver les cieux ,

---

 CHANT SECOND.

**H**ÔTE nouveau de la plaine éthérée ,  
 Marsis s'abat sur la forêt sacrée.  
 Qu'apperçoit-il dans ses détours secrets ?  
 La fraîche Irza , cette heureuse insulaire ,  
 Que le destin avoit conduite exprès

Dans l'épaisseur de ce bois solitaire,  
Pour y remplir les éternels décrets.  
En longs replis sa noire chevelure  
Forme autour d'elle un beau voile mouvant,  
Voile jaloux, importune parure,  
Que fait aller, que dérange le vent.  
Tant de beautés sont tour-à-tour écloses,  
Que l'on hésite à fixer son larcin.  
Les deux boutons qui colorent ce sein ;  
Ressemblent bien à deux boutons de roses,  
Qui charment l'œil, en invitant la main.  
Que la moisson pour Marsis sera belle !  
O Jupiter ! l'amour du bout de l'aile,  
N'a point encore effleuré ces attraits ;  
Baïser d'amant ne les teignit jamais ;  
Hercule enfin trouve une Hébé nouvelle.  
Quel champ de lys mollement dispersés !  
Sur ce beau col comme ils sont ramassés !  
Marsis bientôt en verra davantage.  
Je sens déjà tout ce qu'il doit sentir.  
Du haut des airs il s'apprête à jouir,  
Se laisse aller de branchage en branchage,  
Autour d'Irza plane au gré du desir,  
Et la suivant sous un utile ombrage,  
Tombe à ses pieds, où l'attend le plaisir.  
Elle veut fuir ; le berger téméraire



La joint , la presse , & calme sa colere ;  
 Irza dans lui ne voit rien de nouveau ;  
 Aux ailes près , ce n'est qu'un insulaire.  
 Irza voit mal : mais un trait de lumiere  
 Va l'éclairer au fond de ce berceau.  
 Là , sur Marsis au hasard appuyée ,  
 Entre ses bras se jouant sans dessein ,  
 Elle frémit , & recule effrayée.  
 Quel est l'objet de cet effroi soudain ?  
 Amour le fait... Une flamme inconnue  
 Agite Irza , pénètre dans son cœur ;  
 Elle soupire , & quoiqu'elle soit nue ,  
 Voudroit dans l'onde éteindre son ardeur.  
 Son sein palpite , & ses genoux fléchissent ,  
 Pour s'exprimer elle n'a plus de voix ;  
 Et ses beaux yeux , ses yeux qui s'attendrissent ,  
 Peignent l'amour pour la premiere fois.  
 Sent-elle errer un baiser sur sa bouche ?  
 C'est un rayon , c'est du feu qui la touche.  
 Son trouble croît , & son ame à l'instant  
 Va s'allumer à celle d'un amant.  
 Du même effor l'un vers l'autre s'élançe ,  
 Sans autre loi qu'un instinct enchanteur ;  
 Et nos amans , malgré leur ignorance ,  
 Savent trouver la route du bonheur.  
 Poussant des cris dans la volupté même ,

La belle Irza sent naître la douleur.

Poursuis, Marsis, c'est un tourment qu'elle aime :

L'amour combat, l'amour est le vainqueur ;

Il entre au port, y fait un doux ravage ;

L'épine cede, il enleve la fleur,

Et le plaisir a consommé l'ouvrage.

Mais qui peindra les transports amoureux,

L'enivrement d'une amante naïve,

Dont le cœur vrai n'a rien qui le captive,

Qui vient de naître, & va, sous l'œil des dieux,

A son amant prodiguer tous ses feux,

Le caresser, le caresser encore,

Lui rendre enfin l'ame qu'il fit éclore,

Et s'embellir en le voyant heureux ?

Triste pudeur, qu'on prend pour l'innocence,

Ton vain prestige & ton art séducteur,

Valent-ils donc la pure jouissance,

L'égarement, le désordre flatteur

D'une beauté qui tombe sans défense,

Et peut sans crainte adorer son vainqueur ?

„ Que m'as-tu fait, dit Irza d'un air tendre ?

„ Quel dieu t'envoie ? ou n'es-tu pas un dieu ?

„ Tu l'es sans doute ; oui, j'en ai cru ce feu,

„ Ces biens si doux qu'un dieu seul peut répandre.

„ Vois-tu mon sein ? comme il est enflammé !

„ Vois comme il bat... Viens, ô mon bien-aimé,

» N'as-tu donc plus de secrets à m'apprendre ?

» Ah ! loin de moi le calme s'est enfui.

» Viens, que ta bouche humecte un peu la mienne

» Mets sous ma tête un bras qui la soutienne ;

» Dieu de mon cœur, tu me dois ton appui.

La foudre gronde, & le charme commence ;

Dans ces rochers l'onde murmure & fuit,

De cent trésors la terre s'embellit,

Et de ses flancs voit germer l'abondance.

Chaque buisson se transforme en verger,

L'anana croit, la grenade vermeille

Mêle sa pourpre à l'ambre de la treille ;

Des pommes d'or parfument l'oranger.

Parmi ces dons qu'un sable aride enfante,

Que j'aime à voir le plus beau des amans,

Qui sur un bras soulevant son amante,

De l'autre encor sur sa bouche riante

Suspend les fruits dont les suc's nourrissans

Vont appaiser l'ardeur qui la tourmente !

Mais par degrés les objets obscurcis,

Quittent leur forme, & se perdent dans l'ombre.

Vesper se leve, & l'amoureux Marfis

Emporte Irza dans une grotte sombre,

Pour la soustraire à la fraîcheur des nuits.

Pendant le calme & la langueur profonde

Où le sommeil épanche ses présens,

Et laisse errer sur le globe du monde  
L'aimable essain des songes careffans,  
Aux loix du sort la nature docile  
Vient transformer les habitans de l'isle,  
S'en emparer, & leur créer des sens.  
Dieux ! quel réveil ! qui pourroit le décrire ?  
On s'examine, on s'étonne, on se fuit :  
L'homme enflammé se contemple, s'admire,  
Et croit toujours qu'un songe le poursuit.  
Le plaisir naît, & l'homme encor soupire :  
Son souffle brûle, & soudain arrêté  
Enfle son sein fortement agité.  
Pour échapper au charme qui l'attire,  
Il se relève, il tombe épouvanté ;  
Cet effort même acheve son délire,  
Et tout son corps frémit de volupté.  
Non loin de lui, sa compagne plus belle  
Déjà se rend à l'instinct qui l'appelle,  
Et laisse voir en ce grand changement  
Moins de surprise, & plus d'enchantement.  
Tout l'attendrit, rien encor ne l'alarme,  
Chaque desir lui montre un nouveau charme ;  
Elle renaît plus amoureusement.  
Son œil par-tout s'égare, se promene :  
Le sein l'arrête, un autre appas l'entraîne,  
Un autre encore ; elle ose parvenir,

Se reposer au centre de l'ivresse ;  
Et ses beaux yeux , qu'un doux nuage affaisse ,  
Sont inondés des vapeurs du plaisir.  
L'aurore enfin , témoin de ce ravage ,  
Revient dorer la cime des forêts.  
Voici l'instant où va gronder l'orage :  
Le desir croît à l'aspect des attraits.  
Figurez-vous cette amoureuse lute ,  
Et ces rivaux surpris de leur ardeur ,  
Et ces beautés que la force dispute.  
L'instinct agit , il se change en fureur.  
Vous eussiez vu les femmes éperdues ,  
Sur le gazon mollement étendues ,  
Comme des fleurs que de contraires vents  
Veulent ravir au souffle du printems.  
L'écho par-tout ne rend que des murmures ,  
Bruit des baisers , accens interrompus :  
L'orgueil déjà fait naître les refus ,  
Et les transports sont bientôt des injures.  
La jalousie ajoute à ces horreurs ;  
Le sang ruissele , il va noyer les fleurs ;  
Et l'amitié , l'amitié qu'on outrage ,  
Voilant son front , se cachant d'un nuage ,  
Quitte ces lieux , qu'elle arrose de pleurs.  
Sous les bosquets nymphes épouvantées  
Errent pour fuir ce funeste débat ,



Et vont au fond des grottes écartées  
Cacher le prix pour lequel on combat.  
On franchit tout , ronces , buissons , feuillage ;  
Et nos amans , légers persécuteurs ,  
Que cette fuite enflamme davantage ,  
Hâtant leur vol , sont toujours les vainqueurs.  
De rocs en rocs , de bocage en bocage ,  
Ils ont atteint le bois sombre & sacré ,  
Où , sans prévoir cette jalouse rage ,  
Au sein d'Irza Marsis est ignoré.  
Il voit de loin la troupe frémissante ,  
Et saisissant un branchage noueux ,  
Forme à la hâte autour de son amante  
De troncs brisés un rempart épineux.  
Vers ses rivaux Marsis vole & s'élance ,  
Il fend les airs : les ailes de l'amour ,  
Les yeux d'Irza le servent tour-à-tour.  
Que de beautés l'observent en silence !  
Toutes bientôt , admirant sa valeur ,  
Forment des vœux pour qu'il soit le vainqueur ,  
Et pour qu'Irza pleure son inconstance.  
Deux combattans sont déjà terrassés.  
Sur elle alors l'œil de Marsis s'arrête ,  
Chaque regard lui vaut une conquête ;  
Deux plus hardis sont encor renversés.  
Tel un lion , quand le chasseur Numide

Ose attaquer ses jeunes lionceaux,  
Les crins dressés, le regard intrépide,  
Vient s'opposer aux mortels javelots.  
On tremble au loin : ses ardentes prunelles,  
Teintes de sang, dardent des étincelles,  
Et son courroux fait rugir les échos.  
Tout est calmé : des lyres amoureuses  
L'accord brillant résonne dans les airs,  
Et les oiseaux à ces tendres concerts  
Ont marié leurs voix mélodieuses.  
L'amour paroît, déployant ses grandeurs,  
Mille zéphyrus groupés sur un nuage,  
D'or & d'azur vont semant son passage,  
Et balançant un pavillon de fleurs,  
Qui sur sa tête étendent leur ombrage,  
Et dans la nue impriment leurs couleurs.  
Du vaste sein des célestes demeures,  
S'élance & fuit son char le plus brillant,  
Qui dans les airs étincele en roulant,  
D'un vol rapide emporté par les heures.  
Il s'applaudit, & le front plus ferein,  
Tient en jouant un globe dans sa main.  
Comme il triomphe en parcourant cette île,  
A son pouvoir si long-tems indocile !  
Mais, pour sonder quels sont les vœux secrets,  
Masquant sa joie en conquérant habile,

Il dit ces mots à ses nouveaux sujets :

» Peuple charmant , tu connois ma puissance ;

» Mais si tu hais l'amour & ses combats ,

» Je puis te rendre à ton indifférence ;

» Parle , & choisis... Le dieu n'acheve pas.

*Vive l'amour* , est le cri qui s'éleve :

Cri de l'instinct , le sentiment t'acheve.

De l'amour seul on implore l'appui ; .

C'est par ses soins que l'isle vient de naître ;

On aime mieux , sous les loix d'un tel maître ,

Vivre un instant , qu'être immortel sans lui.

Fiers de remplir la loi qu'il a prescrite ,

En ce moment les zéphyr de sa fuite ,

Volant autour du monarque enfantin ,

Laissent tomber de leur fraîche corbeille

Simple habits & tuniques de lin ,

Pour garantir la beauté qui sommeille ;

Tiffus nués , où la rose vermeille

Par son éclat trompe l'œil de l'abeille ,

Voiles d'azur , & chapeaux de jasmin.

Parmi ces dons , ces parures légères ,

L'amour encor mêla des pannetieres ,

Des lyres d'or , avec des chalumeaux ,

Des arcs , des traits , les carquois les plus beaux ,

Tout ce qu'il faut pour armer des bergeres.

Le dieu sourit , il ordonne , & soudain ,

Sur tous les fronts voit naître la décence :

Chaque beauté fuyant son œil malin ,

Est plus timide avec moins d'innocence.

Tous à la fois courent aux vêtemens ,

Qu'amour façonne , & change en ornemens.

» Nymphes , dit-il , en fouriant encore ,

» Otez à l'œil le tems de s'affoupir ;

» Ce qu'il devine , il le fait embellir ;

» Voilez un charme , & mille vont éclore.

» Vous , fiers rivaux , voyez combien mes loix

» Autour de vous ont changé la nature.

» Pour vous les fleurs sans parfums autrefois ,

» Par leur mélange embaument la verdure.

» Des vents plus doux soupirent dans vos bois ,

» Dans ces ruisseaux c'est l'amour qui murmure ,

» Et ces palmiers s'embrassent à ma voix.

» Tout donne ici la leçon & l'exemple.

» Aimez , servez le plus puissant des dieux :

» Cette fougere est l'autel que je veux ,

» Chaque bosquet va devenir mon temple ;

» Il est par-tout où je fais des heureux.

» Tombez , amans , aux pieds de vos maîtresses ;

» Plus délicats , sachez les enflammer ;

» Ne mêlez point la fureur aux caresses ,

» L'art de jouir est loin de l'art d'aimer.

» Du sentiment connoissez tous les charmes ,

» Ce

» Ce prix si doux quand il est disputé ,  
 » Ces battemens d'un sein plus agité ,  
 » Et ces langueurs , & ces brûlantes larmes ,  
 » Et le plaisir de vaincre la beauté.  
 » C'est d'aujourd'hui qu'en ces lieux on l'encense ,  
 » Et d'aujourd'hui naît pour vous l'univers.  
 » Ah ! vengez-vous , réparez dans mes fers  
 » Les longs ennuis de votre indifférence.  
 » Qu'est-ce qu'un siècle écoulé sans amour ,  
 » Sans le desir , sans la volupté pure ,  
 » D'être adoré , d'adorer à son tour ,  
 » De pleurer même au sein d'une parjure. . . ?  
 » Que le tems vole , & vous garde un beau jour !  
 Soudain le dieu fait élever un trône :  
 En grande pompe on y place Marsis ,  
 Proclamé roi par le peuple conquis.  
 A son amante il offre sa couronne ,  
 Et n'en jouit qu'à l'instant qu'il la donne.  
 Le beau pasteur , dans ce riant séjour ,  
 Voit à ses pieds ses sujettes nouvelles ;  
 Son nom charmant , reedit cent fois par elles ,  
 Fait résonner les échos d'alentour.  
 Qu'a-t-il besoin désormais de ses ailes ?  
 Irza le veut , il les rend à l'amour.







## I N V O C A T I O N

## A L A F O N T A I N E .

**D**u fond des immortels bocages ,  
 O la Fontaine , inspire-moi !  
 C'est en badinant comme toi ,  
 Que l'on se place au rang des sages.  
 L'amour qui te doit ses succès ,  
 Et plus d'une heureuse nuitée ,  
 L'amour respire en tes portraits ,  
 Et tu rimas sous sa dictée  
 Les plus jolis tours qu'il ait faits.  
 Quelquefois ta verve s'allume ,  
 Et déconcerte la pudeur ;  
 Mais la licence de ta plume  
 Prouve elle-même ta candeur.  
 Que je regrette ton génie ,  
 Ton abandon , ta bonhomie ,  
 Ton style , image de ton cœur !  
 Notre siècle métaphysique  
 Est barbare à force d'esprit ;  
 Chaque muse mélancolique  
 Se complait dans ce qu'elle écrit.  
 Fais que j'échappe à l'influence ;

INVOCATION A LA FONTAINE. 531

≡ J'ai comme toi bien du loisir  
Avec beaucoup d'infouciance ;  
0 Comme toi j'aime le plaisir,  
Et là finit la ressemblance.  
16 Prête-moi tes moindres pinceaux ;  
Que de loin je suive tes traces ;  
Je n'aspire point à tes graces,  
Trop heureux d'avoir tes défauts !  
Peindre mes goûts , mes rêveries ,  
Ou dans quelques vers négligés  
De nos femmes sans préjugés  
Annoncer les tendres folies ,  
Voilà tout l'honneur que je veux.  
Je ne brigue point les suffrages ;  
Que le tems me laisse les jeux ,  
Et qu'il emporte mes ouvrages !





## ALPHONSE, CONTE.

**L**E roi Henri (de Castille s'entend)  
 Eut autrefois une cour jeune & leste.  
 Tout ce qui rend un prince séduisant  
 En apparence, il l'avoit & de reste;  
 Il étoit beau, magnifique & galant.  
 Aussi d'attraits un brillant assemblage  
 Fit du palais un séjour enchanté;  
 Le vice aimable y tentoit la plus sage,  
 Et par l'exemple on étoit emporté.  
 L'amour fait loi, la foiblesse est d'usage.  
 A des tournois on consacroit les jours,  
 Et dans la nuit, favorable aux caresses,  
 On recevoit de ses jeunes maîtresses  
 Le myrte heureux tressé par les amours.  
 Qui l'auroit cru? dans ces lutttes charmantes,  
 Le seul Henri languissant, abattu,  
 Indécemment outrageoit ses amantes,  
 Et leur faisoit regretter leur vertu.  
 De tels éclats choquoient leur modestie:  
 Déjà plusieurs en murmuroient tout bas;  
 Mais par orgueil remettant la partie,  
 Contre un tel sort armoient tous leurs appas.

Rien. On mettoit outrages sur outrages,  
Ces dames-là ne s'entêterent pas,  
Et rirent bien d'avoir été si sages,  
Si l'on peut rire en un semblable cas.  
Je plains Henri; les mines du Potoze  
Ne valent pas un desir satisfait;  
Le trône est bon, mais il faut autre chose;  
Il faut jouir, pour régner en effet;  
Etre adoré d'une amante bien tendre,  
Lui prodiguer, interceptant sa voix,  
Mille baisers qu'elle est prête à vous rendre.  
A mon avis, voilà les premiers droits;  
Et dans ce jeu s'ils ont plus à prétendre,  
Les laboureurs sont bien vengés des rois...  
Allons au fait : la nullité du maître  
N'a point passé jusques aux courtifans;  
Ils ne sont point jusques-là complaisans.  
Alphonse ici le prouvera peut-être;  
Mais prouve trop qui prouve à ses dépens.  
Il eut, dit-on, sans compter la figure,  
La taille haute & le jarret tendu,  
Un sourcil noir, d'un très-flatteur augure,  
Le plus grand œil que la Castille ait vu;  
C'étoit enfin Alcide en mignature,  
Et de sa force il n'avoit rien perdu;  
Si bien qu'il fut très-estimé des femmes.

Au prime abord toutes l'avoient jugé  
Essentiel, fait exprès pour les dames ;  
Et pour l'avoir on s'étoit arrangé.  
Il prospéroit : c'étoit peu d'être utile,  
Et de verser de solides bienfaits ;  
Il débitoit d'un ton noble & facile  
Ces riens charmans qui font tous nos succès,  
Et déployoit, grace à cet art futile,  
Même à Burgos tout l'esprit d'un Français.  
Un seul objet à la loi de conquête  
S'étoit soustrait malgré tous ces exploits :  
Alphonse avoit & le cœur & la tête,  
Le reste, non. Les sens pour cette fois,  
Quoi qu'amour dit, n'étoient point de la fête.  
Cette beauté se nommoit Sandoval ;  
De beaux yeux bleus, avec un teint d'albâtre,  
Cette langueur qui vaut bien l'air folâtre,  
Je ne fais quoi qu'on définiroit mal,  
Rendoit déjà notre Alphonse idolâtre,  
Et lui donnoit tout Burgos pour rival.  
Mais soit orgueil, pudeur, caprice, adresse,  
(Belles toujours ont d'arrière-desseins,  
Et leur vertu ressemble à la foiblesse)  
Sandoval lutte, & sous des yeux sereins  
Elle s'applique à cacher sa tendresse.  
Elle vouloit que l'on dit : " Un héros,



Accumulant couronnes sur couronnes,  
Avoit conquis tous les cœurs de Burgos ;  
Mais Sandoval a posé les colonnes  
Où cet Alcide a fini ses travaux.  
Alphonse en vain prioit, demandoit grace ;  
A ses pleurs même on osoit résister.  
Déchu des droits qu'il dut à son audace,  
Desirant tout, il n'osoit rien tenter,  
Et languissoit autour de cette place  
Que vingt assauts ne purent emporter.  
Les soins jaloux de ses autres maîtresses,  
En le flattant, ne le ramenoient pas ;  
D'adroits refus valoient bien leurs caresses :  
Alphonse au juste estimoit leurs appas.  
Un cœur trop vuide enfin se détermine ;  
Lasses d'attendre, on les prit par famine.  
Le désespoir les mit en d'autres bras ;  
Et de douleur osant tout se permettre,  
Elles pleuroient, & se plaignoient tout bas  
Qu'Alphonse ainsi voulût les compromettre.  
Il est trahi, mais est-il remplacé ?  
Leurs sens distraits laissent leur cœur glacé ;  
Et ces beautés que l'ennui rend perfides,  
Comme des fleurs sur leurs tiges arides,  
Redemandoient leur soleil éclipsé.  
Oublions-les pour voir ce qui s'apprête

Dans cette cour. La femme de Henri,  
Blanche de nom, fut, dit-on, trop honnête,  
Car elle étoit fidelle à son mari.  
Fidelle à quoi? Blanche perdoit la tête :  
Qui l'empêchoit d'avoir un favori?  
Aussi fut-elle ennuyeuse & stérile :  
Pareille épouse est un meuble inutile.  
Scandalisé de sa stérilité,  
Nicolas pape, alors sollicité,  
Contre elle osa lancer ses anathêmes,  
Brîsa ses nœuds : les papes de tout tems  
Ont exigé que l'on fit des enfans :  
Dans un besoin ils en ont fait eux-mêmes,  
Pour propager le nombre des croyans.  
La pauvre Blanche, ainsi répudiée,  
Se retournant vers son beau lit royal,  
D'un air confus disoit : " quel coup fatal !  
„ A qui, grands dieux, m'avez-vous mariée !  
„ Si jeune encor, un tel sort m'est-il dû !  
„ Vous le savez, & ma cause est la vôtre,  
„ Dieux protecteurs ; j'aurois fait comme une autre  
„ Quelques enfans, si Henri l'avoit pu. . . . .  
„ Et Nicolas, sous sa foudre terrible  
„ Courbant mon front, hélas ! peu respecté,  
„ Fait cet outrage à ma fécondité !  
„ Qu'on dise encor qu'un pape est infallible.

C'est sur ce ton qu'elle quitte Burgos.  
Pour remplacer cette reine dolente,  
De Portugal on a choisi l'infante.  
Interrompu dans ses galans travaux,  
Alphonse alors, qui perdoit l'espérance,  
Ne demandoit qu'un prétexte à l'absence,  
Et soupiroit après des cœurs nouveaux.  
Toute la cour attendoit Henriette;  
Il est nommé pour l'aller recevoir.  
Cet ordre est prompt, il faut qu'il s'y soumette,  
Et par raison il s'en fait un devoir.  
Pour Sandoval, elle est moins patiente;  
Ce départ brusque & qu'il semble hâter,  
Cette froideur, cette joie indécente  
Qu'il laisse voir, tout prêt de la quitter,  
L'âge d'Alphonse, & celui de l'infante,  
Tout l'inquiete & tout vient l'attrister.  
Sentant alors l'abus de la sagesse,  
Elle commence à blâmer ses lenteurs,  
Et voit fort bien qu'elle a manqué d'adresse,  
Qu'il faut savoir mettre un terme aux rigueurs.  
» Il part, dit-elle, & cet instant m'éclaire.  
» Il m'oublira : s'il étoit moins pressé,  
» On pourroit voir ce qu'on auroit à faire;  
» Mon tendre cœur est bien embarrassé,  
» Et sa vertu ne le console guere ;

„ Il eût mieux fait de s'en être passé.  
Le jour est fixe : Alphonse & son cortège  
Prennent congé d'un air libre & joyeux,  
Et Sandoval se reproche un manège  
Qui lui ravit ce qu'elle aime le mieux ;  
En y tombant elle apperçoit le piège.  
Femme qu'on quitte a par fois de bons yeux.  
L'infante attend , abrégeons le voyage.  
Mes chers amis , vous voilà transportés  
Dans son palais arrosé par le Tage :  
Tout à notre aise admirons ses beautés.  
A peine encore elle a vu seize étés.  
On conviendra que c'est là le bel âge ,  
Et qu'il sied bien , même à des majestés.  
Qu'amour alors fait un joli ravage !  
Près de l'infante Alphonse est introduit ,  
Et ce qu'il voit passe la renommée.  
Son œil se trouble , & son ame enflammée  
Vient d'oublier quel sujet l'a conduit ;  
Il veut parler , il demeure interdit ,  
Il perd la voix ; mais l'infante charmée ,  
Quoiqu'il se taise , entend tout ce qu'il dit.  
Imaginez le plus mince corsage  
Qu'amour jamais arrondit de ses mains ,  
Lèvres de rose invitant aux larcins ,  
Un pied charmant , cet indiscret présage

De cent trésors un peu plus clandestins ;  
Un sein qui naît , parant tout ce qu'il touche ,  
Et que l'œil baïse au défaut de la bouche ;  
Cheveux d'ébene , en long replis flottans ;  
De grand yeux noirs , où l'esprit étincele ,  
Faits pour changer des sujets en amans ;  
Le feu d'Hébé , la fraîcheur du printems ,  
Mille autres riens qu'un seul geste révele ,  
Un composé des attraits les plus doux ,  
Et cet accord qui les embellit tous :  
Telle est l'infante. A ce rare assemblage  
Elle joignoit le goût vif des plaisirs ,  
Ouvroit son cœur aux chatouilleux desirs ,  
Et promet bien de n'être pas sauvage ;  
Même on disoit qu'un jeune & tendre amant  
Avoit déjà profité du serment.  
Henri , Henri , comme la providence  
Place sans choix les biens qu'elle dispense !  
Que feras-tu d'un aussi beau présent ?  
De son côté , l'ingénieuse infante ,  
En reine habile , en femme prévoyante ,  
Choisit Alphonse en dédommagement.  
Car , entre nous , cette voix indiscrete ,  
Des bruits secrets éclatante interprete ,  
Multipliée en mille & mille échos ,  
Qui va des rois divulguant les travaux ,



Et leur pouvoir, & leur magnificence,  
Avec grand soin trahit leur impuissance.  
Elle en avoit murmuré quelques mots,  
Qui d'Henriette alarmoient la décence;  
Si bien qu'Henri n'étoit point son héros.  
Mais l'envoyé semble fait pour lui plaire;  
Elle a jugé que le beaux Castillan  
Devoit donner dans un excès contraire;  
Et ce travers entroit mieux dans son plan,  
Que ce défaut dont on ne fait que faire,  
Et qui pour rien fait traîner le roman.  
Elle a déjà dans l'oreille d'Alphonse  
Adroitement glissé ces demi-mots,  
Que l'on entend, qui n'échappent qu'aux fots.  
Son embarras lui tient lieu de réponse.  
Sur tant d'appas ses regards sont fixés;  
Il en découvre, il en découvre encore:  
De la beauté qu'en silence il adore,  
Les traits sont tous l'un par l'autre éclipsés.  
Il les parcourt avec l'œil du délire,  
Aucun n'échappe à son ravissement,  
Il croit tout voir, & pense au même instant  
N'avoir rien vu, quand il la voit sourire.  
Tout se dispose, & tout est ordonné.  
La belle reine à s'éloigner s'apprête:  
De cent rubis son front est couronné;

Burgos l'appelle , & Lisbonne l'arrête :  
Burgos l'emporte ; on part. Tout le palais  
En ce moment retentit de regrets ,  
Et de ces cris : vive , vive l'infante !  
Les yeux en pleurs , de jeunes Portugais  
Sement de fleurs sa marche triomphante ,  
Voudroient la suivre & toujours l'adorer ;  
Et l'on diroit , à les voir soupirer ,  
Que chacun d'eux perd en elle une amante.  
Dans son amour Alphonse anéanti ,  
N'entend plus rien , ne voit rien qu'Henriette ;  
De ses secrets son trouble est l'interprete ;  
Le cœur de l'une est par l'autre avorti :  
Mais dans leur char les duegnes cruelles ,  
Fléaux des ris , casuistes femelles ,  
Veillent sur eux : leur œil assujetti  
Se darde en vain une furtive œillade ,  
Devant témoins l'amour est bien malade ,  
Le trait revient comme il étoit parti.  
Alphonse ardent seche d'impatience ,  
L'infante rit & s'applaudit tout bas ;  
Par étiquette affecte l'innocence ,  
Et cet art même est encore un appas.  
Burgos se montre , & des clameurs de joie  
De toutes parts s'élevent dans les airs ;  
D'un or tissu les chemins sont couverts ,  
Du Castillan le luxe se déploie.

La reine enfin approche des remparts.  
Le front brillant d'une gaiété nouvelle,  
Elle se livre aux avides regards.  
De mille apprêts la pompe solennelle,  
Les diamans avec les fleurs épars,  
Tout disparoît, on ne contemple qu'elle.  
Le peuple en chœur promet d'être fidelle,  
L'amour inspire & reçoit le serment.  
Le roi s'avance avec frémissement,  
Et rougit seul de la trouver si belle.  
Mais qui peindra les femmes de sa cour,  
Leur froid dépit, leurs secretes alarmes,  
Qui d'Henriette attestent mieux les charmes  
Que la louange & les chants d'alentour?  
Trop de beautés, des graces trop parfaites,  
Cet art de plaire & de tout enchaîner  
Sont de grands torts que de jeunes fujettes,  
Même à leur reine, ont peine à pardonner.  
Pour Sandoval, quel jour! quel jour horrible!  
Elle étoit là dévorant son orgueil;  
Et son amant, pour une autre sensible,  
Lui refusoit la faveur d'un coup-d'œil.  
„ O fort, dit-elle! ô sageffe fatale!  
„ Je le voyois à mes pieds abattu,  
„ Il m'adoroit, & ma fotte vertu  
„ Le laisse aller pour chercher ma rivale!

Le soir se passe en spectacles pompeux.  
De toutes parts le salpêtre s'allume,  
D'astres nouveaux il enrichit les cieux,  
Fait serpenter ou fait jaillir des feux,  
S'élève en tige, ou retombe en écume :  
Par un banquet on remplace ces jeux.  
Sous un dais d'or la jeune souveraine  
Verse à Henri le nectar le plus vieux.  
Hélas ! hélas ! la prévoyance est vaine.  
Mille rubis devant elle apportés  
Dans des bassins d'albâtre & de porphyre,  
Sont de sa main aux dames présentés :  
Elle orne tout d'un gracieux sourire.  
Le roi jouit ; voilà son beau moment ;  
Et par l'éclat de sa galanterie,  
Je le soupçonne, il veut apparemment  
Faire excuser son autre économie.  
Le bal survient : chacun s'est déguisé,  
On se lutine, on s'égare, on fredonne ;  
La foule roule, au flot on s'abandonne,  
On s'estropie, & l'on s'est amusé.  
Enfin voici l'heure de la retraite,  
Tems du mystère, à l'amour destiné,  
Et que l'amant, dans son ame inquiète,  
Compte long-tems avant qu'elle ait sonné.  
Henri la craint. On reconduit la reine ;

Chacun alors se regarde en riant ,  
 Et parle bas : ta disgrâce est prochaine ,  
 Pauvre Henri, la victime t'attend ,  
 Et s'embellit pour augmenter ta peine.  
 On prend congé toujours en ricanant ;  
 Le roi bientôt prétexte une migraine ,  
 S'échappe & fuit dans son appartement.  
 Sur une couche à grands frais préparée ,  
 De franges d'or richement décorée ,  
 L'infante jette un regard douloureux ;  
 Et des humains se croyant séparée ,  
 D'un air distrait semble chercher les jeux  
 Dont à Lisbonne elle fut entourée.  
 Plaisir , bonheur , tout échappe à ses yeux.  
 Que font l'éclat , le faste & la dorure ,  
 Ces pavillons , ces rideaux somptueux ?  
 Du lit d'hymen l'amour est la parure ,  
 Et tout son luxe est d'unir deux heureux.  
 Mouillant de pleurs sa couche solitaire ,  
 » Eh quoi , dit-elle , en ces superbes lieux ,  
 » Je perds l'espoir & d'aimer & de plaire !  
 » Il me faudra renoncer à mes vœux ,  
 » Et coucher seule , au moment que les cieux  
 » Plus indulgens m'ordonnent le contraire !  
 » Si cela dure , & mon cœur me le dit ,  
 » Le pape va me déclarer stérile.

» En



„ En vérité, j'en mourrois de dépit.  
 „ Je fais fort bien que je puis être utile,  
 „ Et ne veux point mettre un pape en crédit.  
 „ Mais à Burgos aussi que viens-je faire ?  
 „ Je savois tout... Aveugle ambition !  
 „ Alphonse, Alphonse étoit mieux mon affaire.  
 „ Qu'en ce moment, amour, je sois bergere ;  
 „ Qu'il soit berger, & ce lit un gazon !  
 Lorsqu'en ces mots la plaintive Henriette  
 Se désoloit, Alphonse aussi troublé,  
 S'entretenoit de sa flamme secrète,  
 Dont ses yeux seuls encore avoient parlé.  
 Qui pourra-t-il choisir pour interprete ?  
 Pour le servir, comment tromper Henri ?  
 Un roi n'est pas comme un autre mari.  
 Alphonse voit l'infante & tous ses charmes,  
 Qui malgré lui vont être abandonnés,  
 D'aridité dépérir dans les larmes,  
 Et qu'amour fit pour être moissonnés.  
 „ Dieu tout-puissant, dit-il avec tendresse,  
 „ Quoi, nul amant, quoi, nul baiser humain  
 „ Ne rougira les lys de son beau sein,  
 „ N'entrouvrira sa bouche enchanteresse !  
 „ Nul plus hardi n'égarera sa main,  
 „ Et ne pourra mourrir de son ivresse !  
 „ Non, non, je jure... Il poursuivoit: Henri

Déjà sur pied mande son favori.

Tous deux étoient confidens dès l'enfance.

Parmi des cœurs trop prompts à se fermer,

Ne pouvant mieux placer sa confiance,

Le roi l'aimoit comme un roi peut aimer.

Alphonse vole avec impatience ;

Henri l'accueille , & sans plus de détours ,

Lui tient , dit-on , à peu près ce discours :

„ Je regne , Alphonse , & l'univers m'admire :

„ J'ai beaucoup d'or & d'hommes sous mes loix ;

„ Je fais la guerre & la paix à mon choix ;

„ Je puis servir , je puis encor mieux nuire ,

„ Créer des loix , nommer des généraux ,

„ Tout ravager , & punir qui me blâme ;

„ Maître absolu , je puis tout en deux mots ,

„ Et ne puis faire un enfant à ma femme !

„ L'état pourtant demande un héritier ;

„ Tel est le vœu , telle est la voix publique ,

„ Je dois l'entendre & me sacrifier ;

„ Un impuissant . . . peut être politique.

„ D'ailleurs je veux , & même dès ce jour ,

„ Déconcerter le sourire ironique ,

„ Et l'œil malin des femmes de ma cour.

„ Dans ce projet il faut qu'on me seconde ;

„ C'est sur toi seul que j'ai jeté les yeux ;

„ Sur tes talens tout mon espoir se fonde ;

„ Songe à remplir le plus doux de mes vœux.  
„ Il faut ce soir coucher avec la reine...  
„ Oui , fers l'état , donne un fils à ton roi ,  
„ Deux , si tu veux... sur-tout point de migraine ;  
„ Prouve ton zele , & fais comme pour toi.  
„ La reine est bien ; la chose est proposable ;  
„ Mais , cher ami , sois muet dans ses bras ;  
„ Un mot , un seul te rendroit trop coupable ,  
„ Je te saurai sauver tout embarras ;  
„ De toi dépend le sort de la Castille ,  
„ Le mien , le tien , l'espoir de ma famille ;  
„ On me contemple , & je me vois perdu ,  
„ Déshonoré , si je ne suis cocu.

D'abord Alphonse , étonné , confondu ,  
Ne répond rien , croit que Henri s'amuse ,  
Ou bien qu'un songe en ce moment l'abuse.

„ Ah ! dit le roi , tu m'as trop entendu ;  
„ Ferme , obéis , ce n'est point une ruse ,  
„ Tu vois mon cœur , mon secret t'est connu ,  
„ C'est me trahir que chercher une excuse.

Il presse , il prie , il devient éloquent ;  
Alphonse est jeune , & de plus est amant.

Vain & crédule , il se laisse séduire ;  
L'objet qu'il aime est porté dans ses bras ,  
Sans nul obstacle il obtient tant d'appas ,  
Il ne voit plus dans quel piège on l'attire.

De son bonheur le jeune homme enchanté  
Se livre entier à son brûlant délire,  
Voit Henriette, & cede à la beauté.  
Il promet tout, sans que rien le retienne.  
Alors Henri lui permet de sortir,  
Et de ce pas sa majesté chrétienne  
Court s'intriguer pour qu'il ait du plaisir.  
Comment le roi s'y prit dans cette affaire,  
Par quels moyens le complot fut conduit,  
Je n'en fais rien : mais je sais qu'il est nuit,  
Qu'avec adresse & le plus grand mystère,  
Par le roi même Alphonse est introduit  
Près d'Henriette, & placé dans son lit.  
La jeune reine en cette circonstance,  
Veut voir venir, se croit toujours trop près,  
Tremble, recule, & ne fait quelle avance  
Elle doit faire à qui n'en fit jamais.  
Un choc léger du combat la dispense.  
Plus enflammé, notre heureux viceroi  
Prend du terrain, se hasarde en silence ;  
La main, la bouche ont bientôt leur emploi.  
Toujours craintive, Henriette balance ;  
Mais le plaisir enhardit l'innocence.  
Se défend-on quand on n'est plus à soi ?  
Alphonse a su rompre enfin les barrières ;  
Il met en jeu les doux préliminaires,

Ces riens actifs , ces préludes savans ,  
 Qui des époux distinguent les amans ,  
 Disposent l'ame aux amoureux mysteres ,  
 Et par degrés avertissent les sens.  
 O volupté , ces jeux font ton ouvrage !  
 L'instinct emporte , il faut plus pour le sage.  
 Puisqu'il est vrai que le bonheur nous fuit ,  
 Appliquons-nous par un fréquent usage  
 A graduer l'instant qui le détruit....  
 C'est ce que fait Alphonse à la princesse ;  
 Il la prépare aux grand événemens ;  
 La nuit s'écoule , il saisit les momens ,  
 Et veut enfin expliquer sa tendresse.  
 Heureux vainqueur , rien ne peut l'arrêter ;  
 Il est au trône où Henri dut monter.  
 L'amour est là qui tresse une couronne ,  
 A chaque prix qu'on vient de remporter ;  
 Dans ses calculs il se brouille , il s'étonne ;  
 Compte un trophée. .. un autre est à compter.  
 Le nombre croît & les desirs augmentent.  
 La reine dit , s'interrompant cent fois ,  
 „ Vous impuissant ! ah , prince , comme ils mentent !  
 „ Ah !..... D'un baiser on lui coupe la voix.  
 L'amour triomphe , & rit de la réponse.  
 A la replique Hercule est toujours prêt ;  
 On l'a forcé de se taire , il se tait :



Mais c'est parler que d'agir comme Alphonse.  
La reine ici succombe à son ardeur ,  
Et s'abandonne à son persécuteur ,  
Au dieu charmant , sous qui sa force expire :  
Son sein palpite , une tendre langueur  
Charge ses yeux où se peint le délire ,  
Sa bouche humide ébauche un doux sourire ;  
Tout ce désordre atteste son bonheur ,  
Et le sommeil nonchalamment l'attire ,  
Laisant toujours le desir dans son cœur.  
Alphonse veille , il veille & brûle encore.  
De tous ses sens le tact seul fut heureux ;  
Mais aux rayons de la naissante aurore  
Il veut jouir , s'enivrer par les yeux ,  
Et parcourir les charmes qu'il adore.  
Il songe à tout , & n'en aime que mieux.  
Ciel ! quel tableau ! son amante appuyée  
Sur un bras nu , mollement arrondi ;  
Grace au sommeil , une main fourvoyée ,  
Hasard heureux , par l'amour applaudi.  
Alphonse à tout prodigue une caresse ,  
Par un baiser colore chaque attrait.  
Jeunes amans , jugez de son ivresse ;  
Tout ce qu'il voit est un larcin qu'il fait :  
Mais dans l'alcove , azyle du mystere ,  
Le jour pénètre. Alphonse tremble , il fuit ;

Et détestant sa fuite involontaire,  
Trouve un beau jour bien moins beau que sa nuit.  
L'astre brillant, au haut de sa carrière,  
Par son éclat chasse enfin le sommeil.  
Dieux ! qu'Henriette est belle à son réveil !  
Son œil lassé n'ose voir la lumière.  
Dans elle encor tout peint l'enchantement ;  
Son premier soin est la reconnoissance ;  
Et ses beaux bras , ouverts négligemment ,  
Sont étendus vers ceux de son amant ,  
Pour le payer des bienfaits qu'il dispense.  
Elle gémit de chercher vainement ,  
Et sent déjà les rigueurs de l'absence.  
Du lit d'hymen elle ne peut sortir ,  
Se leve, tombe ; un jour trop fort la blesse :  
Nous savons tous d'où vient cette foiblesse ,  
Cette fatigue est encore un plaisir.  
Edvige arrive ; Edvige , son amie ,  
Toujours admise aux secrets de son cœur.  
„ Viens , lui dit-elle , à toi je me confie ;  
„ Lis dans mes yeux , y vois-tu mon bonheur ?  
„ Y vois-tu bien que l'on m'avoit trompée ? ...  
„ Henri, ma chere , est le plus grand des rois !  
„ De ses talens je suis encor frappée ;  
„ Je m'applaudis de vivre sous ses loix ,  
„ Et sa vertu ne m'est point échappée.

„ Le jour il plaît , il enchante la nuit.  
 „ Depuis hier , que ne m'a-t-il point dit ?  
 „ Il persuade il soutient mon courage ,  
 „ Et contre Alphonse aguerrit ma pudeur ;  
 „ A mon époux je me dois sans partage ,  
 „ Il le mérite , il est rempli d'ardeur.  
 „ J'ai réfléchi : les passions , Edvige ,  
 „ N'ont qu'un instant d'ivresse & de prestige ,  
 „ Qui disparoît , & que le trouble suit.  
 „ Le présent vole , & l'avenir afflige ;  
 „ Le devoir seul plaît à ceux qu'il conduit.  
 „ Henri , crois-moi , m'allégera sa chaîne ,  
 „ Dans tous les tems la couvrira de fleurs ,  
 „ J'ose en répondre , & d'ailleurs une reine  
 „ A ses sujets doit l'exemple des mœurs.  
 De l'éloquente & sensible Henriette  
 Un autre soin interrompt les discours.  
 Cent courtisans assiegent sa toilette ;  
 Elle maudit en secret l'étiquette ;  
 Mais se pliant à l'usage des cours ,  
 Elle se masque , & paroît satisfaite.  
 C'étoit à qui vanteroit ses beautés ,  
 Ses longs cheveux , sa grace , sa noblesse ;  
 Elle est l'aurore , & Flore , & la jeunesse :  
 Vieux sobriquets de tout tems répétés.  
 De ses yeux seuls qu'un nuage environne

On ne dit rien ; vous devinez pourquoi :  
Mais à l'oreille on se parle , on s'étonne  
Qu'ils soient battus de la façon du roi.  
Le pâle Alphonse a bien l'air du coupable.  
Plus à l'écart il paroît absorbé ;  
Son bonheur même est un poids qui l'accable ;  
Il seroit pur , s'il ne l'eût dérobé.  
Approche-t-il , à peine on l'envifage ;  
Il avoit tout la veille , on le fait bien ,  
Et maintenant on ne lui trouve rien ,  
Qu'un air novice , indécent pour son âge ,  
De l'embarras & le plus sot maintien.  
Ce changement d'une nuit est l'ouvrage ,  
Et quelle nuit ! „ C'étoit là mon vainqueur !  
„ Quel choix affreux , dit la reine en soi-même !  
„ Est-ce bien lui que j'aimois & qui m'aime ?  
„ Et d'où sort-il ? Il est à faire horreur.  
Le roi paroît brillant comme la rose ;  
Il a l'œil net , & le teint reposé.  
Alphonse rit , en songeant à la cause ;  
Au bon Henri le secret est aisé.  
A son aspect Henriette s'anime ,  
Veut l'admirer , & l'admirer encor ,  
Vole vers lui , trouve son teint sublime ,  
Et dit à part , cet homme est un trésor.  
On se retire , & chacun se tourmente

Pour expliquer un tel enivrement.

Les merveilleux disoient en s'en allant ,

» Si de Henri notre reine est contente ,

» Elle est humaine , & n'est point exigeante ;

» A peu de frais on fera son amant.

De notre heureux figurez-vous la rage ,

A quel excès son orgueil est blessé !

Par ses dédains Henriette l'outrage ,

Ce qu'il enflamme est pour lui seul glacé :

Il a tout fait , il n'est rien qu'il recueille ,

C'est lui qui plaît , c'est Henri qu'on accueille ,

Et par Alphonse Alphonse est éclipsé.

Il est l'abeille , & le frêlon moissonne ;

Martyr le jour du bonheur de la nuit ,

Plus il le fonde , & plus il le détruit ;

En l'adorant , la reine l'abandonne ,

De ses exploits lui fait perdre le fruit ,

Et le punit du plaisir qu'il lui donne.

Que fera-t-il ? De desirs consumé ,

Lui faudra-t-il , renfermant son ivresse ,

Simplifier & borner sa tendresse ,

Etre odieux pour être encore aimé ?

Vingt autres nuits complètent sa disgrâce.

» Quoi , je m'épuise en l'honneur d'un mari ,

» S'écrioit-il , chaque exploit que j'entasse

» Place une fleur sur le teint de Henri !



De sa colere à peine est-il le maître :  
Il lutte encor , mais c'est en menaçant.  
La nuit suivante il se fait reconnaître ,  
Ote à l'époux les myrtes de l'amant ,  
Jouit enfin des transports qu'il fit naître.  
De cette audace Henriette frémit ,  
Veut appeller , prétend qu'on la trahit ,  
Que d'un roi lâche il se rend le complice ,  
Et qu'il devroit , devant elle interdit ,  
Rougir d'un bien surpris par artifice.  
Alphonse insiste , il a toujours raison :  
La dignité n'est point une défense  
Contre le ton de sa vive éloquence.  
De crime en crime il obtient son pardon.  
Le lendemain ( ce bruit semble une feinte ) ,  
Grace à l'amour , à ses fertiles soins ,  
On dit en cour que la reine est enceinte.  
Il est très-sûr qu'on le feroit à moins.  
Jé vois d'ici le triomphe & la joie  
De notre amant trop prompt à s'engager :  
Tout son bonheur dans ses yeux se déploie ,  
Et son orgueil lui masque son danger.  
D'un pied superbe il effleure la terre ,  
Ce globe vil n'est pas digne de lui ;  
Il est aimable , heureux & téméraire ;  
C'est pour lui seul que le soleil a lui.

Dans ce moment d'ivresse & d'insolence ,  
Sans nul objet il court chez Sandoval ,  
Qui de son art pleuroit l'insuffisance ,  
Et s'accusoit, sans lui vouloir de mal ,  
Du vuide affreux qui suit la résistance.  
Le fat sans doute a conçu l'espérance  
Qu'elle pourra deviner son secret ,  
Et qu'il saura par un adroit silence  
Lui dire tout , sans paroître indiscret.  
Dans son boudoir il la trouve étendue  
Sur un sofa qu'il a trop respecté.  
En le voyant elle paroît émue ,  
Peint le désordre , & peint la volupté.  
Quelques rubans dénoués avec grace ,  
Ont à son sein rendu la liberté ;  
Son attitude encourage à l'audace ,  
Et sa langueur ajoute à sa beauté.  
Elle a le soin d'ordonner à sa bouche  
Certain sourire expressif , enchanteur ,  
Aveu muet qui pénètre , qui touche ,  
Et parle aux sens pour mieux parler au cœur.  
Alphonse entend : il croit dans l'occurrence  
Qu'il est décent d'annoncer des desirs :  
Il se décide , hasarde quelque instance ;  
On lui répond par de foibles soupirs.  
Il va plus loin , il entame l'affaire.

O honte ! ô crime ! ô Burgos ! qui l'eût dit ?  
Au seuil du temple il demeure interdit . . .  
Et ne fait plus que penser ni que faire.  
On patiente , on se résigne , on rit ;  
Rien ne lui fait , son opprobre est écrit.  
Chaque transport dégénere en outrage ;  
Trois fois en vain il veut surgir au port ,  
On a compté son troisième naufrage ;  
Et poliment il convient qu'il a tort.  
Ce n'étoit pas le moment d'être sage :  
Que voulez-vous ! desirs , vigueur , santé ,  
La jeune reine avoit tout emporté.  
Il disparoit : cette amante si tendre  
Voit par malheur un peu trop clairement  
Que l'on perd tout , quand on veut trop attendre ;  
Qu'il ne faut pas différer à se rendre ,  
Pour peu qu'on craigne un tel événement ;  
Et qu'en amour le plus sûr est de prendre ,  
Dût-on après filer le sentiment.  
Bientôt Alphonse expira cette offense.  
Henri craint fort , aux dédains , à l'ennui ,  
Que laisse voir Henriette avec lui ,  
Que de sa fraude elle n'ait connoissance.  
„ Oui , c'en est fait , le traître aura parlé ,  
„ Dit le monarque , & tout est révélé.  
Plein de l'insulte , il songe à la vengeance.

De faux écrits on nomme Alphonse auteur.

Le roi qui veut en passer son humeur ,

Et s'épargner les frais d'une clémence ,

Lâche après lui le grand inquisiteur.

Dans les cachots en secret on l'entraîne ,

Par cent cagots il est apostrophé ,

On le condamne , & l'amant de la reine

Est prêt d'orner un bel auto-dafé.

De cette horreur elle se fait instruire ,

A force d'or corrompt le tribunal ,

Soustrait Alphonse au pouvoir monacal ,

Le sauve enfin. C'est l'amour qui l'inspire :

Puis on dira qu'il ne fait que du mal !

Abandonnée à ses douleurs mortelles ,

La jeune reine aime & brûle toujours ;

Et dans Burgos elle eut des nuits trop belles ,

Pour désormais compter sur de beaux jours.

Du fils d'Henri ce que devint le père ,

S'il demeura , s'il dut s'expatrier ,

S'il eut le fort malheureux ou prospère ,

C'est ce qu'encor je n'ai pu débrouiller ;

Mais de ceci l'instruction est claire.

Mes chers amis , il ne faut jamais faire

Son roi cocu , vint-il vous en prier.





## LES CERISES,

### CONTE.

**L'**INVENTION est un présent céleste ,  
 Oh ! j'en conviens ; je suis admirateur  
 De tout esprit fertile & créateur :  
 Mais ce lot manque : un autre encor nous reste.  
 Eh, quel est-il ? C'est , puisqu'il faut opter ,  
 Celui qu'avoit ce bon Jean la Fontaine ,  
 De bien choisir & de bien imiter.  
 Il prit par-tout , pour enrichir sa veine.  
 Oui ; mais comment ! il sut tout embellir :  
 Original , lorsqu'il n'est que copie ,  
 Sur ses larcins il souffla son génie :  
 Le bien qu'il prend lui semble appartenir.  
 Il a volé l'esclave de Phrygie ,  
 Phedre & Pilpai. Tant mieux pour ses lecteurs :  
 Ces messieurs-là sont d'assez froids conteurs.  
 Ils seroient morts, il leur donna la vie ,  
 De leur couronne il rajeunit les fleurs.  
 Puissé-je ainsi de quelque mine antique ,  
 Sans nul travail , extraire des brins d'or ;  
 Et sachant plaire , en dépit du critique ,  
 Des fonds d'autrui composer mon trésor !



Créer fatigue , & polir nous amuse.  
Je sens déjà que ce prélude-ci ,  
Où je vais seul , fait haleter ma muse.  
Prenons un guide , & que Jean dans ceci  
Soit mon modele , & sur-tout mon excuse ;  
Pour marcher ferme , il me faut un appui.  
A moi , Verville. Il fut prêtre & chanoine ,  
Hardi bavard , chassant au loin l'ennui ;  
La gaité fut son plus sûr patrimoine.  
Dieu le bénisse , & contons d'après lui.  
Las des catins & du bruit de la ville ,  
Messire Arnoult s'en étoit retourné  
Dans son château par la Sarthe baigné ,  
Et s'élevant sur un site fertile ,  
Devers Angers. Il avoit emmené ,  
Car il faut bien meubler son domicile ,  
Nombre d'amis , un prieur fortuné ,  
Très-rond de panse , & d'esprit très-borné ,  
En ce point seul conforme à l'évangile ;  
Plus un abbé , d'humeur fade & civile ,  
Cherchant en cour quelque heureux débouché ,  
Poupin ambré , grand-vicaire inutile ,  
Dans l'œil-de-bœuf lorgnant un évêché ;  
Un jeune peintre , un apprentif Corregge ,  
Qui devoit là barbouiller des plafonds ;  
Bref , un Mansard , sachant Laugier à fonds.

De mons Arnoult tel étoit le cortege.  
Ajoutez-y les gens des environs ,  
Trois bernardins , oisifs du voisinage ,  
Un financier , très-massif personnage ,  
Au poids de l'or payant des rigaudons ,  
Et déjà vieux , sans en être plus sage.  
Jugez du train qu'on mene en ces cantons.  
L'excellent gîte ! on y passe la vie  
Entre le jeu , la chasse & les festins.  
Le gros prieur & les trois bernardins ,  
Oublioient là toute la liturgie ,  
Le rituel , & se moquoient des saints ,  
Tous pauvres fots morts de mélancolie.  
Le châtelain avoit pour son fermier  
Certain Guillaume , un serviteur fidelle ,  
Qui , pour son compte , avoit fille si belle ,  
Qu'à mes couleurs je n'ose me fier  
Pour vous la peindre ; en tout c'est un modele.  
De cent trésors ornant la pastourelle ,  
Il en est cent qu'on craindroit d'oublier.  
Seize ans au plus , c'est l'âge de Laurette ,  
Age des ris & des premiers desirs :  
Un sein naissant , connu des seuls zéphirs ,  
Enfle déjà sa simple collerette ,  
Et semble aller au-devant des plaisirs.  
Dans les deux mains on tiendrait son corfage ,

Libre d'atours, d'ornemens empruntés.  
Pour modeler de célestes beautés,  
Jadis le Guide eût choisi son visage.  
Dans ses regards respire la candeur ;  
Quand elle rit, c'est son ame qui s'ouvre.  
A chaque instant l'œil ravi lui découvre  
Des charmes vrais, image de son cœur.  
Elle n'a point les discours du village :  
Le sentiment, par des avis secrets,  
Conduit sa voix, épure son langage ;  
Et la nature, en formant ses attraits,  
Sut assortir l'esprit avec les traits,  
De peur que l'art ne gâtât son ouvrage.  
De tout cela que faire sans l'amour ?  
Fille est le bloc ; il est le Prométhée :  
Sans lui tout dort ; sans lui nymphe attristée  
Rêve ou sommeille au milieu d'un beau jour.  
Notre bergere, au seul instinct soumise,  
Ne rêve point, & veille de bon cœur  
Pour son André, qu'elle aime avec franchise,  
Sans trop savoir le but de son ardeur.  
Elle a raison : André de son village  
Est le moins riche & le plus vertueux,  
Bon travailleur, vrai meuble de ménage,  
Toujours chantant, & toujours amoureux.  
Dans l'univers il ne voit que Laurette ;

**Les fleurs des champs naissent pour la parer.**  
**L'astre du jour brille pour l'éclairer.**  
**Sous le gazon s'il sent la violette,**  
**Sa belle approche, & vient de respirer.**  
**Vers la moisson dans la plaine il la guette.**  
**Sur les épis vient-elle à s'affoupir ?**  
**L'amant est là ; l'amante satisfaite,**  
**A son réveil, trouve sa gerbe faite.**  
**André l'embrasse, & dieu fait quel plaisir !**  
**Pareil baiser est licence permise.**  
**Le protecteur de Laurette & d'André,**  
**L'amour bientôt, en face de l'église,**  
**Doit les bénir par la main d'un curé.**  
**Finiras-tu ? Peste soit de la muse !**  
**Au fait, au fait, va crier le lecteur.**  
**Tant qu'il voudra ; j'écris ce qui m'amuse.**  
**Le bavardage est permis au conteur ;**  
**Chacun le fait ; c'est mon droit, & j'en use.**  
**Pour revenir, Guillaume un beau matin,**  
**Dans un verger va cueillir des cerises,**  
**A courte-queue, en leur forme bien prises,**  
**Mûres de reste, & venant à la main.**  
**A son seigneur c'est un don qu'il veut faire.**  
**On voit d'ici quelle est la messagere,**  
**Et le présent doit y gagner. Enfin**  
**Dans un panier Laurette les arrange,**

De sa main blanche avec soin les choisit ,  
En les touchant encor les embellit ,  
Et n'y veut point souffrir aucun mélange.  
Le bon Guillaume à l'ouvrage applaudit.  
Le panier plein , un autre soin occupe  
Notre bergere : elle court revêtir  
Son juste rouge , & sa plus belle jupe ,  
Voile son sein qu'on voudroit découvrir ;  
A son chapeau , tressé dans la semaine ,  
De frais rubans mêle encor les couleurs ,  
Et va laver son teint dans la fontaine ,  
Qui dans ses eaux croit recevoir des fleurs.  
Prête à partir , elle vole à son pere :  
Guillaume rit , ne se possède pas ;  
Il se rengorge en voyant tant d'appas ,  
Cent fois la baise ; & l'agile bergere  
Vole au château , la corbeille à son bras.  
Que de gaité dans ses yeux étincelle !  
Son jupon court flotte aux zéphirs livré :  
Plus ajustée , elle se croit plus belle ,  
Et voudroit bien rencontrer son André.  
Laurette arrive , & demande audience.  
Dans le salon on s'étoit transporté.  
On introduit Laurette : elle s'avance  
En rougissant , & fait sa révérence.  
Sa grace naît de sa timidité.



La vérité parle dans son silence.  
Arnoult lui dit : bonjour , la belle enfant.  
Elle offre alors son rustique présent ,  
Baïse ses yeux où regne la décence ,  
Rougit toujours , & s'embellit d'autant.  
Plus on la voit , & plus on se récrie ;  
A droite , à gauche , on entend murmurer :  
Comme elle est fraîche & comme elle est jolie !  
Messires loups sont prêts à dévorer ;  
Et les desirs gagnent la compagnie.  
Par la corbleu , disoit un bernardin ,  
Que ce mouchoir doit cacher un beau sein !  
Le peintre avoit une Vénus à faire :  
D'un prix honnête on étoit convenu.  
Le tems pressoit ; Laurette est son affaire :  
Il voudroit bien dessiner sur le nu.  
Arnoult l'entend , & goûte son envie.  
Hé bien , mon cher , il faut vous contenter.  
Tous d'applaudir , le prier d'insister.  
Le nu , dit-il , aide fort au génie :  
Monsieur le peintre a raison d'en tâter.  
Chacun en veut passer sa fantaisie ,  
Et l'abbé seul semble encor résister.  
Que dira-t-on en cour d'un tel scandale ?  
Où sont les loix & le respect humain ?  
Pour être évêque & faire son chemin ,

Il prétendoit qu'il faut de la morale.  
Avec éclats on rit du prestolet.  
Les bernardins veulent que l'on se presse,  
Et que le jeu commence avant la messe.  
Voilà parler. On propose le fait  
A la bergere : elle s'indigne, pleure,  
Et cherche à fuir cette horrible demeure :  
La malheureuse est prise au trébuchet.  
On ferme tout, & même on la menace.  
Aux pieds d'Arnoult elle tombe en tremblant,  
Baigne de pleurs ses genoux qu'elle embrasse.  
Sa beauté nuit à l'accommodement.  
La pitié naît, le desir la remplace,  
Et ce dernier est toujours exigeant.  
Que peut, hélas ! tout l'effort d'une fille ?  
Sur son refus on vous la déshabille  
Du haut en bas : son chapeau détaché  
Laisse flotter sa longue chevelure.  
De son beau sein le voile est arraché,  
Et son pied nu cherche en vain sa chaussure.  
Ce voile enfin, si cher à la pudeur,  
Que l'hymen seul leve d'une main pure,  
Reste en trophée à la main du pieur.  
O Titien, vous Corregé & l'Albane,  
Jamais, jamais votre brûlant pinceau  
N'a rien tracé, rien produit de si beau

Que ce qu'ici voit la bande profane ,  
Indigne , hélas ! d'un aussi doux tableau.  
La nudité n'exclut point la décence.  
Peins-toi , lecteur , un corps svelte & charmant ,  
Cet incarnat , le fard de l'innocence ,  
Qui se marie à l'albâtre éclatant ,  
Mille trésors qu'on admire en silence ,  
Spectacle fait pour les yeux d'un amant.  
Déjà Laurette a vu fleurir cet âge  
Où des beautés l'accord est plus touchant ,  
Où la nature a fixé leur moment ,  
Et sans pouvoir leur donner davantage ,  
Vient aux amours confier son ouvrage ,  
Pour l'animer des feux du sentiment.  
De nos messieurs la troupe libertine  
N'y cherche point tant de raffinement.  
Mais devinez ce qu'Arnoult imagine.  
Non , Belzébut n'eût point fait autrement.  
On se souvient des fatales cerifes :  
Sur le tapis il les fait disperfer.  
Pour ta pudeur quelles horribles crifes ,  
Pauvre Laurette ! Il faut les ramasser ;  
L'une après l'autre il veut qu'elles soient mises  
Dans le panier. Et comment résister ?  
Elle n'est point en habit de défense ;  
Malgré ses pleurs , l'exercice commence.

Arnoult commande, il faut exécuter.  
Elle se baïsse, & recule, & s'avance,  
A droite, à gauche; elle va, vient, revient,  
Montrant toujours ce qu'à peine on obtient  
Avec l'amour & la persévérance,  
Tous ces attraits d'une jeune beauté,  
Les lys du sein, & ces roses naissantes,  
Qui semblent poindre à chaque extrémité;  
Ces frais contours, ces formes séduisantes,  
Dont l'œil est ivre & le cœur enchanté.  
Deux de ces fruits qu'a dispersés la belle,  
Pleins, arrondis, & si vermeils enfin,  
Qu'on les croiroit détachés de son sein,  
Sur le tapis avoient roulé loin d'elle :  
Elle ne fait comment les rattraper,  
Hafarde un pas, puis deux, s'arrête, hésite,  
Touche le but, s'en éloigne bien vite,  
Sert les regards, en voulant les tromper.  
Un certain dieu qui rit de l'escapade,  
La mene ainsi de Caribde en Sylla.  
Elle ne peut éviter l'embuscade,  
Se cache à l'un, s'expose à celui-là.  
Fuit-on l'abbé? les bernardins font là.  
Chaque trésor dont s'embellit Laurette,  
Quoi qu'elle fasse, est cent fois reproduit  
Sous tous les sens : le charme qu'on regrette

Est éclipsé par le charme qui fuit.  
L'œil du prier est ardent de luxure.  
C'est, disoit-il, un vrai plaisir d'élus.  
Le fin régal ! la charmante aventure !  
Je n'en voudrois tenir cent bons écus.  
Un bernardin en met cinquante en fus.  
L'enchere va : celui-là , puis cet autre ,  
Selon l'état , proposent moins ou plus.  
Quant au prélat , il fait le bon apôtre ,  
Lorgne en-deffous d'un œil demi confus.  
Je voudrois bien , disoit notre architecte ,  
Lever un plan , & bâtir là-deffus.  
Le peintre enfin , d'une main circonspecte ,  
Prend gravement le trait de sa Vénus.  
Certain valet , dans certaine embrasure ,  
Sent plus qu'aucun l'aiguillon du desir ,  
Et libéral , sous un habit de bure ,  
A dix écus met sa part de plaisir.  
Le financier n'est pas moins énergique :  
Il faut le voir , assis dans son fauteuil ,  
Se démener & galoper de l'œil  
Sur ce beau corps. Non , dit le vieux cynique ,  
Je n'ai rien vu de cette force-là  
En nudité , pas même à l'opéra.  
En connoisseur il juge , il apprécie :  
Il donne tant pour la chute des reins ,



Tant pour le pied , tant pour les deux tétins ;  
Tant . . . L'on devine ; il n'est rien qu'il oublie.  
A chaque geste il risque du surplus ,  
Et son écot se monte à mille écus.  
Mais le panier ne s'emplit point encore ;  
Et cependant regards d'aller leur train.  
Pauvre Laurette ! ah , quel est ton destin !  
Moine & prier , tout cela te dévore.  
Ruiffeaux de pleurs inondent son beau sein  
Et son panier. Tels les pleurs de l'aurore  
Baignent les fruits & les fleurs au matin.  
Console-toi ; va , ton honneur te reste ,  
Tu seras pure aux yeux de ton amant.  
De l'innocence ô suprême ascendant !  
Laurette nue est encor plus modeste ,  
Et sa pudeur lui sert de vêtement.  
Arnoult lui-même , Arnoult , dans ce moment ,  
Laisse attendrir son ame de corsaire :  
Il voit sa faute , & la honte l'éclaire :  
Son cœur se trouble , & s'ouvre au sentiment.  
A tous les yeux il cache la bergere ,  
Fait rapporter ses champêtres habits ;  
Et s'adressant aux spectateurs surpris :  
Morbleu , dit-il l'œil brûlant de colere ,  
Me prenez-vous pour votre appareilleur ,  
Votre plaisant , ou votre pourvoyeur ?

C'est là vraiment un joli personnage !  
Pour régaler vos appétits fridens ,  
Pensez-vous donc qu'ici je vos ménage  
Serrail meublé de filles de quinze ans ?  
Non , messieurs , non , treve de convoitise.  
Pour expier ses lubriques desirs ,  
Chacun paîra la taxe qu'il s'est mise :  
J'ai retenu le taux de vos plaisirs.  
Réalisons. Que la foudre m'abyme ,  
Si quelqu'un sort sans m'avoir satisfait !  
Vous-même avez prononcé votre arrêt.  
Résignez-vous , & réparez mon crime.  
Le prier gronde , & veut représenter  
Que dans Paris , plein de nymphes gentilles ,  
A pareil taux on ne met point les filles ,  
Et qu'à bien moins on peut se contenter.  
Alors Arnoult en furieux s'approche  
De son armoire , & prend des pistolets.  
Ce geste opere , il a de prompts effets ;  
Chaque assistant met la main à la poche.  
Le bernardin , procureur du couvent ,  
Le gros prier , le cynique traitant ,  
Vieux émérite échappé de Cythere ,  
Tous sans délai viennent payer comptant  
A maître Arnoult leur taxe volontaire ;  
Et ce valet , qui lorgnoit à l'écart ,

Comme eux aussi vient configner sa part.  
Pour notre abbé, soi-disant grand-vicaire,  
Il déposa ce que, vu son état,  
Pour ses amours doit payer un prélat.  
On a taxé jusques à l'architecte,  
Qui ne pouvoit répondre des hasards.  
Le peintre seul, dont la bourse est suspecte,  
Se trouve exempt, en faveur des beaux-arts.  
Arnoult se juge & lui-même s'impose,  
Joint ses deniers à ceux qu'il a reçus,  
Et nourrissant les sommes qu'on dépose,  
Porte le tout jusqu'à deux mille écus,  
Puis à Laurette, en tremblant, les propose.  
Garde ton or, dit-elle, corrupteur ;  
Je ne veux point de ton affreux salaire :  
Je viens à toi, comme à mon protecteur,  
T'offrir les dons que peut offrir mon pere :  
Je crois en toi voir un dieu tutélaire ;  
Et quand tu dois respecter ma candeur,  
Ta lâcheté s'arme de ma foiblesse,  
Pour outrager, pour flétrir ma jeunesse,  
Pour me forcer au dernier déshonneur !  
J'ai donc perdu les fruits de ma sagesse !  
Tu m'as rendue indigne pour toujours  
Des regards purs du seul mortel que j'aime !  
Tu m'as rendue odieuse à moi-même :

Hélas ! pour moi , plus d'André , plus d'amours.  
Ses pleurs alors coulent en abondance ;  
De ce séjour elle s'arrache enfin  
En sanglottant : Arnoult la suit en vain ;  
La crainte donne un vol à l'innocence.  
A l'instant même il fait venir André.  
On te dit pauvre , & de plus honnête homme ;  
Laurette t'aime , emporte cette somme :  
Que votre hymen ne soit plus différé,  
Mais jure-moi , qu'avant ton mariage ,  
Tu cacheras le bien que je t'ai fait.  
Tel est mon ordre , & c'est ton avantage.  
Va , fois heureux , & sur-tout fois discret.  
Je peindrois bien André dans le délire ,  
Aux pieds d'Arnoult , ravi , croyant rêver ;  
Mais , comme on fait ce qui doit s'observer  
En pareil cas , il vaut mieux n'en rien dire.  
Il va chez lui déposer son argent ,  
Et court de là chez son futur beau-pere ,  
Pour le prier d'être plus indulgent ,  
Et de hâter un hymen qu'il differe.  
Jamais André ne fut plus éloquent :  
De son ardeur il obtient le salaire.  
Trois fois déjà Laurette en rougissant ,  
Voulut trahir sa honte involontaire ;  
L'amour trois fois lui dit de n'en rien faire.

574 LES CERISES, CONTE.

André la presse , elle aime , elle consent :  
Et quelle fille auroit fait le contraire ?  
Le lendemain doit finir leur tourment.  
Le lendemain , quand la cérémonie  
Fut achevée , André ne s'en tient plus ,  
Se pâme d'aïse , & vîte à son amie  
Dit le secret de ses deux mille écus ,  
Lui nomme Arnoult , & bénit ses vertus.  
Laurette sent , à ce nom qui l'outrage ,  
Le vermillon lui monter au visage ;  
Mais son bonheur la console de tout :  
André bientôt fait oublier Arnoult.  
De son panier , & de son avanie ,  
Comme on le voit , elle ne conta rien.  
Fit-elle mal ? Je dis qu'elle fit bien.  
De son amant pourquoi troubler la vie ?  
Pourquoi risquer son bonheur & le sien ?  
Quoi que prier & moines aient pu faire ,  
Heureux André , cette rose est entiere.  
En la cueillant , ajoute à sa beauté.  
Deux mille écus , femme qui fait se taire ,  
Voilà ton lot , on ne t'a rien ôté.







L A M É P R I S E ,  
H I S T O R I E T T E E S P A G N O L E .

**P**OUR un conteur c'est un champ bien fertile  
 Que cette Espagne, il faut en convenir :  
 Souvent aussi m'y voit-on revenir ;  
 Je trouve là tout ce qui m'est utile ,  
 De foibles cœurs , des esprits intrigans ,  
 De graves riens , & le goût des romans ;  
 C'est là sur-tout qu'à votre aise vous faites  
 Ample moisson de tendres amourettes.  
 Depuis l'affront du comte Julien ,  
 Qui , pour venger l'accident de sa fille ,  
 Fit du vacarme , & ne fit pas trop bien ,  
 On vit le Maure inonder la Castille ,  
 Et tout changea dans ces lieux embellis ;  
 Vive un viol pour polir un pays !  
 D'un peuple gai le mélange agréable  
 Vint animer le flegme castillan ;  
 Et l'Espagnol , dit-on , grace au turban ,  
 Fut tout surpris de se trouver aimable.  
 Quoi qu'il en soit , de bon cœur je le hais ,  
 Lorsqu'il s'en va dévaster l'Amérique ,  
 Où , se livrant aux plus affreux excès ,

En sanglante l'or qui croît au Mexique.

Lorsque pieux, & non moins inhumain,

A la fureur il unit la sottise,

Et saintement tourmente le prochain,

Je le déteste, & de plus le méprise.

Mais lorsqu'il est magnifique & galant,

Qu'en ses tournois le luxe l'environne,

Qu'il fait l'amour, il n'importe comment;

Quand il s'amuse, & ne brûle personne;

Lorsque la nuit, les oisifs de Burgos,

Pour attendrir quelque beauté divine,

Sous sa fenêtre escortent leurs sanglots

Des sons plaintifs que rend la mandoline,

Je souffre alors ce que j'ai détesté.

Amis, en tout prenons le bon côté;

C'est ma devise, & je crois qu'elle est sage;

Mais à quoi bon tout ce vain étalage?

J'annonce un conte, & j'entame un traité!

Contons enfin. Zamora jeune & tendre,

Comme par droit, régnoit par la beauté

Sur la Galice; ou la voir ou l'entendre,

C'étoit l'aimer; & le plus entêté,

De ses attraits n'auroit pu se défendre.

Mais qui voudra peigne sa majesté.

Moi, je ne puis ni ne veux l'entreprendre:

Ces portraits-là sont si froids entre nous!

Bon

Bon gré , malgré , ce sont des fleurs écloses ,  
 Des tas de lys , & d'éternelles roses ;  
 Depuis mille ans ils se ressembloient tous.  
 De Zamora pour orner la figure ,  
 Prenez , amis , les traits d'Epicarès ,  
 Ou ceux d'Hélène , ou ceux de Talestris ;  
 Vous le pouvez , sans que l'on en murmure :  
 Délectez-vous à peindre sa fraîcheur ,  
 A votre goût faites-la blonde ou brune ,  
 Taillez , rognez & pillez sans pudeur  
 Trente beautés pour en composer une ,  
 Je le veux bien : moi , je dis simplement  
 Qu'à Zamora chacun rendoit les armes.  
 On estimoit ses dix-neuf ans , ses charmes ,  
 Ses douces mœurs & son tempérament.  
 Il eût languï sous les loix d'hyménée :  
 Elle épousa le comte de Raymond ,  
 Soldat célèbre , & de bonne maison ,  
 D'une valeur rare & déterminée ,  
 Mais dont la mine austère & furannée  
 Pour les amours n'annonçoit rien de bon.  
 Ce comte-là , Dieu veuille avoir son ame !  
 Fut , à coup sûr , un hardi paladin :  
 Il aimoit mieux pourfendre un grenadin ,  
 Et ferrailer , que de plaire à sa femme.  
 Contre le Maure il batailloit sans fin ;

Sa gloire aussi fut-elle fort brillante :  
 Il n'eut jamais l'affront d'être vaincu ;  
 Mais en revanche il fut souvent cocu ,  
 Comme doit l'être un guerrier qui s'absente.  
 Dans ses combats s'il faisoit prisonnier  
 Quelque Zégris , ou quelque Abencerrage ,  
 Il l'envoyoit à madame en otage ,  
 Pour lui complaire & la désennuyer.  
 Toujours madame accueilloit le message.  
 Le beau captif , à toute heure fêté ,  
 S'applaudissoit de sa captivité ;  
 Et du vainqueur bénissant le courage ,  
 Avec la reine il disoit en chorus :  
 Seigneur Raymond traite bien les vaincus.  
 La reine ainsi , plus heureuse que sage ,  
 Eut à peu près , pour amuser ses goûts ,  
 Vingt-six amans fournis par son époux ,  
 Tous bien choisis , & dans la fleur de l'âge ;  
 Ce qui rendoit ses passe-tems plus doux ,  
 Et modérait les ennuis du veuvage.  
 Jugez par-là du reste de la cour.  
 De toutes parts à l'exemple on se livre  
 Sans aucun frein : l'exemple , en ce séjour ,  
 Gagne bientôt , quand il est doux à suivre ,  
 Et , comme a dit un sage avec succès ,  
 Les mœurs des rois font les mœurs des sujets.

On n'entendoit parler que d'aventures ,  
De cœurs brusqués , de desirs sans amour ,  
D'arrangemens suivis par des ruptures ,  
D'amans dupés , & dupant tour-à-tour.  
Au sot vulgaire on laissoit la décence ;  
On exposoit ses plaisirs au grand jour.  
N'est-ce pas là comme l'on vit en France ?  
La seule Elvire , au milieu du torrent ,  
A dom Fernand qui brûle aussi pour elle ,  
Avoit juré de demeurer fidelle ,  
Et chaque jour répétoit son serment :  
Il est fort beau , mais il est imprudent ,  
Comme on verra. Revenons à la reine.  
Elle hait fort la constance & l'ennui.  
C'est dom Gomès qui prétend aujourd'hui ,  
Un vrai phénix ; nul ne fait mieux que lui  
Comment on cloue un taureau sur l'arene :  
Il a d'ailleurs beaucoup d'autres talens ;  
Il danse , il rit , fait égayer ses flammes ,  
D'assaut toujours il emporte les femmes ,  
Laisant aux sots filer les sentimens.  
La reine alors avoit pour confidente  
Certaine Rose , une habile intrigante ,  
Qui de Gomès adoroit l'écuyer.  
Pareille intrigue étoit bonne à lier.  
Rose a déjà pressenti sa maîtresse ,



Et de Gomès remis plusieurs billets ,  
Près de la reine on ne languit jamais.  
Il faudra donc finir avec Gomès ,  
Dit-elle un jour ? J'aime sa hardiesse ,  
Et sa vigueur & ses mâles attraits.  
Arrange tout , Rose ; qu'après la chasse  
Il soit admis aux jardins du palais :  
Je veux savoir jusqu'où va son audace.  
Dans ces jardins s'élevent six bosquets ,  
Temples sacrés , où le plaisir repose  
Sur des sofas de verdure & de rose ;  
Le jour à peine y peut lancer ses traits.  
On y parvient par cent détours secrets ,  
Palissadés de buissons d'aubépines  
Qui , défendant ces retraites divines ,  
A l'amour seul en permettent l'accès.  
Chaque bosquet , libre dans son enceinte ,  
Forme à lui seul un étroit labyrinthe ,  
Où l'on voudroit se perdre pour jamais.  
Des arcs de fleurs en parfument la voûte ;  
De frais ruisseaux , couronnés de jasmin ,  
Par leurs replis en dessinent la route ,  
Et dans leur cours font fleurir le chemin.  
A chaque pas le bonheur y respire ;  
Le marbre ici peint la belle Cypris ,  
Brûlante encor des baisers d'Adonis :

Plus loin Iffé pour Apollon soupire.  
Je vois la nue où jouit Ixion.  
Ici Diane embrasse Endimion ;  
Là, c'est Léda , dans une molle extase ;  
Là , Danaé , qu'un or fluide embrase.  
L'amour enfin , qui forma ce réduit,  
Dans son ouvrage est par-tout reproduit.  
Par Rose instruit , Gomès rempli d'ivresse ,  
Croyant déjà la reine de retour ,  
Vole au bosquet , sur le déclin du jour ,  
Pour y chercher sa nouvelle maîtresse.  
Torrès le suit ; c'étoit son écuyer ,  
Un Catalan , bon à plus d'une chose ,  
Homme de main , plaisant de son métier ,  
Vif en amour , & très-aimé de Rose ,  
Lutin charmant , qu'il fait apprécier.  
Après la chasse , elle devoit s'y rendre  
Avec la reine , & même il prétendoit  
Que déjà Rose en ces lieux l'attendoit ,  
Rose jamais ne s'étant fait attendre :  
Mais justement la chasse finit tard ,  
Chiens & chasseurs avoient perdu la bête ,  
Grand accident ! la cause du retard ,  
Qui déranger le double tête-à-tête.  
Il faut savoir que , dans ce même instant  
Si mal choisi , la romanesque Elvire ,

S'abandonnant au plus tendre délire ,  
Sous un bosquet attendoit son amant.  
Elle disoit : Oui , si l'amour lui-même  
Brigoit mes vœux , il seroit dédaigné ;  
Je braverois l'offre d'un diadème :  
Plaire à Fernand , c'est plus qu'avoir régné.  
Gomès entend à travers le feuillage  
Un bruit confus ; il triomphe déjà :  
Il croit que c'est la voix de Zamora ,  
Et sans tarder , suit l'instinct de son âge :  
Dans le bosquet le voilà qui s'engage ,  
Superbe , ardent , vif & plein de courage ;  
Il faut le voir alors qu'il fortira.  
A ses desirs l'indiscret s'abandonne ;  
Il s'enhardit , grace à l'obscurité ;  
Sa main s'égare avec témérité ,  
Et tout surpris de l'accès qu'on lui donne ,  
Dom Gomès traite Elvire en majesté.  
La vertueuse & la constante Elvire  
Goûte à longs traits la tendre volupté.  
Jamais Fernand , ce Fernand si vanté ,  
Ne prit sur elle un si puissant empire ;  
Elle est parjure avec sécurité.  
C'est dom Gomès qu'en ses bras elle presse :  
Elle rend bien careffe pour careffe ,  
Et s'applaudit de sa fidélité.

Enfin , après mainte & mainte assurance ,  
Pour le sentir , il suspend son bonheur.  
Quoi , Zamora , j'ai touché votre cœur !  
Sur mes rivaux j'ai donc la préférence ,  
Disoit Gomès , ma reine est dans mes bras ,  
Et son amour ajoute à ses appas !  
Ciel ! dit Elvire , ô ciel ! je suis trahie !  
Mais pour crier elle n'a plus de voix.  
Le beau moment pour être évanouie !  
Aussi fut-elle , ou du moins je le crois.  
Gomès alors de cette erreur profite.  
Maître d'Elvire , il ne l'en tient pas quitte ,  
Avec orgueil il rentre dans ses droits.  
Que diroit-elle , & comment se défendre ?  
Tous ses efforts ne feroient entre nous ,  
Que l'engager dans un lien si doux ,  
Par les combats plus intime & plus tendre.  
Amour , amour , ce sont là de tes coups.  
De dom Fernand l'amante infortunée  
Se voit , hélas ! à Gomès enchaînée ,  
Et ne peut même en marquer son courroux.  
Mais avançons. Gomès se justifie :  
C'est Zamora qu'il cherchoit dans ces lieux.  
Par ce seul mot Elvire est éclaircie ;  
Elle pardonne à cet homme odieux.....  
Qu'elle ne put oublier de sa vie.

Bonheur furtif n'en est pas moins sacré.  
Par dom Gomès le secret est juré,  
On se sépare, & Fernand prend la place,  
Entre les bras du véritable amant,  
Elvire tombe, & malgré sa disgrâce,  
Tire parti d'un tel événement.

Il faut de tout bénir la providence :  
La tendre Elvire, en cette extrémité,  
Sut allier l'honneur de la constance  
Aux doux plaisirs de l'infidélité.  
Mes chers amis, vous devinez sans peine  
Que mon héros s'est mis hors de combat,  
Et que Gomès, après ces coups d'éclat,  
N'est plus en fond pour attendre la reine :  
Mais voici bien de quoi vous égayer.  
Cette princesse, & sur ce bouche close,  
Pour dom Gomès a pris son écuyer,  
Qui bonnement l'a prise pour sa Rose.  
Déjà deux fois il a signifié

A Zamora la plus vive tendresse ;  
Et Zamora, plus belle de moitié,  
Exprime ainsi l'excès de son ivresse.  
Je meurs. . . poursuis. . . & sois libre avec moi :  
Sois mon égal. . . Va, je suis indulgente :  
Multipliant les gages de ta foi,  
Brave une reine, & ne vois qu'une amante.



Au nom de reine il frissonne de peur ,  
 Et sent bientôt sa force qui décline ;  
 Tout son desir rentre au fond de son cœur.  
 La reine en vain s'humanise & badine ;  
 Le pauvre diable a perdu son ardeur :  
 Il court encor. Juste ciel ! quel outrage !  
 Figurez-vous une reine , à vingt ans ,  
 Dans un bosquet perdant son étalage !  
 Que la grandeur a de cruels momens !  
 Rose à ce point oser me compromettre ,  
 Dit Zamora , se charger d'une lettre ,  
 Et me parler pour de tels insolens !  
 De son côté , Rose , toute éplorée ,  
 Par ses soupirs compte tous les instans ,  
 Et craignoit bien de perdre sa soirée ;  
 Car l'écuyer gaignoit toujours aux champs.  
 Il croit toujours , coupable envers le trône ,  
 Que l'hermandad le fuit & le talonne :  
 Torrès fait bien & pense avec raison  
 Que pour son crime il n'est point de pardon.  
 Quoi qu'il en soit , revenu de sa crise ,  
 A dom Gomès il raconte le fait.  
 D'abord il rit , songeant à la méprise ;  
 Mais , effrayé par le demi-forfait ,  
 Sentant combien la reine est compromise :  
 Que va penser la princesse de moi ,

S'écria-t-il ? Plus d'accès près du trône.  
Ne pouvois-tu payer de ta personne,  
Ne fût-ce au moins que par zèle pour moi ?  
Ignorois-tu l'étiquette des reines ?  
Lorsque l'on couche avec des souveraines,  
Crois-tu qu'ainsi l'on dispose de soi ?  
L'ardent Gomès, sensible à cette injure,  
Le lendemain veut s'en justifier,  
Et réparer, renouant l'aventure,  
Le déficit de son lâche écuyer.  
Dès le matin il paroît chez la reine,  
La trouve feule, & dans un demi-jour ;  
Depuis la veille elle avoit la migraine.  
Il presse, il prie, il est brûlant d'amour.  
Zamora croit que ce sont des vertiges ;  
Il pleure, insiste ; elle succombe enfin :  
Mais, pour calmer son auguste chagrin,  
A la princesse il fallut des prodiges.  
Ainsi Gomès fut réhabilité ;  
Et son honneur atteignit la quinzaine.  
Par un Zégris il se vit supplanté ;  
Et Rose prit, pour imiter la reine,  
Un écuyer plus expérimenté.  
Peu tourmenté de l'amoureuse flamme,  
Le bon Raymond, sur les pas des Césars,  
Alloit toujours affrontant les hasards,

Et conquéroit des amans pour sa femme.  
Gomès quittoit six belles dans le mois,  
Et pour sa part étoit quitté six fois.  
C'étoit sans cesse une intrigue nouvelle;  
Elvire seule osa rester fidelle,  
Garda Fernand, & s'en trouva fort bien,  
Mais désormais n'osa jurer de rien.

*FIN du Tome V.*



## T A B L E

Des Pièces contenues dans ce cinquième volume.

<i>Épître à madame la Dauphine.</i>	page I
<i>Régulus, tragédie.</i>	5
<i>Vers présentés à madame la Dauphine.</i>	59
<i>Vers présentés au Roi.</i>	60
<i>La Feinte par amour, comédie.</i>	61
<i>Réflexions sur l'art dramatique.</i>	138
<i>Épître à madame la comtesse de Beauharnois.</i>	162
<i>Adélaïde de Hongrie, tragédie.</i>	163
<i>Discours préliminaire, servant d'introduction à Théagene, tragédie.</i>	241
<i>Théagene, tragédie.</i>	257
<i>Discours préliminaire, servant d'introduction à Amilka ou Pierre le Grand, tragédie</i>	321
<i>Pierre le Grand, tragédie.</i>	355
<i>Fragmens d'une tragédie d'Alceste.</i>	429
<i>Discours du Scythe à Alexandre, imité de Quinte- curce.</i>	450
<i>Réponse à quelques reproches faits à l'auteur.</i>	454
<i>Idée de la poésie allemande.</i>	457
<i>Sélim &amp; Sélima, poème.</i>	474
<i>Le rêve d'un musulman.</i>	493
<i>L'hermitage de Beauvais, conte.</i>	501
<i>L'isle merveilleuse, poème.</i>	508
<i>Invocation à la Fontaine.</i>	530
<i>Alphonse, conte.</i>	531
<i>Les cerises, conte.</i>	559
<i>La méprise, historiette espagnole.</i>	575

FIN de la Table.

61627468









